This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Z
1007
.B586

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois de

JUILLET, AOUT, & SEPTEMBRE,
1742.

TOME VINGT-NEUF.

Prémière Partie.

IOTHEK D. KON. CADETTEN CO.
BERLIN

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLII.

PARLIAMENT

librarian
Nijhoff

BIBLIOTHEQUE RAISONNÉE

9-16-30
21625

DES OUVRAGES DES SAVANS DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Juillet, Aout, & Septembre, 1742.

ARTICLE I.

HISTOIRE ROMAINE *depuis la Fondation de* Rome *jusqu'à la Bataille d'*Actium : *c'eſt-à-dire, jusqu'à la fin de la République.* Par Mr. ROLLIN, ancien Recteur de l'Univerſité de Paris, Profeſſeur d'Eloquence au Collège Royal, & Aſſocié à l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. TOME SIXIEME. In 12. *pagg.* 504, ſans compter la *Table.* A *Amſterdam*, chez *J. Wetſtein*, 1742.

L'Idée générale, qu'on a donnée des cinq prémiers Tomes (*a*) de cet Ouvrage, convient

(*a*) Les Extraits de ces cinq prémiers Tomes ſe trouvent dans les Volumes précédens de cette Bibliothèque, ſavoir, dans les *Tomes* XXII, *pag.* 352. XXIV, *pag.* 424. XXV, *pag.* 91. XXVII, *pag.* 293. & XXVIII, *pag.* 443.

vient parfaitement à celui-ci. C'eſt par-tout le même plan, le même Stile, & le même génie dans les réfléxions, qui ſont toujours également utiles & inſtructives.

Ce Sixième Tome contient quatre Livres, qui ſont le XVIII, le XIX, le XX & le XXI. Le XVIII Livre ne renferme que l'hiſtoire des années 542, 543 & 544. On y raporte, entre autres faits remarquables, les combats de *Marcellus* contre *Annibal*; la priſe de Tarente par *Fabius*; les avantages remportés par *Scipion* en Eſpagne; la mort de *Marcellus*; le paſſage d'*Asdrubal* en Italie, & l'entière défaite de ce Général par les deux Conſuls *Livius* & *Néron*. On expoſe dans le XIX Livre ce qui s'eſt paſſé pendant les années 545, 546, 547 & 548. Il comprend principalement les expéditions de *Scipion* en Eſpagne; la prémière guerre des Romains contre *Philippe*, Roi de Macédoine; la nomination du même *Scipion* pour Conſul, & le deſſein qu'il forma de porter la guerre en Afrique. Le XX Livre renferme l'hiſtoire de près de cinq années, depuis 548 jusqu'à 552. Les principaux faits, dont on y donne le détail, ſont, l'arrivée de *Scipion* en Afrique; l'incendie des deux Camps ennemis; la défaite & la priſe de *Syphax*; l'hiſtoire de *Sophonisbe*; la ſortie d'*Annibal* de l'Italie; ſa défaite au combat de *Zama* en Afrique; la paix accordée aux Carthaginois, qui termine la ſeconde guerre Punique. Le XXI Livre roule ſur les expéditions les plus importantes des années 552, 553, 554 & 555. On y remarque principalement la ſeconde guerre contre

contre *Philippe*, laquelle eſt terminée par la victoire que *Quintus Flamininus* remporta à Cynoscéphales, & quelques autres expéditions en Eſpagne & dans la Gaule Ciſalpine.

On peut juger, par cet expoſé, des matières renfermées dans les quatre Livres de ce Sixième Tome. Un petit détail des principaux faits ſuffira pour en donner au Lecteur une idée plus claire & plus diſtincte. L'Hiſtoire Romaine eſt déja connue par un grand nombre d'Ouvrages anciens & modernes; mais la manière, dont Mr. ROLLIN l'a traitée, ne l'eſt encore que de ceux qui ont acheté celui-ci, & mérite certainement de l'être de ceux qui ſe contentent de lire les Journaux, ou qui n'attendent que le jugement des Journaliſtes pour ſe déterminer ſur le choix des Livres qu'ils veulent acheter. Il y a tout lieu de croire qu'on n'aura pas ſujet de ſe répentir d'avoir fait choix de celui-ci, il eſt trop recommandable, par bien des endroits, pour qu'il perde jamais rien de la réputation qu'il a déja parmi les perſonnes qui ſavent juger du vrai mérite d'un Ouvrage. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Public lui a fait d'abord un très bon accueil, &, jusqu'à préſent il ne paroit pas avoir changé d'idée. Voila du moins un bon préjugé en ſa faveur, & ce préjugé n'eſt pas peu de choſe.

Pour nous conformer au plan de l'Auteur expoſé ci-deſſus, nous commencerons cet Extrait par ce qui eſt contenu dans le XVIII Livre, qui eſt celui par lequel ce Volume commence. *Marcellus*, après s'être rendu maitre de Salapie,

par intelligence, prit de force Maronée & Melès sur les Samnites. Il y défit environ trois mille hommes qu'*Annibal* y avoit laissés en garnison, & abandonna à ses Soldats tout le butin, qui fut assez considérable. Ces avantages furent suivis de la perte que fit la République auprès de la ville d'Herdonnée. Le Proconsul *Cn. Fulvius* y fut battu & tué dans un combat que lui livra *Annibal*. Ce combat fut vif, & la victoire longtems balancée. Dans le feu de l'action, *Annibal* détacha sa Cavalerie, dont une partie alla fondre sur le camp des Ennemis, & l'autre attaqua par derrière ceux qui étoient aux mains avec les Carthaginois. Les Romains furent bientôt mis en desordre. Les uns prirent la fuite; & les autres, après avoir fait de vains efforts pour se défendre, furent taillés en pièces. Onze Tribuns Légionaires demeurèrent sur la place avec Fulvius. Sept mille hommes, selon quelques-uns, ou treize mille selon d'autres, périrent dans l'action. Le vainqueur demeura maître du camp & de tout le butin.

Les évènemens, dont il est fait mention dans ce XVIII Livre, sont assez variés. En voici un qui est tout à fait particulier, & nous le rapportons d'autant plus volontiers, qu'il donne lieu à Mr. *Rollin* de faire une excellente reflexion qui mérite aussi de trouver place dans ce Journal. Voici de quoi il s'agit. *P. Licinius*, Grand Pontife, obligea *C. Valérius Flaccus*, malgré lui, à se faire sacrer Prêtre de *Jupiter*. Ce Flaccus s'étoit décrié pendant sa jeunesse par son indolence, & par le déréglement de ses mœurs.

Ces

Ces deux défauts l'avoient rendu odieux à *L. Plautus* son frère, & à tous ses autres parens. *Licinius* ne perdit pas l'espérance de le ramener à son devoir. Il lui représenta quel malheur c'étoit pour lui, que d'affliger ainsi & de deshonorer toute sa famille ; & lui fit entendre qu'un moyen sûr de rétablir sa réputation, seroit de prendre une charge de Prêtre de *Jupiter*, & d'en remplir de telle sorte les fonctions, que la sagesse de sa conduite couvrît & fît oublier toutes les fautes & tout le dérangement de sa vie passée. Le jeune homme le crut, & se livra à ses conseils. Occupé uniquement de l'étude des cérémonies sacrées, du soin des sacrifices, & du culte des Dieux, il renonça si bien à ses anciennes habitudes, que parmi les jeunes Romains il n'y en avoit aucun qui fût plus généralement estimé des prémiers du Sénat, ni plus considéré dans sa famille & dans toute la ville.

Voila le fait, & voici la réflexion de l'Auteur. „ C'est une grande affliction pour des „ pères, il faut en convenir, & la plus sensible „ qui puisse leur arriver, que de voir leurs en„ fans s'écarter de leur devoir, & s'abandonner „ au déréglement. Mais ce qui arrive ici est pour „ eux une importante leçon, qui leur apprend à „ mettre de la différence entre des fautes causées „ par la vivacité de l'âge qui laissent des ressources, „ & celles qui viennent d'un caractère endurci „ dans le mal, & absolument incorrigible (*a*) ; à ne

(*a*) *Adhibenda est moderatio, qua semibilia ingenia distinguere à desperatis sciat.* Senec. de *Clem.* L. 1.

„ ne point déſeſpérer du retour de leurs enfans; „ à les y préparer par des remontrances mêlées „ de bonté & de douceur; à ne point employer „ à leur égard des menaces outrées, & des voies „ de rigueur, qui ne ſont propres qu'à aigrir & „ à irriter leurs paſſions; enfin, & ce moien ne „ ſe trouve que dans le Chriſtianisme, à mériter „ par leur propre conduite, que celui qui a un „ pouvoir ſouverain ſur les cœurs change celui „ de leurs enfans.

Joignons une autre réfléxion à celle de Mr. *Rollin*. C'eſt que l'amour de la gloire, l'envie de ſe diſtinguer parmi ſes Concitoiens, d'en être eſtimé, honoré, reſpecté, eſt un des plus grands mobiles des actions des hommes. Ce jeune homme aimoit apparemment la gloire, qui eſt une paſſion qui a presque toujours guidé les Grands-hommes, & leur a fait entreprendre les actions les plus héroïques. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'on mît plus fréquemment en œuvre ce puiſſant motif, ſur-tout à l'égard de ceux qui ont de grands talens (*a*). Ce jeune homme, dont nous parlons, s'aquit avec le tems une ſi grande réputation de probité & de ſageſſe, qu'il ſe crut en état d'entreprendre de rentrer en poſſeſſion d'un privilège attaché autrefois à ſa charge, & dont ceux qui l'avoient exercée avant lui étoient déchus depuis pluſieurs années par leur indignité. Ce privilège conſiſtoit à avoir droit

(*a*) On peut conſulter ce que dit ſur cela le célèbre Abbé de *St. Pierre*, en divers endroits de ſes Ouvrages, & on en trouvera quelque choſe dans un des Extraits du *Tome* XXVIII, *pag.* 360, *& ſuiv.* de cette *Bibliothèque*.

droit d'entrer dans le Sénat. Pour faire revivre cette prérogative, il s'y préſenta, & il y fut admis avec un conſentement général des Sénateurs & du Peuple. Tout le monde jugea qu'il avoit mérité cette diſtinction, plutôt par la pureté de ſes mœurs, que par le droit de ſa charge.

Ce ſeroit dommage de paſſer ici ſous ſilence les beaux traits hiſtoriques que Mr. *Rollin* raporte, touchant *Caton*, pour nous faire connoître comment il paſſa ſa jeuneſſe. Ce morceau d'hiſtoire eſt inſtructif, il préſente à la Poſtérité un beau modèle à ſuivre, & peut beaucoup ſervir à embellir la vie de ce Grand-homme.

Caton étoit de Tusculum (*a*). Avant que d'aller à la guerre, il paſſa ſes prémières années dans des terres que ſon père lui avoit laiſſées près du païs des Sabins. Un travail continuel, une vie ſobre & reglée, lui avoient fait un tempérament fort & robuſte, & capable de ſoutenir les plus rudes fatigues. Près de ſa maiſon de compagne étoit la petite Métairie qui avoit appartenu à *Manius Curius*. Il alloit ſouvent s'y promener, & conſidérant la petiteſſe du champ, la pauvreté & la ſimplicité de la maiſon, il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ce Grand-homme, qui étant devenu le plus illuſtre des Romains, aiant vaincu les Nations les plus belliqueuſes, & chaſſé *Pyrrhus* de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit champ, & après tant de triomphes, habitoit encore une ſi chétive maiſon.

(*a*) Ville du *Latium*, Frascati.

Il y avoit, en ce tems-là, un homme des plus nobles & des plus puiſſans de Rome, qui, par ſon grand ſens & par ſon eſprit, étoit très capable de démêler & de connoître une vertu naiſſante; & qui, par ſa bonté, ſa générosité, ſa douceur, étoit très propre à la nourrir, & à l'aider à ſe produire au grand jour. C'étoit *Valerius Placcus*. Il avoit des terres contigues à la petite Métairie de *Caton*. Là il entendoit ſouvent parler ſes eſclaves de la manière de vivre de ſon jeune voiſin, & du travail qu'il faiſoit aux champs. On lui racontoit que, dès le matin, il alloit aux petites villes des environs, plaider les cauſes de ceux qui s'adreſſoient à lui pour les défendre; que delà il revenoit dans ſon champ, où, jettant une méchante tunique ſur ſes épaules, il travailloit avec ſes Domeſtiques; &, après le travail, aſſis avec eux à table, il mangeoit du même pain & buvoit du même vin. On lui raportoit encore d'autres marques d'un caractère ſage & modéré, & des discours pleins de ſens & de raiſon.

Valérius eut la curioſité de voir ce jeune homme & de l'entendre, & l'invita à ſouper. Il reconnut dès lors en lui un caractère ſi ſage, & des talens ſi propres pour la ville, qu'il vit bien que c'étoit comme une plante excellente, qui méritoit d'être cultivée, & transplantée dans un meilleur terroir. Il lui conſeilla donc & lui perſuada d'aller à Rome, pour ſe mettre en état d'entrer dans le maniment des affaires publiques. Il n'y fut pas longtems ſans ſe faire des amis & des

des admirateurs, sur-tout par la force & l'éloquence de ses Plaidoiers. . . . .

Caton étoit d'une famille très ancienne, mais Plébéienne, & qui n'avoit jamais été illustrée dans aucun de ses Ancêtres par les Charges Curules, ce qui faisoit la Noblesse à Rome. Ceux qui, sortis de ces familles, commençoient à s'élever, étoient appellés des *hommes nouveaux*, (*homines novi*). *Caton*, qui n'avoit point l'avantage de la naissance, songea à se rendre recommandable par un autre endroit, c'est-à-dire, par le mérite & la vertu, & à devenir la source & le principe de la noblesse de sa famille. . . . . Telle fut la route que prit *Caton* pour parvenir aux Dignités; & il ne craignit point, dans cette vue, de s'attirer l'inimitié des Citoyens les plus puissans de Rome. . . . . Il fit sa prémière campagne sous *Fabius*, Consul alors pour la quatrième fois. Cinque ans après, sous son cinquième Consulat, il le suivit a l'expédition de Tarente: il pouvoit avoir, dans ce tems, environ vingt-quatre ans (*a*); &, l'année suivante, il servit en Sicile, en qualité de Tribun Légionaire. A l'armée il ne buvoit jamais que de l'eau, excepté quelquefois que, brulé d'une soif ardente, il demandoit un peu de vinaigre, ou que se sentant affoibli par le travail ou la lassitude il prenoit quelque peu de vin.

Telle fut, suivant Mr. *Rollin* qui cite ses garans en marge, la jeunesse d'un homme, qui joua

(*a*) Suivant Mr. *Bayle* (dans l'Article *Porcius* de son Dictionnaire), *Caton* naquit l'an de Rome 519, & mourut à l'âge de 85 ans.

joua bientôt après un grand rôle dans la République.

On ne ſauroit trop rappeller les Faits, qui peuvent influer ſur le bonheur du Genre humain. En voici un de cette nature. *Indibilis*, qui étoit un des plus puiſſans Princes d'Eſpagne, avoit toujours été très affectionné au ſervice des Carthaginois. Sa fidélité fut miſe à une rude épreuve, puiſqu'elle lui couta la perte de ſon Royaume. Il y avoit été rétabli depuis, en récompenſe de ſon attachement & de ſon zèle pour les intérêts de Carthage. *Asdrubal*, fils de *Gisgon*, devenu fier & inſolent après un avantage qu'il avoit remporté ſur les Romains, & abuſant de ſon crédit pour ſatisfaire ſon avarice, exigea d'*Indibilis* une ſomme conſidérable; &, comme ce Prince ne ſe preſſoit point d'exécuter un ordre ſi injuſte, *Asdrubal*, ſous un faux prétexte & une calomnieuſe accuſation, l'obligea à lui donner ſa fille en otage.

Quelles furent les ſuites de ces mauvais traitemens? Les voici. Lorsque Scipion ſortit de Tarragone pour aller chercher les ennemis, il ne trouva dans ſon chemin que des amis & des alliés, qui venoient de toutes parts à ſa rencontre, chacun à l'entrée de leur païs, & qui l'accompagnoient enſuite & groſſiſſoient ſon armée. Ce fut dans cette marche que *Mandonius* & *Indibilis* vinrent le joindre avec leurs troupes.

Indibilis porta la parole, & ſon discours ne ſe reſſentit en rien de la groſſiereté d'un Barbare. Il dit qu'il ſavoit bien que le nom de déſerteur étoit auſſi ſuſpect aux nouveaux Alliés, qu'il pa-

paroiſſoit déteſtable aux anciens ; qu'il ne blâmoit point ce ſentiment commun à tous les hommes, pourvu qu'on ne conſidérât pas le nom ſeul de transfuge, mais les raiſons que chacun pouvoit avoir de le devenir. Il étala enſuite les ſervices importans que ſon frère & lui avoient rendus aux Généraux Carthaginois, auxquels il oppoſa l'avarice inſatiable & l'arrogance inſupportable dont toute la Nation Carthaginoiſe les avoit paiés, & enfin les mauvais traitemens de toute eſpèce qu'elle leur avoit fait ſouffrir à eux & à leurs Sujets ; qu'ainſi il y avoit déja longtems que lui & ſon frère n'étoient plus unis que de corps & extérieurement avec les Carthaginois, mais que leur cœur & leur affection étoit du côté de ceux pour qui ils ſavoient que la Juſtice & les Loix étoient religieuſement obſervées ; qu'on adreſſoit ſes prières aux Dieux pour obtenir leur protection contre l'injuſtice & la violence des hommes ; que pour eux, tout ce qu'ils demandoient à *Scipion*, c'étoit de ne leur faire ni un mérite, ni un crime, de leur changement, mais de juger d'eux par la conduite qu'il leur verroit garder à l'avenir.

Voila de beaux de ſentimens. Quelle fut la réponſe que leur fit *Scipion* ? Il leur dit, *qu'il ne taxeroit point d'infidélité & de déſertion, des Princes qui n'avoient pas cru être obligés à obſerver l'alliance avec un Peuple qui mépriſoit également les Loix divines & humaines.* Alors on leur rendit leurs femmes & leurs enfans, qu'ils reçurent en pleurant de joie ; & ce jour-là même Scipion les logea & les régala comme ſes amis

amis & ses hôtes. Le lendemain il fit un Traité avec eux, & les renvoya dans leur païs pour en tirer les secours qu'ils s'engageoient de lui fournir.

C'est à l'occasion de ce qui vient d'être rapporté, que *Mr. Rollin* fait, après *Polybe* (*a*), une réflexion bien sensée & d'une grande importance en matière de Politique & de Gouvernement. „ Il est beau, *dit-il*, de conduire une guerre de „ façon qu'on remporte l'avantage sur ses Ennemis; mais il faut encore plus d'habileté & „ de prudence pour bien user de la victoire. „ Les Carthaginois ne savoient que vaincre. „ Après avoir défait les Armées Romaines, & „ tué les deux Généraux *Publius & Cneus Scipion*, se flatant qu'on ne pouvoit plus leur „ disputer l'Espagne, ils n'eurent plus aucun „ ménagement pour les Peuples de cette „ Contrée.

Polybe ajoute que les Carthaginois ne pouvoient éviter ce malheur, pensant, comme ils faisoient, que pour contenir les Alliés dans le devoir, il falloit les traiter avec hauteur & dureté; & ne sachant pas que la meilleure manière de conserver les Empires, est de suivre constamment les maximes qui ont servi à les conquerir. Or il est évident que le vrai moien de s'aquérir l'obéissance & la soumission d'un Peuple, c'est de lui faire du bien actuellement, & de lui en faire espérer encore davantage dans la suite. Mais si, après l'avoir conquis, on le maltraite &

(*a*) *Polyb.* X. 605.

& on le gouverne despotiquement, on ne doit pas être surpris que ce changement de maximes, dans ceux qui gouvernent, entraine après lui le changement de conduite dans ceux qu'ils avoient soumis. La crainte & la terreur sont de foibles liens pour contenir les Peuples dans l'obéissance (*a*): elles ne retiennent que la main, & n'ont point de pouvoir sur le cœur. La preuve en est, que dès qu'elles disparoissent, la haine & la révolte éclatent.

Les Romains tenoient une conduite toute différente. Dès le commencement de la République (*b*), où ils étoient encore très foibles, leur grande maxime fut de traiter les vaincus avec bonté & douceur, & de leur faire sentir leur autorité par des bienfaits, non par la violence. Ils cherchoient à s'attacher des amis, plutôt qu'à faire des esclaves; & ils ne croyoient pas qu'une domination pût être ferme & stable, si les Sujets n'obéissoient que malgré eux, & de cœur.

Ces maximes sont belles, & il est étonnant que les Princes ne les aient pas toujours suivies. La grande révolution, arrivée en Portugal, dans le dernier siècle, est une preuve bien sensible de l'excellence de ces maximes. Ce trait d'histoire est

(*a*) *Metus & terror infirma vincula caritatis, quæ, ubi removeris, qui timere desierint, odisse incipient.* Tacit. in Agric. cap. 32.

(*b*) *Populo Romano jam à principio inopi, nullas alias opes, quàm servos, quærere; eosdemque rati valentiùs, quàm coactis, imperitare.* Sallust. in Bel. Jug. *In pace, beneficiis magis, quàm metu, imperium agitare.* Id. in Bel. Catil.

eſt ſi frappant, & fournit aux Princes une ſi belle leçon, que je ne ſaurois me dispenſer de le raporter ici. On ne doit jamais perdre l'occaſion d'inculquer aux Souverains la manière dont ils devroient ſe conduire à l'égard des Peuples qui leur ſont ſoumis. C'eſt dans cette vue que je placerai ici l'évènement en queſtion, dût-on m'objecter que je m'écarte un peu de mon devoir de Journaliſte. Je promets cependant d'être court, & je tiendrai ma parole.

Après la mort de *Philippe* II, qui avoit fait la conquête du Portugal, *Philippe* III ſon fils, & *Philippe* IV ſon petit-fils, traitèrent les Portugais moins comme des Sujets naturels, que comme des Peuples ſoumis par les armes & par le droit de la guerre; & ce Royaume devenoit inſenſiblement Province d'Eſpagne, comme il avoit été autrefois, ſans qu'il parût que les Portugais fuſſent en état de ſonger à ſe ſouſtraire de la domination Caſtillane. Le Duc d'*Olivarez*, Prémier Miniſtre de *Philippe* IV Roi d'Eſpagne, croyoit qu'on ne pouvoit trop affoiblir de nouvelles conquêtes, & dans cette idée il vouloit aſſurer l'autorité de ſon Maitre, en laiſſant les Grands ſans emploi, en tenant la Nobleſſe éloignée des affaires, & en rendant peu à peu le Peuple ſi pauvre, qu'il n'eût pas la force de tenter aucun changement.

Pour exécuter ce projet on commença par tirer du Portugal tout ce qu'il y avoit de jeunes gens & d'hommes propres à porter les armes, & on les fit ſervir dans les guerres étrangères. On détacha de ce Royaume pluſieurs beaux

Domaines, qui furent réunis à la Couronne de Caſtille. En même tems, on diſtribua les revenus de l'Etat à un tas d'hommes vils, obſcurs & ſans mérite, ou du moins qui n'avoient que celui d'inventer chaque jour de nouveaux expédiens pour ruiner entièrement le Royaume. *Marguerite* de *Savoie*, Ducheſſe de *Mantoue*, gouvernoit alors le Portugal, en qualité de Vicereine; mais cette Princeſſe n'avoit qu'un titre éclatant, la Cour aiant confié le ſecret des affaires & preſque toute l'autorité à *Michel Vasconcellos*, Portugais, qui faiſoit la fonction de Sécrétaire d'Etat, mais qui étoit en effet Miniſtre abſolu & indépendant. Ce Miniſtre recevoit directement les ordres du Duc d'*Olivarez*, dont il étoit créature, & auquel il étoit devenu agréable & néceſſaire par l'habileté qu'il avoit de tirer inceſſamment des ſommes conſidérables de Portugal. Par un eſprit d'intrigue, il faiſoit naitre, entre les Grands du Royaume, des haines & des inimitiés, qu'il entretenoit & fomentoit habilement par des graces & des diſtinctions affectées.

La Cour d'Eſpagne n'avoit d'autre but que d'opprimer le Duc de Bragance. Elle ne voyoit pas avec plaiſir le grand crédit qu'il avoit dans le Royaume. Sa naiſſance, ſes richeſſes, les droits inconteſtables qu'il avoit à la Couronne, l'eſtime & l'amour des Peuples, déterminèrent les Caſtillans à faire naitre une occaſion pour s'en défaire. On ne ceſſoit d'en entretenir le Roi; on le lui peignoit hardi, ambitieux, téméraire, affectant la Royauté, & méditant quel-

que grande révolution. *Philippe* consentit à sa perte. On résolut de l'enlever du Portugal, mais ce projet ne réussit pas. La Cour n'observa plus alors aucune mesure avec les Portugais. Les honneurs, les récompenses, les charges, les dignités, furent prodigués aux Castillans, aux Navarrois, aux Arragonois, aux Italiens, & à toute sorte d'Etrangers. Les seuls Portugais en furent exclus, malgré les Loix, les Coutumes, & les Privilèges de la Nation.

Tant d'injustices augmentèrent le nombre des Mécontens, & il fut résolu d'aller offrir la Couronne au *Duc* de *Bragance*, qui étoit à sa maison de plaisance près de Villaviciosa. Le Duc ayant consenti à ce qu'on lui demandoit, les Conjurés prirent les mesures convenables pour faire réussir leur projet. La révolte commença par la ville de Lisbonne. *Vasconcellos* fut percé de plusieurs coups d'épée, & jetté par les fenêtres du Palais. Le Duc de Bragance fut aussitôt proclamé Roi de Portugal, aux acclamations de tout le Peuple. Rien ne prouve mieux combien le Gouvernement Espagnol étoit devenu odieux, que ce que fit une femme nommée *Donna Philippe de Villénas*. L'histoire porte, qu'ayant armé de ses propres mains ses deux fils, & leur avoir donné leurs cuirasses, elle leur dit: *Allez, mes enfans, éteindre la tyrannie, & nous venger de nos Ennemis; & soyez surs que si le succès ne répond pas à nos espérances, votre Mère ne survivra pas un moment au malheur de tant de gens de bien.*

Joignez à cet exemple frappant la révolution arri-

arrivée dans les Païs-Bas ſous *Philippe* II, Roi d'Eſpagne. Si ce Prince en eût traité les Peuples avec douceur, avec humanité; s'il eût conſervé leurs privilèges, & qu'il n'eût pas voulu les forcer de croire des choſes qu'ils ne pouvoient croire, en établiſſant parmi eux le Tribunal infame de l'Inquiſition, ils lui ſeroient ſans doute demeurés fidèles, & ce Monarque auroit conſervé par cette ſage conduite un des plus beaux & des plus riches fleurons de ſa Couronne.

Encore un exemple, & je reviens à mon Auteur. Tandis que la *Maiſon d'Autriche* a mis tout en œuvre pour réduire ſous le joug les *Hongrois*, par la force & la violence, en privant les Grands des prémières Charges & en foulant aux pieds à leur égard toutes les règles de la juſtice & de l'équité, on n'a vu regner en Hongrie que troubles & diviſions, ſoulevemens & révoltes. Les roues & les gibets n'ont pas été capables de les ſoumettre entièrement. Mais aujourdhui (*a*) que la *Reine de Hongrie*, leur Souveraine, les traite avec douceur, qu'elle leur accorde des privilèges, & qu'elle leur fait mille belles promeſſes, on les voit accourir en foule ſous les étendarts de ſes Généraux, & défendre avec un zèle & une ardeur, dont il y a peu d'exemples, les Etats de cette illuſtre Princeſſe qui ſe voit attaquée de toutes parts.

Après avoir raporté les plus beaux traits renfermés dans le XVIII Livre de l'Hiſtoire de mon

(*a*) J'écris ceci le 25 Juin 1742.

Auteur, je paſſe à quelques autres évènemens du XIX Livre, évènemens non moins ſinguliers que ceux que nous avons déja expoſés, quoique d'une eſpèce bien différente. En voici un qui égale, s'il ne ſurpaſſe même, tout ce que nous fournit en ce genre l'Hiſtoire ancienne & moderne. La ſeule penſée de cette action fait frémir d'horreur, & donne du grand courage & de l'héroïsme des hommes du tems paſſé une idée bien différente de celle que l'on ſe forme de ceux d'aujourdhui. On croit à peine que la choſe puiſſe être vraie, lorsqu'on l'enviſage tranquilement, peut-être parce qu'on ne voit plus de ſemblables exemples de cruautés exercées ſur ſoi-même. Les hommes auroient-ils donc changé de nature ? Quoiqu'il en ſoit, voici le fait, qui ne paroit certainement pas avoir été forgé pour en faire acroire à la Poſtérité.

Lorsque l'Armée Romaine s'approcha d'Aſtapa, pour l'attaquer, les habitans, qui ſavoient que par des brigandages & des meurtres commis de ſang froid ils avoient irrité les Romains contre eux, au point de n'en pouvoir eſpérer de pardon; & d'ailleurs, comptant peu ſur la bonté de leurs murailles, ou ſur la force de leurs armes, formèrent contre eux-mêmes une réſolution étrange & barbare. Ils entaſſèrent au milieu de la Place publique leurs meubles les plus riches, avec tout leur or & leur argent, firent aſſeoir ſur ce monceau précieux leurs femmes & leurs enfans, & autourèrent le tout de bois ſec & propre à s'embraſer en un moment. Enſuite

ils

ils ordonnèrent à cinquante jeunes gens, vigoureux & bien armés, de garder en ce lieu, tant que le ſuccès du combat ſeroit douteux, & leurs tréſors, & les perſonnes qui leur étoient infiniment plus chères que leurs biens; & quand ils s'appercevroient qu'il n'y auroit plus d'eſpérance, de mettre le feu au bucher, & de ne rien laiſſer de ce qui étoit confié à leur garde, ſur quoi l'Ennemi pût exercer ſa fureur. Que pour eux, s'ils ne pouvoient ſauver la ville, ni éviter d'être vaincus, ils périroient tous dans le combat. Ils ajoutèrent des imprécations horribles contre ceux que le manque de courage, ou l'eſpérance de ſauver leur vie, empêcheroit d'exécuter ce projet. Ces meſures priſes, ils ouvrirent tout d'un coup les portes de la ville, & vinrent fondre ſur les Romains avec une extrême furie.

Les Romains ne s'attendoient pas à une telle ſortie. Quelques Escadrons, avec les Soldats armés à la légère, ſortirent dans le moment même du Camp, pour aller à leur rencontre; mais ils furent vivement repouſſés, & les Romains auroient été obligés de combattre près de leurs retranchemens, ſi le Corps des Légions, s'étant mis en bataille le plus promtement qu'il put, ne fût allé au devant des Ennemis. Dans ce moment ceux d'Aſtapa ſe précipitant comme des deſeſpérés au milieu des armes & des bleſſures, jettèrent pendant quelque tems le deſordre dans les prémiers rangs de l'Infanterie Romaine. Mais ces vieux Soldats, oppoſant une valeur conſtante à l'audace & à la témérité de

ces furieux, arrêtèrent par le carnage des prémiers la fougue de ceux qui suivoient. Voyant néanmoins qu'aucun ne plioit, & que, déterminés à mourir, ils se faisoient tuer sans quitter leur poste, ils ouvrirent leur Bataillon; & ayant enfermé les Ennemis au milieu, ils les obligèrent à se resserrer en rond, & les tuèrent tous depuis le prémier jusqu'au dernier. Le meurtre, qui se faisoit en même tems dans la ville, étoit bien plus affreux; car c'étoient des Concitoyens qui égorgeoient une troupe de femmes & d'enfans, incapables, par leur sexe ou par leur foiblesse, d'aucune défense; qui ensuite jettoient leurs corps, la plupart encore vivans, dans un bucher allumé exprès, dont la flamme étoit presque éteinte par l'abondance du sang qui ruisseloit de toutes parts; & qui enfin, las de tuer, se jettèrent avec leurs armes dans les mêmes flammes, pour y être consumés avec leurs Compatriotes qu'ils venoient de massacrer d'une manière si déplorable.

La chose étoit déja exécutée lorsque les Romains entrèrent dans la ville. D'abord, à un spectacle si affreux & si atroce, ils s'arrêtèrent tout étonnés & interdits; mais un moment après, lorsqu'ils eurent apperçu l'or & l'argent qui brilloient à travers les autres choses que le feu dévoroit, l'avidité naturelle fit son effet. Ils se jettèrent avec tant d'empressement au milieu de l'incendie pour en tirer ces richesses, que plusieurs y périrent, d'autres furent endommagés par la vapeur des flammes, ceux qui s'étoient avancés les prémiers n'ayant pas la liberté de re-

reculer, parce qu'ils étoient pressés par les derniers, qui vouloient avoir part au butin. Ainsi la ville d'Astapa fut entièrement consumée par le fer & par le feu, sans que le Soldat pût en aucune sorte profiter du butin.

Un autre trait encore bien remarquable dans ce XIX Livre, dont nous donnons l'Extrait, concerne la conduite que tint *Fabius* à l'égard de *Scipion*. Pour en donner quelque idée, il faut reprendre les choses de plus haut, & faire voir ce qui donna lieu à la mesintelligence survenue entre ces deux Grands-hommes, ou plutôt aux motifs qui portèrent *Fabius* à lui faire perdre son crédit, détruire sa réputation, & lui ôter le commandement.

Lorsqu'il fut question de reprendre la ville de Locres, qui, dans le soulevement général de l'Italie, avoit aussi quitté les Romains pour suivre le parti des Carthaginois, *Scipion* y fit conduire trois mille Soldats de ceux qui étoient à Rhège, & chargea le Propréteur *Q. Pléminius* de cette entreprise. Lui-même s'avança à Messine, pour être plus à portée d'apprendre des nouvelles de tout ce qui se passeroit. Les trois mille hommes étant arrivés de nuit à Locres, furent reçus dans la Citadelle, d'où ils fondirent sur les Sentinelles des Carthaginois qu'ils trouverent endormies. Les Carthaginois frappés de terreur se réfugièrent dans la seconde Citadelle; car il y en avoit deux assez voisines l'une de l'autre. Les habitans étoient maîtres de la ville, qui, placée au milieu des deux partis, alloit devenir la proie de celui qui resteroit vainqueur.

Pléminius commandoit les Romains, & Amilcar la Garniſon Carthaginoiſe. Les Romains auroient ſuccombé, ſi le Peuple de Locres, indigné de l'orgueil & de l'avarice des Carthaginois, ne ſe fût déclaré pour ſes anciens Alliés.

Scipion, averti de ce qui ſe paſſoit à Locres, s'y rendit promtement de Meſſine, & y débarqua ce qu'il avoit amené de Soldats. Annibal d'un autre côté vint attaquer la ville pour ſecourir les ſiens ; mais les Romains ayant fait ſur lui une vigoureuſe ſortie, il ſe vit dans la néceſſité de décamper. Les Carthaginois ſe voyant abandonnés, mirent le feu aux maiſons qui étoient en leur pouvoir, & étant ſortis de la Citadelle, ils rejoignirent *Annibal* avant la nuit. *Scipion* fit alors aſſembler les Locriens, & leur ayant fait une ſevère reprimande au ſujet de leur révolte, il punit de mort ceux qui en étoient les auteurs, & donna leurs biens aux Chefs de la faction oppoſée. Enſuite, aiant laiſſé *Pléminius* pour garder la ville avec les Troupes qui l'avoient priſe, il retourna à Meſſine avec celles qu'il avoit amenées avec lui.

Pléminius, entièrement maitre de Locres, traita ſes habitans avec une inhumanité qui n'a point d'exemple. Il n'eſt point d'infamies que les Soldats Romains n'éxerçaſſent ſur eux, ſur leurs femmes, ſur leurs enfans. Leur avarice n'épargna pas même les choſes les plus ſacrées. Après ces excès, la diviſion ſe mit parmi les Romains, & ils ſe détruiſirent les uns les autres par une barbarie inouie. Il y avoit dans Locres deux Tribuns, qui commandoient quelques Troupes

que

que *Scipion* leur avoit données. Il se livra un combat entre les Soldats de *Pléminius* & ceux des Tribuns. Les Soldats de *Pléminius* ayant été battus, ce Commandant fit appeller les Tribuns, & donna ordre qu'après les avoir dépouillés on les battît de verges. On commençoit déja à exécuter ces ordres, lorsque les Soldats de ces deux Officiers accoururent de tous les quartiers de la ville, & commencèrent à traiter avec la dernière cruauté les Licteurs de Pléminius. Celui-ci ne fut pas épargné. Les Soldats des Tribuns se jettèrent sur lui-même, l'accablèrent de mille coups; &, après lui avoir coupé le nez & les oreilles, le laissèrent sur la place presque sans vie.

Ces desordres obligèrent *Scipion* de repasser à Locres, & ayant pris connoissance de l'affaire, il donna gain de cause à *Pléminius*, & ordonna qu'on menât les Tribuns à Rome chargés de chaines. Après quoi il retourna à Messine, & delà à Syracuse. *Pléminius* ne trouva pas que *Scipion* lui eût rendu pleine justice. En sa présence il fit déchirer de mille coups les Tribuns; &, après leur avoir fait souffrir toutes sortes de supplices, non content de les avoir vus expirer sous ses yeux, il fit jetter leurs corps à la voirie, & défendit qu'on leur donnât la sépulture. Il traita avec la même cruauté les principaux de Locres, qui étoient allés se plaindre de ses violences & de ses injustices.

Cette grande affaire ayant été portée à Rome par dix Députés que les Locriens y envoyèrent, plusieurs du Sénat attaquèrent avec aigreur, non

seulement *Pléminius*, mais *Scipion* lui-même; *Fabius* fut celui qui parla avec le plus d'emportement. Il conclut à ce que *Pléminius* fût amené à Rome, & tenu en prison pendant qu'on lui feroit son procès; &, que si les accusations des Locriens se trouvoient bien fondées, il fût étranglé dans la prison, & tous ses biens confisqués; qu'on rappellât *Scipion* à Rome, pour être sorti de sa Province sans la permission du Sénat, & qu'on engageât les Tribuns du Peuple à le faire dépouiller par le Peuple de son commandement. *Q. Métellus* proposa un avis plus modéré. Il dit que son avis étoit, que l'on fît partir des Commissaires pour examiner toute l'affaire; que s'ils reconnoissoient que ce fût par l'ordre ou du consentement de *Scipion* qu'on eût exercé sur les Locriens les violences dont ils se plaignoient, alors ils lui ordonneroient de sortir de sa Province; que si, au contraire, ils trouvoient que *Scipion* n'eût aucune part au malheur des Locriens, il restât, en ce cas, à la tête de ses Troupes, & continuât la guerre ainsi qu'il l'avoit projettée. Du reste, *Métellus* convenoit avec *Fabius* dans tous les autres chefs.

Les Commissaires, arrivés à Locres, commencèrent par faire charger de chaines & conduire à Rhège Pléminius, & 32 de ses complices. Ils ordonnèrent à la Garnison de sortir de la ville, & d'aller camper au milieu de la campagne, avec défense d'emporter quoi que ce fût. Ils permirent aux Locriens de reprendre leur bien où ils le trouveroient, & de répéter ce qui auroit disparu. Pléminius ayant été trouvé coupable,

pable, on le condamna, & avec lui environ trente-deux autres, qui furent envoyés à Rome, piés & mains liés. Les Commissaires se rendirent ensuite à Syracuse, pour examiner si les reproches que l'on faisoit à *Scipion* avoient quelque fondement. L'ayant trouvé innocent, ils l'exhortèrent à passer en Afrique avec ses Troupes, & à remplir l'espérance que le Peuple Romain avoit conçue de lui, le jour qu'il avoit été nommé Consul. On ne sait de quelle manière *Pléminius* termina sa vie. Selon quelques-uns, il mourut en prison avant que le Peuple eût prononcé son jugement. Selon d'autres, il resta en prison plusieurs années, au bout desquelles ayant gagné quelques scélérats pour faire mettre le feu en différens endroits de la ville, afin de pouvoir se sauver à la faveur du tumulte, il fut découvert & étranglé dans le cachot.

C'est à l'occasion de cette importante affaire, dont nous ne rapportons que les principales circonstances, que Mr. *Rollin* fait la réflexion suivante. „ Quelque grande & juste estime qu'ait acquis „ à ce dernier (*Fabius*) un mérite supérieur, sa „ conduite à l'égard de *Scipion* fait naître contre „ lui de violens soupçons de jalousie & d'envie, „ vice capable de ternir seul la plus éclatante ré„ putation. Il s'oppose au dessein que formoit „ ce jeune Général de passer en Afrique, & il „ le fait avec une aigreur & une malignité qui „ ressentent bien la passion, quoique couvertes „ & déguisées peut-être à ses propres yeux d'un „ zèle apparent du bien public. Le dessein „ ayant été approuvé dans le Sénat contre son

„ avis,

» avis, il emploie tout ſon crédit à en traverſer
» l'éxécution, en empêchant qu'on ne lui four-
» niſſe les fonds néceſſaires, & qu'on ne lui
» permette de faire de nouvelles levées. *Scipion*
» ayant ſurmonté tous ces obſtacles, & étant
» paſſé en Sicile, *Fabius* ſaiſit des bruits vagues
» répandus contre lui, & ſans autre examen
» conclut à le rapeller, & à lui ôter le com-
» mandement. Reconnoit-on dans un tel pro-
» cédé la ſageſſe d'un vieillard d'ailleurs ſi res-
» pectable? Voila où conduit l'amour propre (*a*)
» nourri par de longs ſuccès, & une trop gran-
» de eſtime de ſa propre excellence qui ne ſouf-
» fre point de rival.

On trouvera dans le XX Livre de cet Ouvrage les Discours que *Scipion* & *Annibal* ſe tinrent dans une entrevue qu'ils eurent enſemble avant la bataille de Zama. Ces Discours ſont tirés de *Polybe* & de *Tite-Live*. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que l'un de ces deux Auteurs fait dire à ſon Héros tout autre choſe que ce qui ſe trouve dans l'autre; ce qui donne lieu de croire, ou que ces Discours ont été prodigieuſement défigurés, ou que *Polybe* & *Tite-Live* font parler eux-mêmes ces deux Généraux d'une manière à peu près conforme aux circonſtances où ils ſe trouvoient.

Je ſerois curieux de ſavoir ſi dans ce tems-là on ſe parloit & s'entretenoit autrement qu'on ne fait aujourdhui. *Scipion* & *Annibal* ne parlent que chacun une fois, & ſe retirent aſſez brus-

que-

(*a*) *Nimius fui ſuſpectus, & inſitum mortalitati vitium ſibi quoque mirandi.* Senec. *de Benef.* II. 26.

quement. *Annibal* parle le prémier, ſans être interrompu; & *Scipion* lui répond, & finit par-là l'entretien. Les têtes-à-têtes d'aujourdhui ne reſſemblent pas à ceux-là, ſur-tout lorsqu'il eſt queſtion d'affaires auſſi importantes que celle pour laquelle ces deux Grands-hommes s'abouchèrent. *Annibal* n'avoit-il donc rien à repliquer à *Scipion*?

Ce qu'il y a encore d'aſſez particulier dans ces Discours, c'eſt que celui d'*Annibal*, que Mr. *Rollin* a tiré de *Polybe*, ne contient que deux pages & demie; au-lieu que celui qu'on prête au même *Annibal* dans *Tite-Live*, en contient ſix. C'eſt aux Commentateurs à ajuſter tout cela. Mr. *Rollin* dit, au ſujet de ces Discours, *qu'il ne prendra parti ni pour l'un ni pour l'autre, & qu'il ne préviendra point le jugement du Lecteur.* Il a raiſon. On ne peut faire ſur tout cela que de foibles conjectures, qui laiſſent toujours ces ſortes de queſtions indéciſes, & ne lèvent nullement les doutes que l'on peut former. Que de raiſons n'a-t-on pas de ſuspendre ſon jugement ſur une infinité de faits raportés par les Anciens! Si l'Hiſtoire moderne nous fournit un nombre prodigieux d'évènemens, dont les circonſtances ſont expoſées de cent manières différentes, & ſouvent même par des témoins oculaires, que doit-on penſer de ce qui s'eſt paſſé il y a mille ans, deux mille ans, & qui n'eſt raporté que par des Auteurs ſouvent mal inſtruits?

ARTICLE II.

CONTINUATION de l'Extrait des *Voyages de* KEYSLER (*a*).

NOus ne ſuivrons pas notre Auteur dans ſa deſcription de Rome. C'eſt un labyrinte de ſuperbes bâtimens, de magnifiques ruines, & d'excellens ouvrages de l'Art, dont le détail perd quelque choſe à être trop riche, & dont l'Extrait ne pourroit être qu'ennuieux. Nous ne parlerons qu'en peu de mots de ſon Voyage de Naples. On y voit avec plaiſir une Manufacture des Anciens reſſuscitée. C'eſt une eſpèce de Soie brune, qu'on trouve attachée à une coquille. Cette fabrique s'eſt renouvellée à Tarente & à Reggio. On y fait des Bonnets, des Gands, des Bas, & des Camiſoles, plus chaudes que les étoffes de laine, & plus luiſantes que la Soie même. Les pierres à Champignons ſont connues, l'Auteur en diminue le merveilleux, ce ne ſont pas des pierres, ce ſont des maſſes mêlées de terre, de racines pourries, & de fibres de différentes herbes. Il n'eſt pas difficile de comprendre que tout cela bien arroſé peut produire des Champignons, puiſqu'ils viennent bien ſans culture dans des terrains de la même nature. L'Au-

(*a*) Le prémier Extrait de cet Ouvrage ſe trouve à la *pag.* 399 du *Tome* XXVIII, *Partie* II de cette Bibliothèque.

L'Auteur a fait le voyage du Véſuve. Malheureuſement la fumée l'a empêché de monter juſqu'à la grande ouverture du baſſin, dont s'élève la matière enflammée. Il n'a pas laiſſé d'ajouter pluſieurs remarques à celles des Voyageurs, qui ont eu la même curioſité avant lui.

Les pierres, que jette le Volcan, contiennent des particules de fer; l'Aimant les attire. D'autres ſe couvrent d'une croute qui paroit de verre, & qui eſt vitriolique; je l'appelle vitriolique parce que ce vernis vert, dont la pierre s'eſt trouvée enduite, a conſervé des années entières ſon humidité, & a rongé le papier auſſi-tôt que la moiteur de l'air y a pu atteindre. C'eſt préciſément ce que fait ce beau Vitriol du plus beau vert, qui deſcend en pyramides des plafonds naturels des mines du Rammelsberg près de Goſlar. Monſieur *Lemery* a expliqué les Volcans par une expérience faite avec le fer & le ſoufre: voici le fer trouvé dans le Véſuve, c'étoit ce qu'il y avoit de plus difficile; car pour le ſoufre, perſonne n'en avoit douté.

Les hommes ont plus fait pour défigurer ces beaux Climats, que la Nature même. Un Volcan ne fait du mal que deux fois dans un ſiècle; les aſſaſſins, le poiſon, l'Inquiſition agiſſent continuellement pour la deſtruction du Genre-humain. L'Auteur aſſure, que la miſérable *Tophania* étoit encore en vie lorſqu'il s'eſt trouvé à Naples. Elle avoit empoiſonné des milliers de perſonnes, par une eau, qui détruiſoit un homme à l'heure marquée: elle en donnoit par charité & *gratis*, à des femmes dégoutées de leurs maris.

marís. On la découvrit, elle ſe jetta dans un aſile, & on ſe contenta d'enfermer une créature, digne de tous les tourmens de l'enfer; dans le tems qu'un pauvre Hérétique, ou quelque Juif mal converti, ſont brulés avec une pompe ſolennelle, quoiqu'ils ne ſoient accuſés que d'être dans l'erreur.

Les Femmes publiques ſont bien plus de mal encore que les Tophanies. On ſait que ce ſont celles de Naples, qui ont inondé notre Continent d'une honteuſe maladie, capable de détruire le Genre-humain, ſi elle avoit conſervé ſa fureur prémière. Les Napolitains n'ont point gardé de rancune contre ces empoiſonneuſes de l'Univers: ils en nourriſſent, dit l'Auteur, dix-huit mille. Que de vipères! Mais de cent vipères il n'y en pas même une qui faſſe quelque mal, & de ces peſtes publiques il n'y en a apparemment aucune, qui n'ait empoiſonné ſa douzaine de Citoyens. Le Clergé paroit contribuer à leur ſureté. Du moins n'eſt-ce guère qu'en Italie, que l'on tolère des Courtiſanes, l'Angleterre, la Hollande, ſi libres d'ailleurs & ſi tolérantes, n'en ſouffrent point de publiques.

L'Auditeur du Nonce, dit notre Auteur, fut ſurpris ſur les terres de *Vénus* par les Sbirres. On le reconnut, & on ne manqua pas de le relacher. L'Eccléſiaſtique, non content de la complaiſance des Juges, eut l'inſolence de demander ſatisfaction, & le Nonce eut la foibleſſe d'appuier ſa demande. Le Viceroi la leur accorda, en les puniſſant, il fit promener les Sbirres par la ville, avec une plaque ſur la poitrine: on y liſoit,

liſoit, qu'ils étoient châtiés de la ſorte pour avoir troublé dans ſes plaiſirs Mr. l'Auditeur du Nonce. Je raporte ce petit trait, parce que de nos jours l'Egliſe de Rome ſe donne les airs de critiquer & les Mœurs & la Morale des Egliſes qui s'en ſont ſéparées. Qui eût cru qu'on pût faire les ſévères avec une Daterie & des Neveux!

On fait le Miracle de St. *Janvier*. L'Auteur l'explique fort naturellement. C'eſt une huile épaiſſe qui ſe liquéfie par un dégré de chaleur, que le concours du monde, les cierges, la main du Prêtre, peuvent lui donner aiſément. St. *Janvier* s'eſt trop légerement déclaré pour les *Bourbons* en 1734, pour mériter la vénération d'un véritable Allemand. L'Auteur ajoute que Mr. *Neumann* de Berlin a trouvé une liqueur, qui feroit au beſoin le même miracle. Mr. *Boyle* a remarqué, il y a 80 ans, que l'huile d'Anis ſe fige en hiver par le moindre froid, & recouvre ſa nature fluide à la moindre chaleur: il ajoute qu'une liqueur tirée du Benjoin paſſe alternativement de la fluidité à une eſpèce de cryſtallization, & de cette cryſtallization à la nature d'une liqueur.

Dans le tems du Voyage de l'Auteur les Napolitains n'étoient que médiocrement ſuperſtitieux. Il y avoit bien des *Janſéniſtes*, & bien des *Athées*, on y vendoit aſſez publiquement les Livres des Proteſtans. Il y a lieu de croire que ſous la domination Eſpagnole ils ſe ſeront corrigés pour le dernier article.

La Grotte aux Chiens eſt connue, mais l'Au-

teur donne une autre raison des Phénomènes qui la rendent célèbre. On sait que les animaux s'étouffent, & que les torches allumées s'éteignent à cause d'une vapeur, qui s'élève du fond de la Grotte, environ à la hauteur d'un pié. Ordinairement on traite cette vapeur de soufrée, ou même d'arsénicale; mais l'Auteur en fait consister la force surprénante uniquement dans sa légereté, qui ne suffit pas pour enfler les poumons des animaux, accoutumés à un air plus pésant. C'est le phénomène de la Machine Pneumatique, aussi la flamme & les Animaux meurent-ils avec les mêmes Symptomes dans la Grotte & dans le Vuide.

La Grotte de Pirmont est un exemple nouveau d'une vapeur spécifiquement légère, & par-là même mortelle aux Animaux. Elle est sans odeur, sans marque extérieure de soufre, & plus forte pour l'effet que celle de la Grotte aux Chiens.

On est fâché d'aprendre, dans la description de Bologne, l'ingratitude dont on a usé avec le Comte *Marsigli*. On sait que ce fameux Physicien a légué au Public tout son fond, &, ce qui est plus rare que des fonds mêmes, son riche Cabinet de Curiosités naturelles. On a formé de son bien une Académie des Sciences, dont on a eu, il y a quelques années, des Mémoires très estimables. Mais on ne lui pardonna point d'avoir engagé le Pape à unir à la nouvelle Académie, de certains Bénéfices, dont profitoient les Familles les plus puissantes de la Ville. On ne fit aucune mention du Donateur dans les In-

inscriptions, & dans les Médailles, qu'on fit faire pour éterniſer la date du nouvel Inſtitut. On eſt allé plus loin. Comme le Comte n'avoit pas attendu ſa mort pour enrichir ſa Patrie, on l'a gêné dans le ménagement de ſa donation, & on l'a réduit, ſur la fin de ſes jours, à ne plus voir qu'avec chagrin une collection, qui avoit fait l'occupation & les délices de ſa vie. On a traité à peu-près de la même manière, en Bavière le Père *Unhain*, Jéſuite très habile & très curieux. Le défaut de celui-ci a été d'avoir eu trop de deſintéreſſement.

A l'occaſion des ſources de Naphte du Duché de Modène, l'Auteur fait voir par des preuves convaincantes que l'Ambre jaune ne doit pas ſon origine à la Mer, & que ce fameux Bitume vient de la Terre. On n'y voit, dit-il, que des empreintes d'Animaux terreſtres, & jamais de Poiſſons; & on en a trouvé un morceau dans la terre de Mr. de *Bernstorff*, où une feuille de Bouleau s'étoit imprimée, ſans avoir perdu la moindre de ſes fibres, elle n'avoit fait que s'y coller en ſéchant.

Les Catholiques ont inſulté *Miſſon* au ſujet de l'Ane de Vérone. Ils ont traité de calomnies les railleries que le Voyageur Proteſtant avoit faites ſur ce culte, injuſtement reproché aux anciens Juifs. Mais l'Auteur a vu par hazard la Relique, elle exiſte, on la promène par la Ville, on l'honore; & ſi par-ci par-là quelque bonne tête ſe met au deſſus de ces ſortes de ſuperſtitions, cela ne ſuffit pas pour diſculper la

folie du Peuple, ni pour excuſer l'Egliſe qui les tolère & même les encourage.

Les amateurs de la Muſique trouveront dans l'article de Veniſe une eſpèce de Diſſertation en forme ſur les plus fameuſes Voix de l'Italie, & un parallèle de la *Fauſtina* avec la *Cuzzona*, accompagné d'un autre où l'on compare la Muſique Italienne avec la Françoiſe. Les François n'en ſeront pas contens, l'Auteur préfère hautement leurs rivaux, & traite les Operas de Paris de monotones, & de chanſons à boire.

On lira avec plaiſir un petit détail du Port de *Porto-Ré*, que l'Empereur *Charles* VI faiſoit bâtir alors pour la ſureté de ſa Flotte; car il avoit réſolu d'en avoir une ſur la Méditerranée. Malheureuſement un Eccléſiaſtique eut la direction des Finances deſtinées à cette entrepriſe, elle tomba, & Milord *Forbes* refuſa le titre Amiral, qui n'auroit eu de réel que la penſion. Peut-être la Poſtérité n'apprendroit-t-elle abſolument rien de ce Port, ſi l'Auteur n'en avoit conſervé la mémoire.

En viſitant les Ouvrages de Porto-Ré, l'Auteur y trouva une eſpèce de Moules vivantes, enfermées dans des blocs d'un marbre de couleur brune. Comment ces animaux y entrent-ils? Comment peuvent-ils s'y nourrir, s'y multiplier? On a des exemples de cette nature, des Crapaux, des Dails, trouvés dans la pierre. Pour nous familiariſer avec un phénomène ſi difficile, ce n'eſt pas trop de cette nouvelle preuve.

Les Amateurs de la Nature liront avec plaiſir l'His-

l'Hiſtoire naturelle du Duché de Crain & de la Stirie, elle a quelque choſe de ſingulier & de frapant. La Grotte remplie de pierres végétantes, où ſe perd ſous terre la rivière de Poig; celle de Ste. *Madelaine*; les deux Lacs de Circknitz, dont le plus petit paroit ſur l'horizon pendant la ſaiſon pluvieuſe de l'année, & le plus conſidérable eſt caché perpétuellement dans les entrailles de la terre; les Mines de Mercure de l'Iſtrie, où ce métal dangereux pénètre ſouvent, en forme de ſueur, à travers les pores des Mineurs, tout cela eſt fort intéreſſant, ſingulier, & peut-être unique en ſon eſpèce.

L'Auteur donne une idée avantageuſe de Vienne. Il y a moins de Palais, dit-il, qu'à Paris, & ils paroiſſent moins, mais ils ſont plus beaux en effet & plus grands. Le Palais de *Schwartzenberg*, où deux poſſeſſeurs ſucceſſifs ont fait une dépenſe de 600000 écus, doit naturellement ſurpaſſer de beaucoup les Hôtels de Paris. Il donne la deſcription du magnifique Palais du Prince *Eugène*. On l'a dit raſé, nous en étions fâchés, & pour ſa beauté, & pour la mémoire du Héros qui l'a bâti. Mais nous avons appris de très bonne part, qu'il ſubſiſte, & que la deſtruction qu'on en fit à Vienne l'année paſſée, n'a été que peu de choſe, au prix de ce que l'on en a débité.

On s'attend bien dans cet article à entendre parler d'Images miraculeuſes & de Reliques. En effet on y trouve la Dent de Ste. *Apollonie*, honorée d'une Chapelle particulière, dans celle de la Cour, par *Ferdinand* III. Elle avoit ſervi,

disoit-on, à délivrer l'Archiduc *Léopold*, qui souffroit beaucoup en faisant ses premières dents. On trouve ici un assortiment de cette espèce de miracles. Celui du Manteau de *Cunigonde* est plus singulier. Cette Impératrice avoit conservé sa pureté virginale, malgré son mariage avec *Henri* II. A la vérité on l'a accusée, de son vivant, d'adultère, & la mauvaise santé de l'Empereur a pu contribuer à la laisser mourir telle qu'elle étoit née. Mais du moins n'auroit-on jamais cru, que le Manteau d'une Princesse, si vantée pour sa chasteté & sûrement reconnue stérile, pût servir à faciliter les accouchemens difficiles. C'est pourtant dans ces occasions, que des Dames du prémier rang s'en revêtent, sans apparemment négliger de se servir d'un bon Accoucheur. C'est ainsi que *Jean de Népomuc* préside à la sureté des ponts, lui qui en a été précipité, & qui s'est noyé fort naturellement.

Le détail de la Famille Impériale & du Ministère de *Charles* VI est plus court, que nous ne l'avions espéré. L'Auteur écrit à son Correspondant, qu'un ami commun lui en fera un rapport fidele. A présent, que l'on peut parler sans crainte sur ces matières, nous serions bien aises d'avoir part à cette confidence. En effet, il faut qu'il se soit passé d'étranges choses à la Cour, puisque dès l'année 1719, le Prince *Eugène* fut sur le point de résigner ses Charges, & de se retirer dans sa Bibliothèque, où il ne craignoit pas, disoit-il, de s'ennuier.

L'éloge de la *Reine de Hongrie* n'est que d'une ligne: elle étoit trop jeune en 1730 pour faire

re éclater cette fermeté, & cet esprit supérieur, qui lui a fait trouver des ressources & des forces pour résister à cinq Puissances réunies pour sa ruine, & dont une seule avoit abattu autrefois la Maison d'Autriche, quoique fortifiée de la possession de l'Espagne & des Indes.

La Bibliothèque de Vienne fait un article fort intéressant. L'Auteur y donne des Variantes, tirées d'un Manuscrit de l'Histoire de *Ferdinand* III, écrite par le Comte *Galeazzo Galdo*; elles suppléent en bien des endroits à la copie imprimée, & elles en diffèrent considérablement.

On trouve ensuite un Mémoire du Chancelier *Esaie de Pufendorff*, dans lequel il donne à la Cour de Suède une idée exacte du Ministère Impérial, tel qu'il étoit en 1675. Ce morceau est unique, on y voit la nature toute nue, & on y découvre sans peine les causes de la langueur & de l'impuissance où la Maison d'Autriche s'est trouvée, pendant qu'elle possédoit la moitié de l'Europe & des Indes. Une Puissance ne peut pas figurer dans le monde, lorsque ses Ministres font gloire de négliger les Finances, & que des Capucins & des Jésuites ont l'oreille du Prince, & les voix des Ministres à leur disposition.

Le détail des riches Mines de la Haute Hongrie est très curieux. Le mauvais ménage du Ministère est allé jusqu'à priver presque entièrement le Prince du revenu de ces trésors. *Schemnitz* seul emploie 8000 Ouvriers, & cependant tout le revenu clair que l'Empereur tiroit alors de toutes les Mines de Hongrie, n'al-

loit pas au-delà de 60000 florins. Il ſeroit immenſe, ſi les Mines étoient dirigées avec la régularité & l'adreſſe, qu'on admire dans le ménagement des ouvrages du Harz. Le minerai en eſt ſi riche, qu'à Cremniz il donne par quintal jusqu'à 35 onces d'argent, dont quelquefois les deux tiers ſont de l'or. Les curieux, & même les gens du métier, ſeront bien aiſes de lire ici un détail de toutes les maneuvres dont on ſe ſert en Hongrie pour mettre à profit ces riches Minéraux.

Les Vignes de Tocai ſont un autre préſent de la Nature, plus lucratif, je penſe, que Cremniz & Schemnitz, & les ſept Villes des Montagnes. L'Auteur donne plus d'étendue à ce fameux Vignoble, que ne lui en donne l'opinion commune : il en fait monter le contour à 7 milles de Hongrie, qui font 28 lieues de France. Quelle miſère qu'une grande partie de ce riche terrain ſoit en friche! La France, plus ménagère de ſes avantages, tire plus de ſes Vignobles, que les Eſpagnols ne tirent du Pérou même.

A l'occaſion des grains d'or trouvés dans les ceps & les raiſins de Tocai, l'Auteur raporte qu'il a vu à Goſlar chez Mr. *Schluter*, du cuivre, qui végétoit par les trous & les pores d'une vieille poutre. Nous avons eu le même plaiſir, & Mr. *Schlemm de Clausthal* poſſède différens morceaux de la même nature, qu'il fait voir avec beaucoup de politeſſe aux Etrangers, curieux des productions de la Nature. Le fait eſt ſûr, & il ajoute beaucoup aux preuves que Mr. *Tournefort* a données de la végétation des pierres.

Faute

Faute d'Inquiſition, pour tourmenter les Proteſtans, on a en Hongrie les Procès pour cauſe de Sortilège. C'eſt envain que ces accuſations ſont bannies de toute la Terre raiſonnable, qu'en France même le Parlement les a proſcrites publiquément, on les conſerve dans les païs d'ignorance, & on a ſes raiſons. Le Juge de Ségédin, Réformé pour ſon malheur, a été brulé depuis peu avec 34 perſonnes; & un Catholique répondit gravement à l'Auteur qui s'en étonnoit, que cet homme avoit ſurement été Sorcier, puisqu'il n'avoit peſé que trois onces & demie, tout corpulent qu'il avoit été. Apparemment qu'on le peſa dans l'eau, ſuivant la ſage méthode d'*Adolphe Scribonius*. On ſait aſſez que l'Homme & les Animaux ne ſurpaſſent l'eau, en peſanteur ſpécifique, que de peu de choſe.

On fera fort bien de ſuivre notre Auteur en Allemagne. On a ſi peu de Voyages par ce vaſte Empire, au prix des Voyages d'Italie & du Levant, que l'on eſt tenté de croire l'Allemagne, ou fort barbare ou fort éloignée.

En Bohême c'eſt *Jean de Népomuc* qui triomphe. La fumée des Autels n'eſt que pour lui. C'eſt un compatriote, dont on eſpère plus de faveur. A Rome même on a gravé une Médaille ſur ſa Canonization, qui donne une magnifique idée du pouvoir Pontifical. Un Ange couronne le nouveau Saint, & il y a dans l'Exergue, *Apotheoſis in Laterano S. Joan. Nepom. MDCCXXIX.* On ſavoit que le Pape fait des Saints, mais on ne ſavoit pas qu'il fait des Dieux. Quel beau jeu pour un *Launois!* Car

le Protecteur des ponts paroit être de ces Saints, aux dépens desquels ce Grand-homme s'eſt aquis de la gloire.

Dans l'Egliſe de St. *Pierre* & St. *Paul*, qui eſt placée dans le Château de Prague, connu ſous le nom de *Wiſcherad*, il y a une colonne que le Démon doit avoir emportée de Ste. *Marie Tranſtévère* de Rome. L'Auteur aſſure, malgré l'opinion unanime des Bohémiens, qu'elle diffère conſidérablement, de celle de Ste. *Marie*, & qu'elle eſt moins épaiſſe, plus haute, & d'une autre eſpèce de marbre.

Nous n'avons garde d'entrer avec l'Auteur dans la voute verte de Dresde. On y remarque une quantité prodigieuſe de Bijoux & de chefs-d'œuvres de la Nature & de l'Art. Quelque belles que ſoient ces choſes, on s'y perd & on s'y laſſe. L'Auteur préfère ce tréſor à celui des *Médicis*, pour l'agrément & le bon ordre, quoique pour le prix des choſes il donne le rang à celui de Florence.

L'Arſénal n'excelle pas moins dans ſon genre. Il y a des armes pour cent mille hommes, & quinze cens canons de bronze, dont les plus petits ſont des pièces de campagne. L'Auteur n'eſt point ſujet à ſurfaire, chez bien d'autres ces ſommes rondes ſeroient ſuſpectes.

Las de lire, nous omettons une infinité de particularités curieuſes que l'Auteur a remarquées dans la ſuite de ſon voyage à Leipſic, à Halle, à Nuremberg, à Ratisbonne, & en Lorraine. Tout cela mérite aſſurément d'être traduit dans une Langue plus univerſelle. La curioſité infa-

tiga-

ligable, la véracité & le bon goût de l'Auteur méritent, que plus d'une Nation lui ſoit obligée.

Il y a deux Appendices. Le prémier eſt une Topographie Militaire de la Forêt Noire, faite par des Ingénieurs François. Ils n'en auront plus beſoin. Les Allemans ſe ſont chargés de les conduire dans l'Empire (*a*). Dans le ſecond un Auteur inconnu fait voir les triſtes ſuites des réductions faites en Suède ſous le Règne de *Charles* XII. Elles ruinèrent la Nobleſſe, ſans agrandir véritablement le Prince. Les Grands ont eu leur tour, on a abaiſſé l'autorité Royale, & on l'a miſe autant au deſſous de ſes anciennes bornes, qu'elle s'étoit élevée au deſſus, ſous les deux derniers de ſes Rois.

(*a*) Ils commencent à les en faire ſortir (en Juin & Juillet), & bientôt nous apprendrons les ſuites de cette ſurprenante & ſubite révolution.

ARTICLE III.

HISTOIRE *de la* PHILOSOPHIE HERMETIQUE, *accompagnée d'un Catalogue raiſonné des Ecrivains de cette Science, avec le véritable* PHILALETHE, revue ſur les Originaux. 3 *Voll. in* 12. A *Paris*, chez *Coutelier*.

IL n'eſt pas étonnant que les Livres ſe ſoient multipliés au point où nous les voions. S'il eſt difficile d'en faire un qui ſoit bon dans toutes ſes

ſes parties, & ſi la compoſition demande bien du talent & bien des réflexions, il paroit auſſi qu'il eſt aiſé d'en faire, lorsque l'on n'a d'autre objet que d'écrire, & de ſe faire imprimer. Celui que nous annonçons eſt de Mr. l'Abbé *Lenglet du Fresnoy*, connu déja par d'autres Ouvrages, & principalement par ſa grande Méthode pour étudier l'Hiſtoire.

Le Titre d'*Hiſtoire de la Philoſophie Hermétique* eſt ſpécieux; mais, après avoir lu l'Ouvrage de Mr. l'Abbé *Lenglet*, il paroit qu'il auroit dû plutôt l'intituler *Catalogue* qu'*Hiſtoire*. En effet de ſes trois Volumes, une bonne partie du prémier contient un Catalogue Chronologique de ceux qui ſe ſont appliqués à la Chymie; Catalogue, au reſte, aſſez informe, puisque la plupart des Dattes y ſont, de l'aveu de l'Auteur, miſes par conjecture; & le troiſième Volume eſt rempli par un Catalogue raiſonné des Ouvrages ſur la Philoſophie Hermétique, dans lequel il y a quelques erreurs, que nous remarquerons auſſi à la fin de cet Extrait.

Le Second Volume contient une nouvelle Edition de l'Ouvrage d'un Adepte, traduit en François avec des Notes. Ainſi de ces trois Volumes, il n'y a que les deux tiers du prémier qui appartiennent à Mr. l'Abbé *Lenglet*, & où l'on puiſſe prendre quelque connoiſſance de cette partie de la Philoſophie dont il prétend donner l'Hiſtoire.

Mr. l'Abbé *Lenglet*, attentif à plaire aux différens genres de Lecteurs, annonce, dans ſa Préface, quelle eſt la partie de ſon Ouvrage, que cha-

chacun doit lire selon son goût. „ L'homme „ du Monde prendra, dit-il, l'historique du „ premier Volume; l'Artiste méditera follement „ le second, & le curieux de Livres ne s'attachera qu'au troisième (*a*).

Si tous ceux qui écrivent, parloient avec autant de sincérité, ils épargneroient souvent bien de l'ennui à leurs Lecteurs. Dans cette Préface Mr. l'Abbé *Lenglet* recherche l'origine du nom *Alchymie*. Il prétend que ce nom vient de l'Arabe, & signifie la *Chymie par excellence*, comme l'Alcoran signifie le Livre par excellence, l'usage des Arabes étant de mettre la syllabe *al* devant les noms auxquels ils veulent donner plus d'énergie. Il est surprénant, que Mr. l'Abbé *Lenglet* ignore que la syllabe *al* est l'article des Arabes, & qu'ainsi *Alchymie* ne veut dire que la *Chymie*, & *Alcoran* le Livre, pris, à la vérité, dans le cas dont il s'agit, pour le Livre par excellence, comme parmi les Latins *Urbs* signifioit la *Ville de Rome*, & signifioit aussi une Ville en général.

Venons au corps de l'Ouvrage. Mr. l'Abbé *Lenglet* annonce (*b*), dès les prémières lignes, „ qu'il va donner l'histoire de la plus grande „ folie, & de la plus grande sagesse dont les „ hommes soient capables. Est-il rien de plus „ insensé, *dit-il*, que de vouloir changer la nature des Etres, & s'attribuer, pour ainsi dire, „ les Droits & les Prérogatives du souverain „ Créateur? Peut-on s'imaginer qu'on puisse „ pen-

(*a*) Préface, x. (*b*) Pag. 1.

„ penſer ſérieuſement à pénétrer, à dévoiler
„ même les voies ſecrettes dont la Divinité ſe
„ ſert dans la formation des Corps métalliques,
„ Corps dont on connoit à peine la compoſi-
„ tion.

„ Mais auſſi n'eſt-ce pas être véritablement
„ ſage de ne devoir qu'à ſoi-même ſon bonheur
„ & ſes richeſſes. Qu'il eſt glorieux & ſatis-
„ faiſant de trouver les moiens d'être utile à ſes
„ amis, de ſoulager les pauvres dans leur indi-
„ gence, de *bienfaire* la Société par des voies
„ ſolides & avantageuſes au bien public!
„ &c.

Un Auteur commence ordinairement par établir la vérité ou l'utilité du ſujet qu'il traite, Mr. l'Abbé *Lenglet* fait tout le contraire. Il penſe dans tout ſon Ouvrage d'une manière auſſi incertaine ſur l'Alchymie, déſorte qu'après l'avoir lu, on ne ſait s'il l'approuve, ou s'il le condamne. Cela n'eſt pas étonnant de ſa part, il a déja fait la même choſe par raport aux Romans.

Les Sciences ſont comme les Nations, on cherche leur origine dans l'Antiquité la plus reculée. Il en eſt de même de la Science Hermétique. Mr. l'Abbé *Lenglet* ſe contente, ſans remonter jusqu'au-delà du Déluge, de la raporter à *Hermès Trismégiſte*, qui vivoit ſelon notre Auteur 1900 ans avant J. C.

Des Egyptiens, chez qui *Moïſe* l'avoit aprîſe, elle paſſa aux Grecs. *Démocrite* s'y appliqua beaucoup; tous ſes Ouvrages ſont raportés en détail, & Mr. l'Abbé *Lenglet* égaie ſon ſujet par

par une petite hiſtoire de la viſite qu'*Hyppocrate* rendit à ce Philoſophe dans la maladie dont il mourut à 109 ans. Ce Chef de la Médecine vint chez le Philoſophe avec une aimable & jeune perſonne, qu'il conduiſoit avec lui. *Démocrite*, qui avoit la Science de la Phyſionomie, la ſalua le premier jour comme Vierge. Le lendemain elle revint avec le Médecin ; alors le Philoſophe l'aiant regardée, la ſalua comme Femme. Il eſt heureux pour le beau Sexe que *Démocrite* n'ait point laiſſé d'écrits ſur cette Science de la Phyſionomie.

Cléopâtre, qui figure ſi bien dans l'hiſtoire des Femmes galantes, paroit auſſi dans celle de la Science Hermétique, ſur laquelle nous avons des Traités de ſa compoſition. C'eſt par l'Alchymie qu'elle ſçut diſſoudre la fameuſe Perle dont parle l'hiſtoire.

Cette Science ſe conſerva longtems, principalement en Egypte, ou parmi les Philoſophes qui y avoient étudié, tels que *Synneſius*, *Evagre*, *Zozime*, & autres.

Les Califes aiant étendu leur Empire, les Arabes s'y appliquèrent auſſi. Mr. l'Abbé *Lenglet* nous donne les noms & l'hiſtoire abrégée de ceux qui y ont eu le plus de ſuccès.

Ce ne fut qu'au XIII Siècle que la Science Hermétique commença à être connue en Europe, ſans doute par le moien des Croiſades. *Roger Bacon* fut un de ceux qui s'y appliqua des premiers. Ses grandes connoiſſances dans les autres Sciences ne lui permirent pas de négliger celle-là. Ce qui nous reſte de ſes Ecrits ſur l'Al-

l'Alchymie eſt inintelligible, eſt-ce une preuve qu'il ait réuſſi?

De tous les Philoſophes Hermétiques le plus ſingulier eſt, ſans contredit, *Raimond Lulle*. Diſſipé par les amuſemens de la Cour juſqu'à l'âge de 30 ans, retiré pendant dix ans, pour ſe livrer à l'étude des Langues Orientales, tout occupé du projet de convertir les Mahométans, toujours en voyage, & ſouvent ſur Mer, il a pourtant écrit des Traités ſans nombre ſur toutes les Sciences, & a eu le ſecret de la Pierre Philoſophale, ſi on en doit croire ſon Teſtament, où il dit qu'il a une fois changé en or, en Angleterre, au profit du Roi, 50 milliers peſant de Mereure, d'Etain, & de Plomb; & la tradition eſt encore que les Nobles à la Roſe ont été faits de cet or.

Le Pape *Jean* XXII n'a été ni moins heureux, ni moins habile, puiſque ſelon Mr. l'Abbé *Lenglet*, dans le tems qu'il écrivit ſur la Science Hermétique, il avoit fait pour 20 millions d'or en Lingots, ſur le pied que l'or eſt actuellement.

Bernard Treviſan (*a*), né ſelon notre Auteur à Padoue, où ſon Père exerçoit la Médecine, & non à Trèves, eſt un exemple des plus frapans de ce que peut produire un goût auſſi fou & auſſi dominant que celui de la recherche de la Pierre Philoſophale. Il y a travaillé pendant 60 ans. Il y a dépenſé tout ſon bien, il a fait des voyages juſqu'en Egypte & en Perſe, pour com-

(*a*) Pag. 235.

communiquer avec des Adeptes ; & enfin, il eſt incertain ſi à l'âge de 77 ans il l'a trouvée, comme il veut le faire croire.

Il n'en eſt pas de même du fameux *Jacques Cœur*. Il ſut faire tout le contraire de *Bernard Tréviſan*, mais auſſi par des voies tout-à-fait oppoſées. Né de parens pauvres, il commença par être Ouvrier dans la Monnoie de Bourges, il parvint par ſon induſtrie à être Maître de cette Monnoie, & enſuite ſeul Tréſorier de l'Epargne, ce qui répond à la Charge de Garde du Tréſor Royal. Les fonds, dont il étoit dépoſitaire (*a*), lui donnèrent de grandes facilités pour commercer, & la protection que lui accordoit la belle *Agnès Sorel* l'enhardit à faire le Monopole des choſes mêmes les plus néceſſaires à la vie. Soutenu de cette protection puiſſante, ſous un Roi tel que *Charles* VII, il ſe crut tout permis, il altéra les Monnoies, vendit les graces, ſe ſervit des Vaiſſeaux du Roi pour faire ſon Commerce, & parvint à amaſſer des richeſſes immenſes, tant en terres qu'en maiſons. Mais l'envie & la haine, qu'il ne pouvoit éviter, lui firent imaginer de couvrir ſes concuſſions d'un voile trop peu vraiſemblable pour qu'on y fût trompé. Il fit entendre qu'il avoit la Pierre Philoſophale, il orna ſa maiſon d'Emblêmes de la Science Hermétique, ſur laquelle il écrivit. Malgré cela, il fut accuſé & condamné à une amende de 400 mille écus (*b*), ſomme

(*a*) Pag. 450.

(*b*) *Mézeray* dit ſeulement 100 mille écus.

me très forte en ce tems-là : il la paya, & se retira dans le Royaume de Chypre, avec 60 mille écus qu'il mit de nouveau dans le Commerce, & qui rétablirent presque la fortune qu'il avoit perdue en France. L'administration des Finances d'un si grand Royaume, la protection de la Maitresse du Roi, & un commerce aussi étendu que celui de *Jaques Cœur*, ce qui étoit alors très rare, suffisent pour amasser de grandes richesses, sans recourir à la Pierre Philosophale.

Mr. l'Abbé *Lenglet* parcourt très en abrégé l'histoire des Philosophes des derniers Siècles, qui ont écrit sur la Science Hermétique, tels qu'*Augurelli*, *Agricola*, *Paracelse*, *Denis Zachaire*, nom sous lequel un de ces Philosophes a cru devoir se cacher, dans le récit qu'il fait de ses folies Hermétiques. L'Auteur vient ensuite à l'histoire de *Sendivogius*, que quelques-uns font Auteur du Traité du Cosmopolite, que d'autres disent qu'il a volé à un nommé *Alexandre Sethon*, Ecossois ou Anglois. Mr. l'Abbé *Lenglet* raporte en leur entier celle de Mr. *Desnoyers*, Sécrétaire de la Reine *Marie de Gonzague* de Pologne, & une Vie Latine de *Sendivogius* qui contient toute cette histoire, & les transmutations qu'il fit en présence de l'Empereur *Rodolphe*.

On peut comparer aux Comètes la Confrairie de la Rose-Croix, qui fit tant de bruit au commencement du Siècle dernier. On ignore le cours des Comètes, elles attirent l'attention générale pendant le peu de tems qu'elles paroissent,

ſent, & elles donnent lieu à quantité de raiſonnemens auſſi vagues qu'incertains; on n'en conſerve la mémoire, lorsqu'elles ont ceſſé de paroître, que dans les Ouvrages des Savans, & le Peuple les oublie. Telle fut cette Confrairie, qui promettoit tant de merveilles, & tel ſera le ſort de toutes celles, qui ont pour fondement un prétendu ſecret impénétrable.

L'Hiſtoire du *Philalèthe*, dont Mr. l'Abbé *Lenglet* donne l'Ouvrage dans ſon ſecond Volume, méritoit une place dans le prémier; elle y eſt éclaircie autant que peut être l'hiſtoire d'un homme, dont on ne ſait au juſte ni la Patrie, ni la Religion, ni le nom, ni le ſéjour, ni même la Langue dans laquelle il a écrit les Ouvrages qu'on lui attribue; on conjecture ſeulement qu'il étoit Anglois, & qu'il a demeuré longtems en Amérique.

Les Avantures de *Borri* ſont beaucoup plus au long, elles ont fait aſſez de bruit, pour qu'on n'en ſût pas le détail.

Ce Volume eſt terminé par le nom des principaux Allemans du dernier Siècle, qui ont écrit ſur la Chymie, dont quelques-uns ſe ſont auſſi appliqués à l'Alchymie; & enfin par un Catalogue Chronologique des Philoſophes Hermétiques, connus depuis *Hermès Triſmégiſte*, juſqu'a *Matthieu Dæmmy* qui vivoit en 1739, & vit peut-être encore actuellement.

A l'Article du Chevalier *Impérial*, qui vivoit en 1610, Mr. l'Abbé *Lenglet* dit qu'on le croit étranger: on ne comprend pas ce qu'il veut dire, en donnant cette dénomination dans

un Catalogue qui contient des noms de Chymistes de toutes les Nations.

Au commencement du second Volume sont quelques rélations, tirées de différentes sources, de Chymistes qui ont fait ou que l'on dit avoir fait les transmutations métalliques; &, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à la suite de ces rélations, trop peu authentiques pour qu'on y ajoute foi, Mr. l'Abbé *Lenglet* donne un Mémoire, lu par Mr. *Geoffroy* à l'Académie des Sciences de Paris, pour faire connoître les différentes Supercheries dont se servent ceux qui prétendent avoir la Pierre Philosophale. Ce Mémoire est placé d'une manière à faire croire que ceux qui ont vu ces transmutations qu'il raporte, ont pu être trompés par quelques-uns des artifices qui y sont expliqués. De plus, Mr. l'Abbé *Lenglet* qui, dans plusieurs Notes du Catalogue du troisième Volume, regarde l'Alchymie comme la plus grande des folies, doit donc, par une suite de ce principe, croire ces transmutations fausses, & par conséquent ne point induire le Public en erreur; ou, s'il est dans la bonne foi à cet égard, pourquoi traite-t-il de folie une Science qui peut surhausser les Alchymistes, au point qu'ils le prétendent; & pourquoi s'est-il donné la peine de faire imprimer, de traduire, & de commenter l'Ouvrage de *Philalèthe* sur une Science, qui, selon lui, est une vraie folie; Ouvrage d'ailleurs, comme pour ceux des Alchymistes, inintelligible à tout autre qu'à ceux de l'Art, si même ils s'entendent entre eux.

Nous n'entrerons point dans l'examen de ces Ou-

Ouvrages, & de la traduction, ce sont des mysteres auxquels ils n'appartient qu'aux Adeptes de toucher; & de plus, Mr. l'Abbé *Lenglet* avertit dans la Préface de son prémier Volume, que cette partie de son Ouvrage est celle que les Artistes doivent choisir pour y méditer *follement*. Il est vrai qu'il tient un langage bien différent dans la Préface qui précède cet Ouvrage; car chaque Volume en a une. Le troisième ne contient qu'un Catalogue des Auteurs Chymistes. Mr. l'Abbé *Lenglet*, dans sa Préface, accuse *Borel*, Médecin de Castres, qui avoit déja donné un semblable Catalogue, d'avoir divisé, pour grossir la liste, des Ecrivains en deux, quelquefois en trois ou quatre, d'y avoir glissé des Livres pure Médecine, qui n'ont aucun raport à la Science Hermétique, & de n'être pas sûr de son fait, tant par raport au nom, que par raport aux Editions. On va voir par quelques exemples, que notre Auteur a fait précisément la même faute qu'il reproche à *Borel*.

L'Article XIX, pag. 86, est le même que l'Article LI, pag. 94. Ce dernier est *Chymischer oder Alchymischer particulær Zeiger, das ist treuer unterricht von Gold und Silber machen* (a). Et l'Article XIX annonce un Livre intitulé *Odor Alchymischer*, &c. Il n'y a de supprimé que le mot *Chymischer*, qui devoit faire appercevoir la faute, puisque jamais un titre de Livre n'a commencé par la particule disjonctive, *ou*.

L'Ar-

(a) *Le Guide particulier des Chymistes ou des Alchymistes*, ou, *Instructions exactes pour faire l'Or & l'Argent.*

L'Article CCCCXXX, pag. 197, eſt *Kunkelii Volkomene Glasmacher Kunſt* (*a*). L'Art de faire du Verre, eſt-il l'Art de faire l'Or ? Il en eſt de même de l'Article XX, de l'addition aux Auteurs. *Mayer, vom Egeriſchen Schleder Sauerbronnen* (*b*). Mr. l'Abbé *Lenglet* dit ſur cet Auteur: *Mayer a été célèbre* Ecrivain, *mais je ne connois de ce Livre que le titre Allemand.* Il ne falloit donc pas donner pour Traité Hermétique un Ouvrage qui traite des Eaux Minérales d'Egra, ſi renommées en Allemagne.

Un examen plus étendu de ce Catalogue intéreſſe trop peu de Lecteurs, pour qu'on entre dans un plus grand détail, & l'on croit que cet échantillon ſuffit.

Toutes les Sciences ont eu des commencemens ſimples, & ſont fondées ſur des principes conſtans: c'eſt ce que ceux qui écrivent l'hiſtoire de quelques Sciences ont ſoin d'expliquer, ainſi que les progrès qu'on y a faits, & leur utilité. On ne trouve rien de cela dans l'Hiſtoire de la Philoſophie Hermétique, qui n'eſt que l'Hiſtoire abrégée de quelques Philoſophes, à qui on n'a ſans doute donné ce nom que par ironie, & ſelon la manière apparente de penſer de notre Auteur. S'il n'avoit pas voulu intituler ſon Ouvrage, *Catalogue*, il auroit dû lui donner le nom d'*Hiſtoire de quelques Fous qui ont cherché la Pierre Philoſophale.*

AR-

(*a*) *L'Art de faire parfaitement le Verre.*

(*b*) *Mayer, des Eaux Minerales d'Egra*; c'eſt un endroit du Royaume de Bohême dans le Territoire d'Eger ou Egra.

ARTICLE IV.

ECLAIRCISSEMENS GEOGRAPHIQUES *sur l'Ancienne Gaule, précédés d'un Traité des* MESURES ITINERAIRES *des Romains & de la* LIEUE GAULOISE. Par Mr. DANVILLE, Géographe ordinaire du Roi. A *Paris*, chez la Veuve *Etienne*, 1741. *in* 12.

LEs Eclairciſſemens Géographiques ſur l'Ancienne Gaule tendant à déterminer la ſituation de *Genabum*, *Bibracte*, & *Aliſe*, Ville célèbre par le ſiège que *Céſar* en a fait, nous n'entrerons point dans le détail des raiſons ſur leſquelles Mr. *Danville* ſe fonde pour établir que *Genabum* eſt *la Ville d'Orléans*, *Bibracte*, celle d'*Autun*, ni dans l'explication topographique de l'endroit où étoit autrefois *Aliſe*. Ce ſont des diſcuſſions Géographiques qui ne ſont point ſuſceptibles d'Extraits, parce qu'il faut les ſuivre, le Livre & la Carte toujours ſous les yeux, pour confronter l'un avec l'autre. Nous nous bornerons à rendre compte de la Diſſertation qui les précède, & qui a pour objet de fixer la Meſure des Milles Romains & des anciennes Lieues Gauloiſes.

Il en eſt de la Géographie comme de l'Hiſtoire. On ne peut marquer trop au juſte les époques hiſtoriques. On ne peut de même déterminer trop préciſément les Meſures Géographiques.

Ces deux Sciences s'éclairciſſent ou s'obſcurciſſent mutuellement, ſelon le plus ou moins de ſecours que l'Hiſtoire ſait tirer du Géographe, ou que ce dernier emprunte de l'Hiſtoire.

C'eſt ce qui a engagé Mr. *Danville* à examiner avec attention quelle étoit la longueur du Mille Romain, & quel raport il avoit avec la Lieue Gauloiſe „ qui n'étoit pas la même choſe, „ quoique ſouvent cachée ſous la même déno„ mination (*a*).

Perſonne n'ignore que les Romains comptoient leurs diſtances itinéraires par Mille, qu'au milieu du *Forum Romanum* étoit une Colonne milliaire, centre de tous les Grands Chemins de l'Empire ſur leſquels on marquoit les Milles par des Pierres que l'on nommoit *ad primum, ad ſecundum Lapidem*, &c. Mais quelle étoit la longueur de ce Mille? C'eſt ce qu'il eſt important de déterminer.

Les Géographes l'ont d'abord évalué ſur le pié de 60 au dégré du Méridien (*b*), évaluation dont on ſe ſert pour le Mille commun d'Italie. Après des Diſcuſſions plus exactes, on l'a évalué ſur le pié de 75 au dégré, dont la meſure eſt 57060 toiſes, ce qui donne 760 toiſes pour le Mille, au lieu de 951 qu'on lui donnoit auparavant. On voit aiſément que cette différence ne peut que produire de très grandes erreurs dans la confection des Cartes. Mr. *Danville* trouve, par des obſervations exactes, faites ſur les

(*a*) *Préface*, pag. 4.
(*b*) Pag. 7.

les Cartes d'Italie confrontées avec ce que les Historiens nous rapportent de la distance de Rome de certaines Villes qui subsistent encore, comme Aricia, Ostie, & autres, que la longueur du Mille Romain ancien est de 755 toises, 3 piés, & celle du Mille moderne de 764 toises (*a*). Cette différence vient de celle qu'il y a entre le Palme Romain ancien & celui d'aujourdhui, à très peu de chose près. La prémière évaluation est d'autant plus juste qu'elle se rapporte à la mesure du Pié Romain ancien, tel qu'il a été donné par *Lucas Paetus* (*b*), & gravé sur le marbre dans le Capitole. Mille piés anciens, qui font le Mille Romain, produisent 754 toises de Paris, dont le pié, divisé en 1440 parties, est plus long de 134 parties que l'ancien Pié Romain.

C'est sur ces mesures que Mr. *Danville* se fonda pour déterminer la longueur du Stade que les Historiens emploient souvent pour marquer des distances.

On sait qu'Hercule, Auteur du Stade, lorsqu'il institua les Jeux Olimpiques, en regla la longueur sur la mesure de 600 de ses piés, & que 8 Stades Grecs répondoient communément à un Mille Romain. Le Pié Grec est de 1360 parties de celui de Paris (*c*), qui l'on trouve par les calculs que 8 Stades Grecs répondent à 755 toises, 3 piés, 4 pouces de Paris, ce qui est l'évaluation du Mille Romain ci-dessus.

(*a*) Pag. 21.
(*b*) De Ponderibus & Mensuris Veterum.
(*c*) Page 42.

Mr. Danville fait voir (*a*) par des mesures exactes, comparées avec des passages de *Strabon*, qu'il y a encore un autre Stade plus court d'un cinquième, que celui que nous venons de dire, puisqu'il en faut 10 pour faire un Mille Romain, mesure que l'on trouve actuellement existante à Rome dans les vestiges du grand Cirque. On sent, par ces exemples seuls, combien il est nécessaire pour l'Histoire que les distances Géographiques soient bien déterminées, puisque l'on voit deux mesures du même nom si différentes en longueur, ce qui ne peut causer que de grandes difficultés, si l'on ne sait les résoudre par les secours de la Géographie.

Nous passons les preuves que Mr. Danville apporte de son sentiment, ainsi que la comparaison de cette mesure avec les Parasanges & les distances que *Xénophon* marque dans la retraite des Dix mille, & nous venons à l'ancienne Lieue Gauloise.

Les Gaulois avoient une mesure itinéraire qui leur étoit propre, ils la nommoient *Leuca*, *Leuga* ou *Lega*. On trouve ces mots dans St. *Jérôme*, dans *Ammien Marcellin*, dans St. *Isidore* de Seville. La Lieue Gauloise valoit 1500 Pas Romains, ou 1133 toises, 1 pied & demi de Paris, selon le calcul que nous avons raporté ci-dessus. Il faut observer, selon Mr. Danville, que la Province Narbonoise est la seule Province des Gaules qui ne marque point les distances par Lieues. La raison en est bien sensible. Cette

(*a*) Page 60.

te Province a été la prémière des Gaules soumise aux Romains qui y ont introduit l'usage des Milles. On voit cependant quelquefois ce nom employé pour marquer des distances des Villes situées dans le centre des Gaules (*a*). Mr. Danville trouve par ses calculs, que le mot de Mille veut dire Lieue, ce qu'il vérifie par l'étendue réelle des espaces qui répondent aux distances données par les Itinéraires (*b*).

Après avoir conclu, par différentes opérations, que le Mille actuellement en usage en Angleterre diffère très peu de la Lieue Gauloise, Mr. Danville finit ce petit Traité par l'explication des raports de cette Lieue avec les Milles d'Allemagne, les Lieues d'Espagne, celles de Suède & les Werfts de Russie.

Ce Traité est écrit avec beaucoup d'ordre, de précision & de netteté, & répand de grandes lumières sur cette partie de la Géographie. Si tous les Géographes étoient entrés dans ces détails, il n'y auroit pas tant de Cartes défectueuses. On peut augurer de celles que Mr. Danville prépare, qu'elles seront telles qu'on le peut souhaiter, puisqu'il aporte l'exactitude la plus scrupuleuse à déterminer les positions, & que supérieur à beaucoup de Géographes, il ne place rien au hasard, & peut rendre raison de tout ce qu'il avance.

(*a*) Page 114. (*b*) Page 116.

ARTICLE V.

VINDICIAE Canonicarum Scripturarum Vulgatæ Latinæ Editionis. Seu veterum Sacrorum Bibliorum Fragmenta juxta Græcam Vulgatam, & Hexaplarem, Latinam antiquam Italam, duplicemque S. Hieronymi Translationem, opera & studio JOSEPHI BLANCHINI Veronensis, Presbyteri Congregationis Oratorii Romani. Romæ anno Domini MDCCXL.

C'est-à-dire :

DEFENSE des Ecrits Canoniques de l'Edition Vulgate Latine ; ou anciens Fragmens de la Sainte Bible, tant selon la Version Grecque ordinaire & celle des Hexaples, que selon l'ancienne Italique, & la double Traduction de St. Jérôme ; par les soins de JOSEPH BLANCHINI *de Vérone, Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire à Rome.* in folio. *Tome premier pag.* CCCCX. *& pour les Pseaumes, &c. pag.* 295.

L'Auteur divise l'Ouvrage qu'il promet, en six Parties, dont la prémiére doit contenir plusieurs Fragmens des Héxaples d'*Origène*, qui n'avoient pas été imprimés auparavant. La Seconde contiendra la Version du Vieux Testament, faite par St. *Jérôme* sur les exemplaires Grecs d'*Origène*. Dans la troisiéme il donnera

les

les Variantes de la Version du Vieux Testament, que le même St. *Jérôme* avoit faite sur le Texte Hébreu. Dans la quatrième Partie nous aurons plusieurs Livres du Vieux & du Nouveau Testament selon la Version, qu'on appelle l'Italique; & dans la cinquième, la Version Latine que St. *Jérôme* a faite des Livres du Vieux Testament écrits en Langue Chaldaïque. La sixième Partie enfin, pour laquelle toutes les précédentes sont écrites, contiendra la Défense du Canon de la Bible, dressé par le Concile de Trente le 8 Avril 1546, qui renferme aussi l'Authenticité de la Vulgate.

Nous ne saurions juger de l'exécution de ce plan, par le Tome prémier, qui vient de paroître; car il ne contient que les Prolégomènes de tout l'Ouvrage, les Fragmens des Hexaples d'*Origène*, qui en devoient faire la première Partie, étant renvoyés pour le second Tome. Voici une Liste des Pièces qui composent le prémier Tome: Préface Historique du Texte Original du Vieux Testament & des Versions Grèques & Latines. Les Variantes de la Bible traduite par St. *Jérôme* sur les Originaux, tirées d'un MS. de Tolède. Description d'un Manuscrit, qui appartient au Prince *Obizi*, & contient les Grands Prophètes selon l'édition Hexaplaire. Les Variantes sur *Baruc* & sur le X Chapitre de *Jérémie*, tirées du même MS. Fragmens du Livre de la Sapience & des Livres d'*Esther* & de *Baruc*, selon l'Italique. Lettre à Mr. le Comte de *Thou* sur le dessein de tout l'Ouvrage. Description des MSS. Latins de la Bible de Charlemagne & d'*Al-*

d'*Alcuin*. Fragment de l'Italique du III & du I Livres des Rois, & du Livre de *Tobie*. Deſcription de IV MSS. Latins des Evangiles, qui entreront dans la quatrième Partie. Le Pſeautier de Vérone, Grec & Latin, le Grec ſelon la Verſion commune & en lettres Latines; & le Latin ſelon l'Italique. Outre une quinzaine de Planches, qui repréſentent l'écriture des Anciens MSS. Grecs & Latins, dont on s'eſt ſervi.

Nous ne ſaurions non plus deviner, quel uſage l'Auteur fera de la comparaiſon des anciennes Verſions avec la Vulgate, ni quelle concluſion il en tirera en faveur de la dernière. Si nous en croyons le Titre de l'Ouvrage & la Dédicace, il a eu pour but principal de prouver l'Authenticité de la Vulgate contre les Hérétiques des derniers tems, qui l'ont ôſé révoquer en doute. Mais la Préface générale (p. XXVIII) nous donne à eſpérer, qu'il aportera de la modération à ſon zèle, & qu'on ne le trouvera pas ſi éloigné des ſentimens des Proteſtans, qu'il l'a voulu paroître d'abord. „ Il s'eſt élevé, dit-il, de „ grandes conteſtations, ſi la Vulgate a été préférée par le Décret du Concile de Trente „ aux autres Verſions ſeulement, ou bien à l'Original même. *Leo Caſtrius*, & une quarantaine de Docteurs combattent pour la „ Vulgate contre le Texte Original: mais „ la Préface de *Clément VIII* porte, que l'Edition Vulgate eſt préférable à toutes les autres „ Verſions Latines; & le Cardinal de Ste. *Croix* „ qui avoit été préſent à la Seſſion du Concile, „ dans laquelle le Décret paſſa, témoigne que le „ Con-

» Concile n'a déclaré la Vulgate pour Authentique que dans le ſens, qu'elle ne contient point » de Dogme pernicieux à la Foi & aux bonnes » Mœurs; & qu'il ne l'approuve qu'après qu'elle » ſeroit corrigée & repurgée des fautes des » Copiſtes & des Imprimeurs. C'eſt pourquoi, » ajoute notre Auteur, ni vous, ni aucun autre, » n'eſt empêché par cette Approbation de la » Vulgate, d'avoir recours à la ſource, & d'apporter tout ce qu'on peut pour aider les Latins, en corrigeant la Vulgate de ſes fautes, » afin qu'elle devienne plus conforme au Texte » Original. La Vulgate eſt préférée aux autres » Editions Latines, mais cela ne déroge en rien » ni au Texte Hébreu, ni à la Verſion des Septante, qu'on laiſſe entièrement en poſſeſſion » de leur autorité. C'eſt auſſi pour cela, que » le Cardinal *Bellarmin* aſſure, que le Texte » Hébreu, auſſi-bien que la Vulgate, ne contient aucune erreur contre la Foi & les bonnes Mœurs; &, répondant au menſonge de » *Calvin*, il dit, que les Pères de Trente n'ont » fait aucune mention des Originaux dans leur » Décret, & qu'ils n'ont donné à la Vulgate la » préférence que ſur les autres Verſions Latines ». Mais le plus ſûr ſera de ſuſpendre ſon jugement, & d'attendre comment notre Auteur s'y prendra quand il viendra à en parler en détail.

S'il eſt permis d'en dire un mot d'avance, je remarquerai quelques endroits, dans leſquels Mr. *Blanchini* traite cette matière de telle manière, qu'il ne donne pas trop bonne opinion de ſa Logi-

gique. Premièrement il s'en faut bien, qu'une grande confiance en la bonté de sa cause, & un grand mépris de ses Adversaires soient une marque assurée, qu'on a la raison de son côté. C'est pourtant le cas, dans lequel se trouve notre Auteur; nous nous contenterons d'un échantillon tiré de la *page* 282. „ Je ne donnerai, *dit-il*, „ que la Collation d'un seul Chapitre de *Jérémie*, d'un MS. du Prince de *Chisi*, qui forcera les Hérétiques à voir la grande conformité „ entre la Vulgate & l'Edition Hexaplaire, & à „ reconnoître par conséquent l'Authenticité de „ la Vulgate. S'ils persistent à contredire, ce „ ne sera pas moi, qui les mépriserai, mais tous „ les Savans, qui leur diront, qu'à force de „ vouloir trop rechercher la Sainte Ecriture par „ une audace téméraire, il leur est arrivé, ce „ qui arrive à tous les gens trop curieux, qui „ perdent la vue, quand ils veulent fortement „ regarder le Soleil, en négligeant le conseil de „ l'Apôtre. La force de l'esprit des Hérétiques „ se perd en se regardant, & c'est pour cela que „ la lumière de la Vérité est offusquée par des „ ténèbres semblables à celles d'Egypte". C'est aller bien vite, que de s'imaginer, que la comparaison d'*un seul Chapitre* décidera le point en question, qui regarde toute la Bible; ou d'espérer, que quelqu'un avouera qu'il voit ce qu'il ne voit point, dès qu'on lui dit, qu'il faut être *aveugle*, si on ne le voit pas. C'est l'argument, dont un certain *Pötus* s'est servi dans les Colloques d'*Erasme* (*a*), mais je doute fort, qu'il fasse

la

(*a*) Erasmi Colloq. Exorcismus S. *Spectrum*.

la moindre impreſſion ſur l'eſprit des Chrétiens diviſés. Il eſt vrai, que notre Auteur tâche, dans la Dédicace, d'excuſer les duretés qu'il a dites en bien des endroits aux Proteſtans: „ Si „ les Hérétiques croyent, *dit-il*, que j'ai parlé „ d'eux un peu trop librement, qu'ils ſachent, „ que le zèle pour les Saintes Bibles m'a rongé ". Qu'elle pitoyable excuſe, d'appliquer ce que *Jéſus-Chriſt* a dit contre ceux qui avoient fait de la maiſon de ſon Père une maiſon de trafic (*a*), à des gens de Lettres, dès qu'ils ne ſont pas d'accord avec nous ſur un point de pure Critique, qui ne regarde ni la Foi ni les bonnes Mœurs!

Voici un autre argument, qui ſe trouve à la même page, pour prouver l'Authenticité de la Vulgate. „ Les Chefs des Hérétiques ſont per- „ ſuadés eux-mêmes, qu'il y a ſix cens paſſages, „ dans leſquels il faut corriger le Texte Hébreu „ par la Verſion des Septante ". Ces Chefs ſont *Zuingle* & *Lambert Bos*, dont le dernier n'allègue en tout que *ſix* exemples, ajoutant immédiament après: *Mais il faut ſe garder auſſi de louer trop cette Verſion, & de s'y fier plus qu'il ne faut: tant s'en faut, qu'on lui doive donner la préférence ſur le Texte Hébreu, qu'on ne doit pas même la mettre de pair avec lui. Il eſt bien permis de la comparer avec l'Hébreu, mais il n'eſt pas permis de la lui préférer, car elle n'eſt pas exemte de défauts, &c.* Mais ſuppoſons avec Mr. *Blanchini*, que ces deux Proteſtans aient dit ce qu'il

(*a*) Jean II. 16, 17.

leur fait dire, & que plusieurs autres les aient suivis, il reste encore à savoir, s'ils ont eu raison de le dire, & si ce qu'ils en ont dit, doit servir de loi à tous les autres Protestans, ensorte qu'ils soient obligés à se soumettre à leur autorité. Posons enfin que tous les Protestans tiennent le langage de *Zuingle* (ce qu'on ne prouvera cependant jamais), que gagne-on par-là pour l'authenticité de la Vulgate? S'il y a des fautes dans le Texte Hébreu, s'ensuit-il delà, qu'il n'y en ait point dans la Vulgate? & ne se peut-il pas, que celui, qui trouve *six cens* endroits à corriger dans l'Hébreu, en trouve dans la Vulgate *six mille*, ou comme les Théologiens de *Jéne* (*a*), *six cens mille*?

Il y a un autre argument au même endroit. Mr. *Blanchini* avoit pris la peine de comparer le dixième Chapitre de *Jérémie*, & ayant trouvé que la Vulgate, les Héxaples, & le Texte Hébreu étoient exactement d'accord, il en tire cette conclusion : „ Les Hérétiques voyant par-là „ l'accord merveilleux entre la Vulgate & les „ Héxaples " (il devoit ajouter, *& le Texte Hébreu*) „ ne pourront plus douter de l'Authenti- „ cité de la Vulgate ". C'est à mon avis ce qu'on appelle dans les Ecoles, *ignoratio Elenchi*. Il est vrai qu'on peut reconnoitre les Versions pour Authentiques, dans tous les endroits où elles s'accordent avec l'Original, & il n'y a point de dispute là-dessus avec les Protestans; mais cela prouve-il leur Authenticité par rapport aux endroits

(*a*) Pag. 289.

droits où elles ne ſont pas d'accord avec l'Original? C'étoit pourtant ce qu'il faloit prouver.

Il y a encore un argument, par lequel notre Auteur croit triomfer, ſur-tout parce qu'il eſt *neuf*, & que le fait a été *inconnu* auparavant (*a*). Voici de quoi il s'agit. Un Jéſuite Allemand lui avoit écrit, que les Proteſtans qui refuſent de mettre dans le Canon les Livres nommés *Apocryphes*, alléguoient entre autres cette raiſon, que ces Livres n'ont jamais exiſté en Langue Hébraïque ou Chaldaique (*b*). Mr. *Blanchini* produit pour les réfuter un Manuscrit Grec du Livre de *Baruc, orné d'obèles & d'aſtérisques*; d'où il conclut, non ſeulement qu'il avoit été traduit de l'Hébreu par *Aquila*, *Symmaque & Théodotion*, mais auſſi qu'il avoit été dans le Canon des Juifs. Arrêtons-nous un moment pour examiner ce raiſonnement. Prémièrement, pour ce qui regarde la *Nouveauté* de cet argument, Mr. *Blanchini* ignoroit apparemment, qu'il y a des Proteſtans, qui ont vu dans le fameux Manuſcrit Grec des Prophètes, dont les Jéſuites de Paris ſont préſentement en poſſeſſion, que le pré-

(*a*) P. CCCXVII. ne majorem exſpectationem *novi argumenti* faciam, ad audiendum animos Hæretici erigant. — Pondus vero auctoritatis Catholici Dogmatis contra Proteſtantes augebit, cum ad evulgatas illuſtresque Notas, quæ eundem Librum in Canonem Hebræorum antiquitùs illatum fuiſſe oſtendunt, nunc etiam *minùs notas* adjunxero. P. CCCXVIII. Hoc validiſſimum probationis genus *nemo adhuc olfecerat*, quamvis ab ipſo tota cauſa judicetur, & ſatis ſuperque palam fiat, id quod quæritur.

(*b*) P. 289.

prémier mot du ſecond verſet du ſecond Chapitre de *Baruc*, avoit été pris de la Verſion de *Théodotion*, & ajouté avec un aſtérisque. Mais quand même les Proteſtans n'auroient rien ſu de *Baruc* en particulier, Mr. *Blanchini* pouvoit-il ignorer, que les Proteſtans, qui ont tant ſoit peu conſidéré la matière, ne faiſoient aucune difficulté d'avouer, que les Livres Apocryphes ſont traduits de l'Hébreu ou du Chaldaïque? On le ſait du Livre de *Sirac* par la Préface, & par les Citations qu'on en trouve dans le *Thalmud* & dans les *Rabboth*, ou Commentaires des anciens Rabins ſur la Bible. On ſait par le témoignage d'*Origène* ſur le prémier Pſeaume, que les deux Livres des *Maccabées* avoient été écrits en Langue Chaldaïque, & qu'ils avoient pour titre Σαρβὴθ Σαρβαν Ελ. Nous aprenons du même *Origène* & de St. *Jérôme*, que le *Cantique d'Ananie, d'Azarie & de Miſaël*, avoit été traduit & par les Septante & par *Théodotion*. Enfin l'*Hiſtoire de Suſanne* a été traduite non ſeulement par les Septante & par *Théodotion*, ſuivant *Origène* & St. *Jérôme*, mais auſſi par *Symmaque*, comme il paroit par une Note marginale du Manuſcrit des Jéſuites, que nous venons de citer.

Mais, que ce ſoit une nouvelle découverte de Mr. *Blanchini*, ou une choſe connue depuis longtems, nous lui accordons volontiers, que la plupart des Livres Apocryphes ont été écrits originairement en Hébreu, ou en Chaldéen. Quel avantage lui en revient-il? Il eſt vrai qu'il s'enſuit, que les *Théologiens de Jéne* ſe ſont ſervis d'un argu-

argument, qui ne prouve rien, pour rejetter les Livres Apocryphes. Mais s'enſuit-il auſſi, que tous les autres argumens, qui ont été aportés ou par eux ou par d'autres, ne valent rien non plus? N'eſt-ce pas aſſez la coutume des Controverſiſtes de ſe ſervir non ſeulement des argumens clairs, ſolides & déciſifs, mais d'amaſſer auſſi toute ſorte de probabilités & de ſubtilités ſophiſtiques? Et n'auroit-on pas grand tort, de rejetter le tout enſemble, parce qu'une partie n'eſt pas bonne, ou de conclurre qu'on a détruit toutes les Objections, quand on n'a répondu qu'à une ſeule? C'eſt pourtant la conduite que Mr. *Blanchini* ſemble tenir ici. Comparons enfin la manière de raiſonner des Théologiens de Jène avec la ſienne. Voici leur argument réduit en forme Syllogiſtique : *Tout Livre Canonique du Vieux Teſtament doit être écrit originairement, ou en Hébreu ou en Chaldéen. Les Livres appellés Apocryphes ne ſont écrits ni en Hébreu ni en Chaldéen. Donc ils ne ſont pas Canoniques.* Ou bien: *Si les Livres appellés Apocryphes ſont partie du Canon, il faut qu'ils aient été écrits ou en Hébreu ou en Chaldéen. Or ils ne ſont pas écrits ni en Hébreu ni en Chaldéen. Donc ils ne ſont pas partie du Canon.* Cet argument, je l'avoue, pèche dans la *matière*, la *propoſition mineure* étant fauſſe. Mais voyons auſſi l'argument de Mr. *Blanchini: Tout Livre Canonique du Vieux Teſtament doit être écrit ou en Hébreu ou en Chaldéen. Les Livres appellés Apocryphes ont été écrits ou en Hébreu ou en Chaldéen. Donc ces Livres ſont Canoniques.* Ou bien : *Si les Livres appellés Apocry-*

phes font partie du Canon, il faut qu'ils aient été écrits ou en Hébreu ou en Chaldéen. Or ils ont été écrits ou en Hébreu ou en Chaldéen. Donc ils font partie du Canon. Cet argument pèche évidemment dans la *forme*, ce qu'on ne passera pas à un jeune Ecolier en Philosophie, qui doit savoir „ que la Règle des Syllogismes de la secon„ de Figure exige, qu'il y ait une des deux pré„ mières Propositions négatives, & par consé„ quent, que la conclusion le soit aussi: & que, „ selon la Règle des Syllogismes Conjonctifs, on „ ne doit pas inférer l'Antécédent du Conse„ quent ". C'est-à-dire, pour parler plus clairement, quoiqu'il soit vrai que tout Livre Canonique du Vieux Testament doive avoir été écrit originairement en Hébreu, ou en Chaldéen, il ne s'ensuit pas que tout Livre écrit originairement en Hébreu ou en Chaldéen soit pour cela Canonique. Il est d'ailleurs visible, que cet argument prouveroit trop, & qu'il obligeroit Mr. *Blanchini* à mettre dans le Canon de la Bible non seulement les *Apocryphes*, mais aussi le *Thalmud*, & tout ce que les Juifs ont écrit jusqu'aujourdhui.

Il y a une petite mépriſe à la page XXXIV, où l'on répète jusqu'à trois fois, que le fameux Manuscrit d'*Alexandrie* est à *Oxford*: il est bien vrai qu'il y a été imprimé par les soins du Docteur *Grabe*, mais il n'est pas moins vrai que le MS. apartient à la Bibliothèque du Roi, qui est à *Londres*, ou pour mieux dire à *Westmunſter*.

Le MS. de Tolède est de l'onzième Siècle. Outre qu'il contient aussi l'Epitre aux *Laodicéens*,

nous

nous y trouvons des Variations remarquables au cinquième Chapitre de la prémière de St. *Jean*, verſet 7. *Car il y en a trois, qui rendent témoignage ſur la terre, l'Eſprit & l'Eau & le Sang, & ces trois ſont un en Jéſus-Chriſt.* vs. 8. *Il y en a trois, qui diſent témoignage au Ciel, le Père, le Verbe, & l'Eſprit, & ces trois ſont un.* vs. 10. *Qui croit au fils de Dieu, lequel il a envoyé Sauveur ſur la terre, & le fils a rendu témoignage ſur la Terre, accompliſſant les Ecritures; & nous rendons témoignage, parce que nous l'avons vu; & nous vous l'annonçons, afin que vous croyiez; c'eſt pourquoi celui qui croit au fils de Dieu, &c.* vs. 20. *Il eſt venu, & s'eſt revêtu de la chair pour nous, & a ſouffert, & il eſt reſſuſcité des morts, & il nous a pris à ſon ſervice, & il nous a donné, &c.* Ces Interpolations ſi fréquentes & ſi manifeſtes dans les Exemplaires Latins de l'Epitre de St. *Jean*, écrits depuis le IX ou X Siècle, ſemblent plutôt confirmer que détruire le ſoupçon de pluſieurs Critiques, qu'il y a eu des Gloſes mêlées avec le Texte.

Mr. *Blanchini* nous donne, à la page CCLI, un Fragment de quelques Vers Latins, qui portent, qu'un Evêque de *Conſtance*, qui étoit *Abbé* en même tems, avoit fait écrire un Pſeautier en quatre colonnes; dans la prémière il y avoit le Pſeautier Gallican; dans la ſeconde l'Italique; dans la troiſième l'Edition de St. *Jérôme* faite ſur l'Hébreu, & dans la quatrième les Pſeaumes en Grec, ſelon la Verſion des Septante. On ne nous dit pas qui a été cet Evêque, ni quand il a vêcu; mais, ſi nous conſultons le Catalogue des

Abbés de la *Richenou*, nous trouverons en 764 un Abbé nommé *Jean*, qui a été en même tems Abbé de St. *Galle* & Evêque de *Constance*.

La dernière Pièce contient les Pseaumes. Si on en avoit donné seulement les Variantes, cela auroit beaucoup moins grossi le Volume, mais l'Editeur a voulu aussi faire voir comment le Grec avoit été prononcé en Italie avant le septième Siècle, l'η, comme un *e*; αι, comme un *e*; ει comme *i*, ου comme *y*; l'aspiration ne se prononçoit point. C'est de la même manière que les Grecs le prononcent aujourdhui, si vous en exceptez la lettre γ. Au reste le Grec de ce Manuscrit ne nous fournit guère de lumières pour nous assurer de la véritable Leçon des Septante, ayant été écrit par un Moine Latin, qui l'a retouché & accommodé à la Version & aux oreilles des Latins. Je ne donnerai qu'un exemple pour prouver ce dernier point d'une manière qui me paroit ne laisser sur cela aucun doute. Les autres Manuscrits & les Editions des Pseaumes en Grec lisent constamment ΚΑΚΑ, Pseaume VII. 4. XI. 2. XXII. 4. XXVIII. 3. XL. 5. LIII. 5. CVIII. 5; mais le Manuscrit de Vérone porte, dans tous ces endroits, PONERA. D'où peut venir cette différente Leçon, si ce n'est d'une espèce de *Cacophonie*, qui choquoit les oreilles d'un Italien, & l'engageoit à changer une Leçon qui étoit d'ailleurs fort bonne en elle-même?

A R-

ARTICLE VI.

NICOLAI HEINSII Dan. fil. Adversariorum Libri IV. nunquam antea editi. In quibus plurima veterum Auctorum, Poëtarum præsertim, loca emendantur & illustrantur. Subjiciuntur *ejusdem* notæ ad CATULLUM & PROPERTIUM nunc primum productæ, curante PETRO BURMANNO juniore, Histor. Eloq. & Poëtic. in illustri Frisiorum Academia Franequerana Professore Ordinario, qui *Præfationem* & Commentarium de *Vita Nicolai Heinsii* adjecit. *Harlingæ* excudit *Folkert van der Plaats*, MDCCXLII.

C'est-à-dire:

RECUEIL *de* NICOLAS HEINSIUS, *divisé en quatre Livres, dans lesquels on a corrigé & expliqué beaucoup de Passages des anciens Auteurs, & sur-tout des Poëtes.* On y a joint les Notes du même Auteur sur *Catulle* & *Properce*, publiées à présent pour la prémière fois, aussi bien que le Recueil, par les soins de PIERRE BURMAN, Professeur à *Franequer*, qui a aussi ajouté une *Préface* & la Vie de *Heinsius*, in 4. La *Préface* contient 8 pages, la Vie de *Heinsius* 58, le Recueil, & les Notes sur *Catulle* & *Properce*, 774.

LE Public eſt déja redevable à Monſieur *Burman*, qui vient d'être nommé Profeſſeur en Hiſtoire & en Belles-Lettres à Amſterdam, de l'Edition des *Corrections de Henri de Valois*; & il nous fait eſpérer la *Collection des Epigrammes des anciens Poëtes Latins avec ſes Notes*, dès qu'il aura achevé l'Edition de *Virgile*, dont il avoit été chargé par feu Mr. *Burman* ſon Oncle, lequel fut empêché lui-même, par ſa dernière maladie, d'avoir ſoin des ſix derniers Livres de l'Enéide, qui reſtoient encore à imprimer, quoique la Copie en fût déja toute prête.

Dans la Préface on rend raiſon du retardement de cette Edition, que les Savans avoient ſouhaitée ardemment, du vivant même de *Heinſius*. Les papiers de *Heinſius* reſtèrent comme enſevelis, après ſa mort, entre les mains de Meſſieurs *van der Goes* & *Crucius*, Deſcendans de la Sœur de *Heinſius*, jusqu'à l'an 1730, qu'ils furent trouvés & remis entre les mains de Mr. *Burman*, Oncle de l'Editeur, avec commiſſion de les publier au plutôt; mais étant occupé par les Editions de *Suetone*, de *Lucain*, & de *Virgile*, qu'il étoit réſolu de donner auparavant, il ſe déchargea du ſoin de cette affaire ſur ſon Neveu, il y a déja cinq ans. La Charge de Profeſſeur, qu'on venoit de donner à ce dernier, l'Edition des *Corrections* de Mr. de *Valois*, & la Collection d'anciens Epigrammes, ont été de nouveaux obſtacles, qu'il vient enfin de ſurmonter en mettant la dernière main à l'Ouvrage.

Il

Il y a cependant une difficulté dans ce recit, qu'on a de la peine à surmonter. Car si ces Papiers n'ont été déterrés & communiqués à Mr. *Burman* qu'en 1730, comment Mr. *Broukhuysen*, qui est mort en 1707, s'en est-il pu servir plus de vingt ans auparavant? C'est pourtant ce qu'il a fait, comme il le déclare en termes formels dans la Préface qui se trouve à la tête de *Tibulle*, ajoutant qu'il les a reçus de Mr. *Burman*, qui les avoit eus lui-même de la Bibliothèque de Mr. le Bourguemaître *Crucius*. Notre Editeur a bien senti la difficulté, & il avoue qu'il ne sait pas comment cela a pu arriver. *Unde vero ille* [Broukhusius] *Tomum hunc habuerit, mihi incompertum est, quum diu post Broukhusii mortem eruta demum sint hæc Adversaria.*

Je ne vois pas comment il est possible de concilier ces deux dates, ni comment on peut éviter d'admettre ce qui s'ensuit nécessairement, que les Papiers de *Heinsius*, qu'on ne trouva qu'en 1730, étoient différens de ceux qu'on publie présentement, &, qu'outre les raisons qu'on vient d'alléguer, il y en eut encore d'autres qui retardèrent la publication de l'Ouvrage. Il ne seroit pourtant pas plus difficile de trouver des raisons qui ont empêché l'Edition, depuis 1707 jusqu'à 1730, qu'il ne l'a été d'en alléguer pour les douze ans qui se sont écoulés du depuis. Car Mr. *Burman* n'ayant jamais été desœuvré, & étant le maitre de choisir à quel travail il vouloit donner la préférence, il nous suffit de savoir, qu'il a mieux aimé différer l'Edition de ce Recueil de *Heinsius*, que celle de quel-

quelques autres Ouvrages, qui lui paroiſſoient plus preſſans.

Quoiqu'il en ſoit, nous avons lieu d'être très contens de poſſéder enfin quantité d'excellentes Remarques Critiques venues de mains de maître; & cette aquiſition doit nous faire d'autant plus de plaiſir, qu'on avoit presque perdu l'espérance de pouvoir l'obtenir, après un ſi long délai. Les Notes de Mr. *Heinſius* regardent principalement *Auſone*, *Arien*, *Claudien*, *Horace*, *Juvenal*, *Lucain*, *Lucrece*, *Martial*, *Ovide*; *les Tragédies de Séneque*, *Silius Italicus*, *Stace*, *Valerius Flaccus*, & *Virgile*, outre *Catulle*, *Tibulle*, *Properce*, *Apulée*, *Columella*, *Arnobe*, *Petrone* & *Pline*. Nous n'en citerons point d'exemples, non ſeulement parce que cela nous meneroit trop loin, mais auſſi parce que nous ne voulons pas risquer de donner comme nouvelle une Remarque, qui ſe trouveroit déja dans des Livres publiés par Mr. *Heinſius* lui-même, ſachant que les Critiques ſont accoutumés à propoſer la même Correction en plus d'un endroit. Nous nous bornerons donc à donner un Extrait de la Vie de Mr. *Heinſius*, que Mr. *Burman*, aidé de quelques Mémoires de ſon Oncle, a tirée du Recueil imprimé de Lettres de Mr. *Heinſius* & de ſes amis. Nous le faiſons d'autant plus volontiers, qu'ayant devant nous pluſieurs Lettres manuſcrites de Mr. *Heinſius* à *Iſaac Voſſius*, nous croyons être en état de rectifier quelques dates, & de ſuppléer à quelques circonſtances, qui pourront faire plaiſir au Lecteur.

Nicolas Heinſius naquit à Leide, le 29 Juillet 1620,

1620, de *Daniel Heinſius* Profeſſeur & Bibliothécaire de Leide, Chevalier de *St. Marc*, & Conſeiller de *Guſtave Adolphe*, *Roi de Suède*, & d'*Ermegarde Rutgers*, Sœur unique du célèbre *Janus Rutgerſius*. Son Père, trouvant en lui un beau génie, qui promettoit beaucoup, prit grand ſoin de lui donner une bonne éducation, & de le diriger dans l'étude des Belles-Lettres. A peine avoit-il dix-ſept ans, qu'il étoit déja en grande liaiſon avec *Jean-Frédéric Gronovius*, *Vincent Fabricius* & *Iſaac Voſſius*, qui lui prêta des MSS. d'*Ovide* de la Bibliothèque de ſon Père *Gerard-Jean Voſſius*. Il témoigna une grande paſſion pour les voyages, & il eut enſuite le bonheur ou le malheur de l'aſſouvir, la plus grande partie de ſa vie n'ayant presque été qu'un voyage continuel. Il n'avoit que vingt-un ans lorsqu'il paſſa en *Angleterre*, en 1641, pour voir Cambridge & Oxford, où il reſta trois mois, s'occupant à collationner un *Claudien* de la Bibliothèque Bodléenne, les Faſtes d'*Ovide* de celle d'Arundel, & trois exemplaires manuſcrits des Métamorphoſes, comme il le marque dans une Lettre à *Voſſius*, datée après ſon retour à Leide le 27 Janvier 1642.

En 1644, Mr. *Heinſius* alla à *Spa* pour rétablir ſa ſanté, & mit ce voyage à profit, en viſitant les Savans & les Bibliothèques de Brabant. Il retourna à *Spa* l'année ſuivante, & alla delà à Aix la Chapelle, eſpérant en vain de déterrer quelques anciens Manuſcrits dans les Couvens de cette ville. Trois jours après ſon retour à Leide, il falut partir pour *Paris*, où il reſta

cette

cette année & une partie de la ſuivante. Il y publia pour la prémière fois ſes Poëmes, & employa ſon tems à collationner des MSS. de la Bibliothèque de Meſſieurs *du Puis*, & à faire connoiſſance avec les Savans, dont il y avoit alors bon nombre. Delà pouſſant ſon Voyage vers l'*Italie*, qu'il avoit grande envie de voir, il fut arrêté en chemin par une fièvre tierce, qui le retint quelques jours à Lyon, & au delà de deux mois à Marſeille. Etant enfin arrivé par mer à Livorne, il ſe tranſporta à Florence par Piſe; &, quoique le Grand Duc lui accordât très gracieuſement l'uſage de ſa Bibliothèque, néanmoins ſa ſanté chancelante & les chaleurs exceſſives de l'Eté ne lui permirent pas d'en jouir, comme il l'avoit ſouhaité. Il vit pourtant quelques MSS. d'*Ovide*, & de l'Hiſtoire de *Juſtin*, dans la Bibliothèque de *Medicis*, & collationa un excellent Manuſcrit des Métamorphoſes dans la Bibliothèque de St. *Marc*.

Ayant quitté le ſéjour de Florence, vers la fin de l'an, pour aller à *Rome*, il y employa les matins à la Bibliothèque du Vatican, où il collationna un ancien MS. de *Martial* pour faire plaiſir à ſon ami *Voſſius*, & les après-midi à voir les Savans & les beaux reſtes de l'antiquité qui ſe trouvent dans cette ville, & à amaſſer des Inſcriptions & des Médailles antiques. On lui accorda même de tranſporter chez ſoi des MSS. de la Bibliothèque du Vatican, & de celle du Cardinal *Barberin* pour les examiner à ſon aiſe. En Eté de l'année 1647, il partit pour *Naples*, muni de Lettres de recommandation,

&

& d'un Paſſeport du Viceroi, qui lui étoit néceſſaire, parce que la Paix n'étoit pas encore conclue entre l'Eſpagne & les Provinces Unies. Il n'y pouvoit ſe raſſaſier d'aller voir la montagne de *Pauſilypo*, où il ſe ſentit comme inſpiré par la Poëſie; cependant il ne négligea pas ſes autres études, continuant à amaſſer des Médailles antiques, jusqu'au nombre de ſept cent. Il y copia *Aruſianus Meſſus de Elocutionibus*, qu'il trouva en Manuſcrit dans la Bibliothèque des Chanoines Réguliers.

Tout alloit le mieux du monde, quand les Napolitains ſe revoltèrent ſous *Mas Aniello*, au commencement de Juillet. Les Etrangers eurent tout à craindre d'une Populace mutinée, qui les tenoit ſuſpects, & commençoit déja à piller les maiſons. Dans ces circonſtances Mr. *Heinſius* n'avoit d'autre reſſource que la fuite, qu'il prit la nuit, & s'embarqua pour Livorne, confiant ſes Livres & ſes Médailles à un Marchand, & ayant perdu dans ces troubles une partie de ſes papiers, & entre-autres la Collation de *Martial*, qu'il avoit faite pour *Voſſius*. Chemin faiſant, il aquit quelques MSS. Grecs à *Bologne*; & après avoir ſéjourné peu de tems à *Veniſe*, il paſſa en Octobre à *Padoue*, où il reſta jusqu'au commencement de l'année 1648. Il y publia ſes Elégies, ſous le titre d'*Italiques*, dans leſquelles on trouva à redire, qu'en faiſant l'éloge de l'Italie & de Rome, il s'étoit oublié jusqu'à parler mal de ſa Patrie; il y a pourtant lieu de croire qu'il ſuivit en cela les mouvemens de ſon cœur, croyant avoir alors quelque

ſujet

ſujet d'être mécontent ; mais on peut dire qu'il agiſſoit dans cette occaſion contre les règles de la prudence & de la bienſéance. Le tems du Carnaval l'invita de revenir à *Veniſe*, mais il paya cher ce plaiſir, & eut bientôt lieu de ſe répentir d'être ſorti de ſa ſphère pour faire cette excurſion ; car quelques Compatriotes l'y ayant trouvé, l'obligèrent à les loger chez lui, & firent de ſa chambre la Sale à manger. Cette manière de vivre, & ſur-tout les Huitres, qu'on ſervoit tous les jours, lui cauſèrent une indigeſtion, qui le retint malade un mois entier à *Padoue*, deſorte qu'il n'arriva à *Milan* que vers la fin d'Avril. Il y collationna pluſieurs MSS. d'*Ovide* dans la Bibliothèque Ambroſienne, & voulut enſuite paſſer en Suiſſe, pour voir à Berne la Bibliothèque de Bongars, & à St. Galle celle du Couvent ; mais l'âge avancé de ſon Père l'obligea à changer de réſolution, & à hâter ſon retour dans ſa Patrie, où il arriva vers la fin de l'année, après trois ans de Voyage.

Jusqu'à préſent Mr. *Heinſius* ne s'étoit pas ſoucié d'avoir un emploi ; il avoit même refuſé la Chaire de Profeſſeur à Bologne, qu'on lui avoit offerte, à condition qu'il changeât de Religion. Mais *Iſaac Voſſius*, qui étoit alors à la Cour de la *Reine Chriſtine*, le recommanda ſi fort, qu'elle le chargea en Mai 1649, de lui faire avoir les Poëmes de *Heinſius* publiés à Paris & à Padoue. Mr. *Heinſius* en aiant été averti par ſon Ami, ne crut pas pouvoir mieux ſatisfaire l'envie qu'avoit cette Princeſſe, qu'en publiant une nouvelle Edition de cet Ouvrage, qu'il eut l'honneur

neur de lui dédier. Il gagna par-là entierement les bonnes graces de *Chriſtine*, qui l'appella bientôt après à *Stockholm*. Il partit par mer au mois d'Octobre, & acheva ſes Notes ſur *Claudien*, en s'amuſant dans le Vaiſſeau. Le Voyage fut heureux, & il fut très bien reçu à ſon arrivée. Il retourna à Leide en 1650, pour emporter ſes papiers, & acheter des MSS. & des Médailles pour la Reine. Il s'arrêta ſur ſa route à *Coppenhague*, pour voir un MS. d'*Ovide*, qui n'en valoit pas la peine; il s'arrêta auſſi à *Sora*, à *Gottorp*, à *Hambourg*, à *Brême*, à *Groningue*, &c. Son ſéjour à Leide fut fort court, car y étant arrivé au mois d'Avril, on trouve qu'il étoit déja de retour à Stockholm au mois de Juillet. Il fut bientôt ſuivi par Mr. de *Saumaiſe*, qui fit tous ſes efforts pour le mettre mal dans l'eſprit de la Reine, non ſeulement parce qu'il étoit brouillé depuis longtems avec le Père de Mr. *Heinſius*, mais auſſi, parce qu'il ſoupçonnoit le fils d'avoir fourni à *Milton* des anecdotes injurieuſes à Mr. & à Madame de *Saumaiſe*.

Le 19 Février de l'année 1651, Mr. *Heinſius* partit pour une ſeconde expédition en *Italie*. Il arriva à Leide vers la fin du mois de Mars, & s'embarqua le 27 de Juillet pour aller à Dièpe, & delà à Paris, où il vit dans la Bibliothèque du Préſident de *Thou* les Saturnales de *Macrobe*, & quelques MSS. d'*Ovide* & de *Martial*. Au mois de Septembre il prit la route de *Dijon*, *Chalon*, *Lyon*, *Vienne*, *Grenoble* & de *Turin*, où il reçut de la Ducheſſe Douairière les 27 Volu-

mes des Antiquités Romaines par *Ligorius*, qu'Elle lui donna en préſent pour la Reine *Chriſtine*. Arrivé à *Milan*, il y laiſſa ſon Sécrétaire *Langerman* pour y collationner & acheter des MSS; il y avoit parmi ceux qu'il acheta un *Dioscoride* & un *Pollux*. A *Ferrare* il fit l'aquiſition de pluſieurs Livres rares, & à *Veniſe* de pluſieurs Cabinets de Médailles. Aiant quitté Veniſe au mois de Janvier 1652, il paſſa par Florence pour ſe rendre à *Rome*, où il arriva le 6 de Février, & il y reſta jusqu'au mois de Juillet, tant dans l'eſpérance de faire des achats pour la Reine, que pour conſulter les MSS. d'*Ovide* & de *Claudien*. De retour à *Florence*, il fut reçu dans l'*Académie des Crusca & des Apathiſtes*, & obtint pluſieurs MSS. Grecs du Duc *Salviati*, qui en faiſoit préſent à la Reine. Il eut cette année-là le chagrin de ſe voir hors d'état d'exécuter la commiſſion, pour laquelle il avoit entrepris ce Voyage. Car le bruit s'étant répandu, que la Reine l'avoit envoyé pour acheter des Médailles & des Livres rares, cela fut cauſe que ceux qui en étoient en poſſeſſion les mirent à un prix exorbitant. D'un autre côté il ne reçut ni Lettres, ni argent de Suède; ce qui le mit dans la néceſſité de vivre à ſes dépens, & de manger une partie de ſon patrimoine. C'eſt pourquoi il ſollicita fortement, afin d'avoir la permiſſion de s'en retourner en Hollande pour ſes affaires domeſtiques; & lorsqu'il l'eut enfin obtenue, il partit en 1653 pour *Bologne*, où les *Hannibalica d'Appien* lui tombèrent entre les mains; delà il ſe rendit à *Ferrare* & à *Padoue*, d'où il envoya à *Henri de Valois*

lais le *Panégyrique de Bérengarius*, qu'il y avoit trouvé. En allant à Milan, il courut risque de sa vie, aiant été attaqué par un voleur de grand chemin. A Milan il fit l'aquisition d'un *Stephanus de Urbibus* MS. A son arrivée à *Genève*, il aprit que les Païsans Suisses s'étoient soulevés, ce qui l'y retint un mois entier. A *Bâle* il vit les MSS. de *Virgile* & d'*Ovide*, de la Bibliothèque publique & de celle de Mr. *Fæsch*. A *Strasbourg* il collationna des MSS. d'*Ovide*, & acheta un Recueil des Lettres de *Casaubon*. Ce Voyage finit le 29 Juillet, qu'il arriva à Leide.

La mort de Mr. de *Saumaise*, arrivée vers ce tems-là, & le retour de *Vossius* en Suède, firent concevoir à Mr. *Heinsius* de nouvelles espérances de pouvoir raccommoder ses affaires auprès de la Reine. Il partit donc au mois de Septembre, & passa l'hiver à *Upsal*, à cause que la peste regnoit à *Stockholm*. Bientôt après la Reine abdiqua la Couronne en 1654, & quitta le Royaume. Mr. *Heinsius* ne manqua pas de présenter Requête sur Requête, & fit tout ce qu'il put pour obtenir ce qui lui étoit dû & à sa Famille, ce qui montoit à trente mille florins. On lui donna de belles paroles, on lui promit des terres en Poméranie, un Canonicat à Hambourg, un Vicariat à Brême, le Titre de Sécrétaire, & quatre mille écus pour le dédommager des frais de son Voyage d'Italie; mais ce fut tout, & il ne vit jamais l'effet d'aucune de toutes ces belles promesses.

Dans l'état facheux & d'incertitude où il se

trouvoit alors, il reçut l'agréable nouvelle que LL. HH. PP. l'avoient nommé le 7 Octobre 1654, Réſident à la Cour de Suède, avec un appointement de 4000 florins par an. Cette joie fut troublée par la mort de ſon Père, arrivée le 28 Février 1655, ce qui l'obligea à demander permiſſion d'aller en Hollande; l'aiant obtenue, il eſſuia ſur mer une groſſe tempête, qui le jetta à *Dantzic*. En 1656, il fut fait Sécrétaire de la Ville d'Amſterdam; mais il ne jouit pas ſongtems de cette Charge, car une certaine *Marguerite Wullen* le pourſuivit en juſtice, alléguant qu'il lui avoit fait promeſſe de mariage, & qu'elle en avoit deux fils. Mr. *Heinſius* perdit ce Procès à Amſterdam, ce qui lui fit prendre en 1658 la réſolution de ſe démettre de ſon Sécrétariat, & d'en appeller à la Cour de Hollande, qui confirma la prémière ſentence en 1662. Dans cet intervalle, il fut nommé en 1660, Réſident en Suède, pour la ſeconde fois. Il partit l'année ſuivante; &, en 1667, il obtint permiſſion de retourner en Hollande, où il reſta un an, tâchant envain de faire caſſer les ſentences prononcées contre lui. En 1668, il revint en Suède, & reçut ordre en 1669, d'aller en *Moscovie*, en qualité de Député Extraordinaire. Après y avoir ſéjourné deux ans, il demanda ſa démiſſion, dès qu'il fut de retour en Suède; elle lui fut accordée en 1671. Il fut encore employé en 1672, qu'il alla en *Ooſtfriſe* & à Brême pour exécuter une Commiſſion des Etats. Delà il fut à *Paderborn* & à Wisbade, près de Francfort, pour ſa ſanté.

En

En 1673, il eut un Procès avec ſes proches Parens touchant la ſucceſſion de ſon Père.

Comme ſa ſanté commençoit à s'altérer de plus en plus, & que d'ailleurs l'état de ſes affaires empiroit chaque jour, il prit le parti de ſe retirer, prémièrement en 1675, à une Campagne près d'*Utrecht*, & bientôt après à *Viane*, retraite ordinaire de ceux qui ne ſont pas bien dans leurs affaires. Sa mauvaiſe fortune le pourſuivit juſque là, car il y manqua d'être empoiſonné par ſa ſervante, qui lui avoit auſſi volé ſon Cabinet de Médailles antiques, dont il avoit pluſieurs d'or & d'argent. Enfin étant allé à la Haye en 1681, pour célébrer les nôces de ſa Nièce, il y fut attaqué d'une maladie, dont il mourut le 7 d'Octobre dans la maiſon de ſon Beau-frère. Il fut tranſporté à Leide, pour être enterré dans le tombeau de ſon Père, dans l'Egliſe de St. *Pierre*.

On a de lui deux Livres d'Elégies, deux Editions de *Claudien*, trois d'*Ovide*, *Prudence*, & *Vellejus Paterculus*, avec des Notes. Les Notes ſur *Valerius Flaccus*, *Silius*, *Petrone*, *Phèdre*, *Quinte-Curce*, *Tibulle*, & *Tacite* ont été publiées après ſa mort: & celles ſur *Virgile* ſont actuellement ſous preſſe. Outre cela nous avons de lui un grand Recueil de Lettres, avec celui que nous annonçons dans cet Extrait.

ARTICLE VII.

DISCOURS *Hiſtoriques, Critiques & Politiques ſur* TACITE, traduits de l'Anglois de Mr. TH. GORDON. Par Mr. D. S. L. *&c.* Tome Second. A *Amſterdam*, chez *François Changuion*, 1742 (*a*).

ON trouve encore d'excellentes choſes dans ce Volume, mais je doute fort qu'elles ſoient du gout de tout le monde. Les Princes, qui n'ont en vue qu'une vaine gloire, qui ne conſultent que leurs propres intérêts, & ne cherchent qu'à ſe rendre puiſſans aux dépens de leurs Sujets & de leurs Voiſins, trouveront ici de très belles leçons, qui leur ſeront peut-être déſagréables, parce qu'on y critique leur conduite & leur mauvais Gouvernement. Comme Mr. *Gordon* n'a écrit uniquement que dans la vue de rendre les hommes plus heureux, ſans chercher à flatter les Grands, ni à leur faire la cour, il pourra toujours repliquer à ceux qui ſe croiront offenſés de ſa liberté de penſer & de raiſonner, ce qu'un Auteur fort connu (*b*) a dit depuis peu pour ſe juſtifier d'avance des reproches & des plaintes qu'on pourroit lui faire. *Si quelque Prince*, dit-il, *ou quelque Miniſtre, trouvoit dans cet Ou-*

(*a*) On a donné l'Extrait du prémier Tome dans le Volume précédent de cette Bibliothèque, *pag.* 374.

(*b*) Mr. *de Voltaire* dans ſon *Diſcours ſur l'Hiſtoire de* CHARLES XII.

Ouvrage des vérités desagréables, qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au Public de leurs actions; que c'est à ce prix qu'ils achètent leur grandeur; que l'Histoire est un témoin & non un flatteur, & que le seul moien d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire.

Les Eccléſiaſtiques, de quelque Religion qu'ils ſoient, qui ne cherchent que la pompe mondaine, qui aiment à dominer ſur les conſciences, & à augmenter leur autorité au-delà des juſtes bornes, ne ſont pas plus épargnés que les mauvais Princes, & on ne les regarde & les traite dans cet Ouvrage, que comme de vrais Tirans, qui tiennent les Peuples dans une eſpèce d'eſclavage. Notre Auteur ne veut point que ces Guides Spirituels aient d'autres armes que la perſuaſion & la prière. Il croit que la pompe & les richeſſes ne leur conviennent nullement; & les preuves qu'il en donne paroiſſent aſſez bien fondées.

Il veut qu'on ne les conſidère que comme des *Serviteurs de l'Etat, nommés par l'autorité civile à un Office religieux.* Il ne veut pas qu'ils *faſſent venir de Dieu ce que tout le monde voit qui vient de la libéralité des Sociétés & des Particuliers. C'eſt la Loi qui les fait ce qu'ils ſont, c'eſt la Loi qui leur donne ce qu'ils ont.* Il borne leurs beſoins à bien peu de choſe, & je doute fort que tant d'Evêques & de Prélats, qui poſſèdent de riches Bénéfices, vouluſſent aujourdhui ſe contenter de ce qu'il leur aſſigne. Ce ſeroit les réduire au petit-pié. *Une nomination*, dit-il, *& des gages raiſon-*

ſonnables de la part des Magiſtrats civils, eſt tout ce qu'ils peuvent ſouhaiter, & tout ce dont ils ont beſoin. Un homme, qui auroit eu autrefois la hardieſſe de proférer un tel blaſphème, auroit été brulé ſans miſéricorde. En diminuant leurs revenus, il leur ôte en même tems presque tous leurs privilèges. Il leur ôte, par exemple, *le pouvoir de dominer, de damner, de ſauver, de connoître l'intérieur des cœurs par la Confeſſion, de changer la qualité des perſonnes, des lieux & des affaires, par des prérogatives, des mots, &c.* Il ſe fonde ſur ce principe, qu'il établit; c'eſt que *toute prétenſion des Eccléſiaſtiques, qui ne s'accorde point avec l'Intelligence humaine, avec la liberté & l'intérêt des Laïques, eſt un artifice de Prêtre.*

Tout cela ne regarde guère que les Catholiques Romains. Mais ne croyez pas qu'il ménage beaucoup plus les Proteſtans. Il va même jusqu'à attaquer & condanner un de leurs principaux Chefs. *Calvin*, dit-il, *étoit un Proteſtant & un Réformateur; il fit ſans doute un grand bien en affoibliſſant la Papauté; mais à l'égard des procédures contre* Servet, Calvin *étoit un Pape, ou un Inquiſiteur Papiſte, ſi tant eſt qu'il ait été l'auteur de ces procédures. Si* Servet *étoit hérétique à l'égard de* Jean Calvin, Jean Calvin *l'étoit à l'égard du Pape* (*a*), *& les Moines avoient autant de droit de le faire bruler, & étoient autant autoriſés par l'Evangile, dans leur métier de faire bruler les gens, que* Calvin *l'étoit de faire bruler* Servet.

Mr.

(*a*) Mr. *Gordon* auroit pu ajouter que *Calvin* étoit auſſi hérétique à l'égard de *Servet* même.

Mr. *Gordon* ſemble vouloir priver les Théologiens de la liberté qu'ils prennent d'exiger des autres hommes une exacte conformité à l'égard des ſentimens ſur la Religion. Il ſe ſert contre eux d'un argument qui paroit ſans replique. Il dit ſans détour, qu'ils ne s'entendent pas entre eux, qu'ils ſont en de continuelles diſputes, que ces diſputes ne ſe terminent jamais. A-t-il tort? Ecoutons-le parler lui-même. „ Il n'y a pas de „ gens, *dit-il*, qui ſoient plus diviſés que les „ gens d'Egliſe, & qui conteſtent avec plus d'aigreur; ils ont du penchant à ſe partager ſur „ ce qu'il y a de plus ou de moins important, „ & leurs diſputes ſont fort échauffées, quelque „ grand ou trivial que ſoit le ſujet de leur conteſtation. Je voudrois pouvoir dire d'eux, qu'ils „ n'ont jamais fait paroitre le défaut de charité „ ſi oppoſé au Chriſtianisme, l'un à l'égard de „ l'autre, ou à l'égard d'aucun de leurs adverſaires. Quoiqu'il en ſoit, il eſt ſurprénant que „ ces Meſſieurs, dont les ſentimens ſont ſi différens, & même oppoſés, dont les diſputes „ ſe multiplient ſans qu'ils en terminent aucune, „ il eſt étonnant, dis-je, qu'ils éxigent ſi hardiment des autres hommes une exacte conformité, qu'ils prétendent que tout le monde s'accorde avec les Théologiens, tandis que ceux-ci ne peuvent s'accorder entre eux-mêmes. „ . . . . . Si cela vient de leur différente manière de penſer, de leurs paſſions, „ de leurs erreurs, & de leurs différens intérêts, „ pouvons-nous nous en raporter ſurement à des „ Guides qui ne s'accordent jamais l'un avec

„ l'autre? Seroit-il poſſible que des Juges, dont „ les jugemens varient à l'infini, puſſent déter- „ miner les nôtres? Diront-ils qu'ils conviennent „ de la choſe dans le fond, quoiqu'ils diffèrent „ dans la manière de l'expliquer? Ce ſeroit une „ trop grande moquerie, puisqu'il nous paroit „ que nous devons donner notre conſentement à „ la choſe, telle qu'ils nous l'expliquent, ſans „ quoi nous voyons échouer là toute leur préten- „ due autorité de nous guider. S'ils diſent que „ l'on ne ſauroit expliquer la choſe du tout, „ l'abſurdité eſt égale, puisque conſentir à ce „ qui ne ſouffre aucune explication, c'eſt ne „ conſentir à rien; & pourquoi disputent-ils ſur „ ce qu'ils ne ſauroient jamais éclaircir?

Revenons à ce qui concerne particulièrement les Princes, & choiſiſſons parmi une infinité d'excellentes maximes qu'établit Mr. *Gordon*, celles qui en peuvent faire concevoir une idée juſte, & qu'il a eu ſoin de confirmer par un grand nombre d'exemples ſenſibles, tirés de l'Hiſtoire ancienne & moderne. Ces traits hiſtoriques ne relèvent pas peu le mérite de ſon Ouvrage. On en trouvera de ſemblables dans la *Section IV* de ſon *Discours III*, où il examine *combien l'épargne convient à un Prince prudent*, & quels ſont les *malheurs inévitables où tombent ceux qui ſont prodigues*. Il poſe d'abord pour principe, que *les Princes devroient ſe regarder uniquement comme les économes du Tréſor public*; d'où il conclut qu'il y a de l'injuſtice & de la cruauté à les dépenſer follement, ou à les donner à des vauriens, à des flateurs & des débauchés. Belle Morale pour les Souverains; mais

mais qu'il y en a peu qui la mettent en pratique!

Il cite, entre autres exemples, sur cet article, celui de *Henri* III Roi de France, qu'il regarde comme un grand dissipateur, & dont les exactions & les rapines étoient proportionnées à sa prodigalité. Ce Prince dépouilloit sans pitié ses Sujets, pour enrichir ses Mignons & assouvir ses vicieuses fantaisies. Il perdit par-là l'estime & l'affection de son Peuple, qu'il ne put jamais recouvrer. Le père de ce Prince fut aussi prodigue, & par conséquent avide. Il mit sur son Royaume plusieurs impositions auparavant inconnues. L'Hérésie fut un prétexte avantageux pour déchirer & dépouiller les riches. L'innocence ne mettoit personne à couvert: tout homme marqué, pour être une victime, n'avoit d'autre ressource pour sauver sa vie & son bien, que de donner de grosses sommes aux Favoris. Quels furent les fruits de la mauvaise conduite de ce Monarque, & que résulta-t-il de son Gouvernement plein de malversations & d'infamie? Après avoir dépensé un grand Tréfor, que son père lui avoit laissé, sucé le sang de son Peuple, & s'être emparé de plusieurs Patrimoines, il se trouva endetté de quarante millions, & laissa son Royaume sans défense.

Notre Auteur fait ensuite la *comparaison des effets de l'Economie & de la dissipation des Déniers publics*. Il fait sur cela une remarque bien sensée. *Ce ne sont point*, dit-il, *les grand revenus qui font l'abondance, c'est l'épargne & la frugalité. Ce n'est pas non plus le petit revenu, mais le défaut*

faut de ménage qui amène la pauvreté. Pour le prouver, il allègue l'exemple de *François* I, qui fut riche avec peu de Subſides, quoiqu'il eût toujours la guerre à ſoutenir ; au-lieu que les Succeſſeurs de ce Prince furent pauvres, avec des taxes ſans nombre, même en tems de paix.

Cette grande vérité eſt encore confirmée par deux autres exemples, que notre Auteur a puiſés dans l'Hiſtoire d'Angleterre. Je veux parler de la Reine *Elizabeth* & de ſon Succeſſeur. *Elizabeth* n'opprima jamais & n'épuiſa point ſon Peuple. On diſoit à l'honneur de ſon Gouvernement, que la Majeſté & l'Epargne ſe diſputoient l'avantage : point de prodigalité, point de baſſeſſe, point de dureté pour ſes Sujets. Son Succeſſeur tint une conduite bien oppoſée. Il fut toujours prodigue, & par conſéquent toujours dans le beſoin. Les Sangſues, qui l'obſédoient continuellement, le réduiſoient à ſucer le ſang du Public. Tous ſes revenus fixes, tous les ſubſides qu'il obtenoit des Parlemens, avec tous les profits qu'il retiroit de pluſieurs inventions baſſes, de pluſieurs tours d'oppreſſion pour avoir de l'argent, ſuffiſoient à peine pour élever & entretenir ſes Favoris. Ses Mignons coûterent plus à l'Angleterre, qu'*Elizabeth* n'avoit dépenſé dans toutes les guerres qu'elle avoit ſoutenues. *Elizabeth* eut, pour récompenſe de ſon bon Gouvernement, le cœur de ſon Peuple. Son Succeſſeur, au contraire, fut mépriſé & haï : il paſſa ſa vie dans une inquiétude continuelle, & dans le malheur. Voila, ſans doute, d'excellentes leçons pour les Princes ; & je ne ſache rien qui doive

doive faire plus d'impreſſion ſur leur eſprit que de tels exemples.

Voici encore quelques autres vérités peu différentes de la précédente, & qui ne ſont pas moins importantes. Quoiqu'elles ſe tiennent toutes, & qu'elles découlent en quelque ſorte l'une de l'autre, Mr. *Gordon* n'a pas laiſſé de les partager en pluſieurs *Sections*, peut-être pour ne pas trop fatiguer ſon Lecteur. Voyons quelque choſe de ce qu'il dit ſur celle-ci : *Les plus grands revenus ne ſauroient fournir au mauvais ménage.* Il la rend ſenſible, cette vérité, par l'exemple des Espagnols, qui n'ont pu affranchir leur grande Monarchie d'une honteuſe pauvreté durant une longue ſuite d'années, ſous les derniers règnes, quoiqu'ils poſſédaſſent les richeſſes du Nouveau Monde, les mines du Mexique & du Pérou. La raiſon en eſt, que les Finances étoient mal dirigées, prodiguées mal-à-propos à des penſions exceſſives, & diverties de leur uſage légitime, qui eſt le ſervice de l'Etat.

Autres exemples. Sous le Miniſtère du Cardinal *Mazarin*, durant la minorité de *Louis* XIV, lorſqu'on manquoit d'argent pour ſubvenir aux beſoins de l'Etat, les Surintendans diſoient *qu'il n'y en avoit point dans le Tréſor, mais que le Cardinal en prêteroit au Roi.* S'il y avoit eu une bonne Economie, le Roi n'en auroit pas été ſi dépourvu, ni le Cardinal ſi fourni. *Louis* XIV, qui étoit très magnifique, c'eſt-à-dire, qui jettoit l'argent à pleines mains pour la pompe & la vanité, lorſqu'il eut entendu parler de la Ligue, qui ſe formoit contre lui, réſolut de retrancher

ſes

ſes prodigieuſes dépenſes en bâtimens, en jardins, en bijoux, &c. Cette même année il avoit dépenſé, en bâtimens ſeulement, quinze millions. Il ne pouvoit pas s'en tenir à la réſolution qu'il avoit priſe de ſe retrancher; malgré les beſoins publics ſi preſſans, malgré la pauvreté des Peuples ſi triſte & ſi touchante, il continua de prodiguer les Finances, & d'impoſer des taxes.

Je tranſcrirai ici deux Faits aſſez curieux, raportés par notre Auteur, mais dont je ne voudrois pas garantir la vérité. Il ne les cite que pour faire voir combien *l'eſprit des Caſuiſtes flatteurs eſt mépriſable*. Le Lecteur en penſera ce qu'il voudra.

Prémier Fait. „ Il m'eſt arrivé, dit Mr. *Gordon*, de perdre patience, en liſant en quelque „ endroit l'Hiſtoire ſuivante d'un Prince, qui, „ de nos jours, ſe donnoit le nom de *Grand*, „ à mon avis très mal-à-propos. Il contoit à u„ ne de ſes Maitreſſes combien lui avoit procu„ ré de repos d'eſprit ſon Confeſſeur, à qui il „ avoit communiqué ſon inquiétude ſur l'oppreſ„ ſion & l'épuiſement de ſon Peuple. Que le „ bon Religieux avoit diſſipé tous ſes ſcrupules, „ en l'aſſurant que tout ce que ſes Sujets avoient, „ étoit à lui, & qu'il pouvoit en conſcience „ prendre ce qui lui appartenoit. On dit que la „ Dame lui répondit d'une manière franche „ & juſte : *Etes-vous aſſez ſot pour le croire.* „ Il n'y avoit, ſans doute, point de flatte„ rie, point de vues intéreſſées pour la fa„ veur & les bienfaits de la Cour dans les déci-

„ ſions

„ ſions des queſtions d'Etat & de Conſcience,
„ de ce ſaint & impitoiable Impoſteur, qui ſe
„ ſervoit de la Loi de Dieu pour autoriſer l'op-
„ preſſion & ſacrifier les énormités d'un Tyran.
„ Aſſurément le défaut de Religion eſt un moin-
„ dre mal que cette Religion, qui étoufe les ſen-
„ timens d'humanité, & autoriſe la tyrannie; &,
„ de tous les Adulateurs, ceux qui excuſent les
„ Princes au nom du Seigneur ſont les plus o-
„ dieux & les plus funeſtes.

Si le Fait eſt tel que Mr. *Gordon* le raporte, ſes réfléxions ſont juſtes, & on ne ſauroit trop le louer du zèle qu'il fait paroitre contre ce Confeſſeur, qui devoit être un grand fourbe. Mais on a peut-être déguiſé ce Fait, ou ce n'eſt peut-être qu'un conte que l'on a forgé, à deſſein de répandre du blâme, tant ſur la conduite du Monarque dont il eſt queſtion, que ſur celle de ſon Père Confeſſeur. Il y a trop de témérité, de la part des Hiſtoriens, à ſuppoſer comme vrai ce qui n'a rien de réel; il faut laiſſer ces ſortes de ſuppoſitions aux Phyſiciens, à qui l'on ne diſputera jamais le droit de ſe promener à leur aiſe dans le païs des Conjectures.

L'autre Fait, dont il s'agit, eſt aſſez burleſque; & je ne ſai ſi, par cela même, on ne ſeroit pas en droit d'en douter. Le voici tel qu'il eſt expoſé par notre Auteur. „ Lorsque le Roi „ *Jaques I* demanda à l'Evêque *Neal* s'il ne „ pouvoit pas puiſer dans la bourſe de ſes Sujets, „ ſans les formalités & le conſentement des Par- „ lemens, l'Evêque lui répondit rondement qu'il „ le pouvoit. *A Dieu ne plaiſe*, Sire, *que vous*

„ *ne*

„ *ne le puiſſiez, vous êtes le ſouffle de nos nari-*
„ *nes.*

C'eſt ſur cela que Mr. *Gordon* fait la réflexion ſuivante. „ Avec ce jargon, & une application „ impie & burlesque de l'Ecriture, ce Prélat „ auroit voulu autoriſer la ſubverſion des Loix „ fondamentales de l'Etat, & lâcher la bride au „ Roi pour dépouiller ſes Sujets, au mépris du „ devoir d'un Roi, du Serment prêté à ſon Sa- „ cre, & de la Conſtitution du Royaume. Pour- „ quoi la Loi n'a-t-elle point ordonné des châti- „ mens pour un tel parricide empoiſonneur, en- „ nemi déclaré des Loix & de la Liberté? On „ prononce avec juſtice que projetter la mort „ d'un Roi eſt un crime de haute trahiſon. L'E- „ vêque projettoit la deſtruction de l'Etat. Il y „ a apparence que cet impie Pédant ne ſe porta „ à cet excès de méchanceté & d'impoſture, „ que pour complaire au Roi, favoriſer l'Epiſ- „ copat, & ſe fraier le chemin aux honneurs „ Eccléſiaſtiques.

Dans la *Section* III du *Discours* IV, où l'on examine *combien eſt aimable le caractère d'un bon Prince, qui gouverne ſelon la Juſtice & les Loix, qui aime & qui ſoulage ſes Sujets*, Mr. *Gordon* fait un éloge magnifique de *Henri* IV, Roi de France; je dis, qu'il fait ſon éloge, parce qu'il y raporte pluſieurs traits qui font voir le bon cœur de ce Monarque, & combien il préféroit les intérêts de ſon Peuple aux ſiens propres. Voici quelques-uns de ces traits.

Une maxime que *Henri* IV répétoit ſouvent, & qu'il mettoit en pratique, c'eſt que *pour regner comme*

comme il faut, il n'eſt pas à propos de faire tout ce qu'on peut. Il écoutoit toujours avec beaucoup de patience les remontrances de ſes Sujets & des Parlemens; il n'avoit point la mauvaiſe honte de changer de ſentiment, & de ceder quelques points de ſes prérogatives; il n'aimoit point à entendre les flateurs exalter ſon autorité, ou montrer trop d'attachement pour les Privilèges de la Royauté; il avoit du dégout pour les louanges de ceux qui n'en méritoient aucune; il ne ſouffroit point que les Provinces fuſſent foulées pour enrichir des Particuliers, & il reconnoiſſoit qu'il ne différoit en rien de ſes Sujets, n'ayant que deux yeux & deux pieds non plus qu'eux.

Ce bon Prince dit un jour à une Aſſemblée de la Nobleſſe de Normandie, à Rouen, *qu'il les avoit appellés non pour leur impoſer une obéiſſance aveugle à ſes volontés & à ſon bon plaiſir, mais pour recevoir leurs avis, pour y mettre ſa confiance & les ſuivre.* Il ne parloit que rarement de ſes prérogatives, qu'il conſidéroit comme ne lui ayant été données que pour l'amour de ſes Sujets: de même que ſes revenus ne lui étoient donnés que pour la défenſe de ſon Etat, & non pour les diſſiper follement dans le faſte & dans les voluptés. Il avoit de l'horreur pour les excès & les uſurpations de l'autorité Royale; il ſupprima pluſieurs maltôtes que la tyrannie du règne précédent avoit exigées. Dans une de ſes Déclarations il abandonna à ſes Sujets tous les arrérages dus à la Couronne, & auroit ſouhaité que ſes propres revenus euſſent pu ſuffire,

pour ne rien prendre de la bourse de ses Sujets. Il étoit au dessus des ombrages & des supercheries qui sont le partage des petits esprits. Ne faisant du mal à personne, il ne craignoit personne, & sa grande ame n'étoit jamais tourmentée par les jalousies ordinairement attachées au Pouvoir souverain. Il ne connoissoit d'autre vue, en s'élevant au dessus des autres, que de faire du bien à tous; &, lorsqu'il se trouvoit trop haut pour soulager ceux qui étoient au dessous de lui, il ne craignoit pas de descendre, se confiant dans la droiture de ses intentions & de sa conduite autant qu'à l'étendue de son pouvoir. Que pouvoit-on dire de plus beau & de plus magnifique à la louange de ce Monarque François!

Il y a quelques traits bien violens contre *Edouard* II & *Richard* II, Rois d'Angleterre, & contre *Louis* XIII Roi de France, dans la *Section* (*a*) où Mr. *Gordon* traite de *l'infamie des Princes qui se croient au dessus des Loix, & indépendans de leurs Sujets*. Il dit des deux premiers, qu'ils furent les plus foibles & les plus indignes qu'on eût vu jusqu'alors; qu'ils eurent un grand zèle pour leurs prérogatives, c'est-à-dire, pour le privilège d'être malfaisans sans contradiction; qu'ils rejettèrent toutes les Requêtes présentées par leurs Parlemens, & que delà vint leur malheureux règne, leur fin déplorable, & l'infamie de leur nom.

Louis XIII n'est pas traité avec plus de ménagement que ces deux Rois d'Angleterre. Mr. *Gor-*

(*a*) C'est dans la *Section* IV du *Discours* IV.

Gordon l'accuse d'avoir aimé l'Autorité souveraine autant qu'il étoit incapable de l'exercer; & pour le prouver, il cite l'exemple que voici. Le Peuple de Toulouse présenta à ce Prince des Placets unanimes & fort pressans, pour lui demander la grace du Duc de *Montmorenci*, condamné à mort: il répondit, *que s'il se conduisoit selon les désirs de son Peuple, il n'agiroit pas en Roi.* C'est sur cela que notre Auteur s'écrie: „ Quelles étranges & superbes idées ont dû maîtriser le foible cerveau de ce Prince, qu'un „ Roi doive agir pour lui-même contre son Peu„ ple! La chose n'est souvent que trop vraie; „ mais qu'on me dise ce que le Peuple feroit „ pour lui-même en pareille occasion, je ne dis „ pas le Peuple de Toulouse, dans cette con„ joncture, mais une Nation entière qui voit „ dans la manière de gouverner du Souverain „ qu'il ne songe qu'à lui-même, sans songer à „ ses Sujets qu'il considère comme une chose „ qui lui appartient en propre.

Dans la même *Section*, Mr. *Gordon* loue la mémoire d'*Edouard* III, qu'il dit avoir été *un des plus grands & des plus braves Rois qui aient regné en Angleterre.* Sa sagesse égaloit sa grandeur d'ame; il étoit aussi juste qu'il étoit brave. Il faisoit sa principale étude du bonheur de ses Sujets; il vouloit partager sa grandeur avec la Nation, & recevoit les conseils de ses Députés. „ Il eut l'honneur, dit *Selden*, d'être le restau„ rateur des ravages que son père avoit faits; „ c'étoit un Prince que l'on croiroit n'avoir été „ que rarement dans son Royaume, par son Hiſ-

„ toire, & que les Loix font croire n'en être „ ſorti que rarement.

Les Princes qui ne gardent pas religieuſement leur parole à leurs Sujets & à leurs Alliés, ou qui uſent de ſupercheries pour les tromper, trouveront d'excellens préceptes dans les *Sections* V & VI du *Discours* V, où l'Auteur propoſe divers exemples à ſuivre ou à éviter. Il donne de grandes louanges à la Reine *Elizabeth*, qui regardoit ſes Sujets comme ſes enfans, & qui en étoit auſſi regardée comme leur mère commune. *Elle ne manqua jamais de parole à ſes Sujets ; elle ne les trompa jamais..... Elle, ſon Peuple & ſon Parlement ſe disputoient à qui auroit plus de confiance & de zèle réciproquement.*

Henri IV ajoutoit à ſes autres grandes qualités celle d'un attachement religieux à ſa parole. Il tenoit ſon honneur ſacré au point de déclarer, *qu'il aimeroit mieux perdre ſa Couronne, que de donner le moindre ſoupçon qu'il pût manquer de parole, même à ſes plus grands ennemis.* Lorsque dans l'occaſion il leur offrit des otages, ils n'en voulurent point, ſe contentant de ſa ſeule parole; & les Espagnols mêmes, ſes ennemis mortels, ayant fait un Traité avec lui, en uſerent de même, & refuſèrent les otages qu'il vouloit leur donner. Un des dignes Miniſtres de ce grand Roi, le Préſident *Jeannin*, homme d'un excellent jugement, paſſoit pour avoir une égale probité, & agiſſoit dans le Conſeil, dans les Négociations & avec les Particuliers, ſans rafinement & ſans artifice.

On remarquoit tout le contraire à la Cour de *Char-*

Charles IX, où regnoit la perfidie & la trahiſon. Ces vices étoient accompagnés de tous les autres ; la cruauté, la débauche, les aſſaſſinats ; toute ſorte d'oppreſſions & de malverſations. *Henri* III étoit reconnu pour être ſi porté à la fraude & à la perfidie, que ſes promeſſes n'étoient regardées que comme des pièges : à force de ſe voir trompé, perſonne ne vouloit plus ſe fier à lui. Sa foi, ſi ſouvent promiſe & jamais gardée, fit que ſes Sujets l'abandonnèrent : ſes Sermens mêmes & les Déclarations ſignées de ſa main n'étoient regardées que comme des preuves qu'il ne ſongeoit qu'à les violer.

Les Romains, Peuple le plus magnanime qu'on ait vu ſur la Terre, grands dans leur fortune & dans leur valeur, l'étoient auſſi dans le point d'honneur, obſervant leurs Traités avec la dernière ponctualité. Ils ſe firent par-là une réputation ſolide parmi les Nations étrangères, qui, comptant ſur leur parole, s'attachoient fidèlement à leurs intérêts (*a*). Quelques-uns de leurs Alliés le firent d'une manière ſi conſtante, que, plutôt que de les abandonner, ils affrontèrent les rigueurs de la Guerre, la famine & leur perte totale.

Je ne ſai ſi tout le monde ſera de l'avis de notre Auteur, ſur ce qu'il dit (*b*) de la manière dont on devroit traiter les mauvais Princes. Il prétend que *rendre des reſpects aux méchans Princes, c'eſt faire tort aux bons ; c'eſt les priver des*

(*a*) Voyez l'*Extrait* qu'on a donné ci-deſſus, *pag.* 13 du Tome VI de *l'Hiſtoire Romaine* par Mr. *Rollin*.

(*b*) Dans la *Section* VIII du *Diſcours* V.

Anges qui ſont la récompenſe due à leur bonne conduite. Et plus bas il dit encore, que *parler avec reſpect des méchans Princes ou autres, ce n'eſt pas faire honneur, c'eſt abuſer de l'honneur.* Il demande, à ce ſujet, ſi on eſt obligé de reſpecter la peſte, les bourreaux & les deſtructeurs du Genre-humain.

Il me ſemble que ces principes ſont trop dangereux dans la pratique, & qu'ils peuvent tous les jours donner lieu à l'anarchie, qui eſt peut-être le plus grand de tous les maux. Les Princes ne ſont pas parfaits, ils ne ſont pas ſans défauts; & ſouvent même ceux qui ſont doués des vertus les plus héroïques, ſont en même tems ſujets à de très grands vices. Eſt-ce donc un principe à ſuivre que, dès qu'un Souverain vient à donner quelque ſujet de mécontentement à ſon Peuple, celui-ci ſoit autoriſé à lui manquer de reſpect & à lui refuſer l'honneur qui lui eſt dû. Je penſe qu'il eſt permis de mépriſer ſouverainement en ſon cœur un Prince de mauvaiſe foi, ou ſujet à quelque autre grand défaut, puiſque le vice ne mérite jamais d'eſtime; mais je doute fort qu'il ſoit beau, ou qu'il faille, pour cela, ne lui pas rendre les devoirs extérieurs que les Sujets rendent généralement à leurs Souverains.

Le *Diſcours* VI, où Mr. *Gordon* traite *de la Superſtition des Princes*, eſt extrêmement intéreſſant. Il y fait voir par des exemples anciens & modernes, que la Superſtition, dans un Prince foible, eſt toujours une de ſes plus dangereuſes foibleſſes; que, généralement parlant, elle

eſt

est ruineuse à son Peuple, & souvent à lui-même, parce qu'elle le soumet à l'aveugle censure de Guides, qui ont l'ame basse & des vues particulières. Les Superstitieux sont obligés d'avoir des Directeurs & des Maitres : ceux-ci, en dirigeant la conscience des Princes, n'ont garde d'oublier leur propre intérêt, auquel ils sacrifient souvent le Public & toutes choses.

C'est à la Superstition qu'on doit attribuer tant de cruelles Guerres qui ont désolé l'Europe. On a vu souvent des Communautés opprimées, persécutées, mises aux fers, ou massacrées; & cela uniquement pour certains termes, pour certaine forme d'habits, pour des postures & des grimaces, pour des sons, des distinctions & du galimatias. *Chechzidar*, Prince & Enthousiaste de Perse, y ayant fait une réforme de la Religion Mahométane, déclara qu'il n'y avoit point de salut, si l'on n'adhéroit à son système. Quelle affreuse conséquence ne tira-t-on pas de ce principe! On regarda comme licite, méritoire, & même nécessaire d'infliger des peines, & même la mort, à ceux qui devoient être damnés dans l'autre vie.

Les Turcs ne raisonnent guère autrement sur cet article. Persuadés qu'ils sont seuls les vrais Croians, & que les Persans sont des Hérétiques, ils croient qu'il leur est permis de les ruiner, de les tuer, de les exterminer. Doctrine abominable! Delà est venue la haine qui règne depuis si longtems entre les deux Nations.

Les Chrétiens ont-ils agi plus sagement? Point du tout. L'Empereur *Justinien* déclara la guer-

re aux Vandales, & réſolut de les exterminer, uniquement parce qu'ils étoient Ariens. Par qui croyez-vous qu'il fut porté à cette barbarie? Par un Eccléſiaſtique, par un Evêque, en un mot par un fanatique, qui avoit fait un ſonge pour encourager ce Prince à l'extirpation de ces Hérétiques. *A donner des conſeils extravagans, ſanguinaires & deſtructeurs, jamais perſonne n'a ſurpaſſé, & peu ont égalé ceux qui font profeſſion d'être Miniſtres de miſéricorde & de paix.* C'eſt ce que dit notre Auteur; & peut-être a-t-il raiſon.

A quoi doit-on attribuer l'expulſion des Maures hors de l'Eſpagne? A une troupe d'inſenſés & de fanatiques, aux menées & aux inſtigations des Moines, qui avoient de l'aſcendant ſur la bigoterie du Roi. On crut qu'il valoit mieux dépeupler & apauvrir l'Eſpagne, que d'y laiſſer des Infidèles.

Voulez-vous des exemples plus récens, & qui peut-être vous intéreſſeront davantage? Je me bornerai à en raporter quelques-uns, & même en peu de mots; car on ne ſauroit tout dire dans un Extrait. *Henri* II, Roi de France, fit une paix honteuſe avec l'Empereur, dans le deſſein de faire la guerre à ſes Sujets naturels, d'écraſer & de maſſacrer les Huguenots, qui n'avoient fait d'autre mal que de prier Dieu à leur manière. Quelques bigots, attachés à leurs intérêts, avoient donné ce beau conſeil à ce Prince. *Henri* III, auſſi Roi de France, étoit très débauché, très dévot, ſuperſtitieux & oppreſſeur inſigne. Sa vie étoit un cercle perpétuel de ſuper-

perſtitions & de deſordres. Entre les ſacrifices que les Directeurs de ſa conſcience éxigeoient de lui, c'étoit toujours la perſécution des Proteſtans ; le reſte conſiſtoit en donations & en profuſions pour les Moines. Le Pape *Benoit* XIII étoit un miſérable ſuperſtitieux, qui, au-lieu de s'attacher à l'adminiſtration de ſes Etats, employoit tout ſon tems à viſiter des Egliſes & des Images, à conſacrer des Chapelles & des Autels. Par-là il donna lieu à la corruption & à l'injuſtice, qui dominèrent à ſa Cour ; &, quoiqu'il eût d'ailleurs de bonnes intentions, ſon règne ne laiſſa pas d'être mépriſable & inſupportable.

Les Croiſades, ces folles & biſares entrépriſes qui ont fait périr tant de monde, devoient leur origine à la Superſtition des Princes & des Peuples, inſpirée & conduite par le Pape & par le Clergé. Quel étoit le but de ces Princes ? Entreprenoient-ils ces guerres ruineuſes pour des raiſons d'Etat, ou pour ſe défendre. Rien moins que tout cela. „ L'Europe, *dit notre Auteur*, „ s'épuiſoit de la fleur de ſes habitans & de ſes „ Tréſors. . . . . ſeulement pour l'amour du „ Rocher où le Corps de notre Seigneur avoit „ été dépoſé pendant quelques heures. Ni lui, „ ni les Apôtres n'avoient déclaré qu'il eût doué „ ce Rocher, de ſainteté ni de vertu, non plus „ qu'aucun autre Roc ſur lequel il lui fût arrivé „ de paſſer. Mais les Prêtres impoſteurs, qui „ ont toujours jetté les prémiers fondemens de „ leur domination ſur la fourberie, firent tant „ de bruit, montrèrent tant d'impudence, &

„ mirent en œuvre tant de fauſſetés, qu'ils allu-
„ mèrent le zèle frénétique qui produiſit de
„ grandes Armées, de grands efforts, & fit
„ répandre beaucoup de ſang pour le récouvre-
„ ment d'un morceau de terre entièrement ſem-
„ blable à l'autre terre. Il étoit vraiſemblable
„ que ni Dieu, ni *Jéſus-Chriſt*, ni le St. Eſprit,
„ ne prenoient à cela aucun intérêt; autrement
„ ils auroient garanti ces païs-là des mains des
„ Infidèles.

Notre Auteur prétend que les Eccléſiaſtiques de ce tems-là, qu'il appelle de *ſaints Impoſteurs & des Charlatans*, avoient porté les Peuples à cette frénéſie, par la promeſſe du pardon de leurs péchés, & par l'aſſurance de l'héritage des Saints, accordée à tous ceux qui auroient la grace d'agir comme des furieux, & qui périroient comme des inſenſés. *C'eſt ainſi*, dit-il, *qu'ils abuſoient des Laïques avec des paroles & des eſpérances, ſorte de monnoie qu'ils ne prendroient pas eux-mêmes en payement.* Ils prêchoient le mépris du monde aux riches, tandis qu'ils s'approprioient leurs biens. Les Moines avoient banni le Sens commun à force de terreurs ſpirituelles. S'ils avoient à combattre quelque eſprit indocile & opiniâtre, délivré de leurs ſortilèges, ils étoient fournis d'autres armes, de cachots, de cordes, & de fagots. Tout homme qui oſoit contredire les Moines, quoique ce fût pour la défenſe de la Vérité, de l'honneur de Dieu, & du bonheur du Genre-humain, étoit un *Athée*, du moins un Hérétique, propre à être livré à *Satan*, & exterminé par les hommes.

St.

St. *Bernard*, qui s'aviſa de prêcher les Croiſades, eſt ici aſſez maltraité, & mérite peut-être de l'être encore davantage pour tous les maux qu'il a cauſés. Ce Moine ardent, & rempli d'un faux zèle, allégua une vocation & une autorité de la part de Dieu pour cette expédition; il prophétiſa le ſuccès certain aux Chrétiens, & la deſtruction infaillible des Turcs. Lorsque la Providence divine eut donné le démenti à cet Ambaſſadeur, il ne ſe déconcerta pas pour cela, il ſe tira d'afaire par ce miſérable ſubterfuge: *Que ces Troupes avoient échoué dans leur entrepriſe à cauſe de leurs péchés.* Belle raiſon! „ Que ne prévoyoit-il, *dit notre Auteur*, „ ces péchés, lui qui prétendoit aux divines lu„ mières & à la Prophétie? N'avoit-il pas hau„ dinement promis un heureux ſuccès ſans reſer„ ve; & le plus inſigne faux Prophète du mon„ de ne peut-il pas ſe tirer d'afaire par cette „ même excuſe (*a*)?

Les *Diſcours* VII & VIII de ce ſecond Volume concernent entièrement les Miniſtres des Princes. Tout ce que l'Auteur y avance, ne tend

(*a*) Il ne faut pas croire que les Proteſtans ſoient les ſeuls qui parlent ſi mal de ce fameux *Saint* de l'Egliſe Romaine, pluſieurs Catholiques qui n'ajoutent pas légèrement foi aux Miracles qu'on lui a autrefois attribués, & que les Moines de certains Ordres lui attribuent encore aujourdhui, ne le regardent guère que comme un homme animé d'un faux zèle, qui a cauſé d'autant plus de maux à la France & au reſte de la Chretienté, qu'il paſſoit dans l'eſprit des Grands & des Petits pour un homme inſpiré. Mr. l'Abbé de St. *Pierre* en parle en quelque endroit de ſes Ouvrages avec aſſez peu de ménagement.

tend pas moins à l'honneur & à la tranquilité des Souverains, qu'à la félicité & à l'avantage de leurs Sujets. Il donne à entendre que ce fut un malheur pour *Louis* XIV & son Royaume de prêter l'oreille aux insinuations du Marquis de *Louvois*, qui, profitant de l'ascendant qu'il avoit sur son Maitre, ne songea qu'à l'engager dans des guerres continuelles. Ce Ministre avoit ses vues. Il étoit Sécrétaire de la guerre, & c'étoit durant la guerre qu'il étoit le plus accrédité & le plus considéré.

On lira avec plaisir quelques traits des plus curieux dans la *Section* II du *Discours* VIII, où Mr. *Gordon* fait voir entr'autres *combien il est difficile à un bon Ministre de se soutenir auprès d'un Prince obsédé par des Imposteurs & des Séducteurs.* J'en toucherai ici quelque chose pour exciter davantage la curiosité des Lecteurs.

Lorsque *Henri* VIII, Roi d'Angleterre, voulut se fortifier contre le Pape, l'Empereur & le Roi d'Espagne, il rechercha l'alliance de *Jaques* V, Roi d'Écosse, son neveu, à qui il vouloit même assurer sa succession. Il avoit alors une fille unique, nommée *Marie*, qui fut déclarée illégitime. *Jaques* accepta d'abord la proposition, qui ne pouvoit que lui être très avantageuse. Le Clergé intimidé mit alors tout en œuvre pour empêcher ce Prince de tenir sa parole. On l'intimida par ce grand mot d'*Hérésie*, on lui conseilla de l'extirper, de s'enrichir des dépouilles de ceux qui la professoient, & on l'encouragea même à piller & à bruler les meilleurs de ses Sujets & les plus riches. *Jaques* écou-

écouta avec trop d'avidité cette nouvelle propoſition, & la communiqua au Seigneur *de Grange* ſon Tréſorier. Celui-ci, qui étoit un homme d'une probité reconnue, fit voir à ſon Maître combien ce conſeil étoit injuſte & pernicieux, & le fit par-là revenir au deſſein qu'il avoit eu de s'allier étroitement avec l'Angleterre. Lorsqu'après cet entretien, les Prélats vinrent trouver ce Prince, il leur fit de ſanglans reproches ſur le conſeil pernicieux qu'ils lui avoient donné d'exterminer tant de Seigneurs & de Barons. „ Eſt-ce pour cela, *leur dit-il*, que mes „ prédéceſſeurs ont donné tant de terres & de „ revenus à l'Egliſe? Etoit-ce pour entretenir „ des Faucons, des Chiens & des Garces, à un „ tas de Prêtres vauriens? Le Roi d'Angleter„ re vous fait bruler, celui de Danemarc vous „ fait décapiter, & moi je vous percerai de cet„ te épée": ſur quoi, dit le Chevalier de *Melvil*, dont notre Auteur emprunte ces paroles, il tira ſa Dague, & ils s'enfuirent fort effraiés.

Les Evêques ne ſe déconcertèrent pas pour cela. Ils corrompirent, à force d'argent, *Olivier Sinclair*, à qui ils promirent de grands honneurs, s'il venoit à bout de porter le Roi à rompre avec ſon oncle. Pour décrier en même tems le Tréſorier dans l'eſprit de ce Prince, ils dirent: „que c'étoit un hérétique; qu'il avoit „ toujours dans ſa poche un Nouveau Teſta„ ment en Anglois; qu'il étoit même ſi orgueil„ leux & ſi arrogant, qu'il ne vouloit pas procu„ rer des Femmes au Roi, ni proſtituer celle de „ ſon fils aux plaiſirs de Sa Majeſté". Ces favoris

voris avoient de coutume d'amener au Roi des Femmes ou des Filles pour conſerver ſes bonnes graces. Le Roi aiant voulu juſtifier ſon Tréſorier, le Prieur de *Pittenweem* repliqua, & dit: *Sire, l'héritière de* Kelly *eſt une belle Fille potelée; & j'oſe gager ma vie que ſi votre Majeſté l'envoie chercher, il refuſera de vous l'envoyer* (a).

Je finirai par-là mon Extrait, & je renvoie le Lecteur à l'Ouvrage même, où il trouvera le détail de toute cette affaire, & les ſuites qu'eurent les intrigues des Eccléſiaſtiques. Je remarquerai ſeulement que ces Impoſteurs, après avoir engagé le Roi dans un abîme de maux & de malheurs, le firent mourir par le poiſon, aiant gagné pour cet effet un ſcélérat qui étoit au ſervice de cet infortuné Monarque.

Je laiſſe aux perſonnes de bon gout à juger du mérite de cet Ouvrage, qui ne paroit avoir été compoſé que dans la vue de détruire la tyrannie, de rendre les Rois meilleurs, les Peuples plus heureux, & enfin de renfermer la grande puiſſance des Eccléſiaſtiques dans de juſtes bornes. Si j'ai critiqué l'Auteur en quelques endroits, c'eſt que les hommes ne ſont pas faits de maniére à avoir ſur toutes choſes les mêmes idées. J'ai cru être fondé à propoſer mes doutes & mes raiſons, que je ſoumets d'ailleurs au jugement du Public; & je crois Mr. *Gordon* trop galant homme pour trouver mauvais qu'on ne penſe pas toujours comme lui. Il prêche

(a) Cette Demoiſelle étoit fiancée avec le fils du Tréſorier.

chie par-tout la Tolérance en fait de Religion; & j'ai tout lieu de me persuader qu'il n'est pas moins disposé à la prêcher en fait de Politique.

ARTICLE VIII.

HISTOIRE UNIVERSELLE, *depuis le commencement du Monde jusqu'à présent, traduite de l'Anglois d'une* SOCIE'TE' *de* GENS *de* LETTRES.

TOME I.

*Contenant l'*HISTOIRE UNIVERSELLE *jusqu'à* Abraham, *l'Histoire d'*Egypte, *& l'Histoire des anciens Peuples de* Canaan.

TOME II.

Contenant l'Histoire des anciens Syriens, *l'Histoire des* Phéniciens, *& l'Histoire des* Juifs, *depuis* Abraham *jusqu'à* Saül.

TOME III.

Contenant l'Histoire des Juifs, *depuis* Saül *jusqu'à la* Captivité *de* Babylone; *l'Histoire des* Assyriens, *des* Babyloniens, *des* Mèdes *& des* Perses. Enrichie des *Figures* & des *Cartes* nécessaires. *Pagg.* 631 pour le *Tome* I, sans compter les *Préfaces*, le *Plan de l'Ouvrage*, &c. *Pagg.* 678 pour le *Tome* II. *Pagg.* 574 pour

pour le *Tome* III. *In Quarto.* A *Amſterdam* & à *Leipſic*, chez *Arkſtée* & *Merkus*, 1742.

LA définition, qu'un Grand-homme à donnée de l'*Hiſtoire*, convient parfaitement à l'excellent Ouvrage dont nous allons rendre compte. *Ce n'eſt*, dit-il (*a*), *qu'un ſpectacle de révolutions perpétuelles dans les affaires humaines, de naiſſances & de chutes d'Empires, de Mœurs, de Coutumes, d'Opinions, qui ſe ſuccèdent inceſſamment, enfin de tout ce mouvement rapide, quoiqu'inſenſible, qui emporte tout, & change continuellement la face de la Terre.* Telle eſt, en effet, l'idée générale qu'on peut ſe former de cet Ouvrage, dans lequel on a raſſemblé & mis dans un bel ordre tous les évènemens les plus frappans, les plus remarquables, & les plus dignes d'être transmis à la Poſtérité, qui ſe ſont paſſés chez tous les Peuples de l'Univers, depuis la naiſſance du prémier homme jusqu'à nos jours.

Mais, pour le faire connoître d'une manière plus particulière, il eſt à propos d'en expoſer ici le précis, conformément à celui qu'on en donne dans la Préface remplie d'érudition, que les Auteurs mêmes ont miſe à la tête du prémier Tome. A l'aide de ce précis on aura une idée aſſez juſte du plan général de l'Ouvrage, & nous pourrons par-là nous borner à choiſir les matières qui mériteront le plus l'attention du Lecteur.

On

(*a*) Mr. *de Fontenelle* dans la *Préface* de l'*Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences*, pag. xix.

On trouve d'abord, immédiatement après la Préface, une eſpèce d'*Introduction* ou *Discours préliminaire*, qui contient la *Cosmogonie*, ou *la Création du Monde*. Dans ce Discours, après avoir raporté les différentes opinions des Philoſophes, tant anciens que modernes, concernant la formation du Monde animé & inanimé, nos Auteurs expoſent en abrégé la ſeule Hiſtoire autentique de la Création, qui eſt celle de *Moïſe*. Ils n'oublient pas de faire mention de l'opinion de ceux qui croient que le Genre-humain exiſtoit avant *Adam*, que l'on a ſuppoſé n'avoir été que l'Ancêtre des Juifs. Ils y agitent en même tems diverſes queſtions, que d'autres Auteurs ont déja examinées avant eux, telles que ſont celles du tems & de la ſaiſon de la Création, & de l'endroit où *Adam* fut formé. Ce Discours eſt terminé par l'article de la création des Anges, & celui de la nature, du pouvoir & des emplois de ces Etres ſpirituels, qui, dans les prémiers Siècles du Monde, avoient tant de part aux affaires du Genre-humain.

L'Introduction finie, on entame le corps même de l'Ouvrage, ou l'*Hiſtoire générale du Monde*, que l'on continue jusqu'au tems du Déluge. Le Lecteur lira avec plaiſir les recherches curieuſes par lesquelles on commence cette prémière Partie, & qui concernent la ſituation du Jardin d'Eden, l'état d'Innocence & ſa durée, les deux Arbres, la défenſe faite à nos prémiers Pères, le Tentateur & le châtiment auquel il fut condamné, la chute de l'Homme, & les effets qu'elle produiſit ſur la Nature humaine

& à l'égard de la Terre, avec les différentes opinions des Savans, touchant la manière dont ce changement se fit, tant par raport à la Terre que dans la constitution de l'Homme. On passe ensuite à la Chronologie, que l'on fixe depuis la Création jusqu'au Déluge; &, après l'avoir fixée, on donne l'histoire des Patriarches de l'ancien Monde, telle qu'elle nous a été transmise dans les Ecrits de *Moïse*, qui sont les seuls auxquels on puisse avoir recours pour ces tems reculés. De l'Histoire du Monde avant le Déluge, on passe à celle du Déluge même, où l'on démontre par les témoignages de divers Auteurs prophanes, la vérité de cette étonnante catastrofe. On n'oublie pas de faire mention des conjectures faites par les Ecrivains anciens & modernes sur la manière dont ce terrible phénomène arriva, & on entre, après cela, dans un détail assez circonstancié touchant l'Arche, à laquelle *Noé*, sa Famille, & tous les Animaux qu'il y fit entrer avec lui, durent leur conservation. Enfin, avant que de quitter l'Histoire de l'ancien Monde, on jette un coup d'œil sur l'état des Hommes avant le Déluge, sur leur Religion, leur Police, leurs Arts & leurs Sciences, sur les changemens causés par le Déluge, sur la longue vie des habitans du prémier Monde, & les causes de ce privilège, aussi bien que sur la prodigieuse fertilité de la Terre dans ces prémiers tems. Ces discussions sont suivies de quelques recherches concernant la situation du Mont Ararat.

Ce prémier Période bien éclairci, on vient

à

¶ l'Hiſtoire générale depuis le Déluge jusqu'à la naiſſance d'*Abraham*, après avoir fixé la Chronologie depuis le Déluge jusqu'au départ d'*Abraham* de Charan. Cette Chronologie eſt ſuivie de l'Hiſtoire de *Noé* après le Déluge, & de celle de ſes Deſcendans, jusqu'à *Abraham*, offrant au Lecteur tout ce qui ſe trouve de curieux ou d'amuſant dans les Ecrivains ſacrés & profanes. On renferme dans ce même Période l'origine des Sociétés & des Gouvernemens; l'invention des Arts & des Sciences, la fondation des Etats & des Monarchies. Après avoir marqué dans quels Païs les Enfans de Noé & leurs Deſcendans allèrent s'établir, on raporte en détail les Hiſtoires particulières de chaque Royaume, en commençant par l'Egypte, dont on donne l'Hiſtoire depuis ſon commencement jusqu'au tems ou ſes Habitans furent aſſujettis aux Perſes.

La méthode, qu'on a ſuivie dans les Hiſtoires particulières des différens Peuples, ne peut que plaire à la plupart des Lecteurs, par la grande variété des matières qui y ſont traitées. C'eſt un vaſte champ qui offre à la vue une infinité d'objets capables d'exciter la curioſité des Savans de tous les ordres. On commence par rechercher le nom, ou les noms de chacun de ces Peuples: on donne enſuite la deſcription du Païs, dont on marque la ſituation, la grandeur, le climat, les diviſions, le dégré de fertilité, les Animaux, les Végétaux, & les Curioſités tant artificielles que naturelles. On fait enſuite mention des Villes, des Rivières, des

Montagnes, des Lacs, en un mot de tout ce qu'il peut y avoir de remarquable dans chaque Province; & l'on tâche de démêler l'origine & l'antiquité des Habitans, dont on conſidère les Loix, le Gouvernement, la Religion, les Coutumes, les Inſtitutions, le Langage, le Commerce, les Sciences, la Navigation, ſans oublier de fixer, autant que le ſujet le peut permettre, la Chronologie de chaque Peuple. Enfin on raporte la Suite & l'Hiſtoire des Princes de chaque Païs, ce qui comprend celle des Guerres, des Traités, des Révolutions, & de tous les évènemens conſidérables.

On trouve à la ſuite de l'Hiſtoire des Egyptiens celle des Peuples que les Enfans d'*Iſraël* eurent à combattre, avant que de ſe rendre maitres de la Terre de Canaan, ſavoir les Moabites, les Ammonites, les Madianites, les Iduméens, les Amalekites, les Cananéens & les Philiſtins. De ces différentes Hiſtoires on paſſe à celle des anciens Syriens, des Phéniciens, & des Juifs, depuis Abraham, Fondateur de la Nation Judaïque, jusqu'à la Captivité de Babylone. Cette Hiſtoire des Juifs eſt traitée avec beaucoup d'étendue. On y fait une mention détaillée de leurs Patriarches depuis *Abraham* jusqu'à *Moïſe*, de leur ſervitude en Egypte, de leur ſortie de ce Païs, des quarante années qu'ils errèrent dans le Déſert, des guerres qu'ils eurent à ſoutenir contre les habitans de Canaan & les Peuples d'alentour, de leur Religion, de leur Gouvernement, de leurs Loix, de leurs Coutumes, de leurs Arts, de leurs Sciences, & de leur

leur Commerce. La Terre promiſe y eſt décrite avec beaucoup d'exactitude. On y fixe auſſi la Chronologie Judaïque, depuis la Vocation d'*Abraham* jusqu'à la captivité d'Egypte: on donne enſuite l'Hiſtoire des Juges qui gouvernèrent les Iſraëlites depuis la mort de *Joſué* jusqu'à *Saül* leur prémier Roi, & depuis ce Période jusqu'au Règne de *Sédécias*, quand Jéruſalem fut brulée, & toute la Nation emmenée en captivité par *Nébucadnezzar*. Après avoir ainſi parcouru l'Hiſtoire des plus anciens Royaumes, jusqu'au tems où ils furent aſſujettis aux grands Empires, dont ils ne furent plus que des Provinces, on paſſe à l'Hiſtoire même de ces Empires.

On a eu ſoin de donner, dans la Préface, une Liſte fort étendue & raiſonnée des Auteurs que l'on a principalement ſuivis. Cette Liſte peut être regardée comme une hiſtoire abrégée de ces Auteurs mêmes & de leurs Ouvrages. *Moïſe* eſt le prémier dont ils faſſent mention. Comme la Géographie eſt une partie eſſentielle de l'Hiſtoire, on a tâché de marquer dans celle-ci avec exactitude, la ſituation des Villes, des Fleuves, des Forêts, des Lacs & des Montagnes, dont on a eu occaſion de parler; & on a pris pour Guides ordinaires les plus fameux Géographes de l'Antiquité. Dans les cas douteux nos Auteurs ont eu recours aux Géographes modernes, particulièrement à *Cluvérius*, *Ortélius*, *Cellarius*, & à quelques Voyageurs modernes, qui ont été ſur les lieux, & qui paſſent pour exacts & fidèles. Toutes ces Autorités réunies

les ont mis en état d'inférer, dans les endroits où il falloit, des Cartes, où le Lecteur peut parcourir d'un seul coup d'œil les Païs dont il est parlé dans l'Ouvrage.

Comme cette Histoire est remplie d'un très grand nombre de Notes, dont il y en a même de fort longues, nos Auteurs ont cru devoir prévenir sur cela le Lecteur, pour faire voir combien elles étoient nécessaires dans un Ouvrage de la nature de celui-ci. Ils disent que les Coutumes, les Religions, l'Habillement, les Armes, le Gouvernement, &c. des différentes Nations, dont ils font mention, se ressemblent si peu, & diffèrent tant de ce qu'ils ont vu, qu'il ne seroit pas possible d'en donner de justes idées, sans quelques explications, qui auroient été déplacées dans le Texte. Le fil de la plus intéressante Histoire, auroit été interrompu, & il n'y auroit pas eu moien de finir aucun article que d'une manière languissante. Il falloit donc absolument mettre dans les Notes le grand nombre de Remarques instructives sans lesquelles cette Histoire auroit été fort imparfaite. Outre cela, il s'est élevé entre les Savans plusieurs contestations au sujet de divers évènemens, & ces contestations ne devoient pas être passées sous silence. Mais il n'étoit pas possible d'inférer toutes ces disputes dans le Texte, le fil d'une Histoire n'admettant qu'une seule manière de raporter les évènemens. Ainsi on a mis dans le Corps de l'Histoire, ce qui paroissoit le plus probable, & le reste dans les Notes, afin que les Lecteurs, qui ne consultent qu'un seul Ecrivain

vain ne taxent pas nos Auteurs d'en impoſer au Public, en cas qu'il leur arrive de ne pas s'accorder avec leur Hiſtorien. La longueur de quelques-unes de ces Notes ne doit pas effraier le Lecteur, puiſqu'on a tâché d'être auſſi concis que le ſujet pouvoit le permettre, & qu'on a ſouvent réduit à quelques lignes, des Diſſertations dont des Savans ont fait la matière de pluſieurs Volumes.

On ne pouvoit guère ſe diſpenſer de faire connoitre les Monnoies, les Poids & les Meſures des Anciens; mais, comme il ne convenoit pas d'entrer dans de profondes diſcuſſions ſur ce ſujet, nos Auteurs ſe ſont contentés de donner quelques Tables, dans leſquelles le Dr. *Arbuthnot* a réduit au Titre Anglois la valeur des Monnoies, des Poids & des Meſures des Anciens. Quant à la Chronologie, on trouvera dans la Préface diverſes Tables fort inſtructives, & qui font voir la prodigieuſe différence qui ſe trouve dans les Auteurs qui ont écrit ſur cette matière épineuſe.

Tel eſt le deſſein général de l'Ouvrage. Voyons maintenant de quelle manière on a partagé les matières qui compoſent les prémiers Volumes déja imprimés, & quelles ſont celles que l'on promet d'inſérer dans les autres Volumes qui ſerviront de Suite à ceux-ci. Tout l'Ouvrage eſt diviſé en huit Livres, dont voici le contenu. Le Livre I contient l'*Hiſtoire Aſiatique juſqu'à Alexandre*. Le Livre II renferme l'*Hiſtoire Greque, mêlée avec l'Hiſtoire Aſiatique, depuis Alexandre juſqu'à Mahomet*. Le Livre III

comprend l'*Hiſtoire Romaine*. Le Livre IV contient l'*Hiſtoire Mahométane*. Le Livre V expoſe l'*Hiſtoire des Peuples Occidentaux & Septentrionaux de l'Europe, & des Irruptions de ces derniers dans l'Empire Romain*. Le Livre VI renferme l'*Hiſtoire des Etats modernes dans la Partie Méridionale de l'Europe*. Le Livre VII comprend l'*Hiſtoire des Etats modernes dans la Partie Septentrionale de l'Europe*. Le Livre VIII contient l'*Hiſtoire de l'Afrique & de l'Amérique*. Enfin, pour *Concluſion* de l'Ouvrage, on donnera des *Conſidérations ſur la ſituation préſente des Royaumes & des Etats qui ſubſiſtent actuellement dans les différentes Parties de la Terre, & ſur leurs Intérêts, tant Etrangers que Domeſtiques*. Il n'eſt pas hors de propos de tranſcrire ici une eſpèce d'Avertiſſement, qu'on a inſéré à la ſuite de ce Plan, dont nous n'avons indiqué que les Titres généraux. Voici ce qu'il porte. „ Ceux qui ont entrepris cette Hiſtoire, ne „ donnent pas ceci comme un Plan complet; ils „ ſont perſuadés qu'en avançant dans leur tra- „ vail, ils trouveront des raiſons pour changer „ & ajouter quelque choſe à ce Plan ".

Les trois prémiers Tomes, annoncés à la tête de cet Extrait, ne ſont que le *Livre* I de cet Ouvrage, ainſi l'on peut juger par-là de l'étendue qu'on donnera à cette Hiſtoire; car, en comptant trois Tomes pour chaque Livre, on doit s'attendre à avoir 24 Tomes, & on peut même juger, par la manière dont on a exécuté le plan des prémiers, qu'il n'y en aura guère moins, ſur-tout ſi l'on *ajoute quelque choſe* au Plan

Plan général de l'Ouvrage, ainſi qu'on le fait eſpérer. On vient de voir juſqu'où s'étend le Livre I, ou les trois prémiers Tomes, il ne reſte plus qu'à indiquer les matières générales contenues dans chacun d'eux. On ne peut guère ſe dispenſer de le faire pour un Ouvrage de ſi grande importance, & cela en faveur de ceux qui ſouhaitent d'en avoir quelque idée avant que de l'acheter. On veut ſouvent bien risquer une bagatelle pour un petit Ouvrage que l'on ne connoit que par le Titre ſeul, mais lorsqu'il eſt queſtion de débourſer une ſomme un peu conſidérable, on balance un peu plus, & l'on veut du moins connoitre l'Ouvrage en partie, pour l'acheter s'il le mérite, ou pour le laiſſer entre les mains du Libraire, ſi on ne le juge pas digne d'être placé dans une Bibliothèque choiſie.

Le Tome I contient, outre l'*Introduction* dont nous avons déja dit un mot, quatre *Chapitres*, qui ſont tous partagés en pluſieurs *Sections*. Le CHAPITRE I traite de l'*Hiſtoire du Monde juſqu'au Déluge*, & contient huit Sections, dont voici le contenu. La Section I renferme *la Création de l'Homme, & ſon ſéjour dans le Jardin d'Eden*. On expoſe dans la Section II la *Chute de l'Homme*. On donne dans la Section III la *Chronologie depuis la Création juſqu'au Déluge*. La Section IV contient l'*Hiſtoire des Patriarches, qui ont vécu avant le Déluge*; & la Section V l'*Hiſtoire Profane avant le Déluge, tirée de* Sanchoniaton. La Section VI traite du *Déluge*; & la Section VII de l'*état du Monde avant le Déluge, & des changemens que ce*

fléau cauſa ſur la Terre. On expoſe dans la Section VIII des *Recherches touchant la ſituation du Mont Ararat*, & les *Sentimens divers des Savans ſur ce ſujet.* Le CHAPITRE II, où l'on donne l'*Hiſtoire Générale, depuis le Déluge juſqu'à la Naiſſance d'Abraham*, renferme ſept Sections qui contiennent les matières ſuivantes. Dans la Section I on examine la *Chronologie du Période qui s'eſt écoulé entre le Déluge & le départ* d'Abraham *pour Haran.* On expoſe dans la Section II l'*Hiſtoire de* Noé *après le Déluge, & de ſes Deſcendans juſqu'à* Abraham. Le Sujet de la Section III eſt l'*Hiſtoire de* Sanchoniaton *après le Déluge*; & celui de la Section IV eſt le *départ du Genre-humain des environs du Mont Ararat vers la Plaine de Scinhar*, avec la *Conſtruction de Babel.* La Section V traite de la *Confuſion des Langues.* On expoſe dans la Section VI la *Diſperſion du Genre-humain, & la fondation de différentes Nations en deux Peuplades générales.* On trouve dans la Section VII l'*Origine du Gouvernement Civil, & l'établiſſement des prémiers Royaumes.* Le CHAPITRE III, qui contient *l'Hiſtoire d'Egypte, juſqu'à* Aléxandre *le Grand*, n'a que ſix Sections, dans la I. desquelles on donne la *deſcription de l'Egypte.* La Section II traite *de l'Antiquité, du Gouvernement, des Loix, de la Religion, des Coutumes, des Arts, des Sciences, & du Commerce des anciens Egyptiens.* La Section III renferme la *Chronologie Egyptienne, juſqu'au tems d'*Aléxandre *le Grand.* La Section IV contient l'*Hiſtoire d'*Oſiris, *d'*Iſis, *de* Typhon, *& d'*Orus; &

la

la Section V contient l'*Hiſtoire des Règnes des Rois d'Egypte*. On expoſe dans la Section VI la *Succeſſion des Rois d'Egypte, ſuivant les Orientaux*. Enfin le CHAPITRE IV & dernier de ce Tome I contient l'*Hiſtoire des Peuples avec leſquels les Iſraëlites eurent à faire avant que de poſſéder le Païs de Canaan*. Ce Chapitre a ſept Sections, dont la I renferme l'*Hiſtoire des Moabites*; la II l'*Hiſtoire des Ammonites*; la III l'*Hiſtoire des Madianites*; la IV l'*Hiſtoire des Edomites*; la V l'*Hiſtoire des Amalékites*; la VI l'*Hiſtoire des Cananéens*; & la VII l'*Hiſtoire des Philiſtins*.

On voit d'un coup d'œil, par cet expoſé, tout ce qui eſt contenu dans le prémier Tome; mais comme le Lecteur eſt en droit d'éxiger qu'on lui faſſe outre cela connoître de quelle manière les matières y ſont traitées, nous allons choiſir, parmi un aſſez grand nombre de Queſtions qu'on y examine, quelques-unes de celles qui nous paroîtront les plus importantes & les plus curieuſes, en ne donnant cependant que la ſubſtance des choſes, notre deſſein étant de nous renfermer dans des bornes très étroites pour ne pas donner trop d'étendue à cet Extrait. A l'égard de ce qui eſt purement hiſtorique, nous renvoyons le Lecteur à l'Ouvrage même, parce qu'on ne ſauroit guère entamer cette partie, qui fait proprement le corps du Bâtiment, & que d'ailleurs il ſuffit d'en avoir indiqué tous les Sujets par la diſtribution que nous venons d'expoſer de ce prémier Tome en ſes différens Chapitres & Sections.

Une

Une belle Queſtion, agitée depuis très long-tems par les plus grands Philoſophes, eſt celle de la *Création du Monde*. Nos Auteurs établiſſent d'abord pour principe, *que l'Univers a été créé ou produit de rien, par un Dieu infiniment bon, qui, exiſtant par lui-même, eſt la prémière cauſe de toutes choſes*; &, après avoir répondu en peu de mots à l'objection que forment les Athées, *qu'un Pouvoir même infini ne ſauroit créer la Matière*, & aux raiſons alléguées par quelques Philoſophes, qui nient l'exiſtence actuelle de la Matière & du Mouvement, ils paſſent à l'examen des différentes opinions des Anciens & des Modernes ſur l'origine de l'Univers, leſquelles ils rangent toutes ſous l'une des trois Claſſes ſuivantes. 1. Que le Monde eſt éternel, pour la matière & pour la forme, & qu'il n'a jamais eu d'origine, ni ne ſera jamais ſujet à quelque corruption. 2. Que la matière du Monde eſt éternelle, mais non pas la forme. 3. Que le Monde a eu un commencement, & aura une fin, étant périſſable de ſa nature.

Ariſtote a adopté la prémière de ces opinions, & a été ſuivi par un grand nombre de ſes Diſciples. Il prétendoit que non ſeulement la matière des Cieux & de la Terre étoit éternelle; mais que même le Genre-humain, & toutes les Eſpèces d'Animaux mâles & fémelles, avoient toujours ſubſiſté, par une ſuite non interrompue de générations, ſans aucun commencement; & que la Terre a été de tout tems ornée d'Arbres, de Plantes, de Fleurs, de Minéraux, & d'autres productions, telles que nous les voions

à préſent (*a*). La grande raiſon, qui a porté ce Philoſophe à ſoutenir cette opinion, c'eſt qu'il lui ſembloit qu'un effet pareil devoit néceſſairement procéder d'une Cauſe éternelle, telle que Dieu, qui, étant tout Acte, n'avoit pas pu reſter dans un état d'inaction & de repos (*b*). Il reconnoit que le prémier Principe n'eſt ni Feu, ni Terre, ni Eau, ni aucune choſe que nous apercevons par les ſens, mais qu'une Subſtance ſpirituelle eſt la cauſe de l'Univers, & la ſource de tout l'ordre & de toute la beauté, auſſi bien que des mouvemens & des formes, qui nous cauſent tant d'admiration (*c*). Il définit expreſſément DIEU, *un Etre intelligent* (*d*), *ſpirituel*, *prémier moteur de tout*, *quoiqu'immobile lui même* (*e*), *éternel*, *indiviſible*, *ſans aucune quantité* (*f*); & il affirme que s'il n'y avoit que de la matière dans le Monde, il n'y auroit point de Cauſe primitive, mais une progreſſion de Cauſes à l'infini (*g*) ce qui eſt abſurde (*b*). On voit par-là que le véritable ſentiment d'Ariſtote étoit que, quoique le Monde n'eût pas été produit dans le tems, il étoit pourtant l'ouvrage d'un Etre ſuprême (*i*).

Per-

(*a*) Ariſtot. *de Cœlo* Lib. I. Cap. 12. *Voyez* Philo, Jud. *de Incorruptibilitate Mundi*, *pag.* 940. Burnet's *Archæol. L. I. p.* 180. Cudworth's *Intellectual Syſtem. p.* 250.

(*b*) Ses Sectateurs ont allégué quelques autres raiſons, qu'on peut voir dans *Philon*, *ubi ſupra*, pag. 943, *& ſuiv.*

(*c*) Ariſtot. *Metaph.* L. I. Cap. 2, 3. (*d*) *Noüç.*

(*e*) Diogen. Laert. *in vita* Ariſt. *p.* 286. Edit. Amſt. 1692. (*f*) In *Phyſ.* Lib. VII. Cap. 1, &c. (*g*) In *Metaph.*

(*b*) Voyez Clarke, *Démonſtration de l'Exiſtance & des Attributs de Dieu*, pag. 35. & *Cudworth*, pag. 253.

(*i*) Simplicius *in* Ariſtot. *Phyſ.* L. VIII. & L. I. C. 1.

Personne n'ignore que *Platon* a reconnu que le Monde avoit été créé de Dieu; mais, s'étant servi de quelques expressions qui sembloient insinuer que cette création s'est faite dans un tems indéfini; comme quand il dit que le *Monde doit nécessairement être une éternelle ressemblance d'une idée éternelle* (*a*), quelques-uns de ses Sectateurs ont prétendu que, par la création du Monde, il ne falloit pas entendre une création dans le tems, mais seulement en ordre de nature & de causalité (*b*); c'est-à-dire, que la volonté de Dieu, & sa puissance d'agir, étant nécessairement aussi éternelles que son essence, les effets de cette puissance & de cette volonté doivent être supposés coéternels à la volonté & à la puissance mêmes, tout comme la Lumière procéderoit éternellement du Soleil (*c*), qu'une ombre seroit formée par un corps interposé, ou l'impression d'un cachet sur de la cire, si les causes respectives de ces effets étoient supposées éternelles (*d*). Ainsi, éxister de toute éternité, & être produit par un autre, n'étoit pas, comme on voit, des choses incompatibles, dans le Système de ces Philosophes. Cette Doctrine de la coéternité du Monde avec Dieu fut, dans le sixième siècle, enseignée publiquement, & même avec succès, dans Alexandrie par *Ammonius*, Disciple de *Proclus* (*e*) qui

(*a*) Plato in *Timæo*, & apud Cicer. *de Univ.*

(*b*) Plotinus *En.* III. L. II. C. 13, & *En.* II. L. IV. C. 3. (*c*) Idem *En.* V. L. VIII. C. 12. Sallust. *de Diis & Mundo*, C. 7. Proclus in *Timæum*, L. II. pag. 111.

(*d*) Dr. Clarke, *Démonstration*, &c. pag. 37. Voyez aussi les Auteurs qu'il cite, & Philon. *de Incorruptibilitate Mundi.* (*e*) Zacharias Mitylenæus, *in Bibliotk. Patrum*, Vol. XI. pag. 331, Edit. Paris. 1644.

qui avoit été lui-même grand défenſeur de l'éternité du Monde.

Expoſons maintenant ce que penſent nos Auteurs ſur cette importante matière. Ils prétendent que toute cette controverſe ſur l'éternité du Monde „n'eſt qu'une Diſpute de mots..... „ qu'on a eu l'art de rendre ſouverainement „ ennuieuſe, & qui ſeroit bientôt terminée, ſi „ de part & d'autre on vouloit ſeulement s'ex„ pliquer clairement, & ne pas équivoquer tou„ jours ſur le mot d'*Eternité*". Ils la réduiſent, cette controverſe, à cette ſimple queſtion: *Eſt-il poſſible que Dieu & ſes Créatures aient toujours exiſté enſemble?* Comme toute la difficulté vient de l'expreſſion de l'*Eternité du Monde*, ils diſent qu'il faudroit déclarer qu'une Créature, qui auroit toujours coéxiſté avec Dieu, ne ſeroit pas éternelle pour cela, parce que la durée des Créatures eſt ſucceſſive, & que l'Eternité eſt une durée ſimple, qui exclue néceſſairement le paſſé & le futur. Chaque Parti trouve ſon compte à cette diſtinction eſſentielle, que l'on met entre la durée de Dieu & celle des Créatures. On accorde en effet à ceux qui nient la poſſibilité que les Créatures ſoient éternelles, qu'ils ont raiſon; & on ne nie pas qu'il ne ſoit poſſible que Dieu & ſes Créatures aient toujours éxiſté enſemble, puiſqu'il eſt certain que la Cauſe ne renferme point dans ſon idée une priorité de tems, par raport à ſon effet, ce qui eſt plus exactement vrai encore d'une Cauſe toute-puiſſante, qui n'a qu'à vouloir pour produire tout ce qu'il lui plait.

D'un

D'un autre côté, ceux qui disent que les Créatures n'ont pas toujours coéxisté avec Dieu, doivent avouer que Dieu existoit avant elles. Il y avoit donc un *avant*, lorsque Dieu existoit seul, ainsi il n'est point vrai que la durée de Dieu soit un point indivisible; d'où il s'ensuit que le tems a précédé l'existance des Créatures: conséquences qui font que ceux qui argumentent de cette manière, tombent en contradiction avec eux-mêmes; car, si la durée de Dieu est indivisible, sans passé ni futur, le tems & les Créatures ont commencé ensemble; &, si cela est, comment peut-on dire que l'existance de Dieu ait précédé celle de ses Créatures?

On voit donc par-là que les deux argumens pour l'éternité du Monde, sont tirés de l'éternité du Décret de Dieu à l'égard de la création, & de l'indivisibilité de sa durée. Il faut cependant convenir, comme le remarquent très bien les Auteurs de cet Ouvrage, que, quelque force qu'on puisse attribuer à ces argumens, ils ne prouveront jamais que l'arrangement de notre Système planétaire, bien moins encore la forme de notre Terre, ait toujours été dans l'état où il est à présent.

Après l'examen de cette question, qui a exercé les plus Grands-Hommes, nos Auteurs passent à celle de ceux qui ont cru *que le Monde étoit Dieu*. Ils font voir que plusieurs Philosophes ont enseigné cette Doctrine, qui a enfin été réduite en Système par *Spinosa*. Voici en quoi consiste, suivant nos Auteurs, l'opinion de ce dernier,

Spi-

Spinoſa enſeignoit qu'il n'y a point de Subſtances différentes, mais que tout le Monde matériel, & chacune de ſes parties, exiſtent néceſſairement, & ſont par conſéquent infinis (*a*): Qu'il n'y a pas d'autre Dieu que l'Univers (*b*), & que l'Etendue eſt un de ſes Attributs (*c*): Que, puiſqu'il eſt abſolument impoſſible qu'une choſe ſoit créée ou produite par un autre, & impoſſible auſſi que Dieu ait fait, à quelque égard que ce ſoit, une choſe différente de ce qu'elle eſt à préſent (*d*), chaque choſe qui exiſte doit néceſſairement être telle partie de la Subſtance Divine, non pas comme une modification formée par la volonté de quelque Intelligence, (car il nie formellement que Dieu agiſſe par choix (*e*), ou en vue de quelques cauſes finales (*f*),) mais comme abſolument néceſſaire en ſoi, tant par raport à la manière d'exiſter de chaque partie, qu'à l'égard de l'exiſtence du Tout. Ainſi, l'opinion de *Spinoſa* revient évidemment à ceci, que le Monde matériel, ou l'Univers, eſt Dieu, ou l'Etre exiſtant par lui-même; & que tous les Etres particuliers, l'Etendue, le Soleil, la Lune, les Plantes, les Animaux, les Hommes, leurs Mouvemens, leurs Idées, leurs Imaginations & leurs Appétits, ſont

(*a*) Spinoſa *in Ethic. Part. I. Prop.* 6, 7, 8.
(*b*) Ibid *Prop.* 14. (*c*) Ibid. *in Schol.* ad Prop. 15. & *Part.* II. Prop. 2. (*d*) Ibid. *Part.* I. *Prop.* 6 & 33.
(*e*) Ibid. *Prop.* 32. *Coroll.* 1.
(*f*) Ibid. *in Append. ad Prop.* 36.

ſont des modifications néceſſaires de cet Être Univerſel (*a*).

Si l'on en croit nos Auteurs, *ce Syſtême monſtrueux, quoiqu'il ait eu quelques défenſeurs, a été ſuffiſamment refuté, même par les plus foibles de ſes adverſaires* (*b*), *& porte, pour dire le vrai, ſa réfutation avec lui.* Je ne ſai ſi tout le monde tombera d'accord ſur cet article. On a prétendu que *Bayle*, qu'ils citent pour garant, & qui a entrepris de réfuter *Spinoſa*, ne s'eſt pas formé une idée juſte de ſon Syſtême, qu'il ne l'a pas bien compris, & que par conſéquent ſa prétendue réfutation laiſſe encore dans toute leur force les argumens de ce Philoſophe. Un habile homme qui a donné, dans cette *Bibliothèque Raiſonnée* (*c*), l'Extrait d'un Livre que l'on a très mal à propos intitulé, *Réfutation des Erreurs de* BENOIT DE SPINOSA, &c. (*d*) dit en termes formels (*e*) *que tout le monde convient, & Mr. de* Boulainvilliers *lui-même, que ce Bénédictin* (le Père *Lami*), *ſavant d'ailleurs, n'a pas remporté ſur ſon rédoutable adverſaire* (Spinoſa), *une victoire complète, faute de l'avoir bien compris.*

Quant

(*a*) Voyez Clarke, *Démonſtration*, &c. *pag.* 28, *&c.* & Bayle, Dict. Articl. *Spinoza*, Rem. D D.

(*b*) Ibid. M & P.

(*c*) Tom. VII. Part. I. *pag.* 163, *& ſuiv.*

(*d*) Cet Ouvrage, bien loin d'être une *Réfutation de Spinoſa*, eſt en effet plutôt une expoſition de ſon Syſtême expliqué, éclairci, & tout dégagé des ſéchereſſes Mathématiques par Mr. le Comte *de Boulainvilliers*. On prétend que le même Abbé *Lenglet*, dont il a été fait mention ci-deſſus, pag. 50, eſt l'Editeur de cet Ouvrage.

(*e*) Bibliothèque Raiſonnée. *Tom.* VII. *Part.* I. *pag.* 179.

Quant au Comte de *Boulainvilliers*, qui paroit avoir bien médité les Ouvrages de *Spinoſa*, qui a expoſé ſon Syſtême, & l'a mis à la portée des Savans qui ont l'eſprit un peu géométrique, „ il avoue (*a*) qu'après avoir mûrement exa- „ miné le Syſtême de *Spinoſa*, il l'a trouvé le „ plus dangereux qui ait jamais été inventé con- „ tre la Religion, puiſqu'il tend directement à „ ſa totale deſtruction. Il convient encore qu'a- „ près avoir lu quantité de Réfutations de ce „ Philoſophe, il n'en a trouvé aucune qui le „ ſatisfît, qu'elles l'avoient au contraire induit „ à juger, ou que leurs Auteurs n'avoient pas „ voulu mettre la Doctrine qu'ils combattoient „ dans une évidence ſuffiſante, ou qu'ils l'a- „ voient mal entendue; & il ne craint pas de „ mettre au nombre de ces derniers le célèbre „ *Bayle*: Il condamne le ſentiment de ceux qui „ ſoutiennent, que la Chrétienté n'a rien à „ craindre d'un pareil Séducteur, comme s'il „ n'avoit rien écrit d'intelligible, ou qui ne mé- „ ritât un entier mépris".

Que le Lecteur juge à préſent ſi nos Auteurs ont eu raiſon d'avancer que *le Syſtême de* Spinoſa *a été ſuffiſamment refuté, même par les plus faibles de ſes adverſaires*, & de prétendre qu'il *porte ſa réfutation avec lui*. Le Comte de *Boulainvilliers* avoit étudié cette matière à fond, il en connoiſſoit mieux que perſonne le fort & le foi-

(*a*) Ibid. pag. 173. Je cite ici les propres termes du Journaliſte dont je viens de parler.

foible; c'étoit un génie ſupérieur, très capable de débrouiller par ſa grande capacité les ſubterfuges d'un mauvais Raiſonneur, & de diſſiper les ténèbres dont un Auteur auroit tâché d'envéloper ſon Syſtême pour mieux cacher ſes allures & ſes fauſſes démarches. Cependant c'eſt ce même Comte qui reconnoit ici qu'*il n'a encore trouvé aucune Réfutation de* Spinoſa *qui le ſatisfit*. Ainſi, à qui doit-on ajouter foi? A nos Auteurs, ou au Comte de *Boulainvilliers*? *Spinoſa* eſt-il terraſſé & vaincu, ou ne l'eſt-il pas? La victoire, chantée tant de fois & par tant de grands Philoſophes contre ce Matérialiſte, eſt-elle réelle, ou n'eſt-elle qu'imaginaire?

Qu'il eſt triſte de ne ſavoir encore à quoi s'en tenir ſur un article de cette importance! Toute la Nature prêche qu'il y a un Dieu, Créateur de l'Univers & de tout ce qu'il renferme: un Philoſophe entreprend de renverſer cette idée, il ôſe avancer que la Matière même eſt Dieu, qu'elle eſt éternelle, infinie; bientôt on voit s'élever contre lui une foule d'Auteurs qui l'attaquent de toutes parts, & après bien des combats & des aſſauts, on ſe trouve réduit à dire qu'on n'a pas fait voir le défaut eſſentiel de ce Syſtême monſtrueux, en un mot qu'on ne l'a pas compris, & que par conſéquent il reſte encore dans toute ſa force. Je demande ſi ce n'eſt pas s'avouer vaincu; &, puisque le Comte de *Boulainvilliers* a fait lui-même cet aveu à l'égard de ceux qui avoient attaqué *Spinoſa*, ne doit-il pas être regardé comme le plus imprudent de

tous

tous les hommes d'avoir exposé son Système au grand jour, sans l'accompagner en même tems d'une réfutation capable de convaincre les plus incrédules. C'est un grand crime de tirer de l'obscurité un poison si pernicieux sans en indiquer le remède. Tout ce qu'on peut dire de meilleur en faveur du Comte, c'est que la mort l'a prévenu: c'est au Lecteur à décider si cette raison le justifie.

La seconde opinion sur l'origine de l'Univers, c'est que *sa Substance est éternelle, quoique sa Forme ne le soit pas.* Ce sentiment a été généralement embrassé par les Anciens. Ils posoient pour fondement cet Axiome, que *rien ne sauroit être produit de rien* (*a*), d'où il tiroient cette conclusion que la création de la Matière étoit quelque chose d'absolument impossible. Nos Auteurs produisent sur cela tous les différens Systêmes que les Philosophes ont inventés, ils accompagnent leur narration de reflexions critiques, de remarques curieuses, & passent ensuite à la troisième & dernière opinion, qui donne au Monde un commencement & le suppose sujet à dissolution.

Les Mages, parmi les anciens Perses, reconnoissoient que le Monde a été créé de Dieu, & leurs successeurs sont encore aujourdhui dans le même sentiment; mais ne sachant comment rendre raison de l'origine du Mal, ils admettoient deux Principes, un bon Esprit ou Dieu, & un Esprit mauvais; le prémier comme origine de

(*a*) Ex nihilo nihil.

tout Bien, & l'autre comme auteur de tout Mal. Les Perſans modernes ont une Tradition particulière, qu'ils prétendent avoir reçue de *Zoroaſtre*, ſavoir que Dieu a créé le Monde, non en ſix jours naturels, mais en ſix tems de différente longueur, qui font en tout trois cens ſoixante-cinq jours, ou une année complète. Les anciens Philoſophes Indiens, appellés Brachmanes par les Grecs, croyoient que le Monde eſt créé & périſſable, étant ſujet à être ſucceſſivement détruit & renouvellé: que les Principes de toutes choſes étoient différens, mais que la formation du Monde avoit commencé par de l'Eau (*a*), & que la bonté de Dieu (*b*) étoit la cauſe qui l'avoit porté à créer toutes choſes. Les Bramins modernes, leurs ſucceſſeurs, ſont auſſi dans ces mêmes ſentimens; mais leur Doctrine eſt raportée avec une ſi grande variété, qu'il eſt très difficile d'expoſer d'une manière bien préciſe ce qu'ils penſent ſur cette matière.

Les Chinois ſont depuis longtems infectés d'Athéisme; mais avant que d'être Idolâtres, ils reconnoiſſoient un Dieu ſuprême, de nature ſpirituel, éternel, tout-puiſſant, Seigneur du Ciel & de la Terre, & gouvernant tout par ſa providence. Cette opinion n'eſt aujourdhui ſuivie que par très peu de perſonnes; &, de la manière que nos Auteurs expoſent la Création, ſuivant le Syſtême de ces Peuples, on trouve que l'idée qu'ils s'en ſont formée eſt tout-à-fait bizarre

(*a*) Megaſthenes apud Strab. *Lib.* XV. *pag.* 713.
(*b*) Voyez *Philoſt.* dans la Vie d'*Apollonius*, p. 142.

bizarre & abſurde: peut-être ce Syſtême paroîtroit-il plus raiſonnable & moins ridicule, ſi on étoit imbu dès l'enfance d'une pareille Doctrine, car l'éducation a une prodigieuſe influence ſur tous les hommes en fait de Croiance & de Religion. Chaque Individu, qui ſe trouve ſur la Terre, ſe regarderoit comme un monſtre d'abſurdité, s'il refléchiſſoit un moment ſur lui-même avec les idées d'un autre; il ne ſe reconnoitroit plus.

Nous ne dirons rien du Syſtême de *Moïſe* ſur la Création, parce que nous le ſuppoſons connu de tous nos Lecteurs. Nos Auteurs expoſent enſuite l'Hypothèſe de *Descartes*, & celles de „deux ſavans hommes de notre tems, dont „ l'un a excellé par la beauté de ſon Imagina„ tion & de ſon Stile, & l'autre par la force „ de ſon génie". Ces deux *ſavans hommes* ſont le Docteur *Thomas Burnet* & Mr. *Whiſton*. Ils ne paroiſſent pas faire grand cas de l'Hypothèſe de *Descartes*, qu'ils prétendent avoir été *renverſée de fond en comble* par quelques-unes des objections qu'on a formées contre elle. „ On a „ prouvé, *diſent-ils*, que les trois Elémens de „ *Descartes*, & particulièrement la matière ſub„ tile du prémier, étoient des chimères, & ſes „ Tourbillons contraires à la nature des choſes: „ ſa ſuppoſition que tout eſt *plein*, eſt évidem„ ment fauſſe, pour ne rien dire des abſurdités „ qui naiſſent de l'opinion que l'Espace & la Ma„ tière ſont la même choſe (*a*)".

(*a*) Voyez *Newton*, Principia, Lib. II, Prop. 38, 40, 53, &c. Ejusdem Optic. pag. 311, 342, &c. & Notas S. *Clarke* ad *Rohaulti* Phyſ. Part. I. C. VIII, & XII, & Part. II, C. 25, &c.

Il me ſemble que nos Auteurs décident un peu trop légèrement. *Descartes* n'eſt point encore tout-à-fait vaincu, il a d'illuſtres défenſeurs, & les raiſons qu'ils allèguent en faveur de ſon Syſtême ne permettent pas qu'on le traite de *chimérique*. Mr. l'Abbé *de Molières*, qui s'eſt déclaré Cartéſien, a pris la défenſe des Tourbillons, & en a expoſé la Théorie (*a*) de la manière dont elle devoit l'être pour prévenir du moins les plus grandes difficultés. Il prétend en effet avoir répondu, dans un de ſes Mémoires (*b*), à une des plus formidables objections de Mr. *Newton* & de ſa nombreuſe Secte, & je ne ſache pas qu'on ait encore détruit ce qu'il a avancé à ce ſujet. Quant à ce que diſent nos Auteurs, que la *ſuppoſition* de Descartes *que tout eſt plein*, eſt *évidemment fauſſe*, le même Mr. *de Molières* a publié un autre Mémoire (*c*), où il explique mécaniquement dans le Syſtême du *Plein* les Loix aſtronomiques des viteſſes des Planètes dans leurs Orbes. C'eſt aux Newtoniens à faire voir le foible & le peu de fondement de cette explication ; & juſqu'à ce qu'ils l'aient fait d'une manière ſatisfaiſante, ils ne ſeront pas en droit de prétendre, & encore moins d'avancer ſans détour & ſechement, que la ſuppoſition que tout eſt *plein*, eſt *évidemment fauſſe*.

Joignez

(*a*) Voyez l'*Hiſtoire* & les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, & ſur-tout les *Années* 1728, 1729, 1733.

(*b*) Ibid. *Année* 1729.

(*c*) Ibid. *Année* 1733.

Joignez à tout cela ce que Mr. *de Fontenelle* nous aprend (*a*) dans l'Extrait qu'il a donné d'un Mémoire de Mr. Caſſini, *ſur l'accord des deux Loix de* Képler *dans le Syſtême des Tourbillons*. Voici les propres paroles de cet illuſtre Académicien. „ Une grande objection, & des „ plus rédoutables contre les Tourbillons Car„ téſiens, eſt que l'on voit des Comètes qui ſe „ meuvent contre la direction du mouvement „ de ces Tourbillons. Mr. *Caſſini* a fait voir „ en 1730, par l'exemple d'une Comète qu'il „ obſerva, qu'elles pourroient, auſſi bien que „ les Planètes, paroître quelquefois ſe mouvoir „ contre le Tourbillon, ou être retrogades ſans „ ceſſer jamais d'être directes. Par-là *le Vuide „ Newtonien ſeroit détruit, & le Plein Carté„ ſien rétabli*. Mr. *Caſſini* a montré en 1735 „ que les rotations des Corps Céleſtes ſont dif„ férentes, à ce qu'il paroit, de la prémière Loi „ de *Képler*, s'y peuvent ramener. Enfin, il „ montre ici l'accord des deux Loix de *Képler* „ ſur un point où leur oppoſition ſembloit ma„ nifeſte. Il ne doit point être queſtion ici de „ Mr. l'Abbé *de Molières*, dont nous avons „ ſouvent parlé, à l'occaſion de tout ce qu'il a „ fait ou pour défendre, ou pour affermir le „ Syſtême Cartéſien ; mais autant qu'on peut „ juger d'un avenir auquel les accidens de la „ fortune ont moins de part qu'à tout autre, „ la fin de la guerre pourroit être avantageuſe „ à ce Syſtême".

(*a*) Ibid. *Année* 1736.

Vous voyez donc par-là que l'Hypothèse de *Descartes* n'eſt point encore *renverſée de fond en comble*, comme le prétendent nos Auteurs, & qu'ils n'auroient pas dû prononcer ſa ſentence de condamnation, ſans avoir réfuté auparavant ce que nous venons d'alléguer. Tout ce qu'a dit *Newton* en faveur du *Vuide* ne doit pas être regardé comme démontré, juſqu'à ce qu'on ait fait voir que tout ce que Mr. *de Molières* a avancé pour défendre & ſoutenir le Syſtême du *Plein*, n'eſt point du tout ſoutenable.

Nos Auteurs, en expliquant la Création telle qu'elle eſt racontée par *Moïſe*, agitent une queſtion fort curieuſe touchant la formation des Animaux. Ils demandent, *ſi tous les Animaux qui ont déja été, ou qui ſeront dans la ſuite, ont d'abord été actuellement créés de Dieu: ou bien ſi cet Etre ſuprême a donné à chaque Eſpèce d'Animaux une faculté générative qui produiſe de nouveaux Individus dans leurs Corps.* Le prémier de ces ſentimens, adopté par quelques Philoſophes, leur paroit le plus vraiſemblable, parce qu'il eſt le plus propre à rendre à Dieu l'honneur qui lui appartient: car, ſi l'on accorde aux Animaux la faculté de produire de nouveaux Individus, on leur attribue préciſément ce que Dieu a fait dans la prémière formation, avec la ſeule différence, que Dieu a fait la choſe dans un inſtant, & que les Créatures ont beſoin d'un tems plus conſidérable. D'ailleurs les Animaux, qui en engendrent d'autres, ne ſauroient être Cauſe efficiente dans la formation & dans la nutrition du Fœtus, parce que c'eſt un ouvrage qui

qui demande un art & une intelligence que les Brutes n'ont pas; &, pour dire le vrai, l'Homme lui-même n'entend rien à la génération de ceux de ſon Eſpèce. De plus il eſt fort probable, pour ne pas dire certain, que la plupart des Animaux ont en eux-mêmes, dès le commencement, les Semences ou les Oeufs de tous les Jeunes qu'ils produiſent dans la ſuite; &, lorsque ces Oeufs ſont une fois épuiſés, l'Animal devient ſtérile. On a remarqué que les Femelles de tous les Quadrupèdes Vivipares ſont produites avec leurs Teſticules ou Ovaires, & que les Femelles des Oiſeaux ont auſſi une eſpèce d'Ovaire, qui contient les Semences de tous les Oeufs qu'elles pondront jamais. Or, ſi les Animaux avoient le pouvoir de produire de nouveaux Individus de leur Eſpèce, ils n'auroient pas eu beſoin d'en avoir dans eux-mêmes une ſi grande proviſion. Cela poſé, voici de quelle manière raiſonnent les Philoſophes qui ſoutiennent ce ſentiment. Suppoſons que Dieu ait créé au commencement deux Animaux, l'un mâle, & l'autre femelle; la femelle a dû être créée avec ſes Ovaires, qui contenoient, autant de Semences ou d'Oeufs, qu'elle devoit produire de Petits. Il eſt donc clair, que non ſeulement le prémier couple d'Animaux avoit été actuellement créé, mais auſſi leur prémière génération. On peut appliquer le même raiſonnement à la poſtérité de cette nouvelle Génération, & ainſi de ſuite à toutes les Générations qui ſe ſuivront juſqu'à la fin du Monde.

Je conviens avec nos Auteurs que le Syſtême qu'ils

qu'ils produiſent ici ſur la formation des Animaux, & qu'ils paroiſſent adopter, eſt le plus probable, & celui qui ſatisfait le mieux aux grandes difficultés dont cette matière eſt ſuſceptible. Je remarquerai cependant, que, parmi les raiſons qu'ils allèguent, il y en a qui ne ſont que des raiſons de convenance, & d'autres que l'on ne doit regarder que comme de ſimples probabilités. Je ne vois, par exemple, nul inconvénient d'*accorder aux Animaux la faculté de produire de nouveaux Individus*, pourvu que l'on ſuppoſe qu'ils n'agiſſent alors que comme des Cauſes ſecondes, & qu'ils ont reçu cette faculté de Dieu même. Mais, dira-t-on, la *formation du Fœtus eſt un ouvrage qui demande un art & une intelligence que les Brutes n'ont pas.* J'en conviens. Ni les Brutes, ni l'Homme même ne comprennent rien à ce myſtère; mais ne ſe paſſe-t-il pas dans les Animaux une infinité de choſes qui ne ſont que l'effet du mécanisme dont Dieu ſeul eſt l'Auteur. Le Poulet n'entend rien à la formation du Sang; cependant le Sang ſe forme dans ſon corps à l'aide des reſſorts que Dieu y a mis. Il n'y a point d'Homme qui puiſſe jamais former, hors de lui, une ſeule goute de Sang; cependant ce Sang ſe forme tous les jours dans ſon corps, ſans qu'il ſache ni qu'il puiſſe comprendre comment ſe fait cette formation.

Pourquoi une fleur eſt elle ornée de tant de différentes couleurs? Pourquoi les différentes parties d'une même Plante ont-elles ſouvent différentes odeurs, différens gouts. Pourquoi l'une

de

de ces parties eſt-elle amère, tandis que l'autre eſt douce ; & pourquoi l'une frappe-t-elle ſi agréablement l'odorat, tandis que l'autre a une odeur très desagréable ? La Plante, à meſure qu'elle s'eſt formée, a-t-elle ſçu ce qu'elle faiſoit ? Non ſans doute. Quelle eſt donc la cauſe de cette grande variété de couleurs, & de cette grande différence dans le gout & l'odeur des différentes parties d'une même Plante ? La ſeule organiſation & le ſeul mécanisme de cette Plante. Si donc le Corps humain peut être la Cauſe efficiente du Sang & des autres humeurs, en conſéquence de la ſtructure particulière de ſes parties, oſerez-vous aſſurer qu'il ne puiſſe être auſſi la Cauſe efficiente du Fœtus, en conſéquence de la faculté que Dieu a miſe en lui de produire ſon ſemblable ?

Encore une remarque ſur cette belle queſtion de Phyſique, remarque que je fais d'autant plus volontiers, que je crois que nos Auteurs pourroient bien être dans l'erreur, faute d'avoir conſulté les Naturaliſtes modernes. Ils avancent, & cela ſans aucune preuve, que *les Femelles de tous les Quadrupèdes vivipares ſont produites avec leurs Teſticules ou Ovaires, & que celles des Oiſeaux ont chacune auſſi une eſpèce d'Ovaire, qui contient les Semences de tous les Oeufs qu'elles pondront jamais.* Je veux bien leur accorder que toutes les Femelles ont des Ovaires, que les Oeufs ſe trouvent enveloppés dans ces Ovaires, & que l'Embryon même ou le Fœtus ſe développe dans ces Oeufs, dont il rompt enſuite les membranes lorſqu'il eſt devenu un Animal parfait.

fait. *Mais je demande* si ces Fœtus viennent du Mâle ou de la Femelle ; s'ils sont originairement dans l'Oeuf, ou dans cette humeur que l'on nomme la Semence du Mâle.

Le célèbre *Malpighi* a démontré qu'il n'y a dans l'Oeuf de Poule aucune trace de Fœtus avant l'accouplement ; & qu'il s'y trouve toujours lorsque l'Oeuf a été duement fécondé par l'action du Coq. D'ailleurs *Hartsoeker* & *Letzuenhoek* ont fait voir que les descendans de chaque Homme & de chaque Animal, se trouvent en petit & comme en mignature dans la Semence bien conditionnée de chaque Homme, & que dans l'accouplement des deux Sexes ces premiers *Rudimens* de Race humaine vont se joindre à un ou plusieurs Oeufs de la Femme, qu'ils pénètrent & traversent ses membranes, pour aller s'y loger à l'endroit où ils doivent se développer & prendre leur accroissement. Suivant cette Hypothèse, que l'on appuie d'assez bonnes preuves, le Fœtus réside originairement dans la Semence du Mâle des Animaux, & non dans l'Oeuf de la Femelle.

Je ne saurois quitter cette matière, sans faire encore remarquer une petite contradiction où nos Auteurs sont tombés. Elle est tout-à-fait sensible. La voici. Ils disent (*a*), en parlant de la formation de l'Homme, que *les Animaux qui en engendrent d'autres, ne sauroient être Cause efficiente dans la formation & dans la nutrition du Fœtus* ; & cependant cinq pages après ils en-

(*a*) Tom. I. pag. 72, lig. 5, *& suiv.*

enſeignent, en parlant de l'Ame humaine, que Dieu a laiſſé la formation de nos corps aux Cauſes ſecondes. Voici leurs propres termes (*a*). *Il eſt plus raiſonnable de croire que, quoique Dieu ait commis la formation de nos Corps aux Cauſes ſecondes, il a pourtant reſervé la production de nos Ames à lui-même.* Je demande ſi ces deux paſſages ne ſe détruiſent pas, & ſi deux propoſitions de cette nature ne ſont pas contradictoires. Là nos Auteurs établiſſent que Dieu a créé & formé dès le commencement tous les Hommes & tous les Animaux; & ici ils diſent nettement que cette formation eſt l'effet des Cauſes ſecondes, d'où il réſulte néceſſairement, qu'elle n'a point été faite d'abord par Dieu même, & qu'elle ne ſe fait qu'à meſure que les Cauſes ſecondes agiſſent; ce qui eſt contradictoire. Cette contradiction devient encore plus ſenſible, lorſqu'ils ajoutent que *Dieu a pourtant reſervé la production de nos Ames à lui-même*; par où ils donnent à entendre que Dieu n'eſt point lui-même l'Auteur de la production de nos Corps.

Voici encore une autre queſtion agitée depuis très longtems, & renouvellée par nos Auteurs. Ils demandent ſi les Ames de tous les Hommes ont été créées à la fois, avec celle d'*Adam*, chacune d'elle devant être unie au corps particulier qui lui ſeroit préparé dans la ſuite; ou bien, ſi elles ſont créées ſucceſſivement, & à meſure que les Corps qu'elles informent en ont beſoin. Après avoir raporté ſur cette queſtion l'opinion de

(*a*) Ibid. pag. 76, 77.

de quelques anciens Philoſophes, des Mahométans & des Juifs, ils paroiſſent ſe déclarer en faveur du ſentiment de la création ſucceſſive des Ames, qu'il prétendent *n'être rien moins que deſtitué de vraiſemblance.* Ils ne s'étendent pas beaucoup ſur les raiſons qui les portent à préférer cette Hypothèſe à toute autre ; peut-être parce qu'il n'y en a effectivement pas beaucoup à alléguer. Une ſeule ſuffiroit, ſi elle étoit bonne. Quoiqu'il en ſoit, voici toutes leurs preuves. *Pourquoi*, diſent-ils, *nous imaginerions-nous, que Dieu a employé dans un moment toute ſa puiſſance créatrice, pour reſter enſuite ſpectateur oiſif des effets qui réſulteroient des cauſes qu'il a produites* (*a*)? *Et comment ſe pourroit-il faire, ſi nos Ames avoient exiſté autrefois, que nous euſſions ſi parfaitement perdu la mémoire de tout?*

Quelle idée le Lecteur ſe forme-t-il de ces raiſons? Il y a lieu de douter qu'il puiſſe les trouver bonnes. Nos Auteurs ſemblent craindre que Dieu ne reſte oiſif, s'il n'eſt occupé à créer chaque jour de nouvelles Ames. Cette crainte me paroit aſſez mal fondée. Je voudrois bien ſavoir ce que faiſoit Dieu avant la création de l'Univers. On ne peut pas dire qu'il étoit alors occupé à créer. Que faiſoit-il donc? Dira-t-on qu'il étoit oiſif, comme on devroit le ſuppoſer ici, ſi la raiſon alléguée par nos Auteurs pouvoit avoir lieu. D'ailleurs, on donne par-là à entendre que Dieu a beſoin d'occupation pour

(*a*) Cudworth, *Intell. Syſt.* pag. 44, *& ſuiv.*

pour être heureux, ce qu'on n'oseroit penser d'un Etre, qui se suffit à lui-même, & qui n'a nullement besoin des Créatures pour jouir de la félicité qu'il possède.

Mais, dira-t-on, *si nos Ames ont existé autrefois, comment ont-elles si parfaitement perdu la mémoire de tout?* Belle demande! On pourra répliquer, qu'on n'en sait rien; mais parce que ces Ames ne se ressouviennent de rien, prouve-t-on par-là qu'elles n'existoient pas alors? Je demande à mon tour à nos Auteurs, si l'Enfant dans le ventre de sa Mère n'a pas une Ame, du moins pendant les derniers mois de la grossesse? Ils ne sauroient en disconvenir. Je leur demande encore, s'il y a dans le Monde un seul homme qui se ressouvienne de ce qu'il a pensé dans le sein de sa Mère. Ils ne diront pas qu'il y en ait, parce qu'il n'y en a effectivement aucun. Donc l'Ame peut avoir existé & séjourné longtems dans un Corps, sans qu'elle se ressouvienne pour cela dans la suite de ce qu'elle y a fait, des sensations qu'elle y a eues, & des pensées dont elle peut s'y être occupée. Qui sait d'ailleurs si les Ames emprisonnées dans les Germes humains peuvent penser? Qui a jamais demontré qu'une Ame ne puisse exister sans penser? A quoi penseroient-elles, envelopées comme elles le sont dans ces Germes, dont les organes sont peut-être sans action? Plusieurs Philosophes prétendent que toutes nos idées nous viennent par les Sens. Mais les Sens de ces Germes ne sont point encore développés, leurs organes sont trop concentrés, & ne sauroient peut-être encore

core communiquer à l'Ame le moindre ſenſation. En vérité, le pauvre Eſprit humain ſe perd dans ces ſortes de recherches remplies de ténèbres & d'obſcurités.

J'avois deſſein de donner encore ici le précis de quelques autres recherches que font nos Auteurs ſur diverſes queſtions non moins curieuſes que les précédentes; mais comme je crains de m'étendre au-delà des bornes que me preſcrivent les loix de ce Journal, je me dispenſerai d'entrer dans aucun détail de ce qu'elles contiennent, d'autant plus que je les ai déja indiquées ci-deſſus au commencement de cet Extrait. Je remarquerai ſeulement que nos Auteurs font ſur toutes ces queſtions mille remarques curieuſes & intéreſſantes, qui leur donnent lieu d'étaler leur profonde érudition.

Nous donnerons dans le Volume ſuivant de cette Bibliothèque l'Extrait des deux autres Tomes de cet Ouvrage, dont on peut déja ſe former une idée, ſuivant le précis que nous en avons éxpoſé ci-deſſus. Comme le troiſième ne paroit que depuis peu, & qu'il eſt moins connu du Public que les deux prémiers, nous croions devoir avertir ici, qu'il répond parfaitement à l'idée avantageuſe que des perſonnes éclairées ſe ſont d'abord formée de cet excellent Ouvrage. On y trouve, en effet, une grande variété de ſujets; beaucoup de queſtions curieuſes & intéreſſantes; d'excellentes deſcriptions de Païs, de Villes, & de Bâtimens; des recherches, en grand nombre, ſur l'Antiquité, le Gouvernement, les Loix, la Religion, les Coutumes,

tumes, les Arts, les Sciences & le Commerce des Peuples dont il eſt parlé dans le corps de l'Ouvrage; enfin, quantité de remarques importantes qui concernent l'Hiſtoire Naturelle, la Géografie, la Littérature, & la plupart des autres Sciences. Il y a des Livres qui ne ſont lus & ne peuvent l'être avec fruit & plaiſir que de très peu de Savans, celui-ci a l'avantage de pouvoir être mis entre les mains de tout le monde, ſans qu'il y ait lieu de craindre qu'on lui faſſe un mauvais accueil: ſa grande variété fournit dequoi contenter tous les gouts, & il faudroit être bien ennemi de la lecture pour n'être pas tenté de profiter de tant d'objets agréables que celle-ci préſente à l'eſprit, ſans exiger de lui qu'une attention médiocre & dont presque tous les hommes ſont capables.

ARTICLE IX.

OUVRAGES *de* POLITIQUE *&* MORALE *de Mr. l'Abbé de* SAINT PIERRE, *de l'Académie Françoiſe.* Tome XV. *in* 8. *pagg.* 446. A *Rotterdam*, chez *Jean Daniel Beman*, 1740.

L'Excellent homme que Mr. l'Abbé *de Saint Pierre!* Pluſieurs Citoiens comme lui dans chaque Etat y feroient naitre bientôt la paix, l'union & la concorde. On en verroit bannir pour toujours les funeſtes guerres de Religion,

les disputes éternelles & opiniâtres de ces fougueux Théologiens qui portent par-tout le feu de la discorde & de la diviſion. Plus de vaines altercations ſur des mots, ſur des riens, ou du moins ſur des matières qu'on n'éclaircira jamais. Les bons Huguenots pourroient reſter en France pour y jouir en paix de leurs biens & y exercer tranquilement leur Religion. Les Dragons ne les forceroient plus, le poignard à la main & par une barbarie ſans exemple, à renoncer à la Religion de leurs Pères, pour éviter le triſte ſort d'aller finir leurs jours aux Galères ou dans le fond d'un Cachot. On n'auroit plus de guerres avec ſes Voiſins, parce que chaque Prince, chaque Souverain, chaque Etat, ſe contenteroit de ce qu'il poſſède actuellement, & n'auroit plus cette folle paſſion de faire des conquêtes, & de ravir à autrui par la force, la violence, & l'artifice, ce qui ne lui apartient pas. Des Juges intègres, la balance de la Juſtice & de l'Equité à la main, termineroient tous les différends.

Mr. l'Abbé de *St. Pierre* ne doit pas être mis au rang de ces Eccléſiaſtiques, qui faiſant profeſſion de convertir & de réformer le Genre-humain, ne prêchent que la Charité & la pratique des bonnes œuvres, tandis qu'ils ſont eux-mêmes ſans humanité, ſans compaſſion, & qu'ils perſécutent impitoyablement & à outrance tous ceux qui refuſent d'adopter leurs opinions. La Charité & la Tolérance ſont les deux Vertus que notre Abbé recommande le plus dans ſes Ouvrages, & qu'il pratique, en même

même tems. A l'égard de ſa Charité, je raporterai ici un fait digne d'être imité, atteſté par Mr. *de Fontenelle* ſon compatriote & un de ſes plus anciens amis. Ce fait ſe trouve dans l'*Eloge* (*a*) que cet illuſtre Académicien a fait de Mr. *Varignon*, à qui notre Abbé rendit le ſervice ſignalé dont nous allons faire mention. Nous nous ſervirons pour cet effet des propres paroles de l'Auteur même de cet Eloge; car on ne ſauroit ni abréger ce qu'il dit, ni le dire en d'autre termes, ſans priver le Lecteur de ce qu'il y a de beau, de fin, & de ſpirituel dans ce récit.

„ Mr. *Varignon*, dit Mr. *de Fontenelle*, al-
„ loit ſouvent diſputer à des Thèſes dans les
„ Claſſes de Philoſophie (*b*), & il brilloit fort
„ par ſa qualité de bon Argumenteur, à laquel-
„ le concouroient & le caractère de ſon eſprit,
„ & ſa conſtitution corporelle, beaucoup de
„ force & de netteté de raiſonnement d'un cô-
„ té, & de l'autre une excellente poitrine, &
„ une voix éclatante. Ce fut alors que Mr.
„ l'Abbé de *St. Pierre*, qui étudioit en Philo-
„ ſophie dans le même Collège, le connut.
„ Un gout commun pour les choſes de raiſon-
„ nement, ſoit Phyſiques, ſoit Métaphyſiques,
„ & des diſputes continuelles, furent le lien de
„ leur amitié. Ils avoient beſoin l'un de l'autre
„ pour

(*a*) Voyez l'*Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences*, an. 1722.

(*b*) A Caen, Ville de ſa naiſſance.

„ pour approfondir, & pour s'assurer que tout „ étoit vu dans un sujet. Leurs caractères dif„ férens faisoient un assortiment complet & „ heureux, l'un par une certaine vigueur d'idées, „ par une vivacité féconde, par une fougue de „ raisons, l'autre par une analyse subtile, par „ une précision scrupuleuse, par une sage & in„ génieuse lenteur à discuter tout.

„ Mr. l'Abbé de *St. Pierre*, pour jouir plus „ à son aise de Mr. *Varignon*, le logea avec lui, „ & enfin toujours plus touché de son mérite, „ il résolut de lui faire une fortune, qui le mît „ en état de suivre pleinement ses talens & son „ génie. Cependant cet Abbé, Cadet de Nor„ mandie, n'avoit que 1800 liv. de rente: il „ en détacha 300, qu'il donna par Contrat à „ Mr. *Varignon*. Ce peu, qui étoit beaucoup „ par raport au bien du Donateur, étoit beau„ coup aussi par raport aux besoins & aux dé„ sirs du Donataire. L'un se trouva riche, & „ l'autre encore plus d'avoir enrichi son ami.

„ L'Abbé persuadé qu'il n'y avoit point de „ meilleur séjour que Paris pour des Philosophes „ raisonnables, vint en 1686 s'y établir avec „ Mr. *Varignon* dans une petite maison du Fau„ bourg *St. Jaques*. Là ils pensoient chacun „ de son côté, car ils n'étoient plus tant en „ communauté de pensées; l'Abbé, revenu des „ subtilités inutiles & fatigantes, s'étoit tourné „ principalement du côté des réflexions sur „ l'Homme, sur les Mœurs, & sur les princi„ pes du Gouvernement. Mr. *Varignon* s'étoit „ totalement enfoncé dans les Mathématiques.

„ J'é-

„ J'étois leur compatriote, & allois les voir „ assez souvent, & quelquefois passer deux ou „ trois jours avec eux; il y avoit encore de la „ place pour un survenant, & même pour un „ second, sorti de la même Province, aujourd- „ dhui l'un des principaux Membres de l'Aca- „ démie des Belles-Lettres, & fameux par les „ Histoires qui ont paru de lui. Nous nous „ rassemblions avec un extrême plaisir, jeunes, „ pleins de la prémière ardeur de savoir, fort „ unis, &, ce que nous ne comptions peut- „ être pas alors pour un assez grand bien, peu „ connus, &c."

Ce service rendu à Mr. *Varignon* par un jeune homme qui n'avoit rien de trop, nous donne une idée tout-à-fait avantageuse du caractère bienfaisant de l'Abbé de *St. Pierre;* & les autres traits que nous avons ajoutés à celui-là servent à nous faire mieux connoitre un homme qui ne sauroit trop l'être, & qui mérite l'estime & la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent au bonheur de la Société. On a déja donné, dans cette Bibliothèque, tant d'Extraits des Ouvrages de cet excellent Auteur, sans rien dire de ce qui le concerne plus particulierement, que j'ai cru devoir le faire connoitre par un endroit qui prouve sensiblement, qu'il met lui-même en pratique ce qu'il recommande le plus dans ses Livres, la *Charité* & la *Bienfaisance*. J'ai cru devoir témoigner par-là ma reconnoissance à un homme qui affectionne si fort le Genre-humain, qui ne travaille que pour le rendre plus heureux; & je suis d'ailleurs ravi d'avoir

prévenu à cet égard les Journaliſtes qui ont donné les Extraits des autres Volumes qui ont paru avant celui que je viens d'annoncer, & dont il faut maintenant rendre compte au Public. A force de faire parler cet homme divin, nous ſerons peut-être portés à parler comme lui, & peut être auſſi que ces tems heureux viendront, que nous agirons enfin conformément aux principes qu'il enſeigne, & qu'il tâche ſi fort d'inculquer. L'eſprit de l'homme ſaiſit aſſez naturellement le vrai, lorsqu'il n'eſt point prévenu par quelque préjugé de naiſſance, mais le plus difficile eſt de paſſer de la ſpéculation à la pratique.

Ce Quinzième Tome des Ouvrages de Mr. l'Abbé de *St. Pierre* eſt partagé en pluſieurs Titres, qui contiennent ou de nouveaux ſujets qu'il n'avoit point encore traités, ou des matières dont il avoit déja parlé dans les Volumes précédens, mais qui avoient encore beſoin de quelques éclairciſſemens. La matière ſur laquelle roule le prémier Titre eſt des plus importantes, & il faut bien qu'elle le ſoit, puiſqu'il n'y a guère de Juriſconſultes qui n'en ait fait mention. La voici.

Règle pour diſcerner le Droit du Tort, le Juſte de l'Injuſte, entre Nation & Nation.

Mr. l'Abbé de *St. Pierre*, pour donner une idée de la Règle qu'il établit ici, fait une ſuppoſition des plus ſimples, & qui ne laiſſe aucun lieu de douter de quel côté ſe trouve la juſtice dans

dans le cas qu'il allègue pour exemple. Il suppose deux voisins, Chefs de Famille, qui demeurent sous deux Souverainetés différentes, un François & un Allemand: ils n'ont aucune Loi commune, aucun Juge commun. Le François prête son Cheval à l'Allemand pour deux jours; le quatrième jour le François redemande son Cheval; l'Allemand le refuse. Tous ceux, qui connoissent le fait, jugent & disent que le François a raison, qu'il a droit de redemander son Cheval, & que par conséquent la justice est de son côté. On convient, au contraire, que l'Allemand a tort de le refuser, & que son refus est très injuste, quoiqu'il allègue qu'il en a encore besoin.

Tous les hommes, de quelque Nation qu'ils soient, porteront sur cette question le même jugement. Pourquoi cela? C'est, dit notre Abbé, que tous les hommes ont naturellement l'idée du Droit & du Tort, d'une action innocente & permise, d'une action mauvaise & injuste, & cela avant que d'avoir une idée d'aucune Loi, ni d'aucun Législateur. Cette même idée nous tient lieu de règle pour juger des actions humaines, elle nous tient aussi lieu de Loi de la part de l'Auteur de la Nature, & voila pourquoi on peut l'appeller *Loi de la Nature, Loi Naturelle.*

Le Droit ne dépend ni de la supériorité des forces, ni du succès des armes. Personne ne doute de cette vérité. Il suit donc delà que le Souverain qui a reçu du Souverain son voisin une offence, une injure, un domage, est en

droit d'en demander réparation ou dédommagement. Cette prémière règle de voisinage, qu'il faut observer, sous peine d'être regardé comme injuste, comme mauvais voisin, est elle-même la prémière maxime de notre plus grand intérêt: elle est le fondement de toute Société, puisque si chacun vouloit faire du mal à son associé, il n'y auroit plus de Société, & l'on se trouveroit toujours environné d'ennemis.

Ce qui démontre que l'origine de ce Droit entre Souverain & Souverain, n'est autre chose que cette prémière Loi non écrite, c'est que l'homme le plus puissant, le plus fort, qui abuse de la supériorité de sa force & de sa puissance, n'est pas réellement plus fort lui seul que tous les autres ensemble, & ne conserve pas même toujours cette supériorité de force, ni contre les mêmes hommes, ni contre leur postérité. Le plus foible, qui est opprimé, peut devenir un jour supérieur en ruses, & armer d'autres, opprimés comme lui, pour le tuer. Il arrive même souvent que le plus fort tombe lui-même dans l'affoiblissement, & il voit alors, mais trop tard, qu'il eût été de sa prudence d'avoir toujours été juste. *Tibère*, *Néron*, & tant d'autres Tyrans ont-ils toujours été les plus forts? N'ont-ils pas péri misérablement par de plus foibles, animés par ces mêmes injustices dont ils leur avoient donné l'exemple. Voila en substance tout ce que dit Mr. l'Abbé de *St. Pierre* sur cette importante matière.

Puisque ce Journal est un de ces Ouvrages où il est permis de donner quelquefois l'essor à

son

son esprit, d'approuver & de critiquer, suivant que l'occasion s'en présente, de raporter le pour & le contre avec impartialité, & enfin de faire voir le fort & le foible d'une Hypothèse ou d'un Raisonnement, je profiterai ici de mon droit de Journaliste pour faire quelques objections contre le principe que notre Auteur vient d'établir, & qu'il regarde comme très évident & inébranlable.

Suivant Mr. l'Abbé de *St. Pierre*, *tous les hommes ont naturellement l'idée d'une action juste, quoiqu'il n'y ait aucune Loi positive qui soit commune entre eux.* Il prétend & enseigne, sans qu'il paroisse nullement craindre d'être contredit, que *nous avons tous naturellement une idée du Droit & du Tort, d'une action innocente & permise, & d'une action mauvaise & injuste, & cela avant d'avoir aucune idée d'aucune Loi, ni d'aucun Législateur.* Enfin, à l'en croire, cette idée *nous tient lieu de Loi de la part de l'Auteur de la Nature, & voilà pourquoi on peut l'appeller Loi de la Nature, Loi Naturelle.* Sa grande règle, qu'il répète en une infinité d'endroits de ses Ouvrages, & qui lui sert encore ici de base & de fondement, est celle-ci: *Ne faites point contre un autre ce que vous ne voudriez point qu'il fît contre vous, si vous étiez à sa place le plus foible, & s'il étoit à la vôtre le plus fort.*

Quoi, me direz-vous, vous ôsez entreprendre de renverser cet édifice! Vous n'y pensez pas. C'est vouloir prouver que *deux & deux ne font pas quatre*, que *le tout n'est pas plus grand que sa partie.* Y a-t-il rien de plus clair

que

que tout cela, & n'eſt-ce pas être plus que téméraire, que de s'imaginer que l'on puiſſe ſeulement ébranler une vérité ſi claire & reçue d'un conſentement ſi unanime chez tous les Peuples de la Terre ? Tout doucement, point trop de chaleur & d'animoſité dans cette petite diſpute. Raiſonnons, s'il vous plait, avec un phlegme de Philoſophe, toujours en vue de découvrir la vérité, qui eſt le but où nous viſons tous; & puis, quand j'aurai dit mes raiſons, doucement, tranquilement, & tout à mon aiſe, nous laiſſerons au Public à juger de ce différend. Mr. l'Abbé de *St. Pierre* vient d'étaler ſes preuves, ſans qu'on l'ait interrompu, je demande qu'on ait pour moi la même indulgence. Je n'exige rien de trop. Vouloir priver un Auteur de la liberté de propoſer ſes doutes, c'eſt attenter ſur le droit qu'ont tous les hommes de penſer & de parler librement, lorſqu'ils n'offenſent perſonne, & que leurs diſcours ne roulent abſolument que ſur des matières de ſimple ſpéculation.

Pour écarter toute équivoque, & empêcher que quelque Moraliſte ſevère & à mine refrognée, ne vienne me brusquer mal-à-propos, & m'imputer des choſes auxquelles je ne penſe nullement, voici comme j'établis l'état de la queſtion entre Mr. l'Abbé & moi. Je crois que toutes ces idées d'actions juſtes ou injuſtes, d'actions permiſes ou défendues, ne ſont point des idées que l'homme ait en naiſſant, ou, ſi vous voulez, des idées innées; je crois encore, & l'expérience le démontre, que toutes ces idées ne partent point de la Nature de l'homme com-

comme de leur ſource, qu'elles n'y ſont point inhérentes, & que ſi elles paroiſſent s'y développer, elles naiſſent de quelque autre principe tout différent de ceux que la Nature inſpire d'elle même ſans le ſecours de l'éducation. Enfin, cette grande règle, *de ne point faire à un autre ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit*, quelque belle, quelque excellente, quelque utile qu'elle paroiſſe, & quelque digne qu'elle ſoit en effet d'être rigoureuſement obſervée par tous les hommes, loin d'être une règle dictée par la Nature, ſemble au contraire être contredite par cette même Nature, qui ne l'obſerve guère que lorſqu'elle y eſt comme contrainte par la force de l'éducation, par la crainte, & autres motifs qui la portent à changer de route, & à reſiſter au torrent impétueux qui l'entraine vers ce qui eſt défendu par les Loix.

Voila des thèſes bien oppoſées à celles de notre Abbé; & je crois que de la manière que je viens de les expoſer, le Lecteur comprendra aiſément ce que j'entens ici par *Loi naturelle* ou *Règle de la Nature*. Reſte à donner des preuves de ce que je viens d'avancer. En voici quelques-unes.

Prenez deux Enfans, qui n'aient encore aucune éducation, aucun principe, aucune Loi, qui ne ſoient ni intimidés par la crainte du châtiment, ni encouragés par l'eſpérance de quelque récompenſe, qui ne ſoient enfin déterminés à faire ce qu'ils font que par les mouvemens que la Nature leur inſpire, par le penchant qu'ils ont dès leur naiſſance, & que je pourrois appeller

l'*Inſtinct*

l'Instinct de la Nature humaine. Montrez à ces deux enfans quelque chose qu'ils désirent l'un & l'autre passionnément, une Bague, par exemple. Donnez cette Bague au plus jeune & au moins fort de ces enfans, laissez-les ensemble, & vous verrez que le plus fort ravira bientôt au plus jeune le bijou qu'il tient dans ses mains. Vous, qui êtes le Père de ces enfans, qui ne leur avez encore inculqué aucun principe, qui ne les avez jamais portés à la Vertu ni détournés du Vice, qui ne les avez ni repris ni châtiés pour les écarts qu'ils ont faits, reprenez la Bague à votre fils aîné, rendez-la au plus jeune, punissez sévèrement le voleur, faites lui comprendre qu'il a mal fait, & menacez-le des plus rigoureux châtimens s'il retombe une autre fois dans une pareille faute. Réitérez quelques jours après la même épreuve, & vous aurez la satisfaction de voir que le souvenir du châtiment retiendra l'enfant voleur dans son devoir, sur-tout s'il se trouve en votre présence & sous vos yeux.

Que doit-on conclure de cet exemple? C'est que l'homme nait avec un penchant qui le porte naturellement à commettre une infinité d'actions injustes, & qu'il n'est retenu dans les bornes de la justice que par la crainte du châtiment. Je demande si l'inclination à voler que nous venons de remarquer dans cet enfant, n'est pas un penchant de la Nature? Personne n'en disconviendra. Il n'y a donc pas lieu de croire, comme le prétend notre Abbé, que *nous avons tous* naturellement *une idée du Droit & du*

du Tort, d'une action innocente & permise, & d'une action mauvaise & injuste, & cela avant d'avoir aucune idée d'aucune Loi ni d'aucun Législateur.

Vous me direz que dans l'homme la Nature est corrompue, qu'il fait souvent le mal qu'il condamne, & qu'il agit contre ses idées. Je vous répons que c'est supposer ce qui est en question. Qui vous a appris que ces idées d'une action juste ou injuste sont des idées qui viennent de la Nature? Je dis qu'elles viennent de l'éducation, ce sont des idées aquises, & nullement des idées naturelles, & indépendantes des Loix. „ C'est une chose bien étrange, dit „ Mr. *Locke* (*a*), & tout-à-fait contraire à la „ Raison, de supposer que des Principes de „ pratique, qui se terminent à de pures spécu„ lations, soient innés. Si la Nature a pris la „ peine de graver dans notre Ame des Princi„ pes de pratique, c'est sans doute afin qu'ils „ soient mis en œuvre; & par conséquent ils „ doivent produire des actions qui leur soient „ conformes, & non pas un simple consente„ ment qui les fasse recevoir comme véritables".

Voulez-vous quelque chose de plus précis, & qui renverse de fond en comble le grand principe de notre Auteur. C'est qu'il n'y a aucune règle de Morale, aucune Principe de pratique, quelque simple qu'il paroisse, qui soit évident par lui-même. Je me servirai encore ici

(*a*) Essai Philosophique, &c. *Liv.* I. *Chap.* II. *pag.* 26.

ici de l'autorité du même Philoſophe que je viens de citer. Voici ſes paroles (*a*). „ Une „ raiſon qui me fait douter s'il y a aucun Prin„ cipe de pratique inné, c'eſt qu'on ne ſauroit „ propoſer, à ce que je croi, aucune règle de „ Morale dont on ne puiſſe demander la raiſon „ avec juſtice. Ce qui ſeroit tout-à-fait ridicu„ le & abſurde, s'il y en avoit quelques-unes „ qui fuſſent innées, ou *même évidentes par „ elles-mêmes :* car tout Principe inné doit être „ ſi évident par lui-même, qu'on n'ait beſoin „ d'aucune preuve pour en voir la vérité, ni „ d'aucune raiſon pour le recevoir avec un en„ tier conſentement. En effet, on croiroit „ deſtitués de ſens commun ceux qui demande„ roient, ou qui eſſaieroient de rendre raiſon, „ pourquoi *il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & „ ne ſoit pas en même tems.* Cette propoſition „ porte avec elle ſon évidence, & n'a nulle be„ ſoin de preuve, deſorte que celui, qui en„ tend les termes qui ſervent à l'exprimer, ou „ la reçoit d'abord en vertu de la lumière qu'el„ le a par elle-même, ou rien ne ſera jamais ca„ pable de la lui faire recevoir.

„ Mais, ſi l'on propoſoit cette règle de Mo„ rale, qui eſt la ſource & le fondement iné„ branlable de toutes les Vertus qui regardent „ la Société, *Ne faites à autrui que ce que vous „ voudriez qui vous fût fait à vous-même ;* ſi, „ dis-je, on propoſoit cette règle à une perſon„ ne qui n'en auroit jamais ouï parler auparavant,

(*a*) Idem *ibid. pag.* 27.

„ vant, mais qui ſeroit pourtant capable d'en
„ comprendre le ſens, ne pourroit-elle pas ſans
„ abſurdité, en demander la raiſon? Et celui,
„ qui la propoſeroit, ne ſeroit-il pas obligé d'en
„ faire voir la vérité? Il s'enſuit clairement de-
„ là, que cette Loi n'eſt pas née avec nous,
„ puiſque, ſi cela étoit, elle n'auroit aucun be-
„ ſoin d'être prouvée, & ne pourroit être miſe
„ dans un plus grand jour, mais devroit être
„ reçue comme une vérité inconteſtable qu'on
„ ne ſauroit revoquer en doute, dès-lors, au
„ moins, qu'on l'entendroit prononcer & qu'on
„ en comprendroit le ſens. D'où il paroit évi-
„ demment que *la vérité des règles de Morale*
„ *dépend de quelque autre vérité antérieure, d'où*
„ *elles doivent être déduites par voie de raiſon-*
„ *nement, ce qui ne pourroit être, ſi ces règles*
„ *étoient innées, ou même évidentes par elles-*
„ *mêmes*".

Il y a encore plus que tout cela. Si cet excellent Principe de Morale, *Ne faites point contre un autre, ce que vous ne voudriez point qu'il fît contre vous*, ſi ſouvent recommandé, & à juſte titre, par Mr. l'Abbé de *St. Pierre*, étoit dans l'homme indépendamment de toute Loi, & qu'il fût fondé ſur l'*idée que nous avons tous naturellement du Droit & du Tort, d'une action innocente & permiſe, & d'une action mauvaiſe & injuſte*, pourquoi tant d'actions contraires à ce Principe, & que certains Peuples civiliſés regardent en effet comme énormes, paſſent-elles chez d'autres Peuples, que nous nommons Barbares & Sauvages, pour des actions

permiſes, & louables, pourquoi les commettent-ils eux-mêmes ſans aucun remords de conſcience, & pourquoi enfin ces mêmes actions ſont-elles pratiquées chez quelques-uns comme des actes de Religion?

Mille exemples confirment ce que je viens d'avancer. J'en raporterai quelques-uns. L'Auteur de la *Rélation du Détroit & de la Baye de Hudſon* (*a*), nous apprend que les Peuples qui habitent dans le voiſinage du Fort Bourbon, tuent leurs enfans pour les manger, lorsqu'ils ſont preſſés par la faim, & qu'enſuite le plus fort des deux mange l'autre. „ J'en ai vu un, „ dit-il, qui, après avoir dévoré ſa femme & „ ſix enfans qu'ils avoient, aſſuroit n'avoir été „ attendri qu'au dernier qu'il avoit mangé, par- „ ce qu'il l'aimoit plus que les autres, & qu'en „ ouvrant la tête pour en manger la cervelle, „ il s'étoit ſenti touché du naturel qu'un père „ doit avoir pour ſes enfans, & qu'il n'avoit „ pas eu la force de lui caſſer les os pour en „ ſucer la moile". Quelle idée peuvent avoir ces Peuples du *Droit & du Tort*, d'une *action innocente & criminelle*? La Loi du plus fort ne tenoit-elle pas lieu de règle à ce Père barbare?

Le vol eſt un grand crime, c'eſt une action directement oppoſée à ce Principe *de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit*. Cependant il y a des Peuples qui l'approuvent & qui en font gloire. Tels ſont les Tar-

(*a*) Cette Rélation eſt inſérée dans le Tome III du *Recueil des Voyages au Nord*. Voyez la pag. 351.

Tartares du Royaume de Niuche, comme nous l'apprend le Père *Martini* dans ſa *Rélation de la Tartarie Orientale* (*a*). Un autre Voyageur (*b*) nous dit auſſi que *les Circaſſiens ne font point conſcience de ſe dérober les uns les autres, & que le vol y eſt ſi ordinaire, qu'on ne châtie point ceux qui y ſont ſurpris, ayant même quelque ſorte d'eſtime pour ceux qui le ſavent faire avec adreſſe.*

Les Tartares Noires ne vivent non plus que de rapines & de brigandages. Le Sieur *Ferrand*, Médecin du Kan des Tartares, nous apprend (*c*) que trente mille d'entre eux ayant fait une courſe en Ukraine, d'où ils ramenèrent ſix cens Eſclaves, & environ mille Bœufs ou Chevaux, le Czar en fit faire ſes plaintes au Kan, lequel, pour ſatisfaire Sa Majeſté Impériale, envoya un de ſes Agas dans le païs des Nogaïs, pour leur faire rendre les Eſclaves & les Beſtiaux qu'ils avoient enlevés. La réponſe que firent ces Tartares à ce qu'on exigeoit d'eux, fut conforme à leurs idées & à leurs principes. Ils dirent *qu'ils étoient fidèles Sujets du Kan, mais qu'ils n'avoient point d'autre métier que celui de la guerre, & qu'ils étoient hors d'état de ſubſiſter, ſi on leur retranchoit les courſes; que par conſéquent ils ne pouvoient pas remettre leſdits Eſclaves, & que les*

(*a*) Ibid. *Tom.* IV. *pag.* 366.

(*b*) Ibid. *Tom.* VII. *pag.* 111. dans la *Rélation des Tartares Percopites*, &c. par *Jean de Luca*, Dominiquain.

(*c*) Ibid. *Tom.* IV. *pag.* 520, 521, dans la *Rélation* de ce Médecin *touchant la Krimée, les Tartares Nogaïs*, &c.

les Moscovites pouvoient prendre les Nogais à la place, s'ils en avoient la force.

Je voudrois bien savoir si ces Tartares conviendroient de ce principe, *de ne faire aucun tort, aucun dommage à son Voisin.* Ce principe est excellent, j'en conviens, & il seroit à souhaiter que tous les Souverains, & tous les hommes en particulier, s'y conformassent; mais puisqu'il y a des Nations entières, qui le violent ouvertement, sans honte, & sans aucun scrupule de conscience, n'est-on pas fondé à dire que l'idée que les gens de bien s'en forment, n'est pas une idée qui soit commune à tous les hommes; en un mot que ce principe n'étant point évident par lui-même, a besoin d'être prouvé à ceux qui font profession de le violer en toute rencontre. L'idée que nous en avons est donc une idée aquise, une idée de l'éducation, une idée dépendante des Loix de quelques Sociétés, & nullement une idée qui se fasse sentir naturellement en nous, & que nous aurions tous, quand même on ne nous l'eût jamais inculquée. Rien n'est donc plus vrai, rien n'est plus certain, que ce que dit à ce sujet Mr. *Locke* (a), qu'*on ne sauroit nommer aucun Principe de Morale, ni imaginer aucune règle de Vertu qui, dans quelque endroit du Monde, ne soit mépriſée ou contredite par la pratique générale de quelques Sociétés entières qui sont gouvernées par des Maximes de pratique, & par des règles de conduite tout-à-fait opposées à celles de quelques autres Sociétés.*

Je

(a) Essai Philosophique, *pag.* 30.

Je quitte avec regret (*a*) une matière si importante, & sur laquelle on pourroit alléguer une infinité de faits curieux tirés de l'Histoire naturelle de l'Homme ; mais les Loix de ce Journal ne me permettent pas de me laisser entrainer plus loin dans une si belle carrière, & me rappellent à mon Auteur, dont il faut continuer l'Extrait.

Plan de Traité de Paix perpétuelle entre l'Espagne & l'Angleterre.

Les affaires générales de l'Europe ont bien changé de face depuis que l'Abbé de *St. Pierre* a écrit ce Traité de Paix entre l'Espagne & l'Angleterre. Il seroit besoin aujourdhui (*b*) de proposer de nouveaux Traités de Paix entre d'autres Souverains, & sur-tout entre la Reine de Hongrie, & l'Empereur, soutenu par les puissans efforts que fait la France en faveur de ce Prince. Le Traité que nous annonçons ici ne peut plus avoir lieu, l'état des affaires est tel, que le sort des armes est sur le point d'en décider. Qui sait si l'on verra sitôt la fin de tant de maux & des grandes calamités auxquelles cette Guerre ruineuse a déja donné lieu, & dont l'Europe entière semble être menacée. On est dans l'attente du sort de la Ville de Prague, assiégée déja depuis longtems par une puissante Armée, qui n'a plus de tems à perdre pour s'emparer

(*a*) Peut-être aurai-je occasion d'en toucher encore quelque chose dans l'Extrait d'un Livre nouveau, intitulé, *de Principiorum Legis Naturalis Traditione.*

(*b*) J'écris ceci le 25 Aout 1742.

parer de cette importante Place, ſi elle veut éviter la rencontre de l'Armée ennemie qui marche à grands pas pour la combattre, ou du moins pour faire ailleurs une puiſſante diverſion.

Parmi les grands avantages qui réſulteroient du Traité de Paix perpétuelle, non ſeulement entre l'Eſpagne & l'Angleterre, mais encore entre les autres principaux Souverains de l'Europe, Mr. l'Abbé de *St. Pierre* expoſe ceux dont le Roi de France pourroit jouïr lui-même s'il vouloit conſentir à ſigner avec les autres Souverains les articles du Traité qu'on lui propoſeroit. Voici à quoi ſe réduiſent ces avantages.

„ Il en coute au Roi 48 millions en tems de
„ paix pour ſe tenir ſur la défenſive: Or, par
„ la ſignature, il pourroit peu à peu diminuer
„ cette dépenſe à 24 millions, & ſeroit défendu
„ par toute l'Europe. Par an - - - 24 millions.

„ La dernière guerre, commencée en 1701, a couté 60 millions
„ par an: Or, ſi l'on compte que le
„ long d'un Siècle il y en a cinquante ans en guerre, la guerre coute
„ donc à la France trente millions
„ par an; & c'étoit le calcul de feu
„ Mr. le Maréchal *de Vauban*. Par
„ an ——— ——— — 30 millions.

„ La perte des Sujets & l'interruption du Commerce ſe montent
„ au moins à trente millions, en tems
„ de guerre; c'eſt donc par an - - 15 millions.

„ Total ſoixante & neuf
„ millions par an - - - 69 millions.

Je

Je ne ſai ſi notre Abbé comprend dans cette dépenſe les ſommes immenſes que la France fournit ſouvent, en tems de guerre, aux Souverains ou Etats qui ſont en alliance avec elle, ſoit pour les faire agir en ſa faveur, ou du moins pour les porter à obſerver la neutralité. Il n'y a que quelques années que les Polonois ont tiré de groſſes ſommes de cette Couronne. La guerre, où la Suède eſt aujourdhui engagée avec les Moscovites, n'a été commencée & n'eſt ſoutenue que par les Subſides conſidérables que lui fait la France. L'Empereur, qui a déja dépenſé tout ce qu'il avoit & peut-être beaucoup plus, ne ſe défend actuellement qu'aux dépens de la France contre la Reine de Hongrie, qui eſt elle-même obligé d'emprunter de toutes parts ou de recevoir, en pur Don, ce que d'autres Puiſſances amies ou alliées veulent bien lui prêter ou lui donner.

Si ces dépenſes extraordinaires de la France, qui doivent monter à de très groſſes ſommes, ne ſont point compriſes dans celle que l'Abbé de *St. Pierre* vient de ſupputer, la guerre doit couter à cette Couronne beaucoup au-delà de 60 millions par an. On aura du moins de la peine à croire qu'elle ne dépenſe actuellement par an, pour les fraix de la guerre, que 60 millions, y compris tout ce qu'elle fournit à divers Princes. Qu'on juge par-là de ce qu'il devra lui en couter, ſi, comme on le prétend, elle va augmenter le nombre de ſes Troupes d'environ cent mille hommes, & qu'elle ſe trouve obligée de mettre des Flottes en mer, ſoit pour repouſſer

les Anglois, qui ſemblent vouloir la braver, ou pour faire elle-même quelques entrepriſes, en joignant ſes forces à celles d'Eſpagne.

Les autres avantages que retireroit la France de ſon acceſſion au Traité de Paix perpétuelle entre les Souverains de l'Europe, ſeroient, ſuivant notre Auteur, „plus de ſureté contre les „ revoltes, & contre les Conquérans; plus de „ tranquilité, plus de réputation, & plus d'hon„ neur au titre de *Pacificateur de l'Europe*; plus „ de ſureté pour la durée de la Maiſon Royale „ ſur le Trône, parce qu'il y auroit plus de „ Princes mariés, qui auroient des apanages „ ſuffiſans. On n'eſt occupé que de la guerre, „ on néglige néceſſairement l'amélioration de „ l'intérêt de l'Etat, ce qui cauſe une grande „ perte annuelle.

Il ſuit de ce qu'on vient d'établir, que ſi la Diète Européenne, telle que la propoſe l'Abbé de *St. Pierre* en divers endroits de ſes Ouvrages, eût été établie il y a environ 150 ans par *Henri* IV qui la propoſa le prémier, la France & les autres Etats voiſins euſſent été garantis des malheurs terribles & des dépenſes immenſes des guerres civiles & étrangères. La France auroit la valeur de 150 fois 69 millions, & les autres Etats à proportion, avec une infinité d'autres grands avantages. Une autre conſéquence que l'on doit encore tirer de ce qu'on vient de dire, c'eſt que l'Europe, avant 150 ans, peut retomber dans de ſemblables malheurs, ſi l'on ne commence pas inceſſamment cet admirable établiſſement. Voila ce que nous prédit l'Abbé de

de *St. Pierre*, & il y a tout lieu de craindre que ſa prédiction n'ait ſon effet.

Une des plus grandes difficultés que je rencontre dans l'exécution de ce projet, c'eſt de le faire gouter aux Souverains, & ſur-tout à ceux qui ſont les plus puiſſans en Europe. Le Lion ſe croiroit dépouillé d'une de ſes plus grandes prérogatives s'il faiſoit un pareil Traité avec la Brebis, dont il n'a rien à craindre; il ne voudroit pas renoncer à ſon *Droit du plus Fort*, Droit qui ne paroit pas tout-à-fait deſtitué de fondement, & auquel on ne ſauroit ſouvent renoncer, ſans renoncer en même tems au grand principe d'Amour-propre & d'intérêt, avec lequel nous entrons tous dans le monde. Ce ſeroit renverſer l'ordre établi parmi les Animaux, que d'empêcher les plus forts de faire uſage des armes offenſives que la Nature leur a données, & il y a bien de l'apparence que les Hommes mêmes ſe trouveroient fort gênés, ſi d'autres Créatures ſupérieures en force & en ruſe, les privoient du Droit qu'ils prétendent avoir de tuer, maſſacrer & manger la plupart des Animaux qu'ils ſavent ſoumettre à leur empire, quoiqu'ils n'aient effectivement d'autre Droit ſur eux que celui du plus fort & du plus ruſé. Suivant le principe de notre Abbé, les hommes ſont bien barbares & les plus injuſtes de toutes les Créatures, puiſqu'ils font aux Animaux ce qu'ils ſeroient fort fâchés qu'on leur fît.

Une grande prérogative du Droit du plus Fort, c'eſt qu'il eſt auſſi ancien que le Monde; univerſel, car tous les Peuples & tous les Ani-

maux, de quelque Eſpèce qu'ils ſoient, le mettent en pratique. Peut-on donc ſe flatter qu'on trouve jamais le moien de l'anéantir? Les roues & les gibets étalés de toutes parts ne ſont pas un frein aſſez fort pour retenir les Scélérats dans les bornes des devoirs de bons Citoyens.

Je penſe que, pour empêcher les guerres cruelles, que ſe font les Souverains, & pour bannir de la terre tant d'injuſtices & d'atrocités qui ſe commettent chaque jour, il faudroit refondre tout le Genre-humain, changer entièrement ſa nature, & faire naitre chaque Individu avec d'autres panchans, d'autres principes que ceux dont il apporte les ſemences dès qu'il commence à paroître ſur le théatre du Monde. Les Loix, les châtimens, le point d'honneur, ne retiennent dans le devoir qu'une petite partie des hommes, ils n'y retiennent même que les plus foibles; car, à l'égard des plus forts, comme ſont les grands Potentats, les puiſſans Monarques, ils ſe mettent au deſſus de toutes les Loix, ils les foulent aux piés, & s'ils paroiſſent quelquefois vouloir s'y conformer, c'eſt plutôt par la crainte de tomber eux-mêmes ſous le joug de quelque autre Puiſſance, que par l'amour de la juſtice & de l'équité.

Réflexions ſur Pascal *Ecrivain des plus éloquens.*

Mr. l'Abbé de *St. Pierre* ne fait pas grand cas de la manière de raiſonner de *Pascal*, & il ſemble vouloir ici marcher ſur les traces de Mr. *de Voltaire*, qui a entrepris de réfuter ce Phi-

Philoſophe (*a*). Un autre Auteur, qui n'a pas voulu ſe nommer, vient d'entrer en lice contre *Voltaire*, & a pris hautement la défenſe de *Pascal* (*b*). C'eſt ainſi que les Philoſophes paſſent leur tems; ils ſe divertiſſent à ſe contredire, à ſe critiquer, & à ſe traiter réciproquement de mauvais raiſonneurs. D'où vient ce contraſte? Il vient en partie des ténèbres épaiſſes dont ſont envelopées la plupart des queſtions ſur la Religion, ſur la nature de l'Ame, ſur la Morale; &, en partie, de la différente manière dont les hommes enviſagent le même objet.

Si l'on en croit notre Abbé, perſonne ne peut mieux prouver que *Pascal* la vérité de la Maxime qui dit, que l'*Eſprit eſt ſouvent la dupe du Cœur*, c'eſt-à-dire que nous jugeons ſouvent ſelon nos craintes & ſelon nos deſirs, & que ſans nous en apercevoir, nos intérêts nous ſervent de preuves pour nos jugemens. Sur quoi eſt fondée cette accuſation de Mr. l'Abbé? *Pascal*, dit-il, étoit né d'une ſanté foible, & par conſéquent d'un tempérament plus délicat & plus ſenſible. Or plus on eſt ſenſible aux biens & aux maux, plus on craint les uns & plus on deſire les autres. Par-là, notre Auteur donne à entendre que les raiſonnemens de *Pascal* ne ſont

(*a*) La *Critique des Penſées de* Pascal par Mr. *de Voltaire*, eſt inſérée à la fin de ſes *Lettres Philoſophiques* imprimées à Rouen en 1734.

(*b*) Dans trois *Lettres ſur la nature de notre Ame, & ſur ſon Immortalité, à l'occaſion des* Lettres Philoſophiques de Mr. *de Voltaire*. J'ai déja dit quelque choſe de ces *Lettres* contre *Voltaire* dans le Tome XXVII, pag. 260 de cette Bibliothèque.

ſont fondés que ſur la crainte & l'eſpérance qu'il avoit lui-même, & qu'au-lieu de raiſonner avec force & juſteſſe pour perſuader, il n'a eu recours qu'à cette grande Eloquence, qui ébranle & terraſſe effectivement les eſprits, mais qui ne ſauroit les convaincre.

Voulez-vous un exemple des faux raiſonnemens de *Pascal*? Voici celui qu'allègue notre Auteur. „ *Pascal*, dit-il, n'a pas pris garde que „ la preuve qu'il tire de la grandeur & en même tems des foibleſſes de l'homme le plus parfait, pour prouver la néceſſité du Péché Originel, n'étoit après tout qu'un pur Sophisme, „ qui ne prouve rien, ſinon que l'Homme n'eſt „ pas fait originairement pour être infini en perfections, ni pour être parfait de tout point, „ mais pour être un Etre très borné, &, par „ conſéquent, très mêlé de perfections & d'imperfections".

Préſervatif Politique contre les Maladies populaires appellées Convulſions & Poſſeſſions.

Cet Article peut beaucoup contribuer à faire voir le ridicule de certaines Superſtitions qui règnent encore en France, & dans leſquelles les Peuples ne ſont entretenus que par la faute de quelques Prêtres ignorans & fanatiques. Il a été compoſé à l'occaſion de certaines Convulſions arrivées depuis quelques années à quatre Jeunes Demoiſelles du Diocèze de Bayeux. Le père & la mère crurent légèrement que ces mouvemens étoient ſurnaturels, & cela ſur la foi de leur

leur Curé nommé *Heurtin*, qui ſoutenoit ſottement que quatre Diables avoient pris poſſeſſion de ces quatre corps.

Il y avoit dans ces Demoiſelles maladie de corps & maladie d'eſprit. Une preuve bien ſenſible qu'il n'y avoit point de véritable diablerie, c'eſt que dans le ſyſtême même des Capucins ignorans, le Diable, qui anime un corps humain, y ſouffre beaucoup plus de douleur quand on jette de l'eau bénite ſur ceux ou celles qui en ſont poſſédés. Une autre maxime du ſyſtême de ces Pères, c'eſt que le Diable, qui devine & qui ſait tant de choſes cachées, ſait à merveilles diſcerner l'eau bénite de celle qui ne l'eſt pas. Or, comme dans cette avanture des quatre Demoiſelles du Diocèze de Bayeux, il arriva pluſieurs fois qu'aucun Diable ne put diſcerner l'eau bénite de l'eau commune, & que ces filles poſſédées crièrent & hurlèrent dans les aſperſions d'eau commune non bénite, c'eſt une preuve évidente qu'il n'y eut réellement dans toute cette affaire aucune véritable diablerie, mais ſeulement beaucoup d'ignorance, de crédulité & de ſuperſtition.

Comme ces exorcismes donnoient lieu à des ſpectacles publics, où il ſe paſſoit ſouvent des ſcènes remplies de médiſances, d'immodeſties, & même de blaſphèmes, l'Evêque de Bayeux eut recours à un remède bien plus efficace & plus proportionné à la nature de la maladie que n'étoient les exorcismes. Il obtint de la Cour des Lettres de cachet, fit mettre les quatre Demoiſelles dans des Couvens ſéparés, & fit exiler

exiler le Curé *Heurtin*, comme un visionnaire dangereux. Ce remède produisit un effet merveilleux. La maladie cessa entièrement. La considération qu'on fit faire à ces prétendues possédées, que cette maladie les empêcheroit de trouver des maris, ne contribua pas peu au prompt rétablissement de leur santé.

Sur les Plaisirs de la seconde Vie.

Me voici transporté dans le païs des Conjectures, & cela par un Philosophe Moraliste, de qui je n'attendois que de solides raisonnemens. Est-on curieux de savoir ce qu'il propose & qu'il fait espérer? Ecoutons-le parler lui-même. *Que fait*, dit-il, l'*Ame heureuse, dans la seconde vie, séparée de tout corps*? Voici ce qu'il nous apprend sur cette importante question, qui embarasse & embarassera encore longtems les plus profonds Théologiens. *Elle n'a*, répond il, *rien de mieux à faire que d'être continuellement occupée de sentimens agréables, tels que sont nos plaisirs innocens, grands & petits, & nos joies innocentes de toutes les espèces, & plus grandes encore que celles que nous sentons à présent.*

Voila, en général, quels seront les plaisirs de la seconde vie; mais, pour en donner une idée encore plus précise, notre Auteur entre dans un petit détail que voici. *Je sentirai*, dit-il, *le plaisir de voir de beaux objets sans yeux, & le plaisir d'entendre une belle Musique sans oreille. Je passerai de plaisir en plaisir, & sans aucune douleur, & voila la grande différence de ces deux vies.*

vies. Pour le plaiſir des connoiſſances nouvelles, je n'aurai pas beſoin ni de Livres, ni de Précepteurs corporels. Mais comment ſe feront ſentir à moi tous ces différens plaiſirs ſans aucun corps? Je ne ſai rien du comment; mais je ſai bien que je pourrai gouter tous ces différens plaiſirs dont j'ai des idées, & que j'en pourrai encore gouter de beaucoup d'autres eſpèces, & plus grands, dont je n'ai encore aucune idée.

Pour le coup, je ne ſai plus où j'en ſuis, & je croirois preſque que notre Abbé a eu quelques viſions. On doit cependant l'excuſer. Il voudroit conduire tous les hommes en Paradis, & à force d'en chercher le chemin & de méditer ſur les plaiſirs qu'on y goutera, il s'égare, il ſe perd, & ne débite que des idées creuſes. *Voir de beaux objets ſans yeux, entendre une belle Muſique ſans oreille*, ſont des phénomènes auxquels on ne comprend rien. Mais qui chantera cette belle Muſique, ſi on n'a point de corps? C'eſt ce qu'il ne dit pas. Apparemment qu'on pourra auſſi chanter ſans avoir de bouche. Notre Abbé auroit dû ſe contenter de prouver qu'il y aura une autre vie après celle-ci, ſans entreprendre de déterminer la nature des plaiſirs qu'on y reſſentira. Nous pourrions lui appliquer ici ce que dit *Gui Patin* du célèbre *Gaſſendi*, lorsqu'il prit congé de ce Philoſophe, qu'il laiſſa entre les mains de deux Prêtres, qui le diſpoſoient au grand voyage de l'Eternité. *Le Paradis*, dit ce Médecin, *eſt un Païs où lui*, (Gaſſendi) *qui eſt grand Aſtronome, en apprendra plus en un quart d'heure, qu'il n'en a appris depuis ſoixante-cinq ans qu'il eſt au monde* (*a*). *Du*

(*a*) Nouvelles Lettres de *Gui Patin*, Tom. II. Let. 105, p. 150.

Du plus haut dégré où la Raison humaine soit arrivée en 1740.

Je ne tirerai de cet Article, quoique rempli d'excellentes remarques, que cette seule Observation. „ Je meurs de peur, dit notre Abbé, „ que la Raison humaine ne croisse davantage „ & plutôt à Londres qu'à Paris, & que la pré„ mière Classe des plus sages & des plus raison„ nables n'y soit un jour plus nombreuse qu'à „ Paris, où la communication des Vérités ti„ rées de la Raison universelle, ou démontrées, „ est, quant à présent, moins facile qu'à Lon„ dres".

Pourquoi cette *communication* est-elle *moins facile?* Notre Auteur ne le dit pas. Cela ne viendroit-il pas en partie de ce qu'on a à Paris moins de liberté de parler qu'on n'en a à Londres; de ce qu'on y a établi une espèce d'Inquisition pour les Ouvrages qui s'y impriment & qu'on y débite; & enfin de ce qu'il y règne encore, & sur-tout dans les Cloitres, beaucoup de superstitions, qui sont depuis longtems entierement bannies de la ville de Londres, où la plupart des Gens de Lettres pèsent tout à la balance de la Raison? Peut-être aussi que les Anglois ont, en général, & plus de gout & plus de disposition, que les François, pour les Ouvrages de raisonnement. En revanche, les François sont meilleurs Historiens que les Anglois, & l'emportent sur eux pour les Ouvrages d'esprit. Voila comme chaque Nation a toujours dequoi se glorifier par quelque prérogative. Les attaque-t-on par leur endroit le plus foible, elles font volte-face, & présentent sur le champ leurs armes défensives & offensives.

A R-

ARTICLE X.

P. Casti Innocentis Ansaldi O. P. de Principiorum Legis Naturalis Traditione, ad Carolum Polinum S. Martini Abbatem, Libri III.

C'eſt-à-dire:

De la Tradition *des* Principes *de la* Loi Naturelle, *par* Ansaldus. In 4. *Pagg.* 413, *pour le corps de l'Ouvrage*, 20 *pour la* Dédicace, *&* 22 *pour la* Préface. *A Milan*, 1742.

VOici dequoi exercer tous les plus grands Philoſophes. L'Auteur de cet Ouvrage y paſſe en revue tout ce qu'il y a de plus ſublime & de plus relevé ſur la nature de Dieu, ſur celle de l'Ame, ſur la Création, les Natures Plaſtiques, les Principes de la Loi Naturelle, & ſur une infinité d'autres queſtions, qui ne ſont pas moins importantes que difficiles à terminer. Il traite toutes ces matières avec beaucoup d'habileté, & montre par-tout une profonde érudition. Il y cite à propos la plupart des Philoſophes anciens & modernes; il y étale avec beaucoup de clarté, de netteté, de préciſion & d'exactitude, leurs ſentimens, leurs principes; & il paroit par la grande ſagacité avec laquelle il exa-

mine tant de différentes opinions, qu'il eſt entierement maitre de ſon ſujet, & qu'il l'a médité longtems & à loiſir.

Vous me demanderez, peut-être, ſi cet habile homme a enfin découvert la Vérité, qui ſe tient cachée & comme enveloppée depuis tant de ſiécles dans les ténébres les plus épaiſſes; & s'il a trouvé le moien de réſoudre toutes les difficultés que forment les Philoſophes & les Théologiens, & de terminer entierement leurs diſputes & leurs différends. Me faire cette queſtion, c'eſt vouloir me prendre pour juge dans une affaire où je ne ſaurois l'être, & où perſonne ne le ſera apparemment jamais. Si aujourd'hui je donne gain de cauſe à mon Auteur, dans les cas où ſes preuves & ſes raiſons me tiendront lieu de démonſtrations, il s'élevera bientôt contre mon Héros & contre moi-même quelque Philoſophe qui viendra avec fierté nous attaquer l'un & l'autre, traiter nos raiſonnemens de paralogiſmes, & leur oppoſer d'autres argumens, dont la force & l'évidence, ſoit réelles ou apparentes, ſeront du moins capables de tenir la balance en équilibre, & de nous enlever un bon nombre de Partiſans. N'aurois-je donc pas tort de m'expoſer par-là imprudemment à une pareille attaque? Combien n'a-t-on pas rejetté de ſyſtêmes qui paroiſſoient les mieux fondés? Tel Philoſophe, qui faiſoit autrefois le brave & le rodomont, qui s'eſt même vu le Chef d'une nombreuſe Secte, n'eſt plus aujourdhui ſuivi de perſonne, & ſes prétendues démonſtrations ſont mises au rang des plus grandes abſurdités.

Le

Le meilleur parti à prendre ſur des matières épineuſes, & où la Vérité ne ſe montre pas à nous clairement, c'eſt ſans contredit celui de ſe renfermer dans les bornes d'une ſage indifférence; c'eſt celui de ne point décider légèrement, de ne point prendre parti pour ou contre ſans avoir pour guide le flambeau de l'évidence; c'eſt, en un mot, celui de ſavoir douter à propos. N'eſt-ce pas une choſe aſſez plaiſante & tout-à-fait ridicule, de voir ſucceſſivement depuis pluſieurs ſiècles des Philoſophes alléguer autorités ſur autorités, entaſſer preuves ſur preuves; & cela pour démontrer, dit-on, une Vérité qui ſe trouve réfutée alternativement par d'autres Philoſophes? Etrange foibleſſe de l'eſprit humain! Un grand Prince, tout plein d'eſprit, entra un jour dans un de ces Collèges où l'on ne s'explique presque jamais qu'avec un ſtérile & faſtueux appareil de Doctrine. *Y a-t il longtems*, dit-il, *en s'adreſſant à l'Aſſemblée, que la queſtion, ſur laquelle vous diſputez avec tant de chaleur, eſt agitée dans cette chaire?* *Cinquante ans*, lui répondit-on. *Eſt-elle décidée, cette queſtion*, repliqua le Prince, *& eſt-on convenu de quelque choſe? Tant s'en faut*, lui dit-on, *elle eſt plus embrouillée que jamais.* *Quoi!* répondit-il avec étonnement, *eſpérez-vous donc d'éclaircir jamais une matière qui n'a pu l'être depuis tant d'années, & après tant de diſputes? Combien de tems perdu fort inutilement!*

Voila quelque choſe d'humiliant pour l'Homme. Mais, ce qui le dégrade, ce qui le deshonore, ce qui l'avilit, c'eſt de voir que toutes

ces disputes, tous ces combats, ceux-mêmes des Philoſophes les plus graves & des Théologiens qui prêchent le plus l'amour du prochain, ſont presque toujours accompagnés d'inſultes & d'invectives contre leurs adverſaires, comme ſi l'on ne devoit avoir ni indulgence, ni charité pour ceux-mêmes qui ſont effectivement dans l'erreur. Vous, qui parlez avec tant de hauteur, d'un ton ſi fier & ſi arrogant, & qui traitez avec le dernier mépris ceux qui ne ſont pas dans vos idées, qui ne goutent pas toutes vos raiſons, êtes-vous bien ſûr que vous n'êtes pas vous-même dans l'erreur? Vous croyez, dites-vous, & vous êtes porté à le croire par de bonnes raiſons, que votre adverſaire ſe trompe. Soit. Il vous eſt permis de croire que vous penſez juſte, & que vous êtes dans le bon chemin. Mais votre adverſaire porte de vous le même jugement que vous portez de lui. Il eſt perſuadé que c'eſt vous-même qui vous trompez; & ce qui vous paroit clair, évident, démontré, ne l'eſt point pour lui. Que voulez-vous donc qu'il faſſe? Doit-il adopter & recevoir comme vrai ce qui ne ſe préſente à ſon eſprit que ſous l'envelope de l'erreur & du menſonge, ou qu'il ne regarde du moins que comme fort douteux & fort incertain.

Je ſuis mortifié d'être obligé de reconnoître ici que notre Auteur eſt dans le cas de ces Philoſophes dont je viens de parler. Non content de ranger dans la claſſe de l'erreur ce qui ne s'accorde pas avec ſes principes, il s'en prend perſonnellement aux Auteurs mêmes, il décharge

ge ſur eux ſa bile, & les traite comme s'ils avoient eu deſſein de tromper les autres, après s'être trompés eux-mêmes. Je dois cependant lui rendre cette juſtice, qu'il ne prend pas parti ſur tout, il ſe défie quelquefois de ſes forces & de ſes lumières, & aime mieux laiſſer certaines queſtions indéciſes, que d'en juger témérairement. Nous en donnerons quelques exemples, lorsque nous viendrons à examiner ſes ſentimens, en ſuivant autant qu'il ſera poſſible le plan qu'il s'eſt formé lui-même.

L'Abbé *Polinus*, intime ami de l'Auteur, eſt celui à qui nous ſommes redevable de l'Edition de cet Ouvrage, qu'il a dédié lui-même au Cardinal *Angelus Maria*. La Préface, ou l'Avis au Lecteur, eſt auſſi de la façon du même Abbé. Nous ne dirons rien de ces deux Pièces, quoiqu'elles aient d'ailleurs leur mérite, pour avoir lieu de nous étendre un peu plus ſur les matières renfermées dans le corps de l'Ouvrage.

Notre Auteur, après avoir donné une idée fort ſuccincte des ſentimens des Philoſophes anciens & modernes qui ont traité du Droit de la Nature, commence d'abord par établir l'exiſtance & la connoiſſance d'un Dieu, en examinant en même tems l'idée qu'on s'en eſt formée depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Il ne pouvoit guère ſe diſpenſer d'agiter cette grande queſtion, puisque, ſans l'*idée pratique* d'un Etre ſuprême, qui gouverne tout par ſa providence, & qui exerce la juſtice à l'égard du Genre humain, il n'y a plus de fondement

ſolide ſur lequel on puiſſe appuier le Droit Naturel & les Loix de la Société.

Cette prémière partie de l'Ouvrage eſt extrêmement étendue, parce qu'il n'eſt guère poſſible d'expoſer, même en abrégé, tant d'opinions & d'Hypothèſes différentes ſur la Divinité, ſans entrer dans de très longs détails, ſur-tout lorsqu'on ſe charge en même tems d'oppoſer argumens à argumens, pour réfuter les Syſtêmes qui s'éloignent en quelque manière que ce ſoit des principes qu'on établit. On eſt frappé d'étonnement lorsqu'on jette les yeux ſur cette variété presque infinie de ſentimens ſur une matière de ſi grande importance. Comment concilier cette variété, ces contradictions mêmes, avec cette grande évidence que les Philoſophes Chrétiens attribuent à l'idée qu'on ſe forme de l'Etre ſuprême ? Si cette évidence eſt ſi grande, ſi elle eſt ſi palpable, elle ne l'eſt donc que pour une partie des hommes, elle ne l'étoit donc pas pour tant de grands Philoſophes de l'antiquité qui ne nous ont débité ſur la Divinité que de pures chimères, ou du moins des ſentimens que d'autres Sectes de Philoſophes prétendent être fondées à regarder comme chimériques, & entièrement oppoſés aux plus pures lumières de la Raiſon.

L'Hypothèſe que notre Auteur s'attache le plus à combattre, eſt celle de *Spinoſa*, contre lequel il s'élève avec beaucoup de force, & qu'il regarde comme un monſtre d'impiété ; car ce ſeroit apparemment un crime de prononcer ſeulement le nom de ce Philoſophe, ſans l'accabler d'in-

d'injures. Ce que j'ai trouvé d'assez plaisant, c'est qu'en alléguant quelques raisonnemens dont *Bayle* s'est servi pour réfuter *Spinosa*, il s'arrête dans sa route, pour insulter *Bayle* même, à qui il reproche de n'avoir pas bien compris le Système de son adversaire. Bayle *radote*, dit-il, *lorsqu'il s'efforce de trouver des Substances spirituelles dans le Système de* Spinosa (*a*). Si *Bayle* vivoit encore, comment prendroit-il cette invective? Je ne doute nullement qu'il ne fît voir à son tour que notre Auteur se trompe. Que résulteroit-il delà? Cela feroit rire, & peut-être avec raison, les Partisans de *Spinosa*, & leur fourniroit des armes pour porter des coups à leurs adversaires mêmes. Quand on se réunit pour terrasser un Ennemi redoutable, il faut bien prendre garde de ne jamais rompre les liens qui forment cette union.

Suivant notre Auteur, il n'y a point d'argument, quelque foible qu'il soit, qui ne renverse de fond en comble tout l'édifice & l'Hypothèse des Spinosistes. Voici ce qu'il allègue à ce sujet. „ Ce Monde, dit-il, qu'ils prétendent être une „ Substance unique, divine, unie, & modifiée „ d'une infinité de manières, passe encore dans „ leur esprit pour un Etre absolument infini, „ dans la nature duquel on distingue une infini„ té d'attributs, dont chacun exprime une es„ sence éternelle & infinie". Tel est le sentiment

(*a*) Cela confirme ce que j'ai déja fait remarquer dans l'Article VIII de ce Volume, pag. 130, 131, que *Bayle* ne s'est pas formée une idée juste du Système de *Spinosa*.

ment des Spinoſiſtes. „ Mais quoi ! répond „ notre Auteur. Cette ſorte d'extenſion n'ex- „ clud-elle pas toute infinité ? Et *Malebranche* „ n'a-t-il pas eu raiſon de regarder comme une „ calomnie atroce le reproche que lui faiſoit „ *Arnaud* d'admettre en Dieu une extenſion „ réelle, qu'il regardoit en effet comme quel- „ que choſe de monſtrueux ?

Je ne ſai ſi c'eſt par cet endroit qu'on doit entreprendre de réfuter *Spinoſa* & ſes Sectateurs. Qu'on en juge par ce que dit ſur cela un célèbre Auteur (*a*), dont les matières les plus relevées & les plus abſtraites ne ſont pas moins les délices, que les charmes de la Poëſie où il excelle. „ Les Athées, dit-il, qui admettent le „ Plein, répondent qu'à proprement parler il „ n'y a point d'Etres produits, il n'y a point „ pluſieurs Subſtances. L'Univers eſt un Tout, „ exiſtant néceſſairement, qui ſe développe ſans „ ceſſe : c'eſt un même Etre, dont la nature „ eſt d'être immuable dans ſa ſubſtance, & é- „ ternellement varié dans ſes modifications ; ain- „ ſi l'argument tiré ſeulement des Etres qui ſe „ ſuccèdent, prouveroit peut-être peu contre „ l'Athée qui nieroit la pluralité des Etres. Il „ faudroit donc le combattre avec d'autres ar- „ mes : il faudroit lui prouver que la Matière ne „ peut avoir d'elle-même aucun mouvement : „ il faudroit lui faire entendre que, ſi elle avoit „ le moindre mouvement par elle-même, ce „ mouvement lui ſeroit eſſentiel ; il ſeroit alors „ con-

(*a*) Mr. de *Voltaire*, dans ſa *Métaphyſique de* Newton, *pag.* 5.

„ contradictoire qu'il y eût du repos. Mais, ſi
„ l'Athée répond qu'il n'y a rien en repos, que
„ le repos eſt une fiction, une idée incompati-
„ ble avec la nature de l'Univers; qu'une Ma-
„ tière infiniment déliée circule éternellement
„ dans tous les pores des Corps : s'il ſoutient
„ qu'il y a toujours également des Forces mo-
„ trices dans la Nature, & que cette perma-
„ nente égalité de Forces ſemble prouver un
„ mouvement néceſſaire; alors il faut encore
„ recourir contre lui à d'autres armes, & il
„ peut prolonger le combat. En un mot, je
„ ne ſai s'il y a aucune preuve métaphyſique
„ plus frapante, & qui parle plus fortement à
„ l'Homme, que cet ordre admirable qui règne
„ dans le Monde; & ſi jamais il y a eu un plus
„ bel argument que ce Verſet : *Cœli enarrant*
„ *gloriam Dei.* Auſſi vous voyez que *Newton*
„ n'en aporte point d'autre à la fin de ſon Op-
„ tique & de ſes Principes.

Vous voyez par-là, & vous pouvez le remarquer par tous les Ouvrages faits en faveur de l'Incrédulité & de l'Athéisme, que les Spinoſiſtes répondent à toutes les preuves métaphyſiques qu'on leur oppoſe. Vous me direz qu'on peut nier les choſes les plus claires & les plus évidentes, & que par des ſubterfuges on peut éluder la force des raiſonnemens les plus ſolides. J'en conviens. Mais ces Meſſieurs ne tombent point d'accord que ces preuves ſoient auſſi convaincantes que vous le prétendez; & après tout, ſi elles le ſont pour vous, elles ne le ſont pas pour eux. Vous repliquerez que ce ſont des

entêtés, des gens opiniâtres, des impies, des scélérats, & tout ce qu'il vous plaira, car il n'y a sorte d'injures dont on ne les accable. Qu'opposeront-ils à tout cela? Ils vous rendront injure pour injure, ils vous payeront de la même monnoie.

Que faire donc dans une dispute si embarassante? Renvoyez ces Philosophes à la *Théologie Physique de Derham* (*a*), faites-leur envisager l'ordre admirable qui règne dans l'Univers; & si la preuve qu'on en tire pour démontrer l'existance d'un Dieu, d'un Etre suprême, qui a tout créé & qui gouverne tout, n'est pas capable de les convaincre, je ne sai plus avec quelles armes on pourra les attaquer. *Voltaire* nous apprend que, de toutes les preuves de l'existance d'un Dieu, celle des *Causes Finales* étoit la plus forte aux yeux de *Newton* (*b*). „ Le dessein, dit-il, „ ou plutôt les desseins variés à l'infini, qui „ éclatent dans les plus vastes & les plus petites „ parties de l'Univers, sont une démonstration „ qui, à force d'être sensible, en est presque „ méprisée par quelques Philosophes; mais enfin *Newton* pensoit que ces raports infinis, „ qu'il appercevoit plus qu'un autre, étoient „ l'Ouvrage d'un Artisan infiniment habile.

Quant à ce qui regarde cette *Extension réelle, infinie*, que les Spinosistes reconnoissent, suivant notre Auteur, pour un des Attributs de la Divinité, il me semble que la plupart des raisons

(*a*) Ouvrage excellent dans lequel on prouve d'une manière sensible & admirable l'*Existance & les Attributs de* DIEU par les *Oeuvres de la Création*.

(*b*) *Métaphysique de* Newton, *pag.* 4.

sons, par lesquelles on preuve que cette idée est tout-à-fait chimérique, détruisent en même tems l'opinion de *Newton*, qui a prétendu que l'*Espace était une des Propriétés, un des Attributs de la Divinité* (*a*).

Un grand Philosophe (*b*), très capable d'éclaircir cette matière, en a parlé d'une manière à faire appercevoir le fort & le foible de ce sentiment, & comme le jugement qu'il en porte est fort impartial, j'ai cru devoir l'exposer ici aux reflexions du Lecteur. Après avoir établi qu'il y a du *Vuide* dans le Monde, que l'*Espace est d'une grandeur infinie, sans aucunes bornes*.... que *nous y concevons des parties, tantôt grandes, tantôt petites, & que l'on peut mesurer*, il ajoute ce qui suit.

„ Il s'est trouvé de grands Philosophes qui, „ reconnoissant que l'Espace est infini, & con- „ sidérant en même tems que Dieu est un Etre „ infini, doué d'une infinité de perfections, que „ l'Etendue doit être mise aussi au nombre des „ perfections, ont établi que cette Etendue con- „ venoit à Dieu; &, comme l'Ecriture Sainte „ nous apprend que tout est en Dieu, & que la „ raison nous dicte que les Corps sont dans l'Es- „ pace, ils ont dit que cet Espace infini étoit la „ Grandeur même de Dieu, que c'étoit de cet- „ te manière que Dieu se trouvoit par tout, & „ occupoit tout en lui-même. Ce subtil rai- „ sonnement a été fait par de Grands-hommes, „ autrefois les soutiens de la véritable Eglise, ce „ qui

(*a*) Ibid. *pag.* 9, *& suiv.*
(*b*) Mr. *Musschenbroek* dans son *Essai Physique*, pag. 73.

„ qui nous engage à ne parler de ce ſentiment „ qu'avec reſpect".

Voici à quoi ſe réduiſent les difficultés qu'il y rencontre. „ 1. Quoique l'Eſpace ait quel- „ que raport avec Dieu, particulierement en ce „ qu'ils ſont l'un & l'autre infinis, il ne s'enſuit „ pourtant pas delà qu'on doive les regarder „ tous deux comme une même choſe; car l'Eſ- „ pace a auſſi du raport avec les Corps, en ce „ qu'ils ſont étendus, quoiqu'il y ait d'ailleurs „ de la différence entre eux. C'eſt ainſi que „ notre Ame reſſemble à Dieu, en ce qu'ils ſont „ l'un & l'autre des Eſprits, en ce qu'ils pen- „ ſent tous deux, quoiqu'ils diffèrent infiniment „ l'un de l'autre. 2. S'il n'y avoit point de „ Corps, l'Eſpace ne ſeroit ni néceſſaire, ni „ d'aucune utilité; au-lieu qu'on ne peut établir „ en Dieu aucun Attribut qui ne lui ſoit néces- „ ſaire, & qui n'ait toujours ſon utilité. 3. On „ ne reconnoit en Dieu, qui eſt un Etre tou- „ jours actif, que des Attributs toujours actifs, „ & par conſéquent peut-on lui attribuer une „ Propriété qui n'opère pas? 4. Lorsque nous „ examinons notre Eſprit, nous ne trouvons „ pas qu'il ſoit étendu; pourquoi voudrions- „ nous donc attribuer l'Etendue à Dieu, qui eſt „ un Eſprit?

Notre Auteur, après avoir expoſé fort au long tout ce que les Philoſophes anciens & modernes ont avancé ſur la nature de Dieu, ſur ſes Attributs, ſes perfections, fait voir enſuite que *non ſeulement la Création, mais encore toutes les choſes créées ſuppoſent abſolument la Doctrine d'une Tra-*

Tradition qui vient de nos prémiers Pères, & qu'elles doivent néceſſairement être raportées à Dieu, comme à l'Auteur & Créateur de l'Univers. Je trouve dans ſon plan un très grand défaut, c'eſt que les digreſſions qu'il fait ſont ſi longues, qu'il ſemble ſouvent avoir entierement oublié l'état de la queſtion, & le but qu'il ſe propoſe. Si on ne liſoit à la tête du Livre qu'on y doit traiter *de la Tradition des Principes de la Loi Naturelle*, on auroit bien de la peine à le deviner par la lecture de la plus grande partie de l'Ouvrage.

Cette manière de traiter un Sujet déroute le Lecteur, elle l'égare & lui fait perdre patience, parce qu'on le force de parcourir trop de païs étrangers, avant que de le conduire à celui où on doit le fixer & l'arrêter. Par la même raiſon un Journaliſte ne ſauroit jamais donner un Extrait ſuivi de cet Ouvrage, ſans s'engager dans un labyrinthe dont il auroit bien de la peine à ſortir. C'eſt-ce qui me porte à détacher du corps du Bâtiment, les morceaux les plus intéreſſans, & qui ont le plus de raport au grand but de l'Auteur. Les autres matériaux que je laiſſe à l'écart ne laiſſent pas d'avoir auſſi leur mérite, il y en a de précieux; mais la plupart ne ſont pas à leur place, & l'eſprit eſt obligé de faire trop d'efforts pour s'appercevoir de la connéxion qu'ils ont avec les autres pièces qui forment l'eſſentiel de l'Ouvrage.

On ſera peut être ſurpris que notre Auteur ſe ſoit arrêté ſi longtems à prouver l'exiſtence d'un Dieu, & à refuter les idées bizarres que tant de

de Philosophes s'en sont formées. Il n'en dit point la raison, mais on peut la deviner. Suivant son Système, il faut remonter jusqu'à Dieu pour trouver les Principes de la Loi de Nature, c'est cet Etre tout-puissant qui les a communiqués au prémier Homme, d'où ils nous sont enfin parvenus d'âge en âge par une Tradition constante & tout-à-fait naturelle. Voila le fonds de sa Doctrine. Vous voyez donc que comme Dieu est proprement l'Auteur de ces Principes, il falloit de nécessité qu'on démontrât son existance, & qu'on le fît même d'une manière à ne laisser aucun doute sur un article de si grande importance. Non seulement notre Auteur ne pouvoit se dispenser de prouver qu'il y a un Dieu, mais il devoit encore faire voir que ce Dieu qu'il admet & qu'il reconnoit, est éternel, immortel, immatériel, juste, libéral, tout-puissant, créateur de toutes choses, & disposant de tout suivant son bon-plaisir. C'est ce qu'il a fait; & ainsi je laisse à juger de la raison qu'il peut avoir eue de s'étendre si fort sur ce seul article.

Cette Tradition, qui nous a été ainsi transmise, a dû toujours se perfectionner, sans jamais se perdre, ni même subir le moindre changement. Si elle a été quelquefois défigurée, on doit en rejetter la faute sur les vaines subtilités de ces Philosophes, qui se sont d'autant plus écartés du chemin de la Vérité, qu'ils ont perdu de vue la Tradition de toutes les Nations. Tout concourt, à ce que prétend notre Auteur, à faire voir l'harmonie admirable de toutes les parties

de

de cette Tradition. Elle a d'ailleurs de très grandes prérogatives. C'eſt d'elle que les argumens des Philoſophes tirent de nouvelles forces, & que de probables qu'ils ſont ils deviennent certains, ſur-tout lorſqu'ils ſont deſtinés à démontrer, à étaler les Attributs de la Divinité, ſa Juſtice vangereſſe, & ſa Munificence dans les récompenſes qu'il diſtribue.

Cette même Tradition ſervira de flambeau aux Philoſophes pour leur faire voir que nos Ames ne ſauroient être détruites, qu'elles ſurvivront au contraire à la diſſolution de nos Corps. Elle leur fera ſentir combien il importe de bien vivre pour être heureux. Comment cela, dira-t-on? Le voici. En ſe renfermant dans les bornes de la Nature, ils verront, à l'aide de cette Tradition, la raiſon de la connéxion qu'il y a entre les choſes divines & humaines; & alors, en ſuivant en quelque ſorte le fil qu'elle leur fournira, ils trouveront l'iſſue du labyrinthe plein de détours, que les hommes ont ſçu tenir caché, par la grande variété de leurs opinions, & par le nombre prodigieux de difficultés qu'ils ont entaſſées, lorſqu'il a été queſtion d'établir & de fixer l'origine du Droit.

Quels grands avantages les Théologiens ne pourront-ils pas auſſi tirer de cette Tradition? A en croire notre Auteur, rien ne leur ſera plus facile que de prouver le culte d'un ſeul Dieu, l'Immortalité de l'Ame, les récompenſes & les ſupplices éternels. Les Infidèles mêmes & les Incrédules ne pourront ſe ſouſtraire à cette autorité, & ſeront par conſéquent forcés de céder

à l'évidence des raisons puisées dans une source si pure.

Jamais Mortel n'a fait si belle découverte; & si on peut compter sur les charmantes promesses de l'Auteur, nous voici enfin arrivés au moment heureux où toutes les ténèbres épaisses qui nous environnent vont se dissiper entierement, où la Vérité viendra se présenter à nous sans nuages, & où nous n'aurons plus enfin aucun doute sur les mystères les plus impénétrables.

L'entreprise est belle & hardie, mais cependant à quelles difficultés insurmontables ce beau, ce vaste Systême, étalé avec pompe, n'est-il pas sujet? Dans quels embaras ne jette-t-il pas, lorsqu'on vient à l'examiner de près, & à entrer scrupuleusement dans le détail de toutes les parties qui le composent. L'Esprit humain se revolte à la vue d'une carrière si longue & si difficile à parcourir. On court risque de s'y perdre en s'y engageant, quelque résolu, quelque déterminé que l'on soit à franchir avec courage toutes les difficultés qu'il présente. Je me contenterai d'en exposer quelques-unes, auxquelles il ne me paroit pas facile de rien répondre qui satisfasse pleinement un Esprit Philosophique.

1. Jettez les yeux sur tous les Peuples de l'Univers, parcourez de l'esprit toutes les Nations, examinez leurs mœurs & leurs coutumes, & vous verrez avec étonnement quelle prodigieuse variété il y regne. De vastes Etats, de grands Royaumes ont des principes opposés les uns aux autres, des Loix qui n'ont entre elles aucun rapport, & sur lesquelles sont néanmoins fondées

les

les règles de conduite de ces différens Peuples. C'eſt une choſe certaine, & perſonne ne ſauroit en douter, qu'il y a dans les hommes non ſeulement oppoſition de principes, mais encore oppoſition d'actions pour ce qui concerne les mœurs & la conduite de la vie (*a*). Or ſi ces principes de *Droit Naturel* que vous ſuppoſez avoir été communiqués par l'Etre ſuprême au prémier Homme, avoient été transmis par une Tradition conſtante, inaltérable, à tous les Peuples de l'Univers, depuis cette prémière époque jusqu'à nos jours, d'où viendroient, je vous prie, tant de principes oppoſés adoptés aujourdhui par différens Peuples? Ce contraſte ne prouve-t-il pas qu'il n'y a rien à cet égard de fixe dans l'homme, & qu'il ne reſte en lui aucun veſtige de cette prétendue Tradition donnée à notre prémier Père.

2. Si ce *Droit de Nature* n'eſt point effacé de la mémoire des hommes, comme le ſuppoſe notre Auteur, s'il ſe fait ſentir, & s'il n'a ſubi aucun changement, qu'étoit-il beſoin de faire autrefois de Loix pour réprimer le crime, & à quoi bon en établir encore chaque jour de nouvelles dans chaque Société? Puisque la Tradition de ce Droit ne nous dicte rien que de juſte, rien qui ne tende à nous rendre heureux, il ne doit plus y avoir alors de différence dans les principes, dans les mœurs; tous les hommes doivent ſe

(*a*) Nous en avons donné des exemples dans l'Extrait précédent, *pag.* 162, *& ſuiv.* & on pourroit en alléguer une infinité d'autres s'il étoit beſoin.

ſe porter naturellement au bien ſans y être contraints par les Loix. „ Si le *juſte*, dit un Bel„ eſprit (*a*), étoit la règle de nos actions, on „ n'auroit beſoin ni de Loix, ni de forme de „ Gouvernement. Chaque homme porté à reſ„ pecter dans un autre homme la Liberté qu'il „ veut ſe conſerver à ſoi-même, n'abuſeroit „ point de ſon eſprit pour tromper; il n'emploi„ yeroit ſes forces & ſon adreſſe que pour être „ utile".

3. L'homme livré à lui-même eſt ſuſceptible des erreurs les plus groſſières, & ne devient que trop ſouvent un monſtre de paſſions effrénées. Une bonne éducation rectifie ſes idées, & la ſévérité des Loix le retient dans de juſtes bornes. „ L'homme eſt tel (*b*), que toujours expoſé à „ l'erreur & à la ſéduction de ſes deſirs, la me„ ſure de ſes paſſions eſt d'ordinaire celle de ſa „ Juſtice. Au-lieu de ſe ſervir de l'état où il ſe „ trouve, d'être ſujet au mal pour avoir la gloi„ re d'en triompher, il fait conſiſter ſa gloire à „ abuſer de ſa Liberté. *Qu'arrivera-t-il donc „ de cette Liberté? Une grande diverſité de ſenti„ mens & de conduite. L'un croira qu'il peut „ prendre tout ce qu'il a envie d'avoir, & faire „ ſervir les hommes à ſes paſſions, par la contrain„ te ou par la tromperie. Alors le plus fort em„ ployera la force contre le plus foible, le plus foible „ em-*

(*a*) Voyez les *Entretiens dans leſquels on traite des entrepriſes de l'Eſpagne, des Prétenſions de Mr.* le CHEVALIER *de* St. GEORGE, &c. pag. 182. Quelques-uns attribuent cet excellent petit Ouvrage à Mr. *de St. Hyacinthe.*

(*b*) Idem, *ibid. pag.* 183.

» *employera la ruse pour détruire le plus fort.* Un
» homme se liguera avec un autre contre leur
» Ennemi commun. Cet Ennemi, devenu foi-
» ble par l'union de ses Adversaires, tâchera de
» se soutenir en engageant quelqu'un dans son
» parti. La vue de se soutenir les uns contre les
» autres fera grossir chacune de ces deux trou-
» pes; & ceux qui les composeront, craignant
» que ce qui a causé les premières divisions ne
» les divise eux-mêmes, & qu'ils ne deviennent
» alors la proie de leur Ennemi commun, cher-
» cheront les moiens de prévenir un si grand
» malheur. Ils ne trouveront rien de plus sûr,
» que d'établir entre eux une uniformité d'es-
» prit, qui les tienne tous unis, & qui faffe
» trouver à chaque Particulier son bonheur dans
» le bonheur public".

Vous voyez donc par-là que ce n'est point dans la *Tradition* qu'il faut chercher l'origine du *Droit de Nature*, mais dans la nécessité où l'homme se trouve de mettre un frein à ses déréglemens. Cette nécessité est générale chez tous les Peuples de la Terre. Tous les hommes sont sujets à s'égarer, tous ont besoin d'un frein qui les retienne, & les empêche de troubler le bonheur de la Société par leurs injustices.

Jura inventa metu injusti fateare necesse est,
Tempora si fastosque velis evolvere Mundi (a).

4. Ce *Droit de Nature*, tel que notre Auteur

(a) Horat. *Sat.* 4. L. I.

ſemble l'expliquer en divers endroits de ſon Ouvrage, doit être ſans doute quelque choſe de naturel aux hommes, puiſqu'on ſuppoſe qu'ils l'ont tous. Or ce qu'ils tiennent ainſi de la Nature eſt ce panchant qui les porte, par un principe interne inconnu à eux-mêmes, à ſe ſatisfaire; c'eſt cet amour de leur propre Etre, qu'ils cherchent à conſerver, à entretenir, ſouvent même au mépris de ce que leur ſuggère la Raiſon, qui ſemble agir par des principes bien oppoſés à ceux qu'inſpire la Nature. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que tous les hommes ſentent en eux-mêmes un penchant déréglé qui les porte & les entraine au mal, lors même que d'un côté on leur démontre l'injuſtice de leur conduite, & que de l'autre on oppoſe à l'impétuoſité de leurs paſſions vicieuſes, les châtimens, les roues, les gibets, & la crainte des ſupplices de l'Enfer. La Nature eſt donc oppoſée à la Loi, ou la Loi à la Nature (*a*). Or, puiſque la Nature ne ſauroit guère faire

(*a*) Un Auteur judicieux, qui a ſaiſi de bonne heure les grands principes, & qui a démêlé avec beaucoup de penétration les différens reſſorts qui donnent le branle à l'Eſprit humain, a fait ſur cette matière une remarque à peu près ſemblable, dans une ſorte d'Ouvrages qui ne ſe rimpriment guère que lorſqu'ils ſont excellens. Voici ſes propres termes. *Cum fugaci voluptati tantas illecebras, dederit Natura, ut pudicitiam, famam, graviditatis moleſtias; partûs dolores, vitæ periculum, ipſumque Deorum timorem vincat, nonne Naturæ Legi, Lexve Naturæ oppoſita videtur? Utramque fore componet, qui modo noverit* Hominem *à* Cive *bene diſtinguere. . . . . Eſt enim in Homine aliquid anonymum, utpote Homini ignotum, in illo vivente faciens ἀνομοιοῦν, ſimpliciſſimum forte, effectis tamen compoſitum apparens, Sapientibus imprimis notum, quaſi Sapientiæ invidum, æmulum, victor; quod, certo reſpectu,* Hominis

Mor-

faire que de mauvais Citoiens ; & que la Loi, au contraire, eſt établie pour réprimer cette Nature & faire de bons Citoiens, les principes dictés par la Nature, qui eſt la même par-tout & en tout tems, ne ſauroient avoir une origine divine, puiſqu'ils conduiſent l'homme dans une route entiérement oppoſée à celle dont on fait Dieu l'Auteur.

S'il y a donc en nous une Loi naturelle, un Principe interne, qui ramène tout à nous-mêmes & qui dirige toutes nos actions vers notre propre Être, comme vers le centre de ce que nous chériſſons uniquement (*a*), cette Loi, ce Principe, ne part certainement pas de cette autre Faculté, qui n'eſt ſouvent que l'eſclave de la prémière, & que nous nommons, peut-être aſſez improprement, *Raiſon*. Ce Principe interne & naturel nait avec nous, nous accompagne toujours, & n'eſt détruit que par la mort. Il eſt toujours le même, invariable, depuis l'enfance juſqu'à l'âge décrépit. C'eſt le grand mobile de toutes nos actions. Sans lui l'Homme ſeroit à lui-même, à ſon propre Individu, un objet très indifférent. Cette Faculté, au contraire, que nous

Magiſter, *ſed* Civis *Tyrannus*, *annorum fere* 6000 *interrupté nunquam experientiâ*, *contrainitentem ipſum Hominem pellere*, *cogere*, *obſervatum eſt*. Mr. *Théodore Tronchin* dans les Corollaires d'une Thèſe qui a pour Titre : *Diſſertatio Medica Inauguralis de Nympha*. On a fait de cette Pièce une ſeconde Edition.

(*a*) Il eſt impoſſible de rien aimer que rélativement à Soi-même : tout amour eſt intéreſſé, & il y auroit de la contradiction à ſuppoſer le contraire.

nous appellons Raison, est un Etre volage, inconstant, autre dans l'enfance que dans l'âge mûr, bien différent à Rome de ce qu'il est à Londres, & tout opposé à lui-même lorsqu'on le voit placé sur son trône, d'un côté au milieu des Hottentots & de l'autre parmi les Peuples civilisés. La Raison est donc un Etre bizarre & difforme, c'est un *Janus* à plusieurs faces. La Nature est une dans tous les Hommes, chez tous les Peuples de la Terre ; & si elle pouvoit changer, l'Homme cesseroit d'être ce qu'il est essentiellement. Fidèle compagne de la Machine merveilleuse qu'elle habite, dès le premier instant de son existence, elle n'y reçoit la Raison que pour être témoin de ses travaeries, de son inconstance, & comme un Ennemi, qui semble n'avoir pris chez elle son domicile que pour troubler son repos.

Tout cela posé, voici une question que je propose à mon Auteur. Votre *Droit de Nature* vient-il de ce Principe avec lequel nous naissons, ou de cette Faculté que nous nommons Raison ? Ce premier Principe nous porte presque toujours à ce que vous nommez *Mal*, *Injustice*, lorsque nous vivons en Société. La Raison n'a rien de fixe, elle se prête à tous les préjugés, elle admet ici comme juste ce qui passe ailleurs pour injuste, & reçoit pour vrai chez certaines Nations, ce qui chez d'autres est regardé comme entierement faux. Elle se livre enfin à toutes les contrariétés, comme s'il étoit de son essence d'être partout & en tout tems opposée à elle-même. Or, suivant votre définition du *Droit de Nature* & les caractères que vous lui attribuez (*a*), il ne part

(*a*) Voyez ci-dessus, *pag.* 190, 191.

part d'aucun des deux Principes que je viens de reconnoître dans l'homme & qui s'y font remarquer si sensiblement. D'où sera-t-il donc originaire ce prétendu Droit, & dans quelle Faculté de l'Homme le faites-vous résider.

Belle objection, répond notre Auteur! *Doit-on dire que les Hommes n'aiment point la vie, parce qu'il y en a qui se donnent la mort? & dira-t-on qu'ils ne font aucun cas de réparer leurs forces par la nourriture, parce qu'il s'en trouve qu'un défaut d'appétit, causé par la maladie, empêche de prendre des alimens?*

J'ai honte de rapporter ici cette réponse d'un si grand Philosophe, car il la fait effectivement, pour résoudre les objections qu'il s'est formées lui-même. Voici tout ce que j'ai à repliquer, & je crois que cela suffira. Montrez-moi des Nations entières qui méprisent leur vie, au point de se donner la mort? Faites-moi connoître dans quel lieu de la Terre un Peuple nombreux s'abstienne de manger, à l'exemple de ces malades que vous alléguez. Il n'y en a nulle part. Oserois-je dire qu'un homme qui se donne la mort, ne le fait que par un principe d'amour propre. Il cherche à être mieux, ou du moins à quitter une vie qui lui est à charge.

Un Auteur célèbre (*a*), qui a ramassé avec soin presque tout ce que les Philosophes & les Savans ont débité sur la *Loi Naturelle*, ne s'écarte pas beaucoup du Système d'*Anselme*, lorsqu'il avance (*b*), qu'*il y a beaucoup d'apparence*

 que

(*a*) *Pufendorff*, dans son Traité du *Droit de la Nature & des Gens*, traduit & commenté par Mr. *Barbeyrac*.
(*b*) Ibid. *Tom.* I. *pag.* 233.

que Dieu enſeigna aux prémiers Hommes les principaux chefs du Droit Naturel, qui ſe conſervérent & ſe répandirent enſuite parmi leurs Deſcendans, à la faveur de l'Education & de la Coutume : mais que *cela n'empêche pas que la connoiſſance de ces Loix ne puiſſe être appellée naturelle, entant qu'on peut découvrir la Vérité & la Certitude par la voie du Raiſonnement, ou par l'uſage de la Raiſon naturelle à tous les Hommes.* Or, ajoute-t-il, *de cela ſeul que les Propoſitions, où eſt contenue la Loi naturelle, ſont imprimées dans l'Eſprit des Hommes par la contemplation de la nature des choſes, il s'enſuit évidemment que l'on en doit raporter l'origine à l'Auteur de la Nature.* Voilà ce que prétend *Pufendorff.* Sur quoi il entaſſe, avec ſon Commentateur, autorités ſur autorités, pour détruire d'autres autorités ; & il conclut par dire qu'il a raiſon, que ceux qui ſuivent ſon ſentiment ont auſſi raiſon, & que par conſéquent tous les autres ont tort. Il en eſt de ces ſortes de Disputes comme de la plupart des Batailles : l'Ennemi eſt toujours vaincu, &, après bien des coups reçus de part & d'autre, chacun chante victoire.

Nous avons déja fait remarquer, dans un des Extraits de ce Volume (*a*), que Mr. *Locke* ſoutient qu'*on ne ſauroit nommer aucun Principe de Morale, ni imaginer aucune Règle de Vertu, qui, dans quelque endroit du monde, ne ſoit mépriſée ou contredite par la pratique générale de quelques Sociétés entières, qui ſont gouvernées par des Maximes de pratique, & par des Règles de conduite tout-à-fait oppoſées à celles de quelques autres Sociétés.* Monſieur *de Voltaire*, grand admirateur *de Locke*, & dont

(*a*) Voyez ci-deſſus, *pag.* 164.

dont il suit d'ailleurs assez les idées, a abandonné sur cet article le parti de son Héros, & a même entrepris de le réfuter. *J'ai toujours été étonné*, dit-il (*a*), *que le sage* Locke, *dans le commencement de son Traité de l'*Entendement Humain, *en réfutant si bien les idées innées, ait prétendu qu'il n'y a aucune notion du Bien & du Mal, qui soit commune à tous les hommes. Je crois qu'il est tombé là dans une très grande erreur.* Pour réfuter *Locke*, Mr. *de Voltaire* fait entre autres un Argument qui prouve justement le contraire de ce qu'il prétend prouver, puisqu'il suppose qu'il étoit permis à Lacédemone de prendre habilement le bien d'autrui (*b*). Il me reste trop peu d'espace pour pousser plus loin l'examen de cette question.

On trouvera dans notre Auteur plusieurs belles questions sur la nature de l'Ame & sur ses facultés, & je serois fort tenté d'exposer ce qu'il en dit & d'y joindre quelques réflexions, si je ne me trouvois dans la nécessité de terminer ici cet Extrait. Je remarquerai seulement qu'il a entrepris de donner une nouvelle preuve de l'*Immatérialité de l'Ame*, & de démontrer que son *essence est simple & incomplexe*. Il me paroit que cette preuve qu'il seroit trop long de raporter ici en son entier, ne diffère pas beaucoup de celle qu'en a donnée un Philosophe du prémier ordre, dont on regrette infiniment la perte, tant à cause de ses vastes lumières & de sa grande probité,

(*a*) Voyez *la Métaphysique de* Newton, *&c.* par Mr. *de Voltaire*, pag. 30.

(*b*) Ibid. *pag.* 33.

qu'à cause des services importans qu'il rendoit au Public dans le Poste d'honneur où nous l'avons vu, & où il s'est si fort distingué.

Je veux parler de l'Illustre Mr. *'s Gravesande*; qui nous a donné de l'Immatérialité de l'Ame la preuve que voici. „ Il me paroit, dit-il (*a*), „ qu'on peut démontrer par un argument très „ simple, que la faculté de penser ne sauroit être „ l'Attribut d'aucun Etre étendu. Tout ce qui „ a de l'étendue, a des parties; & on ne peut „ rien attribuer à cette étendue, qui ne convienne en même tems à ses parties. Supposons à „ présent qu'un Etre étendu pense: Ou la pensée sera entière dans chacun des points de cette „ étendue, ce qui est absurde; ou elle sera répandue dans toute l'étendue, & par cela même divisible avec elle; ce qui est opposé à la „ nature des Perceptions". Tout cela s'accorde assez avec ces paroles d'Arnaldus : *Conceptu enim possibile haud est, Materiam esse cogitantem..; divisibilis nempe suapte natura est, unaque ejus pars extra aliam perpetuo existat necessum est, neque unquam cum altera penetretur. Intellectio è diverso logibus fieri videtur oppositis, penetratione scilicet, comprehensione, reique cognitæ continentia in mente, ut ajunt, atque inclusione. . . . . Cogitatu immò possibile haud est, materiulem rem esse posse cogitantem, quod aut quæcunque materiæ pars cogitans esset, aut fortasse nulla. Illud arbitror negatum erit, tot namque essentiæ essent in homine cogitantes, quot partes cogitantis materiæ; numerus itaque entium cogitantium quacumque in Animæ infinitus*, &c.

Je

(*a*) Dans son *Introduction à la Philosophie*, pag. 87, 88.

Je laisse au Lecteur à juger de la force de cette Preuve de notre Auteur. Il me semble qu'on y suppose mal à propos que la Pensée seroit quelque chose d'étendu, & que chaque portion de la Matière devroit penser, si la pensée étoit effectivement un de ses attributs. Un autre grand Philosophe, à qui le Public est redevable d'une infinité de belles découvertes qu'il a faites dans la Physique, vient aussi de proposer une autre sorte de raisonnement, par lequel il prétend prouver l'impossibilité qu'il y a que la Matière puisse penser (*a*). Il se fonde sur ce que le corps possède une *force d'Inertie*, par laquelle il reste dans le même état où il se trouve, à moins que quelques autres causes étrangères ne le mettent en mouvement. L'Ame, au contraire, peut agir & se déterminer comme il lui plaît. Je ne m'étois pas attendu de trouver cette preuve dans une Pièce dont le but principal est de faire voir que *l'Ame ne se connoit pas elle-même*. Si l'Ame ne se connoit pas, comment peut-elle savoir ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas, si elle est spirituelle, corporelle, ou tout ce qu'il vous plaira?

Notre Auteur n'a pas oublié de faire aussi mention de l'Ame des Bêtes, & il ne paroît pas fort porté à adopter le sentiment des *Cartésiens*, qui les regardent comme de purs Automates. Il dit que les Pères *Pardies* & *Daniel* ont fait voir que le sentiment de ces Philosophes conduit tout droit au Pyrrhonisme, rélativement à l'Ame de l'Homme. Mais personne, selon lui, n'a mieux

pouſſé

(*a*) Mr. *Pierre Muſſchenbroek* dans ſon *Oratio de Mentis humanæ ſomet ignorante*, pag. 20, 21.

pouſſé l'objection contre l'Hypothèſe Cartéſienne, que Mr. *Boullier* dans ſon *Eſſai Philoſophique ſur l'Ame des Bêtes*. Tout ce que je trouve, en effet, que ce Miniſtre a prouvé avec le plus de force dans tout ſon Livre, &, ſi j'ôſe le dire, démontré, du moins à mon égard & jusqu'à préſent, c'eſt que *ſi Dieu peut faire une Machine, qui, par la ſeule diſpoſition de ſes reſſorts, exécute toutes les actions ſurprénantes que l'on admire dans un Chien, ou dans un Singe, il peut former d'autres Machines qui imiteront parfaitement toutes les actions des Hommes* (*a*). Il s'explique ſur cela avec une clarté, une netteté, une préciſion admirables; & rien n'approche de ſa grande ſagacité à découvrir les ſubterfuges & les fauxfuians de ſes adverſaires. L'énergie de ſon Stile répond à la force de ſes raiſons.

(*a*) *Eſſai Philoſophique*, &c. Part. I. Cap. VI. pag. 81, & ſuiv.

ARTICLE XI.

ELOGE *de Mr. le Cardinal de* POLIGNAC, *lu à l'Aſſemblée publique de l'Académie Royale des Sciences, du 4 Avril* 1742.

MELCHIOR DE POLIGNAC, Cardinal Prêtre de l'Egliſe Romaine, du titre de Ste. Marie des Anges, Abbé de Corbie, d'Anchin, de Bonport, de Mouzon & de Bégard, Archevêque d'Auch, Primat de la Novempopulanie, Commandeur des Ordres du Roi, nâquit au Puy, Ca-

Capitale du Vélay en Languedoc, le 11 Octobre 1661. Il étoit second fils de *Louis-Armand* Vicomte de *Polignac*, Marquis de Chalençon, Gouverneur du Puy, Chevalier des Ordres du Roi, & de *Jaqueline de Beauvoir-Grimoard-de-Roure* sa troisième femme.

La Maison de *Polignac* étant une des plus connues & des plus illustres du Royaume, nous nous dispenserons d'en relever ici l'ancienneté, l'éclat, & les alliances.

Six mois après que Mr. le Cardinal de *Polignac* fut venu au monde, il éprouva le sort de quelques-uns des plus fameux héros de l'antiquité, & il en courut tous les dangers, il fut exposé. Il étoit nourri à la campagne: sa nourrice qui étoit fille, & qu'une prémière faute n'avoit pas rendu plus sage, en fit une seconde. Dans cet état qu'elle ne put longtems cacher, frappée de tout ce qu'elle avoit à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour & disparut, après avoir porté l'enfant sur un fumier, où il passa toute la nuit. Heureusement c'étoit dans la belle saison; on le retrouva le lendemain, sans qu'il lui fût arrivé aucun accident.

Son corps formé par les graces, l'esprit, la vivacité jointe à la douceur que cet enfant fit bientôt paroitre, ajoutèrent des motifs plus solides à l'intérêt qu'une semblable avanture faisoit naître en sa faveur, & le rendirent infiniment cher à ses parens. Son père, qui le destinoit à l'Eglise, l'amena de bonne heure à Paris, & le mit d'abord au Collège de Clermont. Le jeune Abbé de *Polignac* s'y distingua dans ses prémières études,

des, & sur-tout dans ses Humanités. On le fit passer ensuite au Collège d'Harcourt, pour y apprendre la Philosophie; & c'est là que ses heureuses dispositions achevèrent de se montrer de la manière la plus brillante.

Il étudioit sous un Professeur célèbre, mais ancien, & absolument dévoué à la Philosophie d'*Aristote*. Cependant l'Abbé de *Polignac* apprit qu'il y avoit une autre Philosophie dans le monde, celle de *Descartes*; il se mit au fait de cette Philosophie, & il en saisit toutes les beautés. Les principes de *Descartes* étoient alors formellement proscrits dans les Ecoles du Royaume, où il étoit ordonné en même tems de n'enseigner que la Philosophie d'*Aristote*; mais ni ces raisons, ni les efforts redoublés de son Maître pour le ramener au Péripatétisme, ne purent obscurcir la lumière qui avoit brillé à ses yeux. Il céda seulement, en ce qu'il voulut bien s'engager à soutenir dans ses Thèses les deux Philosophies en deux jours consécutifs. Le Professeur avoit aussi exigé que celle de *Descartes* passeroit la première, croyant qu'il auroit été trop dangereux de finir par-là, & de renvoyer les Auditeurs avec une impression récente de la doctrine prétendue erronée qu'on savoit être très séduisante dans la bouche de l'Abbé de *Polignac*; car son éloquence étoit déja formée & se décéloit par mille traits. Le succès de ce double acte public fut des plus éclatans; les Systêmes de *Descartes* & d'*Aristote* y parurent l'un après l'autre, comme on l'avoit demandé, mais tous deux dans leur plus beau jour; ils furent défendus autant que chacun pouvoit

voit l'être; la prédilection du Répondant ne s'y fit sentir que par la force des raisons qui la justifioient; & il montra dans cette occasion tant d'équité, de retenue & de savoir, qu'il reçut des éloges de l'un & de l'autre parti, & qu'en ce sens il réunit tous les suffrages.

Les Thèses de Théologie que Mr. l'Abbé de *Polignac* soutint quelques années après en Sorbonne, ne lui firent pas moins d'honneur: il y avoit mis en tête ces mots, qui se trouvent si souvent dans l'Ecriture en parlant des Rois de Juda, *Excelsa abstulit*; par où il faisoit allusion à tout ce que venoit d'ordonner, ou que préparoit alors *Louïs* XIV pour l'établissement de l'unité de Religion dans son Royaume: c'étoit vers l'année 1683, deux ans avant la révocation de l'Edit de Nantes.

Tant de connoissances déja assez approfondies, dont une excellente mémoire lui assuroit la possession, & dont il savoit parler sans ostentation & avec grace, se firent bientôt admirer parmi les Gens de Lettres & dans le grand monde, & lui gagnèrent l'estime & l'amitié de tout ce qu'il y avoit de plus distingué par le mérite & par la naissance. Le Cardinal de *Bouillon*, qui fut des prémiers à lui en donner des marques, le mena à Rome en 1689, après la mort d'*Innocent XI*. Il le fit entrer avec lui dans le *Conclave*, & il l'employa non seulement à l'élection du nouveau Pape *Alexandre* VIII, mais encore dans l'accommodement des différends qui regnoient alors & la Cour de Rome, & que ce

ar
ées
cher
int la
la de-
voit

Ce

Ces différends, dont les uns sembloient intéresser les droits de la Tiare, & les autres la police de la Ville, par les franchises du Palais des Ambassadeurs, avoient été poussés fort loin du vivant d'*Innocent* XI, & n'étoient pas aisés à pacifier. Le Roi y avoit encore envoié le Duc de *Chaulne* dans le même dessein, mais Sa Majesté étant informée de la capacité de l'Abbé de *Polignac*, de l'estime & du crédit qu'il s'étoit aquis dans Rome, déclara qu'elle vouloit aussi qu'il eût part à la même négociation. Se distinguer parmi les excellentes têtes qui habitent cette Ville fameuse, ou qui s'y rassemblent du Monde entier, dont à certains égards elle n'a pas cessé d'être la Capitale; parmi des gens tout occupés de mille intérêts différens, & exercés dans la Politique la plus profonde & la plus rafinée; au milieu d'un Etat qu'on croiroit être un composé de plusieurs Républiques, & où, quoique le pouvoir appartienne à un seul, chaque Prince ne laisse pas d'avoir sa Cour & son autorité particulière; s'y faire gouter, s'y faire aimer, combien de discernement, d'art & de prudence, que de talens naturels & aquis suppose un tel succès! c'est pourtant ce qu'avoit fait Mr. l'Abbé de *Polignac* à l'âge de vingt-huit ans, & dès son prémier voyage à Rome. *Alexandre* VIII, qui étoit un des meilleurs esprits de son siècle, & qui avoit souvent des conférences avec le jeune Négociateur, disoit de lui: *Je ne sais comment il fait, il ne me contredit jamais, il est toujours de mon avis, & cependant c'est ordinairement le sien qui prévaut.*

Les

Les affaires aiant été heureuſement terminées, & les articles de l'accommodement étant réglés, l'Abbé de *Polignac* revint à la Cour pour les propoſer à Sa Majeſté ; & c'eſt alors que ce Monarque lui rendit un témoignage en apparence tout contraire à celui du Pape, mais qui ne peignoit pas moins bien ſon caractère. *Je viens*, dit-il, au ſortir d'une longue audience qu'il lui avoit donnée, *d'entretenir un homme, & un jeune homme, qui m'a toujours contredit & qui m'a toujours plu.* En effet, Mr. le Cardinal de *Polignac* garda toujours ſa politique & tout ſon art pour traiter avec les autres Princes, & n'emploia jamais que ſa candeur, & ſon zèle pour le bien de l'Etat, en parlant à ſon Roi.

De retour en France, l'Abbé de *Polignac* y partagea d'abord ſon loiſir entre l'étude & les amis illuſtres qu'il s'étoit faits. Il entra enſuite dans le Séminaire des Bons-enfans, en 1692 ; mais ſa retraite n'y fut pas longue ; le Roi l'en tira en 1693, pour l'envoyer en Pologne, en qualité de ſon Ambaſſadeur.

Jean Sobieski, que ſes grandes actions avoient élevé ſur le trône, regnoit encore ; mais ſa ſanté chancelante & qui dépériſſoit tous les jours, faiſoit prévoir les troubles qu'une vacance prochaine ne manqueroit pas d'exciter pour l'élection de ſon ſucceſſeur.

Il étoit de l'intérêt de la France, attaquée par les principales Puiſſances de l'Europe liguées contre elle depuis cinq à ſix ans, d'empêcher qu'un Prince dévoué à ſes ennemis n'obtînt la Couronne de Pologne. Le Roi *Sobieski* la de-

voit en partie aux puissans offices de *Louis* XIV, & *Louis* XIV auroit eu lieu de croire que les trois fils de ce Prince en conserveroient une juste reconnoissance, si depuis quelques années le Prince *Jaques*, qui en étoit l'aîné, n'eût pris des engagemens avec la Maison d'Autriche, en épousant la Princesse Palatine de Neubourg, Sœur de l'Impératrice.

La Reine de Pologne *Marie d'Arquien*, étoit née Françoise; mais elle s'étoit crue dégagée de tout devoir envers sa patrie, depuis qu'elle étoit montée sur le trône.

Cependant *Louis* XIV, touché des vertus de *Sobieski*, conservoit toujours la même affection pour ce Prince & pour sa famille, & auroit souhaité qu'au défaut de l'aîné de ses fils, dont la partialité pour l'Empereur étoit trop déclarée, il fût possible de procurer la Couronne à l'un des deux cadets, lorsque le Roi leur Père viendroit à décéder.

Dans ces circonstances, & instruit des intentions de Sa Majesté, l'Abbé de *Polignac* partit pour la Pologne vers la fin du mois de Mai 1693. Il espéroit y trouver un puissant parti en faveur des cadets; mais la Nation indisposée contre l'aîné, regardoit l'exclusion qu'elle lui donnoit d'avance, comme une raison valable contre les deux autres.

Il fallut donc, pour se conformer aux conjonctures présentes, travailler sur un nouveau plan. Il y travailla si heureusement, que le trône étant venu à vaquer, il eut non seulement assez de crédit pour en éloigner tout ennemi du

nom

nom François, mais il put encore sans trop de présomption, concevoir l'espérance flateuse de mettre cette Couronne sur la tête d'un Prince de la Maison de France. Il en écrivit au Roi deux jours après la mort de *Sobieski*, c'est-à-dire, le 29 Juin 1696, & son projet fut approuvé: Projet d'autant plus difficile à exécuter, qu'il se présentoit en même tems sur la frontière, un compétiteur à la tête d'une puissante armée, menaçant d'un côté ceux qui lui refuseroient leur voix, & de l'autre promettant mille avantages à la République, & faisant gouter d'avance par ses largesses, une partie de ce qu'il promettoit.

Dénué de tous ces secours, l'Abbé de *Polignac* parvint cependant à faire élire & proclamer Roi de Pologne Mr. le Prince de *Conti*. Mais pour soutenir cette élection, & réunir les suffrages divisés entre ce Prince & l'Electeur de *Saxe*, dans un païs où l'unanimité décide, non la pluralité, où la liberté est telle, qu'un particulier mal-intentionné peut faire manquer l'affaire la mieux concertée, & la plus utile, ne fût-ce que pour montrer qu'il a part au gouvernement; il falloit combattre & surmonter le parti opposé, avec les mêmes armes qui avoient été employées pour lui concilier des amis.

Quoique la France ne soit pas moins puissante par ses richesses, que redoutable par ses armes, éloignée de la Pologne, & ne pouvant faire passer que lentement dans ce Royaume les sommes que l'Ambassadeur avoit demandées, elles y arrivèrent trop tard, & l'éloquence du Mi-

niſtre ne put ſuppléer à leur défaut. La guerre, qui en avoit retardé l'arrivée, retarda pareillement celle du Prince de *Conti:* ſa route par mer avec peu de Vaiſſeaux, exigeoit néceſſairement des précautions, pour éviter les Eſcadres d'Angleterre & de Hollande, & entraînoit par-là mille inconvéniens & de longs délais. Il n'étoit plus tems quand il débarqua à l'Abbayé d'Oliva près de Dantzic qui ſe déclara contre lui par pluſieurs actes d'hoſtilité, & dont les autres Villes de Pruſſe imitèrent l'exemple. Ce Prince fut donc bientôt obligé de ſe rembarquer. L'Abbé de *Polignac*, contraint auſſi de ſe retirer, demeura quelque tems dans la Poméranie citérieure, à Stettin ou aux environs, & ne revint en France qu'au commencement de l'année 1698, après avoir perdu tous ſes Equipages & tous ſes Meubles, qui lui furent enlevés par les Dantzicois.

Le Roi ſe crut obligé de témoigner qu'il étoit mécontent de la conduite de ſon Ambaſſadeur, & lui commanda de ſe retirer dans ſon Abbayé de Bonport.

Ce n'eſt pas aux Sujets à pénétrer dans les motifs ſecrets des réſolutions de leurs Maîtres. L'Abbé de *Polignac* pouvoit juſtifier ſa conduite, & par le compte exact qu'il avoit rendu de l'état des affaires, & par les ordres précis qu'il avoit reçus; mais puni par un Roi juſte, il ſe crut coupable, & n'attendit que de ſa ſeule bonté, ce qu'il auroit cru pouvoir attendre de ſa juſtice.

Ce fut dans cette retraite que rendu à lui-même, il entreprit d'écrire ce Poëme fameux, qui

n'a

n'a encore vu le jour que par les copies qui s'en ſont échapées dans le public: Ouvrage que la Religion & l'amour de la vertu lui inſpirèrent, que la Philoſophie lui dicta, & que ſes talens admirables, & déja exercés pour l'Eloquence & pour la Poëſie, ornèrent de mille beautés utiles au deſſein qui le lui fit entreprendre, en un mot le Poëme de l'*Antilucrèce*, dont nous parlerons bientôt plus au long.

Le Roi d'Eſpagne *Charles* II étant mort le prémier Novembre 1700, les nouvelles de cette mort & du Teſtament de ce Prince, où *Philippe* Duc d'Anjou étoit déclaré héritier univerſel de la Monarchie d'Eſpagne, pénétrèrent bientôt jusque dans la ſolitude de l'Abbé de *Polignac*, & l'y trouvèrent toujours animé des mêmes ſentimens pour ſa Patrie & pour ſon Roi. Il écrivit à *Louïs* XIV, *Sire, ſi les proſpérités de Votre Majeſté, ne mettent point fin à mes malheurs, du moins me les font-elles oublier.*

Ils finirent cependant ſes malheurs, il fut rappellé en 1702, & il reparut à la Cour avec plus d'éclat que jamais, par les marques de bonté ſingulières avec leſquelles il fut reçu de S. M. La disgrace jette je ne ſai quoi de touchant ſur les grandes vertus & les qualités éminentes, ſoit par le contraſte des choſes qui devroient ſi peu être enſemble, ſoit qu'elle épure les unes, & qu'elle ajoute aux autres. Auſſi n'eſt-il pas étonnant ſous un Prince vertueux, qu'à la disgrace ſuccède quelquefois une augmentation de faveur. La place d'Auditeur de Rote étant venue à vaquer par la promotion de l'Abbé de la *Tremoille*

au Cardinalat, le 17 Mai 1706, le Roi la donna à l'Abbé de *Polignac*.

On ſait quelle eſt à Rome la conſidération de ce Tribunal, & le rang que ceux qui le compoſent, tiennent à cette Cour. Douze Prélats y décident ſouverainement des matières bénéficiales de presque toute la Catholicité, & ſouvent même des affaires civiles qui y ſont portées par Appel. L'Abbé de *Polignac*, qui n'étoit encore que médiocrement verſé dans les queſtions du Droit Civil & Canonique, ſe fit un devoir de les étudier à fond, devint un excellent juge, & ſa réputation déja établie dans toute l'Europe, & particulièrement en Italie, s'accrut de ce nouveau titre.

Le Cardinal de la *Tremoille*, qui étoit demeuré à Rome, chargé des affaires de la Cour de France, eut pour lui les mêmes ſentimens que le Cardinal de *Bouillon*, & le fit entrer auſſi dans pluſieurs de ſes négociations. *Clément* XI, qui occupoit alors le St. Siège, & qui joignoit l'amour des Belles-Lettres à une ſolide piété, l'honora d'une amitié tendre; le Cardinal de la *Tremoille* en ſçut bien profiter dans plus d'une occaſion délicate, mais il en faiſoit honneur à l'Abbé de *Polignac* auprès du Roi, tandis que l'Abbé de *Polignac* écrivoit de ſon côté, que le ſuccès des affaires dont on l'avoit chargé étoit entièrement dû au crédit & à l'habileté du Cardinal de la *Tremoille*. Sa Majeſté fut ſenſible à une eſpèce d'émulation ſi rare entre des Miniſtres, & qui tournoit toujours à l'avantage de ſon ſervice. Elle en parla, & l'on ſait de quel prix étoit en pa-

pareille rencontre les paroles de ce grand Roi.

Juste estimateur du mérite *Louis* XIV connoissoit trop parfaitement celui de l'Abbé de *Polignac*, pour en borner la récompense à la place d'Auditeur de Rote; dès-lors il le destinoit à des emplois encore plus importans, & se proposoit de lui ouvrir le chemin aux plus hautes dignités.

Après trois années de séjour à Rome, Mr. l'Abbé de *Polignac* avoit eu permission de revenir en France pour mettre ordre à ses affaires, très dérangées par les dépenses & par les pertes qu'il avoit faites en Pologne. Le Roi lui avoit accordé des représailles sur les Vaisseaux Dantzicois, secours trop casuel, & qui n'avoit pas réparé les dommages que tant d'accidens lui avoient causés. Il étoit encore à la Cour en 1710, lorsqu'il fut question de tenir de nouvelles Conférences en Hollande, pour finir une Guerre sanglante que la Succession à la Couronne d'Espagne avoit excitée. Le Roi nomma le Maréchal d'*Uxelles* & l'Abbé de *Polignac* ses Plénipotentiaires à Gertruidenberg, où ceux des Etats Généraux des Provinces-Unies devoient se trouver.

Le moment marqué pour la Paix n'étoit pas encore arrivé; mais quelque infructueuses que fussent ces Conférences, la sagesse & la fermeté de l'Abbé de *Polignac* n'en furent pas moins estimées.

Comme l'entière restitution de la Monarchie d'Espagne, avec des circonstances encore plus dures que la restitution même, faisoit le principal objet des Alliés, l'Abbé de *Polignac* envoya

au Roi un Mémoire détaillé, où il montroit par de très fortes raisons, qu'il falloit courir les plus grands risques, & braver les plus fâcheux évènemens, plutôt que d'abandonner l'Espagne sous de pareilles conditions.

Ce parti ne manquoit pas de contradicteurs qui insistoient sur la nécessité d'abandonner l'Espagne, & sur l'état où se trouvoit actuellement la France, tant au-dedans qu'au-dehors du Royaume. C'est cependant le parti que prit le Roi; il rapella ses Plénipotentiaires, & les Conférences furent rompues. Les plus heureux succès couronnèrent une résistance si héroïque; les Armes de *Louis* XIV, & celles de *Philippe* V son Petit-fils furent presque par-tout victorieuses; l'Empereur *Joseph* mourut; l'Angleterre auparavant si animée contre la France, fut la prémière à seconder ses desirs; les affaires générales changèrent de face, & la Paix fut proposée à des conditions plus équitables.

On établit les Conférences pour en traiter, à Utrecht, & l'on en fixa l'ouverture au 12 Janvier 1712. L'Abbé de *Polignac* fut encore un des Plénipotentiaires que le Roi nomma pour y assister de sa part, quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'il pût y rester jusqu'à l'entière conclusion des Traités. La raison en étoit aussi honorable qu'avantageuse pour Mr. l'Abbé de *Polignac*. S. M. lui avoit donné une marque éclatante de son estime, en témoignant au Roi d'Angleterre *Jaques* III, qui étoit encore en France, qu'il lui feroit plaisir d'accorder à cet Abbé sa nomination au Cardinalat. Destiné à la Pour-

pre,

pre, le Cérémonial attaché à cette dignité ne lui permit pas de demeurer Plénipotentiaire en ſecond jusqu'à la ſignature de la Paix, qui ſe fit avec la France le 11 Avril 1713. D'ailleurs le Pape avoit la délicateſſe de ne pas vouloir rendre publique ſa promotion pendant qu'il ſeroit en païs Proteſtant. Créé Cardinal le 18 Mai 1712 il fut donc réſervé *in petto* jusqu'au 30 Janvier 1713, où il fut déclaré; & il ne reçut la Calote qu'en chemin pour la France, comme on en étoit convenu, & en païs Catholique: elle lui fut remiſe auprès d'Anvers, le 10 de Février ſuivant.

Il obtint dans la même année la charge de Maître de la Chapelle du Roi; mais il s'en démit en 1716, & l'Abbé de *Bréteuil*, depuis Evêque de Rennes, lui ſuccéda.

Le feu Roi ne vêcut pas aſſez pour donner à Mr. le Cardinal de *Polignac* d'autres marques de ſon eſtime; mais ſon auguſte Succeſſeur y a ſuppléé.

Ne diſſimulons point cependant, que dans les commencemens de ce glorieux règne, & durant la Régence, le 29 Décembre 1718, Mr. le Cardinal de *Polignac* eut ordre de ſe retirer dans ſon Abbayé d'Anchin; mais imitons en même tems ſon reſpectueux ſilence ſur les ordres ſuprêmes. Il fut rappellé vers la fin de 1721, & les idées que de ſemblables évènemens peuvent faire naître, furent entièrement effacées par les graces dont ſon rappel fut ſuivi.

Innocent XIII étant mort le 7 Mars 1724, Mr. le Cardinal de *Polignac* alla à Rome pour l'Election du Pape *Benoît* XIII, & il y demeura

huit ans chargé des affaires de France. Comme il s'agissoit principalement alors de matières de Doctrine, dont il ne nous convient pas de parler, nous dirons seulement qu'il y employa tout ce que son zèle & ses talens conciliateurs étoient capables de lui inspirer, tant pour la pureté de la foi, que pour la paix de l'Eglise. Au commencement de 1726, il fut nommé à l'Archevêché d'Auch: il revint en France dans le mois de Juillet 1732, & six mois après son retour le Roi le fit Commandeur de l'Ordre du St. Esprit, où il avoit été associé, & dont il avoit eu permission de porter les marques dès l'année 1728. C'est pendant ce dernier séjour à Rome, & peu de tems après la naissance de Monseigneur le Dauphin, qu'il donna sur la place Navone une de ces Fêtes superbes, où la profusion, de concert avec le goût, apprend aux Nations Etrangères quelle est l'opulence d'un Etat, par la magnificence de ses Ministres.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les Négociations de Mr. le Cardinal de *Polignac*, ni sur les évènemens de sa vie qui s'y rapportent. Tout ce qui le regarde en qualité d'homme public, appartient à l'histoire de France, & doit en faire une des parties les plus intéressantes. Mais nous allons considérer dans l'homme particulier, un Philosophe sublime, orné de tout ce que la belle Littérature a de plus excellent.

Mr. le Cardinal de *Polignac* n'étoit pas demeuré oisif pendant les deux ou trois années de sa retraite à Anchin. Bien différent de ceux qui, après avoir soutenu le poids des affaires, succombent

hent à l'ennui du repos, il sçut toujours se faire des occupations également utiles & agréables. L'*Antilucrèce* qu'il avoit commencé à Bonport, vint une seconde fois à son secours. Il l'avoit déja beaucoup retouché & augmenté, mais il s'agissoit encore d'y ajouter des livres entiers, d'y insérer un grand nombre d'expériences curieuses, & plusieurs découvertes qui étoient venues à sa connoissance depuis quelques années, & nous osons le dire, depuis qu'il étoit entré à l'Académie des Sciences; car personne n'honora jamais nos assemblées d'une assiduité plus flateuse, personne n'y fut jamais plus attentif, soit pour y puiser, soit pour y répandre des lumières. Aussi l'*Antilucrèce*, que l'on croiroit être l'Ouvrage des trois célèbres Académies, qui se glorifient de compter Mr. le Cardinal de *Polignac* parmi leurs Membres, & que toutes pourroient réclamer par les différens genres de beauté dont il brille, nous appartiendra-t-il toujours de préférence, par la partie Philosophique qui y domine, qui le caractérise, & qui en fait la base. Tâchons donc enfin d'en donner une idée exacte, autant du moins que les bornes prescrites à ce discours pourront le permettre.

L'*Antilucrèce* est un Poëme Latin, du nombre de ceux qu'on appelle *Didactiques*, parce qu'ils ont pour but d'enseigner des vérités importantes, ou quelque art utile à la vie. Il est écrit en Vers Heroïques. Il fut d'abord composé en six Livres, & il l'a été depuis en neuf. Le neuvième Livre, qui n'a jamais été achevé, ni peut-être commencé, quoique les principaux ma-

matériaux en fussent tout prêts, étoit destiné à des éclaircissemens sur divers endroits de ceux qui le précèdent. Le Poème tel que nous l'avons, consiste donc en huit Livres complets, qui sont de mille, douze, ou treize cens vers chacun.

Le titre d'*Antilucrèce* montre assez que cet Ouvrage a été fait pour combattre à armes pareilles la Philosophie de *Lucrèce*, ou, ce qui est la même chose, celle d'*Epicure*, que ce Poëte avoit adoptée avec la plupart des conséquences dangereuses dont elle est susceptible.

Mr. le Cardinal de *Polignac* disoit volontiers quelle avoit été l'occasion de son Poëme. En revenant de Pologne, il s'étoit arrêté quelque tems en Hollande; il y avoit eu plusieurs entretiens, plusieurs disputes avec le fameux *Bayle*, dont le Dictionaire Critique paroissoit alors depuis peu. On sait de quelle manière les Argumens d'*Epicure*, de *Lucrèce*, & des Sceptiques, contre les vérités les plus importantes de la Religion & de la Morale, ont été célébrés & mis en œuvre dans ce Dictionaire. Ils ne furent pas dissimulés dans cette occasion, & dès-lors Mr. le Cardinal de *Polignac* forma le projet de les réfuter; ce qu'il exécuta pendant son exil à l'Abbayé de Bonport. Ce n'est pourtant pas *Bayle* à qui il s'adresse dans son Poème, & qu'il apostrophe sous le nom de *Quintius*, ainsi qu'a fait *Lucrèce* dans celui *de rerum Natura* à l'égard de *Memmius* Romain d'une famille illustre; mais c'est, comme nous savons encore, un homme de qualité, & de beaucoup d'esprit, qui a été connu par quelques Ouvrages, & avec qui Mr.

le

le Cardinal de *Polignac* ſe trouvoit lié d'amitié.

Ces craintes prétendues vaines & puériles, dont le Poëte Latin veut délivrer ſon ami, l'Auteur de l'*Antilucrèce* ſonge à les rétablir utilement dans le ſien. Il emploie enſuite tout ce que la Poéſie a de plus ſublime & de plus pathétique, pour lui faire gouter ce que la ſaine Philoſophie a de plus conſolant. Ici il foudroie le vice, là il peint avec amour des vertus dont ſans le ſavoir il étoit le modèle. L'homme dans ſon état naturel, vile & imperceptible partie de l'Univers, environné d'Elémens qui concourent à le détruire, attaqué par ſes ſemblables, en proye aux bêtes féroces, ſans reſſource dans ſes maux, ſans appui dans ſes adverſités, c'eſt-là l'objet que notre Poëte Philoſophe préſente à l'homme même, pour lui faire deſirer un protecteur, & pour le rendre attentif à des preuves qui vont le convaincre qu'il en a un, le plus ſage & le plus puiſſant de tous, l'Auteur même de la Nature.

De ſemblables préliminaires ſont le ſujet du prémier Livre.

Les Livres ſuivans ont auſſi pour but, mais ſous d'autres aſpects, de préparer les voyes qui conduiſent à la grande vérité, qu'on ne trouvera traitée à fond que dans le ſeptième & le huitième, ou de diſſiper les nuages qui en obſcurciſſent l'entrée. Cette vérité eſt l'exiſtence d'un prémier Etre, intelligent, & juſte rémunérateur.

Qu'on n'aille point imaginer ſur cet expoſé, & ſur quelques autres endroits de ce discours, qu'il s'agit ici peut-être de Théologie, & de vérités

mêlés révélées qui passent les limites que nous a vous dû sagement nous prescrire. La matière de l'*Antiluthère* est, comme nous l'avons dit, purement Philosophique, par conséquent de notre ressort, & traitée comme elle auroit pu l'être au milieu d'Athènes & dans le Portique, si l'on y avoit connu les Méditations de *Descartes*, ou si l'esprit humain y avoit été plus âgé de deux mille ans ; en un mot la Religion, quoique nommée en cent endroits, n'est ici proprement que dans l'intention. Ce seroit une pétition de principe, si elle avoit été employée dans les moyens, puisque la connoissance d'un premier Etre, par les seules lumières de la raison, précéde, selon l'ordre des choses, la connoissance de ce qu'il nous a révélé.

Le vuide, l'espace éternel & infini, parsemé seulement d'atômes ou corpuscules indivisibles qui s'y meuvent par eux-mêmes, & dont la rencontre fortuite produit tous les Phénomènes de l'Univers, les diverses tendances de ces atomes vers tels ou tels points de l'espace, le hazard enfin, ce mot vuide de sens, & donné pour maître du Monde, sont autant de dogmes Epicuriens qu'il falloit réfuter, ou, pour me servir de l'expression du Poëte, autant de monstres qu'il falloit abattre, & qu'il frappe en effet de tous les coups qui leur furent jamais portés, & de nouveaux encore plus redoutables. Le Cartésianisme le plus rigide & le mieux conçu, brille dans le développement de ces questions, qui exigent, comme on sait, une clarté & une précision toutes particulières. On peut dire même

que

que nulle autre Philoſophie avant *Deſcartes*, n'en avoit fait de vraies queſtions, ſi pour les rendre telles il faut y apporter des idées intelligibles.

Mais ce qu'il y a de ſurprenant dans ce Poëme, & qui l'eſt encore plus par l'adreſſe de l'exécution que par la hardieſſe du deſſein, c'eſt qu'en traitant ces matières, l'Auteur a ſçu y amener preſque tout ce que la Phyſique, la Cosmographie, & l'Hiſtoire Naturelle offrent de plus remarquable; y décrire les Arts méchaniques les plus ingénieux ou les plus utiles; y faire entrer la Fable, y rapeller l'Hiſtoire, & toujours avec une élégance qu'on ne trouve que dans *Virgile*, ou dans ce même *Lucrèce* dont notre Poëte s'eſt déclaré l'Antagoniſte. Les tours les plus nobles & les plus variés, les tranſitions les plus heureuſes, les figures les plus capables de ſoutenir ou de réveiller l'attention, les comparaiſons les plus juſtes & les plus inſtructives y font paſſer ſucceſſivement ſous les yeux mille objets divers, comme par une eſpèce d'enchantement. C'eſt ici, il faut l'avouer, que la grande & ſublime Poëſie l'emporte infiniment ſur la Proſe dogmatique la plus élégante. Celle-ci ne produira jamais que des Lecteurs, celle-là fait des ſpectateurs; elle attache l'eſprit, elle remue l'ame. Ce n'eſt pas le Cardinal de *Polignac* que vous écoutez dans ſon Poëme, c'eſt le ſpectacle même de la Nature où vous aſſiſtez avec lui. Les grands Poëtes de l'antiquité, & quelques modernes, nous ont donné des exemples de cette importante illuſion; mais ſi l'*Antilucrèce* vient à voir le jour, comme il le verra ſans

doute

doute par les ſoins d'un illuſtre ami, à qui Mr. le Cardinal de *Polignac* l'a confié en mourant, j'oſe aſſurer qu'il en fournira une preuve éclatante.

De la réfutation des Atomes & du Vuide, & de toutes les propriétés chimériques dont la Philoſophie Epicurienne les avoit revêtus, l'Auteur paſſe à l'origine du Mouvement, qu'il démontre n'être pas eſſentiel à la matière, & n'avoir par conſéquent d'autre cauſe que l'Auteur de la Nature.

Il traite enſuite de la ſpiritualité de l'ame, de ſa diſtinction d'avec le corps, de la ſimplicité & de l'unité de ſon être, qui la rendent indeſtructible à tout agent naturel.

La queſtion de l'ame des Bêtes, l'une des plus épineuſes de la Philoſophie, quand la Philoſophie eſt deſtinée à préparer la Religion, ſe préſente ici naturellement, & ne pouvoit être paſſée ſous ſilence. Elle eſt accompagnée, en forme d'objection, & par le ſavant artifice dont nous avons parlé, de tout ce que l'Hiſtoire Naturelle nous aprend de plus curieux ſur les mœurs, ſur les ruſes & l'induſtrie des animaux. Le principe interne, penſant, ou machinal, qui les fait agir, n'y eſt pas traité avec moins d'art & d'intelligence; cette diſcuſſion enfin eſt également curieuſe & ſublime.

Mr. le Cardinal de *Polignac*, tout Cartéſien qu'il étoit, n'avoit jamais été bien décidé ſur ce point. Il ſentoit parfaitement les avantages du pur Machinisme des Bêtes, & combien on applaniſſoit par-là de difficultés; mais il voyoit en même

même tems ce Machinisme exposé à de grandes Objections. Le parti qu'il avoit coutume de prendre dans ce conflict de sentimens contraires, étoit de montrer que dans l'un & l'autre cas, la spiritualité de notre Ame n'en étoit pas moins certaine, & qu'en abandonnant le reste aux profondeurs d'une Sagesse dont nous ne connoitrons jamais les secrets, cette vérité & ses dépendances n'en pouvoient recevoir aucune atteinte. C'est-là aussi le parti qu'il prend dans son Poème. On voit pourtant qu'il panche vers le Machinisme; mais il l'abandonne, il le laisse indécis, pour se renfermer dans son véritable sujet, sachant qu'en toute espèce de guerre, on n'est jamais si fort que lorsqu'on embrasse moins de terrein à défendre.

Le tour de ses Vers tient beaucoup de celui de *Virgile*, son Poète favori, qu'il possédoit, & qu'il a imité en plusieurs endroits, mais imité en Auteur original, & comme *Virgile* a imité *Homère*. Sa ressemblance avec *Lucrèce* est plus apparente, parce qu'il en emprunte plus fréquemment les traits; mais elle est, à mon avis, moins réelle; & ces traits qu'il en emprunte, c'est le plus souvent pour les lancer contre lui-même, avec plus de force qu'ils n'en avoient en partant de cet adversaire.

Je n'ai vu nulle part un stile, qui à l'élégance & à la noblesse joigne tant de clarté, si ce n'est peut-être encore dans *Virgile*.

Mais trop semblable à son modèle, en un seul point, Mr. le Cardinal de *Polignac* a eu, comme ce grand Poète, le malheur de ne pouvoir

mettre la dernière main à ſon Ouvrage. Nous n'avons pas trouvé parmi les Copies de l'*Antilucrèce*, qui nous ont été confiées, l'Article des expériences de *Newton* ſur la Lumière, non plus que celui de la règle de *Képler* ſur la révolution des Planètes, & pluſieurs autres grands morceaux que Mr. le Cardinal de *Polignac* nous avoit fait l'honneur de nous communiquer, & qui vraiſemblablement n'ont jamais été mis à la place qui leur étoit deſtinée. Il a dit auſſi pluſieurs fois qu'il avoit aſſez de matériaux pour étendre l'*Antilucrèce* juſqu'à dix, & même juſqu'à douze Livres.

Nous ne croyons point cependant que ce qui reſtoit à faire dans ce Poème, pour l'achever ou pour l'embellir, ſoit capable de rien dérober aux éloges qui lui ſont dus, ni à la gloire de ſon Auteur.

Il en eſt peut-être de ces ſortes d'Ouvrages non achevés, mais portés au point où ſe trouve actuellement celui-ci, comme de ces tableaux admirables dont parle *Pline*, & qui, ſelon ce ſavant Connoiſſeur, n'en étoient que plus admirés, de cela même qu'ils étoient demeurés imparfaits. Saiſis d'une douleur tendre à la vue de ces chefs-d'œuvre de l'Art, auxquels la mort trop prompte de leurs Auteurs a ravi les derniers traits, nous leur prêtons ce qui leur manque, nos regrets ſuppléent à nos deſirs; nous liſons ſur l'Ouvrage toute la penſée du génie qui l'a conçu, nous y voyons toutes les beautés qui alloient éclorre ſous les mains de l'ouvrier; & ces mains expirantes, qui nous ſemblent y être en-

encore attachées, en rehauſſent le prix à nos yeux.

L'*Antilucrèce* ne fut pas plutôt annoncé après le retour de Mr. le Cardinal de *Polignac* de ſon Abbaye de Bonport, que tout ce qui compoſe le Monde ſavant, s'empreſſa d'en obtenir la lecture, d'en tirer des copies, ou même de le traduire. On va voir que ce Monde n'exclut pas ce qu'il y a de plus grand, ou qui approche le plus du trône. Madame la Ducheſſe du *Maine*, dont l'eſprit infiniment cultivé, & également digne de l'être, n'eſt borné en aucun genre de connoiſſances, voulut être inſtruite de celles qui étoient contenues dans l'*Antilucrèce*, & de la manière dont elles y étoient traitées. L'Auteur le lui traduiſit verbalement d'un bout à l'autre. Mr. le Duc du *Maine* fit plus, il mit par écrit une Traduction de tout le prémier Livre, & l'offrit à cette Princeſſe par une grande & belle Epitre Dédicatoire; & nous pouvons aſſurer avec connoiſſance de cauſe, que le préſent étoit digne de celle à qui il fut offert. Mr. le Duc de *Bourgogne*, ce Prince ſi chéri de la France, & dont les lumières & les vertus brillent encore dans l'Auguſte Monarque qui lui doit le jour, voulut avoir des Conférences réglées avec Mr. le Cardinal de *Polignac* ſur ſon *Antilucrèce*, après avoir donné à la lecture de cet Ouvrage toute l'application qu'il mérite par lui-même & par ſon objet. Le feu Roi lui en entendit parler avec tant d'éloges, qu'il parut deſirer d'en connoître plus particulièrement les beautés; ce qui engagea Mr. le Duc de *Bourgo-*

que à le traduire, si ce n'est en entier, du moins en partie.

L'Histoire Littéraire de Mr. le Cardinal de *Polignac*, ainsi que sa vie politique, nous fourniroit plusieurs autres Ouvrages Latins & François, tant en Vers qu'en Prose, dont nous serions en état de parler, mais dont nous n'entreprendrons pas même l'énumération. Tels sont divers morceaux qui ont précédé l'*Antilucrèce*, & qui rouloient aussi sur des matières Philosophiques, des Harangues, des Plaidoyers, des Mémoires, & sur-tout un nombre prodigieux de Lettres & de Dépêches, parmi lesquelles il s'en trouve plusieurs qui peuvent passer pour des chefs-d'œuvre de Politique, & d'Eloquence.

Cette Collection d'Antiques, Marbres, Porphyres, Bronzes, Statues, Busts, Bas-reliefs, qu'il avoit fait revivre, & dont il avoit orné son Palais, après les avoir retirés de dessous les ruines de cette Ville autrefois Maîtresse du Monde, Ville qu'il connoissoit dans toutes ses époques, comme s'il y avoit vécu dans tous les tems, fera éternellement honneur à son goût pour les beaux Arts, & à son érudition. L'un & l'autre ont été relevés, comme ils méritoient de l'être, dans une Académie qui a l'érudition & les beaux Arts en partage.

Plusieurs autres particularités de sa vie, plusieurs faits que nous pourrions encore entasser ici, & que nous supprimons, rempliroient sans doute l'Eloge d'un homme ordinaire, mais il faut nécessairement abréger dans celui d'un homme aussi rare que Mr. le Cardinal de *Polignac*.

Il

Il avoit atteint l'âge de quatre-vingts ans. Sa bonne constitution, sa sobriété, & sa vie uniforme, depuis que ses affaires & la discussion importante d'un Procès concernant son Diocèse, le retenoient à Paris, sembloient lui promettre de plus longs jours. Cependant sa santé s'affoiblissoit considérablement depuis quelques années. Il fut attaqué d'Hydropisie vers le milieu du mois d'Octobre dernier, & il mourut le 20 Novembre de la même année 1741. Il conserva toute sa raison dans le cours de sa maladie, il jouit de toutes ses Lumières jusqu'au dernier soupir, & ses Lumières furent accompagnées de tous les sentimens qu'elles étoient capables de faire naître, & qui ne l'avoient jamais abandonné.

Il avoit été reçu à l'Académie Françoise en 1704, à l'Académie des Sciences en 1715, & à celle des Belles-Lettres en 1717.

Il aimoit souverainement sa Nation & son Roi, & il s'occupoit sans cesse des moyens d'affermir ou d'augmenter leur gloire. Les Sciences & les Arts, les Savans & les Artistes lui étoient chers à ce titre, & par eux-mêmes; car les grands talens ne marchent point sans une forte inclination pour tout ce qui se raporte à leur objet.

Sa conversation étoit douce, amusante, & infiniment instructive, comme on le peut juger par tout ce qu'il avoit vu dans le Monde, & dans les différentes Cours de l'Europe, par les grandes affaires qui avoient roulé sur lui, en un mot par tout ce qu'il savoit, aiant frappé, pour ainsi

dire, aux bornes de l'esprit humain, considéré par tous ses côtés. Le son de sa voix, & la grace avec laquelle il parloit & prononçoit sa Langue, achevoient de mettre dans son entretien une espèce de charme, qui alloit presque jusqu'à la séduction. L'universalité de ses connoissances s'y montroit, mais sans dessein, ni de briller, ni de faire sentir sa supériorité. Il étoit plein d'égards & de politesse pour ceux qui l'écoutoient, & s'il aimoit à se faire écouter, on se plaisoit encore plus à l'entendre, par tout ce qu'il y avoit d'excellent, de curieux & d'utile à recueillir de sa conversation.

Sa mémoire ne le laissa jamais hésiter sur un mot, sur un nom propre, ou sur une date, sur un passage d'Auteur, ou sur un fait, quelque éloigné ou détourné qu'il pût être ; elle le servoit constamment, & avec tout l'ordre que la méditation peut mettre dans le discours.

Son éloquence dans les grandes affaires, dans les délibérations, dans des Dépêches importantes & raisonnées, ou telle qu'on la trouve en plusieurs endroits de ses Ecrits, se développoit par dégrés, & avançoit toujours sans se hâter, d'abord douce & insinuante, mais pleine de force en approchant du but. *Cicéron* s'y faisoit sentir avant *Démosthène*.

Une autre espèce d'éloquence plus indépendante de l'Art, celle qui se montre & qui éclate tout-à-coup dans les cas imprévus, ne manquoit pas à Mr. le Cardinal de *Polignac*. Nous avons de lui plusieurs traits qui en font foi, & de ces reparties heureuses qui marquent également le coup

coup d'œil vif de l'eſprit, & l'élévation du cœur.

La connoiſſance & le ſentiment qu'il avoit de notre ignorance ſur l'étendue & les limites des forces de la Nature, pouvoient le rendre favorable un moment à certains faits extraordinaires, qu'une diſcuſſion exacte ne manque guère de faire évanouir. Mais s'agiſſoit-il de philoſopher, d'examiner & de diſcuter ſoigneuſement de ſemblables faits, perſonne n'étoit plus ferme que lui ſur les grands principes du raiſonnement, ni plus rigide obſervateur des Loix de la bonne Critique.

Les deux fameux Syſtêmes qui partagent aujourdhui les Savans, faiſoient par préférence le ſujet de ſes entretiens, lorsqu'il ſe trouvoit avec des perſonnes capables d'en raiſonner. *Descartes* & *Newton* mis dans la balance, il ne faut pas demander de quel côté elle penchoit entre les mains de Mr. le Cardinal de *Polignac*. Zélé Cartéſien par choix, par habitude, & même par principe de Religion, le Newtonianisme, tel qu'il le concevoit, lui avoit toujours paru dangereux par ſa conformité avec les points fondamentaux de la Phyſique d'*Epicure*. Il s'en déclaroit ouvertement, & la diſpute ſur ce ſujet, non plus que ſur toute autre matière, ne lui déplaiſoit pas. Mais quelque conſtant qu'il fût dans ſes ſentimens, il ne les défendoit jamais avec la moindre aigreur. Il déduiſoit ſes preuves, il expoſoit ſes objections avec ordre, paiſiblement, & du ton dont il ſemble que parleroit la raiſon même aiant à s'expliquer ici-bas par des organes humains. On pouvoit hardiment le contredire, on auroit pu même le convaincre, ſans

déchoir un moment de ſa familiarité & de ſa bienveillance.

Il avoit une inclination marquée pour l'Agriculture, cet Art utile, ſi propre à nous rapeller le ſouvenir des mœurs antiques, & il l'entendoit, comme il paroit par plus d'un endroit de ſon Poème. Il s'étoit procuré depuis quelques années dans Paris & tout joignant ſon Palais, un vaſte enclos, où il alloit tous les jours dans la belle ſaiſon, & où il cultivoit d'excellens fruits & des plantes rares: c'eſt-là auſſi qu'il ſe plaiſoit à philoſopher avec ſes amis.

Enfin, car ce n'eſt pas un avantage à paſſer ſous ſilence, Mr. le Cardinal de *Polignac* a été un des hommes du Monde le mieux fait & de la plus grande mine, on ne pouvoit qu'en être frappé en l'abordant. Je ne ſai quoi d'altier & de relevé caractériſoit ſes traits, une noble hardieſſe ſembloit les animer; mais il ne prenoit pas plutôt la parole, qu'à cette mine impoſante ſuccédoit un air de bonté & de douceur, qui diſſipoit toute crainte & n'inſpiroit que la confiance avec le reſpect. Son ame étoit alors véritablement peinte ſur ſon viſage: ame grande, généreuſe, & tranquille, qui a toujours uſé libéralement de ſes tréſors, ainſi que des biens de la fortune, ſans les compter, & preſque ſans les connoitre.

ARTICLE XII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

MR. *Gough* nous a donné une Diſſertation ſur le fameux paſſage de l'onzième Chapitre de la

la prémière Epitre aux Corinthiens, où St. *Paul* dit que *la femme doit, à cause des Anges, avoir la tête couverte. A Critical Dissertation on* 1 *Cor. XI:* 10. *For this Cause*, &c. C'eſt-à-dire: *Diſſertation Critique ſur le dixième Verſet du Chapitre onzième de la prémière Epitre aux Corinthiens:* C'eſt pourquoi la femme doit, à cauſe des Anges, avoir ſur ſa tête une marque qu'elle eſt ſous le pouvoir de quelqu'un. *Par* Strickland-Gough, *Maître ès Arts, Recteur de Weſt-Tilbury dans la Province d'Eſſex.* In 8. Après avoir remarqué que les longs Cheveux étoient une marque de moleſſe aux hommes, mais que c'étoit un ornement pour les femmes, qui portoient auſſi un voile; il expoſe ainſi le paſſage en queſtion: *Jugez-en vous-mêmes: eſt-il de la bienſéance qu'une femme prie Dieu ſans être voilée? La Nature même ne nous aprend-elle pas qu'il eſt honteux à un homme de porter de longs Cheveux; mais que pour la femme il lui eſt honorable de porter de longs Cheveux, parce que les Cheveux lui ont été donnés comme une eſpèce de voile. C'eſt pourquoi la femme doit à cauſe de ceux qui peuvent raporter au dehors ce qui ſe paſſe dans vos Aſſemblées, avoir deſſus ſa tête une marque qu'elle eſt ſous le pouvoir de quelqu'un. Mais s'il ſe trouve des gens, qui aiment à diſputer, nous n'avons point une telle coutume, ni nous, ni l'Egliſe de Dieu.* On voit ici que Mr. *Gough* a transpoſé le dixième Verſet pour éclaircir le raiſonnement de St. *Paul*; & que par les *Anges* il entend des *Eſpions*, ou des gens qui alloient dans les Aſſemblées des Chrétiens pour voir ce qui s'y paſſoit & pour y trouver à redire.

Voici une nouvelle Edition d'Epictète: *Epicteti quæ ſuperſunt Diſſertationes, ab Arriano collectæ; nec non Enchiridion & Fragmenta, Græcè & Latinè.*

tinè. In duos Tomos distributa : cum integris Jacobi Schegkii & Hieronymi Wolfii, *selectisque aliorum doctorum Annotationibus. Recensuit, Notis & Indice illustravit*, Joannes Uptonus, *Præbend. Roffensis.* In 8.

Mr. *Campbell* a publié, *Lives of the Admirals, and other eminent British seamen*, &c. C'est-à-dire : *Vies des Amiraux, & des autres Officiers de Marine Anglois qui se sont rendus fameux : contenant une relation de leur Histoire personnelle, & un détail de tous leurs services publics. Où l'on donne une nouvelle & exacte Histoire de la Marine ; & où l'on prouve clairement par une suite de faits non interrompue, que nous avons toujours revendiqué & joui de l'empire de nos Mers. A quoi l'on a joint plusieurs particularités curieuses touchant nos Découvertes, nos Colonies, & notre Commerce. Le tout accompagné de toutes les preuves nécessaires. Par* Jean Campbell, &c. In 8. 2 voll.

The Antiquities of St. Peters, *or the Abbey-Church of Westminster*, &c. C'est-à-dire : *les Antiquités de St. Pierre, ou de l'Eglise Abbatiale de Westminster : contenant les Inscriptions & Epitaphes qui sont sur les Tombeaux, avec la vie, les mariages, & les descendans des personnes les plus célèbres qui y sont inhumées*, &c. *Cinquième Edition augmentée de douze nouveaux Tombeaux.* In 8. 2. voll. Les figures sont fort mal gravées.

Mr. *Delany* a donné un second & troisième Volume de son Histoire du Roi David (*a*). *An historical Account of the Life and Reign of* David King *of* Israël, &c. In 8. vol. 2. and. 3.

Mr. *Warburton* a fait une nouvelle Edition de sa *divine Mission de Moïse*, en trois Tomes : c'est-à-di-

(*a*) Voyez cette *Bibliothèque Raisonnée*, Tom. XXIV. p. 236, 237.

à-dire, une troiſième Edition du prémier Tome, & une ſeconde des deux autres.

Il a auſſi fait rimprimer ſa défenſe de Mr. *Pope*: *A Critical and Philoſophical Commentary on Mr.* Pope's *Eſſay on Man*, &c. C'eſt-à-dire: *Commentaire Critique & Philoſophique ſur l'Eſſai de Mr.* Pope *ſur l'Homme. Où l'on continue de juſtifier ledit Eſſai contre les déguiſemens de la Traduction Françoiſe de Mr.* de Resnel, *& du Commentaire de Mr.* de Crouſaz *Profeſſeur en Philoſophie & en Mathématique dans l'Académie de Lauzanne. Par Mr.* Warburton. In 8. Dans l'Epitre dédicatoire à un de ſes Amis, Mr. *Warburton* dit que ſes Adverſaires, qui admettent un *fatum*, ruinent la Religion, & que c'eſt-là un effet de l'Orgueil. Il ajoute que Mr. *Leibnitz* a inventé le Syſtême de la *Raiſon ſuffiſante*, fondé ſur un fatalisme rafiné & qui a fait fortune parmi les Auteurs Allemands, & donné lieu à bien des calomnies contre *l'Eſſai ſur l'Homme.*

The new preſent ſtate of the Court of Great Britain, &c. C'eſt-à-dire: *Nouvel Etat préſent de la Cour de la Grande-Bretagne, contenant des liſtes correctes & complètes de tous les Officiers & Domeſtiques du Grand-Chancelier, du Grand-Maître de la Maiſon du Roi, & du Grand Ecuyer, du Prince & de la Princeſſe de Galles, du Duc, des Princeſſes*, &c. In 8.

A deſcription of the human Urinary Bladder, &c. C'eſt-à-dire: *Deſcription de la Veſſie de l'Homme, & de ſes parties: avec des figures anatomiques qui repréſentent ſa forme, ſa ſituation*, &c. *A quoi l'on a ajouté des Remarques ſur les remèdes qu'on donne pour guérir de la pierre, particulièrement ceux de Madame* Stephens, *avec une rélation de la diſſection de quelques cadavres de perſonnes qui ſont mor-*

tes

tes après les avoir pris. Par Jaques Parſons, *Docteur en Médecine & Membre de la Société Royale.* In 8. On ſait que Madame *Stephens* a déclaré qu'elle avoit un remède pour diſſoudre la pierre dans la Veſſie ou dans les Reins, & que ſur le témoignage de pluſieurs perſonnes qui en avoient fait une heureuſe expérience, & ſur l'approbation même de pluſieurs Médecins, le Parlement lui a donné une groſſe récompenſe. Cependant il eſt certain que ce remède n'eſt pas infaillible, puiſqu'il eſt avéré que pluſieurs perſonnes qui l'ont fait, n'ont pas été guéries, & qu'après leur mort on a trouvé des pierres dans leur Veſſie. C'eſt ce que Mr. *Parſons* prouve évidemment, & ce n'eſt pas la partie la moins curieuſe & intéreſſante de ſon Livre. Ce ſujet a occupé quelques ſéances de la Société Royale, mais les ſentimens des Médecins ont toujours été partagés.

D'AMSTERDAM.

WETSTEIN publie une Edition nouvelle & corrigée des *Synonymes François, par Mr. l'*Abbé Girard; avec le *Traité de la Proſodie Françoiſe, par Mr. l'*Abbé d'Olivet, in 12. Voici le Titre d'un Ouvrage très eſtimé du ſavant Mr. *Cuper*, lequel vient d'être achevé, & qui forme un bon Volume, in 4. *Lettres de Critique, de Littérature, d'Hiſtoire, &c. écrites à divers Savans de l'Europe, par feu Mr.* Gisbert Cuper, *Bourguemaitre de la Ville de Deventer, Député des Etats de la Province d'Over-Yſſel, &c. publiées ſur les Originaux, par Mr.* de Beyer. Ce Livre dont on n'a imprimé que peu d'Exemplaires, eſt enrichi d'un grand nombre de figures d'Antiquité, de Médailles & Curioſités, qui forment le ſujet de la plupart de ces Lettres.

Le même Libraire donnera inceſſamment le

Tome

Tome Huitième *de l'Hiſtoire Romaine de Mr.* Rollin, in 12. Une Edition très belle & très correcte en petit Format, in 24. d'*Horace en Latin*, avec les Variantes de *Bentley & de Sanadon*. Il donnera auſſi *l'Odyſſée d'Homère, en Grec & en Latin*, de l'Edition de *Samuel Clarcke*, en petit in 12. On trouve chez ce Libraire, *Muratorii Antiquitates Italicæ medii Ævi, fol. V Tomi*: ejusdem *Novus Theſaurus Veterum Inſcriptionum in præcipuis earumdem Collectionibus hactenus prætermiſſarum, fol. III Tomi.* Il debite auſſi la nouvelle Edition du *Roberti Stephani Theſaurus Linguæ Latinæ, in IV Tomos diviſus, cui poſt Londinenſem Editionem inſigniter auctam acceſſerunt nunc primùm* Henrici Stephani *Annotationes Autographæ ex Codice Biblioth. P. Clvn. Genev. Nova Cura recenſuit, digeſſit, ab Citationibus ac interpretationibus falſis mendisque quàm plurimis repurgavit, ſuasque paſſim animadverſiones adjecit* Antonius Birrius, *fol.* L'impreſſion de cet Ouvrage, quoique faite à Bâle, eſt très belle.

ARTICLE XIII.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

DE GREYPHSWALD.

Liſte des Profeſſeurs de l'Univerſité de Greyphswald.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Meſſieurs

Michel Chrétien Rusmeyer, Docteur en Théologie, Surintendant Général & Aſſeſſeur du Conſiſtoire Royal.

Jaques Henri Balthaſar, Docteur en Théologie & Paſteur. Mr.

Mr. *Laurent Stentzler*, Docteur en Théologie & Paſteur.

PROFESSEURS EN DROIT.

Meſſieurs *Chrétien Nettelbladt*, Docteur en Droit & Directeur du Conſiſtoire.

Herman Henri Engelbrecht, Docteur en Droit & Aſſeſſeur du Conſiſtoire.

Auguſtin Balthaſar, Docteur en Droit & Inſpecteur de la Société Royale Allemande.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Meſſieurs *Jean Lambke*, Docteur en Médecine & Ancien de l'Univerſité.

Chrétien Etienne Scheffel, Docteur en Médecine.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Meſſieurs *André Weſtphal*, Profeſſeur de Morale & d'Hiſtoire.

Albert George Schwartz, Profeſſeur en Eloquence.

George Guillaume Overkampf, Profeſſeur pour l'Hébreu.

André Mayer, Profeſſeur des Mathématiques.

Levi Moeller, Profeſſeur de Logique & de Métaphyſique.

DE MARBOURG.

Liſte des Profeſſeurs de l'Univerſité de Marbourg.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Mr. *Jean-Chrétien Kirchweier*, Docteur en Théologie, & Conſeiller Eccléſiaſtique.

Meſ-

Meſſieurs *Jean-Sigismond Kirchmeier*, Docteur en Théologie.
François-Ulric Ries, Docteur en Théologie.
Jean-Joachim Schroeder, Profeſſeur Extraordinaire en Théologie.

PROFESSEURS EN DROIT.

Meſſieurs *Jean-Frédéric Hombergk zu Vach*, Vice-Chancelier de l'Univerſité.
Jean-Charles Koenig.
Le Docteur *Eſtor*, Profeſſeur en Droit à Jene, obtiendra, à ce qu'on dit, la Chaire de Mr. *Waldſchmidt*.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Meſſieurs *Jean Borel.*
Juſtin-Gerard Duiſing.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Meſſieurs *Jean-Caspar Santaroc*, Profeſſeur de Poëſie, de Logique & de Métaphyſique.
Jean-Joachim Schroeder, Profeſſeur de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, des Antiquités des Juifs, & des Langues Orientales.
Jean-Hermann Schmincke, Conſeiller de Sa Majeſté le Roi de Suède, & Profeſſeur Honoraire.
Jean Borel, Profeſſeur en Phyſique.
Jean Tilemann, dit *Schenck*, Profeſſeur de Morale.
Jean-Adolph Hartmann, Profeſſeur d'Hiſtoire & d'Eloquence.
J. C. Spangenberg, Profeſſeur des Mathématiques.

TABLE

TABLE
DES
ARTICLES.

I. HISTOIRE ROMAINE *depuis la Fondation de Rome, jusqu'à la Bataille d'Actium, par Mr.* Rollin. Tome VI. Pag. 3

II. *Continuation de l'Extrait des* VOYAGES *de* KEYSLER. 30

III. HISTOIRE *de la* PHILOSOPHIE HERMETIQUE, *accompagnée d'un Catalogue raisonné des Ecrivains de cette Science*, &c. 43

IV. ECLAIRCISSEMENS GEOGRAPHIQUES *sur l'*ANCIENNE GAULE, *précédés d'un Traité des* MESURES ITINERAIRES *des Romains, & de la* LIEUE GAULOISE. *Par Mr.* DANVILLE. 55

V. DEFENSE *des* ECRITS CANONIQUES *de l'Edition Vulgate Latine*, &c. 60

VI. RECUEIL *de* NICOLAS HEINSIUS, &c. Avec *la* VIE de cet Auteur. 73

VII. DISCOURS *Historiques, Critiques & Politiques sur* TACITE. *Par Mr.* GORDON. T. II. 86

VIII. HISTOIRE UNIVERSELLE, *depuis le commencement du Monde jusqu'à présent, traduite de l'Anglois d'une* SOCIETE' *de* GENS *de* LETTRES. 111

IX. OUVRAGES *de* POLITIQUE *& de* MORALE *de Mr. l'Abbé de St.* PIERRE. Tome XV. 147

X. *De la* TRADITION *des* PRINCIPES *de la* LOI NATURELLE. *Par* ANSALDUS. 177

XI. ELOGE *de Mr. le Cardinal de* POLIGNAC. 204

XII. NOUVELLES LITTERAIRES. 232

XIII. NOUVELLES ACADEMIQUES. 237

FIN.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois
D'OCTOBRE, NOVEMBRE, & DECEMBRE,
1742.

TOME VINGT-NEUF.

Seconde Partie.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLII.

BIBLIOTHEQUE RAISONNÉE DES OUVRAGES DES SAVANS DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Octobre, Novembre, & Décembre, 1742.

ARTICLE I.

ECLAIRCISSEMENT *sur l'Imitation de* JESUS-CHRIST, *& sur celle de* DIEU *lui-même, que nous prescrit l'Evangile.*

IL n'y a pas longtems que l'on a vu une Dispute, mais une Dispute honnête & polie, entre deux Savans, sur la nature de l'Ame de JESUS-CHRIST. L'un d'eux prétendoit qu'elle n'étoit pas comme celle des autres Hommes, mais qu'elle étoit d'une nature Angélique. Parmi les difficultés qu'on lui avoit faites on n'avoit pas oublié celle-ci, c'est que *cette conjecture paroit affoiblir la force que l'exemple de J. C. doit avoir sur nous, & que, si cela étoit, l'Ecriture n'auroit pas pu nous faire envisager le Sauveur comme un Modèle entierement à notre portée.*

Le Théologien qui croit que l'Ame de J. C. étoit d'une nature beaucoup plus parfaite que celle des autres Hommes, a répondu „ qu'il n'eſt „ pas toujours néceſſaire qu'un Modèle ſoit tel„ lement à la portée de ceux à qui il eſt propo„ ſé, qu'ils puiſſent atteindre à toute la perfec„ tion qu'il renferme. Il ſuffit que le Modèle „ n'offre rien que de bon, & que l'on ſoit en „ état d'imiter, ſi ce n'eſt pas parfaitement, du „ moins d'une manière aſſez ſenſible, les excel„ lentes qualités qu'il nous préſente. On nous „ propoſe dans l'Ecriture divers Modèles à imi„ ter. Prémièrement un Modèle infiniment „ parfait, qui ne peut être imité à tous égards, „ par aucune Créature quelconque. Ce Mo„ dèle c'eſt Dieu lui-même (*a*). L'élévation „ ſublime & infinie de ce Modèle n'empêche „ pas qu'il ne nous ſoit offert, afin que nous en „ approchions le plus près qu'il nous eſt poſſi„ ble, en tendant tous les jours du côté de la „ perfection. Un ſecond Modèle, c'eſt celui „ de J. C. qui ne peut être imité à la rigueur, „ par aucun Homme ſur la Terre (*b*).

Cette Réponſe paroit avoir un inconvénient, c'eſt qu'elle ſe contente d'alléguer le fait, c'eſt-à-dire que l'Ecriture ne laiſſe pas de nous donner de beaux Modèles, quoiqu'ils ne ſoient pas à notre portée. Elle ne ſatisfait point l'eſprit ſur cette difficulté-ci, c'eſt que ces exemples ſont trop au deſſus de nous, pour nous être pro-

(*a*) *Matt.* V. 48.

(*b*) Voyez le Nouv. Journal Littéraire, imprimé à Genève 1740, II *Partie*, pag. 109.

proposés à imiter. La disproportion infinie qu'il y a entre Dieu & nous, & seulement la grande différence de J. C. au reste des Hommes, peut faire regarder de semblables préceptes comme une Morale outrée. Des Vertus si accomplies sont plus propres à nous décourager qu'à nous exciter efficacement à les imiter. Ce n'est donc pas assez de dire que l'Ecriture nous propose de semblables Modèles. Il faut encore faire voir que ce sont là des motifs fort propres à nous faire pratiquer la Vertu, que ce sont là des encouragemens accommodés même à notre foiblesse. Voila ce que la Raison semble demander sur cette matière, & demander avec beaucoup de fondement.

Il est vrai que si nous n'avions à faire qu'au Peuple, nous ne devrions pas fort nous embarasser de ce qui peut paroitre outré dans ces Préceptes. Le commun des Chrétiens aime assez qu'on lui prêche une Morale sévère, quoique peu disposé à la pratiquer. Si l'on demande la raison de cette bizarrerie, voici de toutes celles que l'on a données celle qui paroit la plus vraisemblable, c'est que quand le Peuple entend débiter en Chaire des maximes fort austères, recommander des devoirs fort difficiles, il en conçoit une plus haute idée de la Sainteté de sa Religion, & par conséquent de sa Divinité. Il est charmé d'entendre dire aux Prédicateurs, quelle sublimité, quel héroïsme dans la Morale de l'Evangile! Elle exige des Chrétiens qu'*ils soient saints, comme Dieu est saint, parfaits comme leur Père Céleste est parfait.* Rien de plus beau,

rien de plus à propos quand on plaide la Cauſe de la Religion Chrétienne, & qu'on en prouve la Divinité. Mais lorsqu'on donne des Règles de conduite au Peuple, le cas eſt un peu différent. On ne doit rien exiger de lui qui ne ſoit praticable. Il ne faut jamais affoiblir les maximes de l'Evangile, tout le monde en convient. Mais d'un autre côté, on doit auſſi éviter une trop grande ſévérité. Point de lâches ménagemens pour les panchans déréglés des Hommes, cependant leur foibleſſe veut être ménagée & demande bien des égards. Quand on exige d'eux des choſes au deſſus de leurs forces, on jette des ſcrupules dans l'Ame des plus gens de bien. On décourage ceux qui ſeroient les mieux intentionnés, par la diſtance énorme où ils ſe trouvent du but qu'on leur propoſe. Demander trop aux Hommes, c'eſt plutôt les éloigner de leurs véritables devoirs, que les porter à une plus haute perfection.

L'Abbé *du Guet* a fait une réflexion fort ſage, & qui peut trouver ici ſa place, c'eſt que ceux qui nous dirigent doivent nous conduire à la Vertu par dégrés, & non tout d'un coup. „ Il „ n'y a rien, dit-il, dont les plus foibles ne „ puiſſent devenir capables, ſi leur foibleſſe eſt „ ménagée, & conduite par dégrés à un état „ plus élevé. Mais ſi on les charge d'abord de „ ce qu'ils ne peuvent encore porter, on les accable ſans fruit, & on les jette dans le découragement (*a*)." Mais ſuit-on cette ſage Règle lors-

(*a*) Inſtitution d'un Prince, *Tom.* IV. *pag.* 15.

lorsqu'on nous propose, sans détour & sans adoucissement ; les perfections de la Divinité elle-même à imiter ? *Soiez saints comme Dieu est saint, parfaits comme il est parfait*, nous dit-on.

Il est vrai que les Moralistes insistent principalement sur l'exemple de J. C. comme un peu plus accessible. Ils reconnoissent que les Perfections infinies de Dieu pourroient nous éblouir par leur grand éclat. Mais, ajoutent-ils, Dieu a voulu s'accommoder à notre foiblesse. Il a envoyé J. C. au monde, il l'a revêtu d'une chair mortelle, il l'a fait semblable à nous, afin que son exemple fût plus près de nous, & plus à notre portée. Par-là toutes les Vertus qu'il nous propose à imiter, deviennent imitables. Les perfections divines se sont comme humanisées dans sa Personne.

Après avoir établi que l'exemple de J. C. n'est pas trop au dessus de nous, on nous montre l'étendue que doit avoir cette imitation. On nous dit qu'il faut suivre en tout un si beau modèle, & s'y conformer parfaitement. Il faut penser, parler & agir comme lui. Nous devons avoir les *mêmes sentimens*, les mêmes dispositions qu'il a eues, ce qu'on appuie par un passage de St. Paul aux Philippiens (*a*). On entend par-là que nous devons juger comme J. C. des objets du monde, des richesses, des honneurs, n'estimer que ce qu'il estime, regarder l'adversité comme un bien, être aussi détaché que lui de tou-

(*a*) *Philip.* II. 5.

toutes les choſes de la Terre, ne reſpirer comme lui que la gloire de Dieu & le ſalut des hommes.

Il faut *parler* comme J. C. On ne voit pas qu'il ſe ſoit jamais répandu en ces discours qu'on apelle indifférens dans le monde. Par-tout ce ſont des converſations ſaintes, des discours dignes d'un Envoyé de Dieu. C'étoit toujours la Piété & la Vertu qui parloient par ſa bouche.

On doit encore *agir* comme lui. Ici on fait paſſer en revue toutes les Vertus du Sauveur. Amour de Dieu, zèle pour ſa Gloire, réſignation à ſa volonté, bonté, douceur, charité à l'égard des autres hommes, humilité, patience dans les plus grandes afflictions, &c. C'eſt là le chemin qu'il nous a tracé, & dans lequel tous ſes Diſciples doivent marcher.

Cette imitation de J. C. à quoi ſont obligés tous les Chrétiens, devient entre les mains des Prédicateurs, un principe féconд à l'aide duquel ils combattent avec avantage, tout ce qu'il y a d'irrégulier dans la conduite ordinaire des hommes. S'ils veulent attaquer le Luxe, le Jeu, les Amuſemens frivoles des gens du monde, ils demandent à leurs Auditeurs, s'ils croient que J. C. n'eût pas regardé comme indignes de lui, de ſemblables occupations ? Lorsque les hommes nous ſolliciteront à nous diſſiper avec eux dans de vains amuſemens, répondons-leur comme le Sauveur, nous diſent nos Directeurs, *Ne ſavez-vous pas qu'il me faut être occupé aux affaires de mon Père* (*a*) ? La grande Règle de direction

(*a*) *Luc.* III, 49.

rection qu'ils nous donnent, eſt celle ci; on n'a qu'à ſe demander à ſoi-même dans chaque circonſtance de la vie, comment mon Sauveur a-t-il agi, ou auroit-il agi, s'il avoit été dans le cas où je me trouve? Se ſeroit-il conduit comme je vai faire? Se ſeroit-il déterminé par de tels motifs? Se ſeroit-il propoſé une ſemblable fin? Voilà de fort belles maximes, & qui ne peuvent qu'entrainer tous les ſuffrages.

On ajoute une conſidération pour donner encore plus de poids à l'exemple de J. C. c'eſt qu'il a un grand avantage ſur tous les autres qu'on pourroit nous propoſer, ſur celui de ces hommes que l'on a regardés comme des Saints, & que l'on nous met auſſi quelquefois devant les yeux; c'eſt que tous les autres modèles ne peuvent nous être donnés qu'avec quelque réſerve, quelque correctif. Les plus ſaints ont eu leurs défauts, ils ont chancelé, ils ſont quelquefois tombés, & ont gémi eux-mêmes de leurs foibleſſes. Mais on peut marcher ſur les traces de J. C. en toute aſſurance & ſans craindre de faire de faux pas. Il a obſervé tous les commandemens de Dieu avec une exactitude parfaite. Jamais perſonne n'avoit pouſſé ſi loin la régularité des Mœurs. C'eſt un modèle accompli, & à cet égard on a raiſon de dire que l'on peut le propoſer ſans réſerve.

Mais il ſemble qu'il peut demander quelque reſtriction à un autre égard; je veux dire que par cela même que ce modèle eſt ſi parfait, il y a de l'inconvénient à nous le propoſer abſolument. Jéſus-Chriſt a pouſſé ſi loin le ſublime

des Mœurs, la Vertu eſt ſi héroïque, qu'un ſi grand exemple pourroit nous décourager. La réſerve, ou les reſtrictions que l'on demanderoit ici, portent donc uniquement ſur notre propre foibleſſe. Elle ſemble exiger que l'on faſſe choix d'un certain nombre de Vertus praticables pour nous, au-lieu de nous demander d'imiter en tout un modèle ſi au deſſus de notre portée.

C'eſt ce que la raiſon nous dicte là-deſſus, & c'eſt auſſi ce que les Ecrivains ſacrés ont obſervé, & à quoi, ſi je ne me trompe, on n'a pas fait aſſez d'attention, ſi on l'examine bien, on trouvera qu'il eſt rare qu'ils nous propoſent l'exemple de J. C. d'une maniére générale & abſolue. Cette imitation ſe trouve ordinairement reſtrainte à quelques Vertus particulières. Quand ils nous exhortent à imiter le Sauveur, ils déterminent en quoi nous devons ſuivre ſon exemple. Ils déſignent presque toujours les Vertus particulières que nous devons copier dans ce divin modèle, & ce ſont toujours les devoirs les plus praticables. Cette condeſcendance, ces égards pour notre foibleſſe méritoient d'être remarqués, & il paroit que c'eſt ce qu'on a négligé d'obſerver.

Quand les Apôtres, ou J. C. lui-même, nous propoſent cet exemple, ce n'eſt pas d'une maniére générale & abſolue. Ils ne nous diſent pas comme nos Moraliſtes, que nous devons l'imiter en tout. Déja tout ce que le Sauveur a fait comme revêtu d'un pouvoir divin ne nous ſauroit être propoſé à imiter. Ses Miracles ne ſauroient nous ſervir d'exemple. Ce ſont des objets

objets d'admiration, & non d'imitation. Nous ne devons pas non plus prétendre copier ce que J. C. a fait comme Envoyé de Dieu. L'Ecriture nous a conservé des traits fort marqués de son zèle pour la gloire de Dieu, qui ne nous conviendroient nullement. Quand il chasse les Marchands qui profanoient le Temple, quand il démasque l'hypocrisie des Pharisiens, son but n'est pas de nous donner un exemple à imiter. J. C. encore fréquentoit les Pécheurs, il se trouvoit assidûment avec eux, mais c'étoit pour les convertir. Mais un semblable commerce seroit fort dangereux pour nous, il nous corromproit infailliblement. Au-lieu de prendre en cela J. C. pour notre modèle, il est plus sûr pour nous d'avoir toujours devant les yeux cette sage maxime de St. Paul: *Les mauvaises Compagnies corrompent les bonnes mœurs* (*a*).

Les Prédicateurs ne manquent pas de faire ces exceptions toutes les fois qu'ils traitent cette matière: mais ils s'épargneroient la peine de toutes ces distinctions, s'ils prenoient garde que dans les Textes qui nous proposent J. C. à imiter, on trouve presque toujours exprimées en détail & spécifiées, les vertus que nous devons copier. Il n'y auroit donc qu'à s'en tenir aux devoirs que l'Ecrivain sacré a intention de nous prescrire dans cet endroit, & à la pratique desquels il veut nous exciter par le motif tiré de l'exemple de J. C. Si nous parcourons les principaux Passages où se trouve l'imitation du Sauveur,

(*a*) I. *Corinth.* XV, 33.

veur, nous trouverons qu'elle eſt toujours limitée, comme je viens de dire.

Outre cette attention des Ecrivains ſacrés à ne nous demander chaque fois que quelques Vertus particulières, ils ont encore la condescendance de n'exiger de nous que celles qui ſont praticables. Pour l'ordinaire, ce ne ſont pas ces Vertus Héroïques, cette ſublimité de Mœurs qui éclatent en J. C. que l'Ecriture exige de nous. Il étoit revêtu de dons & de graces extraordinaires, & foibles comme nous ſommes, nous ne ſaurions atteindre à des ſentimens ſi élevés. C'eſt dans des Vertus plus à notre portée qu'on veut que nous l'imitions.

Commençons l'examen de ces Paſſages par cette belle leçon que J. C. nous donne lui-même dans l'Evangile de St. Matthieu (*a*). *Apprenez de moi*, nous dit-il, apprenez de mes leçons & de mon exemple, & quoi? Que veut-il que nous apprenions à faire à ſon imitation? Eſt-ce à prédire les choſes futures par une connoiſſance anticipée? Eſt-ce à guérir les malades, à reſſuſciter les morts par une Vertu toute divine? Ce ſeroit une grande témérité à nous d'entreprendre de copier ces œuvres miraculeuſes. Mais il ne nous demande que de pratiquer comme lui, des Vertus tout-à-fait à notre portée, & qui nous conviennent même beaucoup mieux qu'à lui: *Apprenez de moi à être doux & humbles de cœur.*

Ici l'on ne ſeroit point fondé, pour ſe dispenſer

(*a*) *Matth.* XI. 29.

ſer de ces devoirs, à prétexter la différence infinie qu'il y a de lui à nous. Il ne ſerviroit à rien de dire que J. C. étoit Dieu, que la pratique des vertus ne lui coutoit rien, qu'ainſi ſon exemple ne leve point les difficultés que nous trouvons à pratiquer ces devoirs. Mais que l'on examine bien ce qu'il s'agit de faire à ſon imitation. Il exige de nous que nous nous revêtions des ſentimens de douceur & d'humilité. Ce ſont-là des choſes non ſeulement que nous pouvons exécuter comme lui, mais où nous devrions même trouver plus de facilité. C'eſt ce qui eſt aiſé à concevoir à l'égard de l'Humilité. La dignité de J. C. les grandes qualités qu'il poſſédoit ne ſont point des aides à l'Humilité. Mais nous, remplis de défauts comme nous ſommes, l'abaiſſement eſt notre véritable ſituation. Nous trouvons dans notre propre fond mille ſecours pour nous humilier. Il faut dire la même choſe de la douceur. Une de ſes principales branches eſt le pardon des injures; & tout le monde ſait que l'injure augmente, qu'elle devient plus difficile à pardonner à proportion de la dignité de la perſonne offenſée. C'eſt donc encore là un obſtacle, plutôt qu'une aide à la pratique de cette Vertu. Pour nous, quand on l'examine bien, on trouve que nous ne recevons jamais de nos égaux que des injures aſſez légères, & par conſéquent faciles à pardonner.

Je ne m'arrête point à la manière différente dont on peut traduire ce Paſſage. Voici comment la nouvelle Verſion de Genève l'a rendu. *Soumettez-vous à mon joug, & devenez mes*

Diſ-

Disciples, parce que je suis doux & humble de cœur. Selon cette traduction J. C. voudra dire: „ Soumettez-vous à ma discipline, laissez-vous „ conduire à moi, & vous n'aurez pas un mai„ tre rude & austère. Je n'ai ni la hauteur, ni „ la fierté des Docteurs de la Loi". Ce sens est beaucoup mieux lié avec ce qui précède & ce qui suit.

Si J. C. n'a pas eu proprement en vue dans ce Passage de nous exhorter à l'Humilité, il l'a fait dans divers autres endroits de l'Evangile. S'il lave les piés de ses Disciples, il leur dit expressément qu'*il leur donne cet exemple afin qu'ils suivent ses traces* (a).

Mais il s'agit sur-tout d'indiquer des Passages où l'on croit que l'on nous exhorte à une imitation générale de la conduite du Sauveur, quoique dans le fond ces Leçons ne portent que sur quelque Vertu particulière. En voici un qui est remarquable. *Ayez les mêmes sentimens, les mêmes dispositions d'esprit que J. C. a eues*, dit St. Paul aux Philippiens (b). Nous avons vu que les Prédicateurs allèguent ce Précepte pour nous prouver qu'à tous égards nous devons avoir les mêmes sentimens qu'avoit le Sauveur. Mais cet Apôtre a déterminé cette maxime à une Vertu particulière, à laquelle il vouloit porter alors les Philippiens, c'est l'Humilité. La suite le fait voir clairement. *Ayez les mêmes dispositions que J. C. a eues, lequel étant en forme de Dieu*, ajoute-t-il, *n'a point regardé comme une proye*

(a) Jean XIII. 15. (b) Philip. II. 5.

proye d'être égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même. Il s'est anéanti, il s'est dépouillé de sa grandeur, il a paru sur la terre comme un Homme du commun, sous un extérieur mépriſable. *Il a paru comme un ſimple Homme.* Il a même fait la figure d'un Eſclave. *Il a pris la forme de Serviteur.* Ce ſont ces ſentimens d'humilité que l'Apôtre veut que nous imitions. Il ne veut point que nous diſputions avec trop de chaleur les poſtes d'honneur. *Ne faites rien par un eſprit de conteſtation, ni par une vaine gloire*, avoit-il dit au verſ. 4.

Outre l'Humilité dont J. C. nous a donné l'exemple, l'Ecriture nous exhorte auſſi fort ſouvent à imiter ſa Charité. C'eſt la Vertu par excellence qui a le plus brillé en lui. Les Apôtres nous ſollicitent continuellement à copier ce beau modèle. Il ſeroit inutile de raporter ces Préceptes; ils ſont connus de tout le monde. Mais ce qu'il faut remarquer, c'eſt qu'il y a quelques Paſſages qui doivent être raportés à cette Vertu particulière, quoiqu'on les regarde ordinairement comme une exhortation générale à l'imitation du Sauveur. *Celui qui dit qu'il demeure en J. C.* dit St. Jean, *doit lui-même ſe conduire comme J. C. s'eſt conduit* (a). Ce Précepte ſemble d'abord embraſſer toute la conduite du Sauveur; mais on n'a qu'à lire le verſet ſuivant pour ſe convaincre que cet Apôtre a voulu dire que le Chrétien doit principalement imiter la Charité de ſon Maître. *Je ne vous écris pas*

un

(a) I. Jean II. 6.

un Commandement nouveau, ajoute-t-il, *mais le Commandement ancien, que vous avez reçu dès le commencement.* Ce Précepte qui eſt appellé dans l'Ecriture tantôt *nouveau*, tantôt *ancien*, c'eſt celui de la Charité, comme tout le monde en convient.

Mais l'endroit de l'Ecriture Sainte que l'on cite le plus pour prouver que nous devons imiter généralement toute la conduite de J. C. toutes ſes vertus ſans exception, c'eſt celui où St. Pierre dit, que le Sauveur *nous a laiſſé un exemple, afin que nous ſuivions ſes traces* (*a*). Mais cet Apôtre a déterminé dans cet endroit, cette imitation à la Vertu particulière de la patience. Il avoit dit dans le verſet précédent, que quand on eſt maltraité ſans y avoir donné lieu par ſa faute, on doit *le ſouffrir patiemment*, & que c'eſt ce dont *J. C. nous a donné l'exemple.* Il n'a donc en vue que d'animer les Chrétiens à qui il écrit, à ſouffrir conſtamment les afflictions.

Cela eſt vrai, dit-on; mais l'Apôtre ajoute dans la ſuite que *J. C. ne commit jamais de péché, & qu'aucune parole trompeuſe ne s'eſt trouvée dans ſa bouche.* Son but eſt donc de nous propoſer ici le Sauveur comme le modèle de toutes les Vertus en général; autrement pourquoi auroit-il fait mention de ſa parfaite Sainteté? Cependant ces dernières paroles que l'on allègue, n'empêchent point que la leçon de St. Pierre ne doive être rapportée au cas particulier des ſouffrances. On en conviendra ſi l'on fait atten-

(*a*) I. *Pierre* II. 21.

attention qu'outre le but général de cet Apôtre d'exhorter ici tous les Chrétiens à la patience dont J. C. leur avoit donné l'exemple, il a encore une vue plus particulière ; c'eſt de porter les Domeſtiques à ſouffrir patiemment les mauvais traitemens de leurs Maitres. Il veut ſurtout qu'ils n'y donnent pas lieu par leur mauvaiſe conduite. Imitez J. C. votre Maitre, leur dit-il, qui a ſouffert, mais qui ne s'étoit point attiré cette perſécution, puisque ſa vie a toujours été irréprochable. *J. C. a ſouffert, lui qui n'a point commis de péché, & dans la bouche duquel il ne s'eſt trouvé aucune parole trompeuſe.* Ce ſeroit un foible éloge de J. C. que de dire en général qu'il n'a jamais trompé perſonne. Mais cette particularité convient à la vue préciſe qu'avoit l'Apôtre. Il veut faire ſentir aux Eſclaves Chrétiens à qui il parle que ſi J. C. a ſouffert, ce n'eſt pas qu'il ſe fût attiré ces mauvais traitemens comme eux, qui ſouvent par les fautes qu'ils commettent, & par les mauvaiſes fineſſes qu'ils emploient pour tromper leurs Maitres, donnent lieu à de ſévères châtimens. Il leur fait comprendre que leurs ſouffrances ne ſont d'aucun prix devant Dieu, qu'autant qu'elles reſſemblent à celles de J. C. qui ſouffrit beaucoup, quoiqu'il fût innocent.

Ce Précepte de la Patience, appliqué à tous les Chrétiens, fait naitre une difficulté contre ce que nous avons dit que J. C. exige de nous, que nous imitions ſes vertus lorsqu'elles ſont à notre portée. Celle-ci eſt des plus difficiles & des plus héroiques. Il s'agit quelquefois de ſa-

crifier ſa vie même à l'exemple du Sauveur. Souffrir le martire pour l'Evangile eſt tout ce qu'on peut faire de plus grand & de plus magnanime. N'eſt-ce point trop nous demander? On répond que dans la Société Civile nous ſommes déja engagés à expoſer notre vie pour la défenſe de notre Patrie, & que notre Religion mérite bien autant ce ſacrifice, pour avancer ſes intérêts. On ajoute que ſi notre Maitre nous demande une action ſi courageuſe, il nous donne des ſecours pour cela, & qu'il marche le prémier à notre tête. Quand un Soldat eſt animé par l'exemple de ſon Prince, qui s'engage dans la mêlée, qui lui trace le chemin de la victoire, il ne ſent plus la fatigue, il ne voit plus le péril. Il ne penſe qu'à ſuivre ſon Maitre de près. C'eſt là le cas du Chrétien à l'égard de ſon divin Chef. Il le ſuit courageuſement au combat pour l'accompagner au triomphe.

Lorsque dans l'Epitre aux Hébreux on nous exhorte *à avoir les yeux ſur Jéſus, le Chef & le Conſommateur de notre Foi* (*a*). C'eſt dans la même vue; c'eſt pour aprendre de lui à ſouffrir avec courage. L'Apôtre le dit trop clairement pour pouvoir s'y méprendre; *lequel*, ajoute-t-il, *à cauſe de la joye qui lui étoit offerte, a ſouffert la Croix, mépriſant l'ignominie.* Voila comment l'exemple de J. C. que l'on nous propoſe dans l'Evangile, eſt presque toujours déterminé à quelque vertu particulière.

J'ouïs un jour un célèbre Profeſſeur de Théologie

(*a*) *Hébr.* XII. 2.

logie, qui donnoit à de jeunes Elèves des Leçons ſur la Prédication. Il en étoit ce jour-là ſur un de ces Textes où J. C. nous eſt propoſé pour modèle. Il fit cette judicieuſe Remarque, que comme il y a pluſieurs endroits de l'Ecriture où l'on nous exhorte à imiter notre Maitre, il eſt à craindre qu'en traitant ce ſujet, on ne ſe trouve engagé à redire ſouvent les mêmes choſes. „ Il s'agit, leur diſoit-il, de montrer d'abord que J. C. a pratiqué toutes les Vertus. Ce dénombrement reviendra toujours de la même manière. Il faudroit donc ſavoir s'ouvrir quelque nouvelle route, pour éviter la monotonie. Après avoir parcouru en peu de mots, les Vertus que J. C. a pratiquées, on pourroit faire voir qu'il a montré une délicateſſe extrême à l'égard de la Vertu, qu'il l'a pouſſée au plus haut dégré. On pourroit faire voir auſſi qu'il l'a pratiquée dans les circonſtances les plus difficiles. Par exemple, il a pardonné à ſes ennemis dans le fort de ſes tourmens. On peut encore inſiſter ſur ſa perſévérance dans la Vertu. Elle s'eſt ſoutenue jusqu'à la fin. Une autrefois on ſe fera quelque autre Plan, qui ait du raport au ſujet principal.

Voila aſſurément des Leçons d'un habile Maitre; mais comme elles ſuppoſent beaucoup de génie dans le Diſciple qui doit les mettre en œuvre, je vai indiquer une méthode qui me paroit un peu plus à la portée de toutes ſortes d'eſprits, pour varier les Sermons que l'on a à faire ſur les Textes qui nous propoſent l'exemple de

J. C. C'eſt de faire d'abord un Portrait en racourci de toutes les Vertus qu'a pratiquées le Sauveur, comme l'indiquoit ce Profeſſeur, & de ne développer enſuite dans le détail, que la Vertu particulière dont il s'agit dans le Texte. En ſe tenant avec préciſion à ſon ſujet, on traitera chaque fois une matière différente, quoiqu'il s'agiſſe toujours de l'imitation de J. C.

Puisque nous voila ſur la manière de traiter ces ſortes de Textes, il y en a un de ce genre qui demande quelque explication. St. Paul dit aux Corinthiens: *Soyez mes imitateurs comme je le ſuis de Chriſt* (*a*). Voici la méthode ordinaire des Prédicateurs pour développer ces paroles; ils font d'abord un portrait de toutes les Vertus de J. C. Ils montrent enſuite que St. Paul les a exactement copiées; après quoi ils nous exhortent à copier cette fidèle copie. Ils commencent par le dénombrement des Vertus de J. C. Ils nous peignent ſa Charité, ſon desintéreſſement, ſon humilité, &c. & ils nous montrent dans St. Paul des traits bien marqués de toutes ces vertus. Quand ils en ſont venus à l'article de l'Humilité de cet Apôtre, ils ſe trouvent dans un petit embaras; c'eſt qu'en prenant ce Texte de la manière qu'ils l'entendent, il fournit une difficulté contre cette Humilité même de St. Paul qu'ils veulent établir. Car n'eſt-il pas contre la modeſtie de ſe propoſer ainſi aux autres pour modèle, ſans aucun correctif, ſans le moindre adouciſſement. Peut-

on

(*a*) I. *Corinth.* XI. 1.

on dire ſans un peu de préſomption, *Soyez mes imitateurs.*

On a beau répondre qu'un Miniſtre de l'Evangile doit édifier par ſes bonnes œuvres, & les faire éclater aux yeux du Public. La véritable manière d'édifier, c'eſt bien de pratiquer les vertus Chrétiennes, mais non pas de publier qu'on les pratique. Il eſt vrai que l'on fait une ſeconde Réponſe qui paroit meilleure, c'eſt qu'il y a des occaſions où ſans bleſſer la modeſtie, on peut parler avantageuſement de ſoi-même, c'eſt lorſqu'il s'agit de repouſſer des reproches ou des calomnies. St. Paul ſe trouvoit dans ce cas. Il voyoit l'honneur de ſon Apoſtolat attaqué à Corinthe, comme il paroit par cette Epitre. Il eſt donc obligé de ſe louer en quelque manière lui-même, pour maintenir ſa réputation, & pour pouvoir s'aquitter avec ſuccès des fonctions de ſon Miniſtère. L'Humilité, toute modeſte qu'elle eſt, ne nous défend pas dans de ſemblables occaſions, de prendre ſoin de notre réputation.

Cette Réponſe eſt ſatisfaiſante; on ne peut pas en disconvenir. Mais on s'épargneroit toute cette discuſſion ſi l'on vouloit bien faire attention que dans cet endroit St. Paul ne ſe donne point pour un Homme qui ait exactement copié toutes les Vertus du Sauveur. Il ſe renferme à une ſeule, qui eſt même des moins éclatantes, & que l'on peut s'attribuer ſans donner atteinte à la modeſtie. Si l'on examine la fin du Chapitre précédent, on verra qu'il s'agit uniquement de la Condeſcendance que l'on doit

avoir pour les foibles (a). St. Paul veut porter les Corinthiens par ſon exemple à avoir cette complaiſance pour ceux qui avoient beſoin d'être ménagés. „ Je tâche, dit-il, de ne choquer „ perſonne, de ne faire de la peine à perſonne, „ & ſur-tout de ne point ſcandaliſer les foibles. „ Je ne cherche point mon utilité particulière, „ mais ce qui convient aux autres, afin de con- „ tribuer à leur ſalut". *Soyez mes imitateurs en cela, comme je le ſuis de Chriſt.* Le Sauveur a ſu ſe proportionner, s'accommoder à ceux avec qui il vivoit, pour les gagner tous à lui. Ainſi apprenons de notre Maître à nous priver d'une petite Liberté, qui au fond peut avoir des ſuites dangereuſes. Il faut donc ſur ce Texte inſiſter uniquement ſur cette Condeſcendance Chrétienne que nous devons apprendre de l'exemple de J. C. & de celui de St. Paul.

Ce qui a fait que par le paſſé on a regardé ce Texte d'une manière trop générale, c'eſt qu'il ſe trouvoit placé mal-à-propos à la tête d'un Chapitre, au-lieu que ſa place naturelle devoit être la fin du Chapitre précédent, dont il eſt la concluſion. Les Traducteurs de Berlin l'y ont remis, & ils ont été imités en cela par la nouvelle Verſion de Genève.

Il faut donc en revenir là, que quand on prêche ſur l'imitation de J. C. la meilleure méthode c'eſt de s'en tenir chaque fois à quelques Vertus particulières, & ne pas prétendre les embraſſer toutes. Tous les habiles Maîtres conviennent

(a) I. *Corinth.* X. 33.

nent que pour réussir avec leurs Disciples, il ne faut pas leur donner une si grande tâche à la fois. On doit commencer par un bout, si je puis m'exprimer ainsi. Autrement on effraye les gens quand on leur montre tant de Vertus poussées à un si haut dégré. Ils desespèrent d'y pouvoir jamais atteindre. Cette sage méthode de nous former à l'imitation de J. C. par parties & par dégrés, est aussi celle des Ecrivains sacrés. Ils travaillent à former en nous les Vertus les unes après les autres. Quand ils nous proposent l'exemple de J. C. ils déterminent en quoi nous devons marcher sur ses traces, sans trop nous charger à chaque fois, & en insistant principalement sur les Vertus qui nous conviennent le mieux, & qui sont le plus à notre portée.

Quand on examine avec quelque précision ces différens Passages qui nous prescrivent d'imiter J. C. notre Frère aîné, on est donc en état de répondre à l'objection que quelques personnes ont faite, que cet exemple paroit absolument au dessus des forces de l'Homme.

On peut encore répondre par-là à une autre difficulté qui a été faite contre les Préceptes de l'Evangile, c'est qu'ils sont ordinairement exprimés d'une manière trop vague, trop générale, trop indéterminée. *Tindal* nous a fait ce reproche. Plusieurs Auteurs lui ont répondu, & ont fort bien prouvé que la Morale de l'Evangile n'a point le défaut dont on se plaint. Mais ils ont ajouté cette Remarque importante, c'est que si quelquefois les Loix de J. C. ont quelque chose d'obscur, ou d'équivoque, son exemple, sa pra-

pratique les interprête & les éclaircit. Sa conduite bien étudiée ſuffit pour fixer nos incertitudes. L'exemple du Sauveur nous aprend à appliquer les Règles générales aux circonſtances particulières de la vie. Les Loix ne peuvent pas entrer dans un aſſez grand détail. Mais cet exemple y ſupplée & tient lieu d'explication aux Loix. Nous voyons dans ſa conduite nos devoirs accompagnés de toutes leurs circonſtances. Nous les voyons, en quelque ſorte, accommodés au tems & au lieu. Mais ces avantages ne ſe trouvent pas dans l'exemple de J. C. pris d'une manière trop générale. Ce n'eſt qu'en l'appliquant à chaque Vertu particulière, qu'il éclaircit les doutes qu'il pourroit encore nous reſter ſur nos devoirs. Si donc l'imitation de J. C. propoſée d'une manière trop vague, donne lieu à la critique, l'exemple du Sauveur appliqué en détail à chaque Vertu, ſelon l'uſage de l'Ecriture, eſt préciſément la réfutation de ce prétendu défaut que l'on voudroit trouver dans la Morale de notre Maitre.

Il faudroit examiner auſſi quelques Préceptes de l'Evangile où l'on nous exhorte à imiter Dieu lui-même. C'eſt-là où paroit être la plus grande difficulté. Mais il me ſemble qu'en voila aſſez pour le préſent. Il eſt bon de reprendre haleine. Ce ſera donc pour une autre fois.

A R-

ARTICLE II.

D. ALBERTI HALLER, A. R. P. P. O. S. R. A. & S. S. Enumeratio methodica Stirpium Helvetiæ indigenarum.

C'eſt-à-dire:

CATALOGUE METHODIQUE *des Plantes, qui naiſſent ſans culture en Suiſſe, par le* D. ALBERT HALLER, *Médecin du Roi de la Grande-Bretagne, Profeſſeur Ordinaire en Médecine, & Membre des Sociétés Royales des Sciences d'Angleterre & de Suède.* Göttingen chez *vanden Hoeck* 1742. Folio, *en* 2 *Tomes*, *pagg.* 794, *ſans les* Préfaces, *avec* 24 Planches.

CEt Ouvrage, qui eſt dédié à S. A. R. le Prince de Galles, eſt aſſurément un des mieux exécutés, qui aient paru en Allemagne, ſoit pour le Papier, ſoit pour l'Impreſſion, ſoit pour les Planches. Les Libraires commencent à revenir, dans l'Empire, du trop d'œconomie de leurs Ancêtres, ils ſe raprochent de la propreté & du bon gout qui règne chez les Anglois, les Hollandois, & les François.

C'eſt le fruit d'un travail de quatorze ans, & d'un grand nombre de courſes, dont l'Auteur fait l'énumération dans ſa Préface. Un Algébriſte,

briſte, un Poëte, & tout le gros des Gens de Lettres mènent une vie molle, au prix du Botaniſte; ils trouvent les matériaux de leurs études, ou dans leur Eſprit même, ou tout au plus dans l'enceinte d'un Cabinet. La Nature a fait de la Terre un vaſte Jardin, les ſables brulans de l'Arabie & les écueils glacés du Spitzberg ne ſont point ſtériles aux yeux du Botaniſte, l'hiver ne dépeuple jamais entièrement l'ornement de la Terre, une infinité de Mouſſes relèvent les Plantes les plus connues & les plus colorées, & flouriſſent malgré les neiges, où il les faut déterrer.

Ainſi, point de repos pour le Botaniſte, ſurtout s'il écrit l'Hiſtoire des Plantes de quelque Païs déterminé. A peine la Saiſon la plus pluvieuſe le renferme-t-elle pour quelques ſemaines, il ſe remet en Campagne au mois de Janvier pour aller chercher des Mouſſes, & finir la recolte des Champignons au mois de Novembre. Il a à parcourir tous les coins & recoins de ſon Païs, il ne peut ſavoir par raiſonnement, ſi telle montagne qu'il négligeroit, ne renferme pas quelque Plante *Topique*, c'eſt un tréſor pour lui, il ne ſe conſoleroit pas de l'avoir laiſſée aux ſoins d'un ſucceſſeur ou d'un rival. Chaque omiſſion eſt un défaut. On a vu *Vaillant* reprocher avec amertume à Mr. de *Tournefort* quelques petites Plantes, ou quelques variétés, que cet homme illuſtre n'avoit pas connues pour Citoyennes de Paris.

Mais entre les Botaniſtes mêmes, un Botaniſte Suiſſe a bien plus de travail qu'un autre. Ce

Païs

Païs eſt infiniment varié. Il y a tel Canton, où les chaleurs approchent de celles de la Provence; les Plantes, qui y naiſſent, en font foi. D'autres ne diffèrent en rien des Iles les plus reculées du Nord; il y a des glaces tout auſſi éternelles, & des Lièvres également blancs, & les mêmes Eſpèces de Plantes. Le Catalogue de *Martins* en eſt une bonne preuve. Les Simples qu'il a ramaſſés en ſuivant la pêche des Baleines, naiſſent preſque toutes ſur les Alpes.

Entre ces deux extrémités il y a un nombre infini de milieux gradués, rochers tout nuds, montagnes couvertes de paturages, bois affreux de Sapins, enſuite des prés, puis des champs, des vignes, & les Côtes délicieuſes du Lac Léman terminent cette chaine de milieux. Moins ardentes que le Valais ou la Valteline, elles ne cèdent en rien aux Païs les plus délicieux pour les Fruits, & pour la beauté de la Nature. Un Suiſſe ſeroit tenté de dire, qu'elles les ſurpaſſent tous, par la liberté parfaite qui y règne. Nuls impôts, nul Miniſtre abſolu, point d'Armée ſur pied, & cependant aucune apparence de Guerre à craindre. Quelles Prérogatives! & en trouve-t-on de pareilles en aucun autre lieu de la Terre? Mr. *Keyſler*, tout Allemand qu'il eſt, a ſenti toutes ces vérités, après Mr. *Burnet*, l'un & l'autre en ont parlé avec un cœur touché, & un épanchement de tendreſſe, qui vient de la nature même; car ce Gouvernement eſt le ſeul qui ſoit fait pour l'homme. Tel a été le Siècle d'or, l'ambition & la violence en ont privé le reſte de la Terre.

Après

Après cette digreſſion, je reviens au vaſte Plan que l'Auteur a dû ſe former. Il a fallu parcourir tous ces Terreins ſi différens, il n'y en a point qui n'ait ſes richeſſes, qu'on chercheroit vainement ailleurs. Mais ces courſes ne ſont pas des promenades. Mr. *Vaillant*, en travaillant au Catalogue des Plantes des environs de Paris; Mr. *Magnol*, en faiſant la même choſe pour Montpellier, & tant d'autres Botaniſtes, qui ont écrit des Ouvrages de cette nature, n'ont eu que du plaiſir. Ils alloient voir de belles Terres, des Maiſons de Campagne, des Parcs, des Bois délicieux; ils revenoient de leurs courſes reprendre les aiſances de leur domeſtique, leur travail n'étoit que divertiſſement.

Mais en Suiſſe cela eſt bien différent. Il faut gravir contre les Alpes, y monter par des précipices affreux, en deſcendre par de plus grands dangers encore, chercher ſur les hauteurs un froid perçant, qui caille le ſang échauffé du voyageur, & retourner bientôt dans des Vallées, où la chaleur enfermée l'étouffe. On fait tous ces voyages, expoſé à un air toujours inégal. Car les Alpes, où les nues repoſent presque toujours, ſont frapées tous les jours par des grèles, par des tonnères, ou couvertes d'épais brouillars plus dangereux encore, parce qu'ils cachent les chemins, ou plutôt les paſſages les plus aiſés. Car il n'y a point de ſentiers dans ces ſolitudes, le moindre brouillard y expoſe le Voyageur à s'égarer, ſûr de périr s'il perd l'unique chemin poſſible, rarement y en a-t-il davantage. Point

de

de commodité avec cela, ni lit, ni pain, ces deux articles tranchent ſur tous les autres : on paſſe les nuits dans des cabanes ; à la vérité, il y a des hommes hospitaliers comme dans l'ancienne Grèce, ils partagent avec l'étranger leur ordinaire, & leurs délices mêmes. Mais quelles délices ! du lait, & quelquefois une eſpèce de Caillé, qui ſe prend au fond des chaudières, où ſe forme le fromage, & qui en eſt la matière. La boiſſon eſt excellente pour des buveurs d'eau, elle eſt la meilleure du monde pour la fraicheur & pour la pureté. Mais les nuits ſont fort incommodes, le froid & la dureté des planches ou des grils de bois qui ſervent de lits, les rendent presque inſupportables, toutes courtes qu'elles ſont, car le Soleil quitte plus tard ces Régions élevées, & il y reparoit de meilleure heure.

Malgré ces desagrémens, il y a toujours eu des gens qui ſe ſont réſolus à la même fatigue, l'appareil ſingulier de la Nature, ces Montagnes de glaces éternelles, ces Piramides de rochers toujours couvertes de neiges ; ces ſombres Vallées, où ſe précipitent par mille Cascades, cent Torrens impétueux ; ces Nappes d'eau naturelles, infiniment au-deſſus de ce que peuvent ſe procurer les Monarques les plus puiſſans ; ces Déſerts, où la ſolitude & le ſilence ne ſont pas même interrompus par des oiſeaux ; ces Troupeaux nombreux, image de l'innocence ; tout cela enſemble a quelque choſe de touchant, de magnifique, & de majeſtueux. On s'en ſouvient avec plaiſir, & on eſt tenté par un charme ſecret d'y retourner, & de ſe rafraichir d'idées ſi vives & ſi

fin-

singulières. Tout autre Voyage de même étendue est, pour ainsi dire, uniforme, au prix de celui-ci.

L'Auteur donne un Catalogue abrégé des Voyages qu'il a faits, & de ceux que d'autres Savans ont entrepris jusqu'ici. Il rend justice aux Grands-hommes, qui avant lui ont formé le même dessein, il expose tous leurs travaux, & marque ce que lui & eux laissent à faire à la postérité.

Qu'il est heureux d'oser sans honte convenir de ses défauts! Il y a eu bien des siècles où cela deshonoroit; heureusement les Sciences se sont si bien enrichies, qu'un homme peut avouer de n'en posséder qu'une petite partie sans passer pour indigent. Après les *Newtons* & les *Boerhaaves*, il est permis de dire, j'ignore, je me suis trompé, je ne suis pas entièrement au fait.

L'Auteur a profité de ces grands exemples. Il fait une longue énumération des difficultés qu'il a trouvées, & dont quelques-unes se sont trouvées insurmontables. Ce n'est pas tout que de courir les Montagnes, de ramasser des Plantes, il faut les connoître, & non seulement les connoître pour soi, mais les reconnoître dans les Auteurs, où elles sont presque toujours mal décrites, souvent simplement nommées, multipliées sous des noms différens, cachées sous de faux Genres, ou placées au hazard parmi des Lettres ou des Ouvrages d'une autre nature.

Il a fallu tout lire, tout confronter. La Suisse a toujours fourni des Botanistes; la Nature y invitoit trop pour être abandonnée & ne pas s'attirer

tirer des admirateurs. Cela augmentoit le travail de l'Auteur, il falloit ne rien omettre de ce que l'on a ſu avant lui, ou n'omettre que le moins qu'il étoit poſſible.

Voila la méthode dont il s'eſt ſervi. Il a commencé par jetter ſur des papiers détachés les deſcriptions, & les caractères de toutes les Plantes, à meſure qu'il en trouvoit. Des numéros uniſſoient les Plantes ſeches, qu'il conſervoit à part, avec les deſcriptions.

Quand le nombre des Plantes a été un peu conſidérable, il a lu par ordre Chronologique tous les Auteurs, qui avoient du raport à ſon Ouvrage. Cela veut dire qu'il n'a omis que ceux qu'il n'a pu déterrer, & qui ne ſont ni conſidérables, ni en grand nombre. Il a ajouté à ſes deſcriptions les noms de ces Auteurs, un précis de leurs découvertes, un jugement fort court ſur la juſteſſe de leurs opinions. Il a répété cette lecture juſqu'à trois fois pour les Auteurs les plus néceſſaires. Tout cela a formé une vingtaine d'infolios.

De ce grand Ouvrage il en a extrait celui qui vient de s'imprimer, il n'y a conſervé qu'un abrégé de ſes deſcriptions, une idée fort courte des Vertus médicinales, avec les noms tirés des Auteurs les plus intéreſſans, ou pour être Originaux, ou pour exceller.

Ces deſcriptions, il les a rangées ſous une méthode, qu'il n'a pas voulu emprunter d'aucune de celles que l'on a publiées. Il a réfléchi ſur leur fort & ſur leur foible, & tâché d'en profiter.

Au-

Au-lieu des nombres dont s'eſt ſervi *Rivinus*, ou des figures que *Tournefort* a imaginées, il s'eſt ſervi des proportions qu'il a trouvées plus conſtantes que les nombres, comme elles ſont plus évidentes que les figures.

Depuis peu d'années Mr. *Linnæus*, Profeſſeur d'Upſal, a renverſé presque de fond en comble la Botanique, pour former de ſes matériaux un édifice nouveau, plus régulier & plus ſimmétrique.

Il n'a épargné ni les Caractères des Genres, adoptés d'après *Tournefort* par presque toute la République des Botaniſtes, ni leurs noms conſacrés par leur ancienneté ou par l'uſage des Praticiens, ni les noms des Eſpèces, tels que les plus grands Maîtres les avoient ou formés ou conſervés. Il avoit poſé de nouveaux principes, il a fallu les exécuter, & il a fait main-baſſe ſur tout ce qui s'eſt écarté de ſon ordre d'Architecture. Un Botaniſte s'égare dans ce nouvel édifice, il n'y reconnoit ni les corps de logis, ni les appartemens, ni les chambres, tout y eſt nouveau. Les Plantes qui ont fait l'amuſement de ſa jeuneſſe, paroiſſent ſous de grands noms, qui lui ſont étrangers, il trouve enſemble ce que tout le monde ſéparoit, & il trouve ſéparé, ce qu'on trouvoit réuni chez tous les Auteurs.

Mr. *Haller* a reçu les découvertes de *Linnæus* avec équité. Il a jugé d'abord qu'une réforme étoit néceſſaire. Mais, ſemblable en cela au *Martin* de Mr. *Swift*, il a cru que cette réforme alloit trop loin. Parmi les changemens de Mr. *Linnæus*, il a trouvé comme

me à ceux de *Jean*, qu'on mépriſoit trop ce qui eſt reçu, que quelquefois le nouveau ne paroiſſoit pas beaucoup meilleur que le vieux, & que les conſéquences de toutes les altérations alloient à détruire tout le Syſtême que l'on avoit voulu corriger.

Il a donc ſuivi Mr. *Linnæus*, là où la vérité l'avoit guidé; il l'a abandonné, dès qu'il a trouvé qu'il n'étoit fondé que ſur des Hypothèſes. Il a tâché ſur-tout de faire entrer dans ſon Syſtême le plus qu'il a pu de *Claſſes naturelles*. On appelle de ce nom, ces raports faciles & évidens, qui uniſſent, par exemple, les *Ombellifères*, & que les Anciens mêmes y ont reconnus; mais dont les Modernes ont augmenté le nombre, & dont l'abondance fait le vrai mérite d'une Méthode.

La multiplicité des Méthodes n'eſt point préjudiciable à la Botanique, pourvu qu'elles ne ſoient pas trop impérieuſes, & qu'elles ne forcent point à changer le Genre. C'eſt un reproche à faire à celle de *Linnæus*.

L'Auteur n'en a presque point changé, & n'en a fait de nouveaux que quatre ou cinq, encore ſont-ce presque par-tout des Eſpèces nouvelles, qui refuſoient de ſe ranger ſous des caractères qui avoient été faits ſans elles.

S'il eſt utile d'être enſeigné, ce qui eſt vrai, il l'eſt tout autant d'être averti de ſe défier de ce qui eſt douteux. L'Auteur a tâché ſur-tout de faire ſentir exactement le dégré de certitude qu'il avoit ſur chaque choſe. Il n'a pas épargné les *peut-être*, & il a ajouté une étoile toutes les fois qu'il a dû parler d'une Plante qu'il ne

connoiſſoit pas au juſte. Il y a bien quatre-vingt de ces Etoiles, il y en auroit trois mille dans *Tournefort*, s'il avoit jugé à propos de s'en ſervir.

Le Catalogue des Plantes qui ne s'étendent qu'à un Païs particulier ont un avantage; c'eſt que l'on peut parler définitivement de l'exiſtance des Eſpèces dont il eſt queſtion.

Il y a dans *Bauhin*, dans *Tournefort*, des milliers de Plantes imaginaires dont l'exiſtance n'eſt fondée que ſur des raports, ſur des variétés, & ſur l'autorité d'Auteurs obſcurs, qu'on avoit mal compris. Ces Eſpèces d'illuſions ont paſſé d'Auteur en Auteur, & ont été répétées ſouvent, même dans des Catalogues de Jardins. Mais ici on marque les places, où l'Auteur & quelques autres Botaniſtes ont trouvé chaque Eſpèce, ainſi il eſt facile de vérifier les deſcriptions. Il n'y a, à ces quatre-vingt près, aucune Plante dans ce Livre qui n'exiſte effectivement, & qui ne ſoit différente de toutes les autres; encore de ces quatre-vingt y en a-t-il pluſieurs, que l'on peut eſpérer de déterrer encore. L'Auteur eſt bien différent en cela de *Lobel*, & de *C. Bauhin* même, qui fort ſouvent ont marqué quelque Plante nouvelle à telle place où la poſtérité ne la trouve point, & où peut-être elle n'a jamais été. Les variétés ne ſont pas du gout de l'Auteur; c'eſt ainſi qu'on appelle ces changemens accidentels qui arrivent dans les Plantes, & qui ne ſe ſoutiennent pas dans la graine, ni ne paſſent à la ſeconde génération: les couleurs des Tulipes, les nuances des Oeillets, & leur *pléinitude*, en ſont des exemples.

Ces

Ces variétés qui vont & qui viennent, qui dépendent du terroir, de la chaleur ou de l'ombre, & de mille causes étrangères triomphent chez les Fleuristes. Ces pompeux Catalogues d'Anémones, de Tulipes, d'Oreilles-d'ours, ne sont que des répétitions de la même Plante, différemment colorée, & prête à prendre d'autres couleurs & d'autres noms au prémier Printems. Entre les dix mille Espèces de *Tournefort* il y en a des milliers qu'on peut ranger dans cette liste; & c'est une consolation pour les Botanistes, de voir raprochée d'un tiers la fin de leur art, qui est la connoissance de toutes les Plantes de la Terre.

L'Auteur a rangé tous ces jeux de la Nature sous le titre général de la Plante dans laquelle on remarque une si grande variété; avec plus de ménagement cependant que *Linnæus*, qui a détruit de véritables Espèces, lorsqu'il n'en vouloit qu'aux variétés. Tant il est vrai que l'homme donne dans l'excès, lors même qu'il y a lieu de croire que ce n'est pas la passion qui l'entraine.

Si un Ouvrage, de la nature de celui-ci, doit être estimé par le grand nombres de Plantes qu'il renferme, il s'en trouvera peu à qui l'on puisse donner la préférence, & qui aient réellement le même dégré de perfection. Les trois Royaumes Britanniques fouillés par un nombre infiniment plus grand de Botanistes, n'ont pas fourni, à beaucoup près, un si grand nombre de Plantes que la Suisse en a fourni aux *Bauhins*, aux *Scheuchzers*, aux amis de l'Auteur, & à l'Auteur même. Il y a 2500 Espèces sans compter les variétés.

Les Figures, qui abrègent si fort l'idée des Etres corporels, & qui font une description si vive de ce qu'elles représentent, sont presque toutes dessinées avec beaucoup de soin, & avec l'aide d'une loupe, par-tout où l'œil simple ne suffit pas. On ne craint point d'opposer les Figures des Mousses à celles de *Vaillant* ou de *Dillenius*; il y a plus de naturel que dans celles-ci, & des traits moins durs & moins hardis que dans celles-là. La Vignette du Titre représente au naturel la fameuse glacière du *Mettenberg* dans la Vallée de *Grindelwald*. *Merian* & Mr. *Scheuchzer* en avoient donné de fort mauvaises Figures.

Les Botanistes se sont accoutumés à mettre à la tête de leurs Livres un Catalogue des Auteurs qu'ils citent. Le nôtre a suivi cette méthode, mais il les y a rangés en ordre Chronologique, cela abrège les disputes sur les découvertes; & il y a ajouté des raisonnemens fort succincts sur leur juste valeur, qui peuvent avoir leur mérite pour ceux qui commencent.

Une année que l'impression a duré, lui a fourni & par ses amis, & par lui-même, une vingtaine de Plantes de plus, & bon nombre de retractations, de corrections ou additions, dont on ne trouve jamais la fin dans tout ce qui regarde la Physique. Il y a tant à voir, & par tant de côtés, qu'il est fort pardonnable de ne pas tout voir, & même quelquefois de mal voir quelque particularité.

Voila tout ce qu'il nous est permis de dire sur un Livre qui sera rare. Le Libraire n'en a tiré que 250 Exemplaires. L'Auteur se prépare à en donner un autre dans le même gout, mais infiniment

ment plus étendu. Ce ſera l'Hiſtoire des Plantes de l'Allemagne, vaſte Empire, & dont la Suiſſe n'étoit autrefois qu'une des plus petites Provinces.

ARTICLE III.

HISTOIRE *de* GUILLAUME *le* CONQUERANT, *Duc de Normandie & Roi d'Angleterre.* Par Mr. l'Abbé P***. Deux Tomes 8. Pagg. 382 pour le Tome I, & 426 pour le Tome II, ſans compter la *Préface*, qui en contient 40, & la Table des *Matières*. A *Amſterdam*, aux dépens de la Compagnie, 1742.

ENtreprendre d'écrire l'Hiſtoire d'un tems obſcur & rempli de ténèbres, c'eſt s'engager dans un affreux labyrinthe, d'où l'on ne ſauroit ſortir qu'après avoir ſurmonté bien des difficultés. On n'y peut marcher que le flambeau à la main. Lorsqu'on jette les yeux ſur les Ecrivains, dans leſquels on eſt obligé d'aller puiſer les matériaux dont on a beſoin, on trouve que leur nombre n'eſt guère compoſé que de Gens d'Egliſe, de Moines ignorans, ſuperſtitieux, & enſevelis pour la plupart dans les préjugés de leur profeſſion. Comment faire, & quelles meſures prendre, lorsqu'il eſt queſtion de démêler dans leurs Ecrits la vérité d'avec l'erreur, le menſonge, & les contradictions qui s'y préſentent à chaque pas? Il faut avouer que c'eſt une carrière bien

difficile à parcourir, c'eſt une route qu'il faut ſe frayer dans un chemin tout hériſſé de ronces & d'épines.

Ces difficultés, capables d'effraier l'homme du monde le plus laborieux, n'ont point rebuté notre Auteur. Après s'être armé de courage, & s'être tourné de tous côtés, il a enfin découvert un fil, qui pouvoit le conduire, avec quelque eſpérance de ſuccès, dans le labyrinthe où il étoit réſolu de s'enfoncer.

Voici par quelle voie il y a réuſſi. „ Chaque „ Nation, dit-il, a peu d'Ecrivains dans les „ deux ſiècles barbares où je me ſuis efforcé de „ pénétrer, & ce petit nombre eſt mépriſable „ par l'ignorance, ou ſuſpect par les préjugés; „ mais toutes les Nations en ayant eu quelques-„ uns, la totalité en donne une multitude; &, „ quoiqu'ils ſoient presque tous d'une fidélité „ fort douteuſe, les raiſons qui doivent faire re-„ cevoir leur témoignage avec défiance, ne ſont „ pas toujours de la même nature. Or cette „ différence, & ſouvent l'oppoſition même de „ leurs caractères & de leurs motifs, devient „ comme une règle ſur laquelle on peut, ſi j'ô-„ ſe parler ainſi, les meſurer l'un à l'autre, & „ chercher la vérité dans les détours mêmes que „ la partialité ou l'ignorance leur ont fait pren-„ dre pour s'en écarter; à peu près comme l'on „ écoute toutes ſortes de témoins dans les Tri-„ bunaux de Juſtice, pour juger enſuite de la „ force de leurs dépoſitions, par les lumières „ qu'elles ſe prêtent mutuellement, ſans éxiger „ même qu'ils découvrent le ſecret de leurs mo-„ tifs,

„ tifs, que l'office des Juges eſt d'approfondir
„ par la comparaiſon des circonſtances & des
„ témoignages. La difficulté n'eſt donc qu'à
„ recueillir tous les témoins hiſtoriques des dif-
„ férentes Nations, & qu'à ſe mettre en état
„ de les entendre. Je me ſuis ouvert ces deux
„ voies avec plus de facilité qu'un autre, par
„ les relations que je me ſuis établies depuis
„ longtems dans différens Païs, & par la con-
„ noiſſance que j'ai de pluſieurs Langues.

On peut juger ſi, à l'aide de ces ſecours, l'Auteur a pu ſe trouver en état de remplir la tâche qu'il s'eſt impoſée. Connu déja par d'autres Ouvrages, auxquels le Public a fait un accueil favorable, on doit s'attendre de trouver dans cette *Hiſtoire de Guillaume le Conquérant*, une infinité d'anecdotes ſingulières, avec des réflexions juſtes & ſenſées ſur les faits qu'il rapporte, & ſur-tout un ſtile pur, mâle, bien ſoutenu, & qui peint les objets de manière à frapper agréablement l'imagination, en ne les lui préſentant qu'avec les couleurs les plus vives, & revêtus de tous les ornemens dont ils ſont ſuſceptibles.

Une choſe ſur laquelle il a cru devoir prévenir le Lecteur, c'eſt ſur ce mêlange d'évènemens religieux & profanes qui ſemblent partager presque également l'Hiſtoire de ſon Héros, & qui peuvent faire douter quelquefois à quel titre il demande pour lui de l'eſtime & de l'admiration. Il donne ſur cela un avis, qu'il n'a pu ſe diſpenſer de répéter plus d'une fois. On ſait que le dixième & l'onzième ſiècles n'avoient

point d'autres Hiſtoriens que des Moines & quelques autres gens d'Egliſe, qui ne meſuroient le mérite des plus Grands-hommes que par les ſervices qu'ils rendoient à l'Ordre Monaſtique. Ils n'en raportoient pas moins les autres faits; mais c'étoit toujours à ceux-ci qu'ils donnoient leur principale attention avec tous leurs éloges; ils employoient le pouvoir du Ciel, ☁ prodiguoient les miracles en faveur de ceux qui les combloient de bienfaits; ce qui a fait dire à l'Evêque de Salisbury, qu'*il n'y avoit point alors d'eſpèce d'hommes auſſi reconnoiſſante que les Moines*. Il y a mille exemples de cette injuſte partialité, mais il ſuffit de raporter celui que voici.

Edvy, Roi d'Angleterre, au milieu du dixième ſiècle, étoit monté ſur le Trône avec toutes les qualités qui annoncent les plus heureux règnes; mais ſon mérite même aiant ſervi à lui faire reconnoitre que les Moines avoient abuſé de leur crédit ſous le Gouvernement d'*Edred* ſon prédéceſſeur, il commença par les éloigner de la Cour, & l'envie de juſtifier ſa conduite aux yeux du Peuple lui aiant fait rechercher exactement leur conduite, il n'y trouva que trop de ſujets de leur ôter quantité de Bénéfices, qu'il rendit au Clergé ſéculier, qu'on en avoit dépouillé en leur faveur. L'unique reproche qu'il y eût à faire au caractère d'*Edvy*, étoit d'avoir une Maitreſſe, encore étoit-il douteux s'il ne l'avoit pas épouſée. Cependant tout l'Ordre Monaſtique déchainé contre lui, ſuſcita une révolte qui lui fit perdre la moitié de ſes Etats, &

qui

qui le conduisit au tombeau après un règne de quatre ans, par la force du chagrin qu'il en conçut.

De quelles armes quelques Moines Anglois se servirent-ils pour la ruine de ce Prince? de leur langue & de leur plume. Les persécutions que les plus cruels Tyrans ont fait souffrir à l'Eglise, n'ont jamais arraché des plaintes si amères aux prémiers Chrétiens. Ils le noircirent pendant sa vie, & ils achevèrent de le deshonorer après sa mort. *Guillaume Malmersbury* parle de lui comme d'un monstre. A l'entendre, la Religion n'avoit jamais été en plus grand danger que sous son règne. Les Héréfies les plus pernicieuses n'avoient point approché de cet affreux desordre. Enfin, pour faire encore plus d'impression sur l'esprit du Peuple, les Moines écrivirent après la mort de ce Prince, que son Ame avoit été entrainée aux enfers par une troupe de Démons, & cette prétendue révélation est passée à la Postérité avec toutes ses circonstances.

Après ce que je viens d'exposer, je croi qu'il suffit, pour donner une idée plus particulière de cet Ouvrage, de marquer quelques-uns des principaux traits de l'Histoire du Héros de la Pièce, sans qu'il soit pour cela nécessaire de m'engager à suivre scrupuleusement l'ordre & l'enchainure d'une infinité d'autres évènemens qui y ont raport, & avec lesquels ils sont même liés; mais qu'un Journaliste ne peut se dispenser de mettre à l'écart, pour ne pas tomber dans l'inconvenient de donner l'abrégé d'une Histoi-

re, au-lieu d'un Extrait. Dans un Abrégé d'Histoire on eſt obligé de ſuivre pas à pas ſon Original, ſans jamais s'en écarter ; mais dans un Extrait on peut paſſer plus librement d'un ſujet à l'autre, & on doit compter d'avoir ſuffiſamment rempli ſa tâche, lorſqu'on a tiré du corps de l'Edifice les morceaux que l'on veut mettre en œuvre pour ſervir de montre & d'échantillon aux Lecteurs.

La naiſſance de notre Héros eſt la prémière circonſtance qui mérite d'être remarquée. *Robert*, Duc de Normandie ſon Père, commençoit à être ſoupçonné de quelque imperfection naturelle, lorſqu'une paſſion apprit au Public qu'il n'avoit pas renoncé à la galanterie. La chaſſe avoit fait juſqu'alors ſa plus douce occupation. Il aimoit la Forêt d'Hième ; où il y avoit une prodigieuſe multitude de Bêtes fauves. Aiant appris que les habitans de Falaiſe en tuoient furtivement un grand nombre, & qu'ils en avoient pris occaſion de ſe faire un commerce de Pelleterie, il réſolut de ſe rendre lui-même dans cette ville pour punir les coupables. Entre les honneurs de ſa réception, il agréa un Bal, où toute la Nobleſſe voiſine s'empreſſa de paroître. Mais, au milieu des efforts qu'on fit pour lui plaire, perſonne n'y réuſſit mieux qu'une jeune Bourgeoiſe, qui n'en avoit peut-être pas le deſſein. Elle ſe nommoit *Harlotte*.

Robert laiſſa ſurprendre ſon cœur par les charmes ingénus de cette Belle, & ſur-tout par ſa bonne grace à danſer. S'étant informé de ſa naiſſance & de ſon nom, il apprit avec chagrin qu'el-

qu'elle étoit la fille d'un Pelletier de Falaise, & que son père étoit un des plus coupables entre les Pelletiers qu'il venoit punir. Cependant le trait avoit déjà passé au fond du cœur. Il oublia ses projets de vengeance en faveur d'une fille à qui il ne pensoit plus qu'à faire connoître sa tendresse. On ne dit point si elle se défendit longtems, ni à quelles conditions elle se laissa vaincre. Mais, plus aimée que jamais après la foiblesse qu'elle eut de se rendre au Duc, elle eut l'art de se l'attacher si constamment, qu'elle l'entretint pendant toute sa vie dans l'éloignement qu'il avoit déja marqué pour le mariage. Il ne paroit pas qu'on ait eu d'autres raisons que cette constance pour les croire mariés secrétement.

Les Sujets du Duc, que la seule supposition de son impuissance avoit empêchés jusqu'alors de le solliciter au mariage, le pressèrent de se choisir une Epouse entre plusieurs partis qu'on lui avoit présentés. Il leur confessa que sa Maitresse occupoit son cœur, & leur déclarant qu'elle étoit enceinte, il ne leur dissimula point que si elle lui donnoit un fils, son espérance étoit qu'ils le reconnoitroient un jour pour son successeur. Le Peuple étoit déja dans une haute attente du fruit de ses amours, depuis un songe de *Harlotte*, que *Robert* avoit pris lui-même plaisir à répandre. Elle accoucha heureusement d'un fils, qui fut nommé *Guillaume*, & qui augmenta dès le moment de sa naissance l'opinion qu'on en avoit conçue. Il se trouvoit dans la chambre, où il venoit de naître, un peu de

pail-

paille, que le hazard fit rencontrer ſous ſa main. Il la prit, & la ſerra; ce qui cauſa tant d'admiration aux ſpectateurs, que regardant cette action comme le préſage de ſes conquêtes, ils lui donnèrent dès lors le ſurnom d'*Aquéreur*.

Robert n'épargna rien pour donner une belle éducation à ſon fils. Il pria *Mauger* ſon frère, Archevêque de Rouen, de veiller aux prémières leçons qu'il lui fit donner par les meilleurs Maitres. On ignore quelle ſorte de diſtinction la mère de *Guillaume* obtint à la Cour de Normandie; on ſait ſeulement qu'il ne fut pas le ſeul enfant qu'elle eut du Duc *Robert*. Elle lui donna un autre fils, nommé *Odon*, qui fut Evêque de Bayeux, ſous le règne de ſon frère; & deux filles, dont l'une fut mariée au Comte d'*Aumale*, & l'autre au Comte d'*Albemarle*.

Telles ſont les prémières circonſtances de la Vie de *Guillaume*. De-là l'Auteur paſſe aux évènemens qui arrivèrent pendant l'abſence de *Robert*, qui entreprit le voyage de Jéruſalem pour s'y conſacrer pendant quelque tems au ſervice de la Religion. Le récit de ce voyage, tiré d'une des plus anciennes Chroniques de Normandie, eſt ſi curieux, & renferme des circonſtances ſi ſingulières, que le Lecteur ſera ravi d'en trouver ici une partie, dans les termes mêmes de l'Original.

Robert ayant été forcé par le mauvais tems de faire ſa route par Mer, entreprit de traverſer l'Italie. „ Or advint qu'en une Ville cloſe, qui „ étoit ſur le chemin, le Duc & ſes gens fu„ rent une nuyt hébergez, & leverent lende-

main

„ main matin. Les Gardes, qui ouvrirent les „ portes, commencerent à hâter les Pélerins de „ paſſer: & le Duc voulut que toutes ſes Gens „ paſſaſſent, & ſon Sommaige devant lui. Et „ quant ils furent tous paſſez, le Duc tout nuz „ piedz à tout ſon Bourdon alloit après; & „ l'ung ceux qui gardoient la porte, haulce ung „ baſton qu'il tenoit, & férit le Duc par les „ eſpaules tant qu'il le fiſt chanceler. Et Nor- „ mans quant ils l'apperceurent, vont retour- „ ner, & tôt l'euſſent tué, quant le Duc ſe va „ eſcrier: ne lui faictes nul mal. C'eſt raiſon „ que Pellerins ſeuffrent pour l'amour de Dieu. „ Ainſi le Duc *Robert* garantit de mort celluy „ qui l'avoit féru, & dit à ſes gens qu'il aymoit „ mieulx le coup qui luy avoit été donné, que „ ſa Cité de Rouen.

„ Ainſy paſſa le Duc Bourgogne, Prouven- „ ce & Lombardie, jusques à Rome, & print „ la Croix du Pape qui l'à eſtoyt. Si comme „ il ſe partoit pour aller ſon chemin, il va re- „ garder l'ymaige de l'Empereur *Conſtantin* qui „ eſtoyt d'ayrain, & monté ſur un Cheval tout „ d'ayrain. Et vit qu'il n'avoit ſur lui ne robe „ ne couverture: lors fiſt prendre le plus beau „ manteau qu'il eut, & le va faire affubler à cet „ ymaige. Et à tant ſe part, diſant que les „ Romains faiſoient réverence à leur Seigneur, „ qui en ung an ne lui pouvoient pas donner „ ung manteau. Et ainſy ſe partit le Duc de „ la Ville où eſtoit l'Empereur.

„ Il fiſt ferrer une Mulle que l'en lui menoit „ après lui de quatre fers d'or, & défendit à „ tou-

„ toutes Gens que ſe la Mulle deferroit, que nul
„ ne redreſſaſt le fer. Il eſtoit lors ordonnance
„ que quiconque parloit à l'Empereur, il oſtoit
„ ſon Mantel, & le faiſoit cheoir à terre. Si
„ ordonna le Duc que quiconque de ſes Gens
„ parleroit à l'Empereur, quand il auroit oſté
„ ſon Mantel, qu'il le laiſſaſt, & qu'il ne le
„ redreſſaſt pas, & ainſy fuſt faict. Et quant
„ le Duc euſt parlé à l'Empereur, il ne dreſſa
„ pas ſon mantel, ung des Chevalliers de l'Em-
„ pereur lui voulut bailler, & lui dit qu'il ne
„ le veſtiroit jamais; & ainſy le dirent tous ſes
„ Gens qui avoient oſté leur manteaulx. Quant
„ le Duc *Robert* deuſt partir de la Ville, l'Em-
„ pereur fiſt crier & deffandre que perſonne ne
„ priſt denier de choſe que le Duc eut despen-
„ du : mois néatmoins le Duc fiſt tout payer;
„ & à ceulx qui ne vouloient compter, il fiſt
„ laiſſer plus de la moitié qu'il leur devoit.
„ Quant l'Empereur ouyt dire que le Duc de
„ Normandie ne vouloit riens avoir qu'il ne le
„ payaſt, ſi fiſt deffendre que nul ne vendiſt à
„ ſes gens point de boys dôt ils peuſſent cuire
„ leur viande, fors par la main de l'Empereur.
„ Et quant le Duc *Robert* le ſceut, ſi ordonna
„ que ſes gens acheptaſſent toutes les noix qu'ils
„ ſe pourroient finer & trouver, & des eſcalles
„ ils cuiſiſſent leur viande; & ainſy fut faict.
„ Quant l'Empereur euſt veu la largeſſe, &
„ honnêteté des Normans ſy les en priſa
„ moult.

Je paſſe quelques autres circonſtances, qui ne ſont pas moins curieuſes que les précédentes, pour

pour avoir occaſion de joindre ici ce qui ſe paſſa à ſon arrivée à Jéruſalem. Nous ne ſaurions mieux faire que d'employer encore les propres termes de la Chronique, dont le ſtyle a quelque choſe de ſi naturel & de ſi expreſſif, qu'il ne ſauroit que plaire au Lecteur. „ Quant „ le Duc & ſa route furent arrivés en Hieruſa- „ lem, ſe vont trouver à merveilles grant nom- „ bre de Chreſtiens qui giſoient hors la Ville, „ & long-temps y avoient eſté, car alors il ni „ demouroit que poy ou nul Chreſtien, ſe ils „ ne payoient aincoy un Beſant d'or, & ces „ poures Pellerins n'avoient dequoy payer: ſy „ les veiſſez venir à cens & milliers contre le „ Duc, plourans & criant mercy, car ils n'a- „ voient dequoy entrer. Lors ordonna le Duc „ que tant que tous ces Pellerins feuſſent entrés, „ il ni entreroit. Et pour chascun fiſt bailler „ ung Beſant d'or ou la vallue, & puis y entra „ à grant honneur, & moult donna à ceux qui „ gardoient la Ville. Et auſſi fiſt de moult bel- „ les offrendes au Saint Sepulchre.

Après avoir encore raporté un fait, qui marque la généroſité du Duc, la Chronique nous apprend enfin la cauſe de ſa mort, en ces termes. „ Et quant il y eut eſté (à Jéruſalem) „ tant comme il lui pleut, il s'en partit, & vint „ juſques à Nice: là beut un mauvais breuvai- „ ge lui & le Comte d'*Arque*, dont ils mou- „ rurent; & furent enterrés en l'Egliſe de Nice „ en l'an mil XXXV. où ils ſont encores, &c.

Ces traits d'Hiſtoire ſont tout-à-fait curieux, & on ne peut qu'être redevable à l'Auteur d'en avoir

avoir inféré un assez grand nombre dans son Ouvrage, sans cependant lui rien faire perdre de cette belle uniformité qui règne d'un bout à l'autre dans sa narration & dans son style.

Après la mort du Duc *Robert*, les Etats de Normandie s'assemblerent. Quoique les principes du droit héréditaire ne fussent pas clairement établis en faveur de *Guillaume*, ils s'imaginèrent que la volonté de *Robert* son père, soutenue du consentement des Peuples, étoit le droit le plus certain à sa succession. Sur ce fondement ils firent peu d'attention aux obstacles qu'on se préparoit de toutes parts à leur opposer. Le jeune Prince étoit alors à la Cour de *Henri I*, Roi de France, qui s'étoit chargé du soin de son éducation. *Raoul de Gacé* fut chargé avec quelques autres Seigneurs d'aller inviter *Guillaume* à venir s'asseoir sur son Trône, où il monteroit avec l'acclamation de tous les Peuples. *Guillaume* fut conduit à Rouen, où les Etats lui prêtèrent aussitôt le serment de fidélité. Ils lui donnèrent pour Gouverneur *Raoul de Gacé*, son Connétable, avec une autorité bornée par le Conseil, mais qu'un homme si sage & si fidèle sçut étendre pour l'utilité de l'Etat, sans causer de murmure & d'ombrage à ceux qui la partageoient avec lui.

La minorité du jeune Duc fut un tems de troubles & de desordres. Notre Auteur en donne tout le détail, & en développe la source & l'origine avec beaucoup d'habileté. Les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas d'entamer le récit de ces évènemens. Ce sont des faits si étroi-

étroitement liés les uns aux autres, qu'on ne sauroit guère les détacher, sans leur faire perdre ce qui en forme le principal agrément. Tout ce que je remarquerai à ce sujet, c'est que ces desordres réjaillirent sur la personne même du Prince & sur *Harlotte* sa mère.

Guillaume fut, en effet, exposé au mépris de ses Sujets. Le nom de bâtard, que les Princes du sang faisoient retentir dans toutes sortes d'occasions, devint si vil aux yeux du Peuple même, que tout le monde en fit un sujet de raillerie. *Harlotte* ne pouvoit éviter d'en essuier toute la confusion, par les reproches qu'on lui faisoit d'avoir eu pour *Robert* une foiblesse qui coutoit si cher à la Normandie, & *Robert* n'avoit pas beaucoup réparé cette tache en élevant le père de sa Maitresse à la qualité de son Valet de Chambre. Ce fut pour couvrir tant de sujets d'humiliation, que le Connétable porta le jeune Duc à donner à sa mère un Mari, dont elle pût recevoir quelque lustre, & qu'il lui fit choisir *Guillebert* de *Crespy*, en lui accordant pour dot la Terre de Toustain le Goys, qui avoit été confisquée à *Toustain* Comte d'*Hiemes*, pour avoir mal défendu Falaise contre l'Armée de France.

Ces nuages, qui s'élevèrent dans l'enfance de *Guillaume*, firent briller avec plus d'éclat les grandes qualités qu'il avoit reçues de la Nature & de l'éducation. Le portrait que l'histoire de ses gestes nous a laissé de lui, dans un âge qui ne pouvoit guère surpasser seize ans, est celui d'un Héros, ou d'un Prince que le Ciel destine sen-

ſiblement à le devenir. Le voici, ce portrait, dans les termes de notre Auteur. „ Sa taille „ étoit haute & majeſtueuſe, ſon viſage d'une „ beauté qui n'eſt pas commune à ſon ſexe, „ mais ſans que l'air en fût moins ferme & „ moins martial. Il excelloit dans tous les exer- „ cices du corps ; il avoit l'eſprit vif & pé- „ nétrant, le caractère noble & porté aux gran- „ des entrepriſes, les manières ouvertes & gra- „ cieuſes. Il avoit une teinture de toutes les „ Sciences, qui étoient en honneur dans ſon „ ſiècle, & ſa facilité à les apprendre avoit cau- „ ſé de l'admiration à ſes Maîtres. Enfin, par- „ mi quantité de vertus, on n'appercevoit dans „ ſa jeuneſſe que la ſemence de deux vices. „ D'autres Hiſtoriens l'accuſent en effet de les „ avoir laiſſés croître avec trop d'indulgence ; „ c'étoit un penchant trop marqué vers l'avari- „ ce, & une chaleur à ſe reſſentir des injures, „ que toutes les exhortations de ſon Gouverneur „ ne purent modérer.

Guillaume eut à peine commencé à prendre les rênes de l'Etat, qu'il s'éleva de nouveaux troubles. *Guillaume de Talou*, Comte d'Arques, avoit toujours été regardé comme le plus proche héritier du Trône ; & ce droit, qu'il tiroit de ſa naiſſance, étoit accompagné de tant d'excellentes qualités, qu'il n'en avoit été que plus ſenſible à la préférence que les Etats avoient donnée ſur lui au Bâtard de ſon frère. Il étoit fils, comme *Robert*, de *Richard* II, mais par la belle *Pavie*, que ce Duc avoit aſſez aimée pour répudier en ſa faveur la ſœur d'un Roi d'Angleterre.

Ce

Ce Comte ſentant habilement que ce n'étoit pas en Normandie qu'il falloit chercher de l'appui pour ſes prétenſions, envoya à Paris quelques perſonnes fidèles, qui avoient ordre de faire au Roi l'ouverture de ſon deſſein. *Henri*, promit un puiſſant ſecours au Comte, & le fit preſſer de commencer lui-même les hoſtilités, dans l'attente des Troupes Françoiſes, qui ne tarderoient point à ſe mettre en marche.

Notre Héros ſe tira heureuſement d'un ſi grand danger. Il battit l'Armée de *Henri* dans pluſieurs rencontres, & réduiſit le Comte à ſe ſauver ſous l'habit d'un domeſtique. Cet eſſai militaire devint une ſource de lumières pour le jeune Duc. Il lui ſuffiſoit d'avoir reçu les principes. Ils ſe dévelopèrent d'eux-mêmes dans un caractère formé pour la guerre. On l'entendit raiſonner ſur toutes les difficultés de cette glorieuſe profeſſion avec l'habileté d'un Général qui a vieilli dans l'exercice des armes. Je paſſe ſous ſilence quantité d'évènemens curieux qui accompagnèrent cette prémière expédition.

Les grandes qualités de *Guillaume* & les avantages qu'il venoit de remporter ne furent pas capables d'éteindre les ſemences de révolte, qui étoient répandues dans toutes les parties de l'Etat. Deux de ſes plus dangereux ennemis étoient *Noël de Saint-Sauveur-le Vicomte*, Comte de Cotentin, & *Regnaut* Comte de Beſſin. Le Duc avoit alors à ſa Cour un jeune Prince de ſon ſang, qui avoit été élevé avec lui, & qu'il s'efforçoit continuellement de s'attacher par ſes bienfaits. C'étoit *Guy*, fils du Comte de Bourgogne,

gogne, & d'une fille de *Richard* II, nommée *Alips*. Un Gentilhomme Normand, nommé *Grimond du Pleſſis*, tâcha de le ſuborner. Il lui repréſenta que, depuis la fuite du Comte d'Arques, le Trône de Normandie étoit devenu ſon bien, & que *Guillaume* le poſſédoit injuſtement. *Grimont*, qui étoit lié avec les Comtes de *Cotentin* & de *Beſſin*, les preſſa de dreſſer toutes leurs machines pour opprimer le Duc, le détroner, & mettre en ſa place le jeune *Gui* de Bourgogne, qui s'étoit livré aveuglément aux eſpérances flateuſes qu'on lui avoit données.

Les Troupes des deux Comtes s'étoient déja réunies & alloient ſe mettre en marche, lorsque le Duc fut averti par un fou, à qui il avoit fait de grandes largeſſes, du danger dont il étoit menacé. *Guillaume* étoit alors ſans défenſe à Valognes. Il n'examina point d'où lui venoit cet avis, & ſe jettant ſur le prémier cheval, ſans avoir pris le tems de s'habiller tout-à-fait, il ſortit ſeul de la Ville pour s'éloigner à la faveur des ténèbres. „ Ce récit, dit notre Hiſ„ torien, paroitroit ſans vraiſemblance, ſi l'on „ n'en trouvoit dans la Chronique un détail qui „ devient intéreſſant par la multitude des cir„ conſtances". Cette avanture mérite d'être raportée. La voici.

Le Duc, couvert ſeulement d'un manteau, marcha dans l'obſcurité jusqu'aux Vées de *St. Clément*, qu'il paſſa avec aſſez de bonheur; mais lorsqu'il fut de l'autre côté, il entendit un grand bruit de chevaux & de gens armés, qui redoublèrent ſes alarmes jusqu'à l'obliger de ſe ca-

cacher dans une haie. Il ne douta point dans la ſuite que ce ne fuſſent réellement ſes ennemis, qui avoient paſſé les Vées pour l'aller ſurprendre à Valognes. N'ôſant prendre le chemin de Bayeux, qui l'expoſoit à toutes ſortes de rencontres, il continua de marcher entre cette Ville & la Mer, dans une route qu'il connoiſſoit peu, & qui le conduiſit vers la pointe du jour à Ry.

Le Seigneur *de Ry*, ſortant de ſon Château fort matin, reconnut le Duc, malgré le triſte état de ſon équipage; car ſon cheval, épuiſé de fatigue, n'avoit plus la force d'avancer, & il achevoit lui-même de s'épuiſer en le frapant d'une verge qui étoit ſon unique arme. Il demanda le chemin à ce Gentilhomme, qu'il ne connoiſſoit pas. „ Saincte Marie, dit-il, Mon„ ſieur, qui vous maine ainſi. Qui eſtes-vous, „ diſt *Guillaume*, qui me cognoiſſez? Par ma „ foi, dit l'autre, l'en m'appelle *Hubert de Ry*, „ & tiens de vous cette Ville ſoubs le Comte. „ Dictes-moi voſtre affaire hardiment, & ne „ me cellez riens; car, en vérité, je vous ſaul„ verai comme moi-meſme. Lors, lui dit *Guil„ laume*, comme il eſtoyt chaſſé, & tout ſon „ affaire. Quant il euſt oüi, ſi le faict entrer „ en ſa maiſon, & le fit boire & menger, & „ lui bailla nouvel cheval, & appella trois fils „ qu'il avoit, & leur diſt: Veez cy voſtre droict „ Seigneur, montez à cheval, & ſur toute l'o„ baiſſance que vous me debvez je vous com„ mande que vous le conduiſiez à Faloiſe, & „ leur va dire les adreſſes, ſans entrer en Ville

„ ne en grant chemin. *Guillaume* & les trois „ fils *Hubert* vont prendre congié, & chemine- „ rent, & paſſerent la riviere de Souppendan- „ tague, & tant qu'ils vindrent à Faloiſe, où „ ils furent reçus à grant joie.

Je n'ai raporté cette avanture que pour faire voir combien cette Hiſtoire eſt curieuſe & intéreſſante; &, pour en donner une idée encore plus claire, je joindrai ici quelques-unes des autres circonſtances qui ſuivirent cet évènement.

Le Duc ne trouva à Falaiſe ni plus de ſecours, ni plus de ſureté qu'à Valognes. Les Ennemis ſe répandirent avec tant de diligence dans toutes les parties de la Province, que n'eſpérant point de pouvoir gagner ſa Capitale, ſans tomber entre leurs mains, il prit le parti de ſortir de ſes Etats, & d'aller implorer le ſecours de la France. *Henri* reçut ſon Vaſſal avec beaucoup d'affection & de joie, & lui accorda le ſecours qu'il venoit lui demander. On trouvera dans notre Auteur les motifs qui portèrent le Roi de France à en agir avec tant de généroſité. Ce Prince fit auſſitôt lever une Armée conſidérable. *Guillaume*, à qui il étoit reſté quantité de ſerviteurs fidèles, fit auſſi raſſembler des Troupes, & partit avec *Henri*, qui avoit pris la réſolution de l'accompagner. Toutes leurs forces ſe réunirent entre Argences & Meſodin. Les Comtes de *Cotentin* & de *Beſſin* vinrent fierement au devant d'eux juſqu'au Val-aux-Dames, entre Tinglois & Argences, à quatre lieues de Caen.

L'ardeur de combattre parut égale entre les deux

deux partis. *Henri* & *Guillaume* mirent auſſitôt leurs Troupes en ordre de bataille. Ils ne manquèrent point d'entendre la Meſſe, ſuivant la dévotion de ce tems-là, qui étoit accompagnée de beaucoup de valeur & d'ignorance ; & les Hiſtoriens ont même eu ſoin de nommer juſqu'à l'Egliſe, qui fut *Saint Beſon de Valmeray*. „ Après la Meſſe chantée, beut & mangea qui „ voulut, & puis ſe mirent à chemin, ſi va le „ Roi adviſer de loing une grant compaignie de „ gens en moult noble arroy, & bien eſtoyent „ huyt vingt Chevaliers qui n'y avoit celui qui „ n'euſt Guimple à Dame ou à Damoiſelle en „ ſa lance. Par ma foi, diſt le Duc *Guillaume*, „ celle gent que ja voy debveroit au jourdhuy „ avoir du plus beau. Je ne ſçay quel parti il „ tendront. Sire, dit *Guillaume*, ja cuyde qu'ils „ ſont nos amys; car un moult bon Chevalier „ nommé *Raoul de Teſſon* les gouverne, & cuyde qu'il ſoit mon amy". En effet Teſſon avoit toujours été fidèle au Duc, mais les Comtes de *Cotentin* & de *Beſſin* l'avoient ſi vivement engagé dans leur parti, qu'il leur avoit juré que dans la mêlée il ſeroit le prémier qui frapperoit le Duc de Normandie. Cependant, à peine eut-il vu la Banière du Duc, que ſe rapellant ce qu'il devoit à ſon Souverain, il tira à l'écart quelques-uns de ſes meilleurs amis, auxquels il n'eut pas de honte de confeſſer ſon embaras. Ils lui répondirent qu'il ne devoit pas manquer de foi à ſon Seigneur; mais qu'il devoit auſſi tenir le ſerment qu'il avoit fait aux deux Comtes.

Teſſon prit ſon parti fort galamment. „ Et „ quant il eût oui ce, ſi partit de ſes gens tout „ ſeul, & ferit ſon cheval des eſperons tout „ droit vers le Duc *Guillaume*, qui eſtoyt jouxte „ le Roy. Sans parler, ne mot dire, il print „ ſon gant, & en ferit le Duc par les épaules, „ & lui diſt : Sire, n'en ayez desplaiſir ſe je „ vous ai feru, ce n'a pas été par mal talent, „ mais convenoit que j'acquittaſſe mon ſerment, „ & encore nuict je vous ſervirai comme mon „ Seigneur. Et le Duc *Guillaume* lui diſt : *Raoul*, „ grant merci. Or penſez de bien faire, je vous „ en prie; lors s'en retourna vers ſes gens.

Les deux Armées ſe rencontrèrent au Val-aux-Dames. L'engagement commença auſſitôt, & la mêlée devint bientôt furieuſe. La France & la Normandie avoient alors quantité de braves Chevaliers, qui s'étoient aquis de la réputation dans la galanterie & dans les armes. Cette bataille penſa couter la vie au Roi de France; & voici comment. „ Et tellement advint que „ parmi tous les gens du Roy de France, ung „ Chevallier, nommé *Guilleren*, frère de *Hà-* „ *mon aux Dents*, & frère de mère à *Neel de* „ *Coſtentin*, paſſa tellement de coup de lance & „ par force de cheval qu'il abattit le Roy de „ France. Cette choſe ainſi advenue, le Com- „ te de *Saint Pol* courut ſus au Chevallier, tant „ que de coups de lance ils cheurent tous deux „ à terre. Mais celui *Guilleren* tôt remonte, „ & ainſi qu'il remontoit, ſon cheval fut occis „ deſſous lui, par le Sire de *Caſtelion*, & lui „ auſſi par la preſſe des chevaulx. Ceſtui *Guille-*

„ *ren*

„ *ren* avoyt eſté en moult de batailles, & eſtoyt „ bon Chevallier à merveilles.

Henri ne fit que s'animer par le malheur qu'il avoit eu d'être abatu. Il ſe jetta au fort de la mêlée, & chacun craignoit ſa Banière. Les François crioient *Monjoye*; le Duc Guillaume, *Dieu ayde*; Neel de Cotentin & le Comte de Beſſin, *Sainct Sever*; & les autres chacun ſon cri. *Hamon aux Dents* ſe préſenta furieuſement au Roi, pour vanger la mort de *Guilleren* ſon frère; mais il fut repouſſé avec beaucoup de valeur, & tué enfin par les gens de ce Prince. Ce fut alors que *Raoul de Teſſon* ſe crut libre de ſon ſerment, & qu'embraſſant le parti du Duc, il augmenta le deſordre des Ennemis par des coups terribles qui répandirent la fraieur dans tous les rangs. Le Duc *Guillaume* de ſon côté, après en avoir tué ou renverſé un grand nombre, fendit impétueuſement la preſſe, pour joindre le Comte de *Beſſin*, qu'il voyoit animer ſes gens contre lui. Il avoit déja baiſſé ſa lance, lorſqu'un Ecuier du Comte, natif de Bayeux, ſe jetta devant ſon maitre, pour le garantir au péril de ſa propre vie. Il reçut le coup du Duc, qui fut porté avec tant de force, que la lance lui traverſa le corps, & le fit tomber ſans aucun reſte de mouvement.

Une exécution ſi effraiante fit perdre courage aux Ennemis. „ Quand *Regnault* vit ce, ſi „ euſt paour, & demanda où eſtoit *Neel*. Et „ veoit le Duc & ſes gens aſſaillir chauldement. „ Adonc ſe mit à la fuite, & le Duc après. „ Quant *Neel*, qui ſe combattoit aux Francoys,

„ vit fuyr *Regnault*, ſi ſe commença à deſcon-
„ fire. Et nonobſtant *Neel* les cuyda rallier.
„ Mais il ne peût. Si ſe mirent en fuite, & les
„ Françoys après. Adonc eurent le Roy de
„ France & le Duc la victoire.

Cette victoire ſervit non ſeulement à rétablir le Duc de Normandie ſur ſon Trône, mais encore à changer en crainte & en admiration le mépris qu'une partie de ſes Sujets avoit toujours entretenu pour lui. Ce Prince reprit alors le chemin de Rouen, & *Henri* celui de ſes Etats.

De nouveaux troubles engagèrent bientôt après *Guillaume* dans une nouvelle guerre, qui devint néceſſaire pour ſa défenſe. *Geoffroy Martel*, Comte d'Anjou, fier de quelques avantages qu'il avoit remportés ſur ſes voiſins, ſembloit avoir entrepris de s'en rendre le tyran: les ravages de ſes Troupes avoient déja jetté l'épouvante jusqu'aux frontières de Normandie. Le Duc marcha contre lui, lui livra bataille & le défit. Son triomfe fut deshonoré par un excès de cruauté. Les Angevins avoient reproché aux Normands d'avoir pour maitre le fils d'une miſérable Pelletière. *Guillaume* fut ſi ſenſible a cet outrage, qu'*il jura par la reſplendeur de Dieu* (car tel étoit ſon ſerment ordinaire), *que s'il les pouvoit prendre il ne leur laiſſeroit pied, ne main, ne œil.* Il ne tint que trop ſa parole. Après la victoire il fit prendre dix-huit ou vingt de ſes priſonniers, auxquels il fit couper les mains & les pieds; &, pour ne pas violer la moindre partie de ſon ſerment, il leur fit créver

les

les yeux par un ſecond ordre; après quoi il les fit jetter dans la Ville & dans le Château d'Alençon, où le reſte des Angevins s'étoit retiré.

Tous ces traits doivent donner au Lecteur une idée du caractère de *Guillaume*, & prouvent en même tems combien cette Hiſtoire eſt intéreſſante, par le grand nombre d'anecdotes & de faits ſinguliers dont l'Auteur l'a ornée. Comme je n'ai nullement deſſein de m'engager à ſuivre l'ordre des évènemens, je me contenterai, pour finir cet Extrait, d'expoſer en peu de mots quelques autres circonſtances, qui ſerviront à faire connoitre encore davantage & l'Ouvrage même, & le Héros qui en fait le ſujet.

Après une victoire que *Guillaume* venoit de remporter ſur la France, il entreprit de purger ſes Etats d'un grand nombre de gens ſans aveu, qui troubloient la tranquilité publique, & de réprimer les entrepriſes d'une multitude de petits Tyrans, qui ſembloient chercher à ſe dédommager ſur le Peuple de l'obéiſſance qu'ils étoient forcés de rendre à leur maitre. Après avoir puni les prémiers, ſuivant la meſure de leurs crimes, il fit, entre pluſieurs Loix fort ſages, un réglement tout-à-fait ſingulier, du moins ſuivant les termes des Chroniques, qui méritent d'être raportés ſans altération. „ Il fit une telle Loi „ que mecredy ſoleil couchant jusques au lundy „ ſoleil levant paix ſeroit entre les Peuples, que „ l'ung ne mefferoit à l'autre, ne par fait ne par „ dit. Et quiconque feroit le contraire il paye„ roit amende au Prince ſelon le cas, & ſi ſe-

„ oit

„ roit excommunié jusqu'à ce qu'il eût payé „ dix livres à la volonté de l'Evêque. Et pour „ ce fut ordonné que ce temps ſeroit appellé „ treve. Et ces ordonnances jurerent tous les „ Prélats & Barons, qu'ils les tenroient & feroient tenir ſans enfreindre". A l'égard des Seigneurs, dont l'orgueil étoit inſupportable au Peuple, il ſe contenta d'en bannir un grand nombre, qui méritoient peut-être un châtiment beaucoup plus ſévère.

Guillaume ne trouva plus alors dans ſes Sujets que de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion; & les Seigneurs tournèrent leur ambition à bâtir des Egliſes & des Abbayés. „ En ce temps, dit „ un des plus vieux Chroniqueurs, Normandie „ fut en bonne paix & ſaincte Egliſe auſſi; & „ pluſieurs Nobles Hommes édifierent Egliſes „ & donnerent grandes poſſeſſions aux Moynes „ & aux Nonnains qui Dieu ſervoient". On trouvera dans notre Auteur les noms de ces principaux Fondateurs.

La plus brillante partie de cet Ouvrage, & qui ſert comme de fondement à la gloire du Héros dont on y donne l'hiſtoire, eſt ſans contredit celle où l'Auteur traite de la conquête qu'il fit de l'Angleterre, & des autres exploits qui ſuivirent ce grand évènement. Tout ce qui précède n'eſt que le prélude de cette époque remarquable. C'eſt en effet dans cette partie de ſon Hiſtoire qu'on le repréſente avec tout l'éclat de ſes qualités héroïques, avec toute l'étendue de génie, toute la fermeté de courage, toute la droiture & la grandeur d'ame, qui for-

forment les prémiers caractères du monde.

Sans entrer dans aucun détail de ce qui concerne cette grande révolution, je me contenterai de faire remarquer ici que l'idée que nous donne l'Auteur des prémiers mois de ſon adminiſtration n'eſt point inférieure aux plus beaux jours de ces heureux règnes qu'on a toujours donnés pour modèles, le Gouvernement des *Salomons* & des *Titus*. L'Angleterre oublia tout d'un coup ſes malheurs, ſous un maître qui ſembloit s'être propoſé pour unique objet de la rendre heureuſe, & la tranquilité de l'Etat parut établie ſur des fondemens inaltérables. *Guillaume* fit un devoir à toutes ſes Troupes de traiter les vaincus avec la charité & la douceur dont la Religion fait un devoir aux Chrétiens. Tels étoient les termes de ſon Edit, & ſa ſévérité alla ſur cet article jusqu'à établir des punitions rigoureuſes pour les paroles injurieuſes & les marques de mépris. Il fit publier en même tems des ordres encore plus étroits contre ceux de ſa Nation qui attenteroient à l'honneur des femmes, ou qui donneroient le moindre ſujet de plainte aux habitans du Païs. Il confirma tous les privilèges du Peuple, & il renouvella par un Edit ſpécial toutes les promeſſes qu'il avoit faites à la cérémonie de ſon Sacre.

Le détail de ſes autres Ordonnances embraſſe jusqu'aux plus ſimples uſages de la Société; & s'il eſt vrai qu'il y a peu de Princes qu'on ne prît pour des modèles de juſtice, en s'arrêtant aux termes de leurs Edits, *Guillaume* ſçut ſe diſtinguer de ceux qui ne donnent ces ſoins qu'à l'uſage

ſage ou à l'oſtentation, par l'exactitude conſtante qu'il eut à faire exécuter les ſiens.

Les Anglois gagnés par l'eſſai d'un Gouvernement ſi ſage & ſi doux, perdirent jusqu'aux allarmes qu'ils avoient eues pour leur liberté, & dans l'eſpace de trois mois ils s'accoutumèrent à regarder leurs dernières révolutions comme une faveur ſignalée du Ciel, qui les avoit conduits à leur bonheur par cette voie.

Guillaume rendit le dernier ſoupir le 9 de Septembre 1087, âgé de 71 (*a*) ans, après en avoir regné 52 en Normandie, & 21 en Angleterre. Voici le portrait que fait notre Auteur des qualités naturelles de ce Prince. „ *Guillaume*, dit-il, en réuniſſoit un ſi grand nombre, „ qu'indépendamment de ſa Couronne, il avoit „ paſſé pour un des hommes des plus diſtingués „ de ſon ſiècle. Dans ſa jeuneſſe il avoit le viſage d'une beauté rare, & la taille extrêmement bien priſe; ſon regard étoit plutôt ſevère & majeſtueux, que doux & prévenant; „ mais il ſavoit tempérer ſa ſévérité naturelle „ par une douceur à laquelle il étoit difficile de „ réſiſter. Il étoit ſi vigoureux que ſon arc ne „ pouvoit être bandé que par lui-même, & dans „ les parties de chaſſe, comme dans les combats, il excitoit toujours de l'admiration par „ quelque coup qui paroiſſoit ſurpaſſer les forces communes de la Nature. Après la guerre, ſa principale paſſion étoit la chaſſe. . . . . „ On n'a point remarqué dans ſa Vie une ſeule „ faute

(*a*) Et non de *ſoixante-ans*, comme on l'a marqué dans l'Ouvrage, *pag.* 298 du ſecond Tome.

„ faute qui bleſſât la prudence, & dans un ſi
„ grand nombre d'évènemens qui ſe ſuccédoient
„ quelquefois avec beaucoup de rapidité & de
„ confuſion, on lui vit toujours prendre le par-
„ ti qui convenoit le mieux aux circonſtances;
„ vigilant d'ailleurs, & ſans ceſſe actif, il mar-
„ quoit autant de fermeté dans l'exécution de
„ ſes deſſeins, que de préſence d'eſprit & de
„ hardieſſe à les former; il prévoyoit les dan-
„ gers d'aſſez loin, pour les éviter quand ils
„ pouvoient l'être; mais lorsque ſes ſoins étoient
„ inutiles, perſonne ne les affrontoit avec plus
„ d'intrépidité.

Notre Auteur ſemble vouloir juſtifier ce grand Roi des accuſations d'avarice qu'on trouve à chaque page dans les Hiſtoriens qui ont pris parti contre ſa gloire. Un Prince avare, dit-il, n'auroit pas pris plaiſir à bâtir des Villes, à fonder des Monaſtères, & d'autres établiſſemens de piété, & n'auroit pas diſtribué ſi libéralement les dépouilles de ſes ennemis à des étrangers, lorsqu'avec la même autorité & le même droit il pouvoit en remplir ſes cofres.

Tout eſt extrême dans les reproches & dans les louanges dont les Hiſtoriens ont comblé ce Héros. C'eſt toujours le langage de la haine ou de la faveur. Les Moines, qui étoient presque les ſeuls Ecrivains de ce tems-là, avoient à ſe plaindre de ſa rigueur, ou à ſe louer de ſes bienfaits, ſuivant le dégré d'attachement qu'ils avoient pour la Nation Angloiſe ou Normande. Notre Auteur prétend, qu'au jugement de tous les Ecrivains Anglois, ſans en excepter les moder-

dernes; *Guillaume* eſt non ſeulement un uſurpateur & un tiran, mais encore le Monarque le plus vicieux de ſon tems. La voie qu'il a cru devoir ſuivre entre les deux extrémités, a été de s'attacher toujours aux faits plutôt qu'aux peintures & aux jugemens du caractère, & d'en tirer ſes concluſions lui-même pour l'éclairciſſement de la Vérité.

Il n'y a plus lieu de douter, après cela, que cette Hiſtoire ne ſoit écrite avec beaucoup d'impartialité, & qu'elle ne ſoit par conſéquent très bien reçue de tous ceux qui ne cherchent qu'à s'inſtruire. Tout parle en ſa faveur, & il paroit que l'Auteur ne l'a laiſſée ſortir de ſes mains, qu'après l'avoir miſe dans l'état de perfection dont elle étoit ſuſceptible.

Je ne dois pas oublier d'avertir ici le Lecteur, qu'on trouve à la tête du prémier Tome de cet Ouvrage le Portrait de *Guillaume*, fidèlement deſſiné d'après une peinture à freſque, que l'on conſerve dans l'Abbayé de *St. Etienne* à Caen, & qui paroit très ancienne. L'Auteur a cru devoir inſérer à la fin du ſecond Tome deux pièces qui lui ſont tombées entre les mains, & qui paroiſſent extrêmement intéreſſantes pour l'Angleterre & la Normandie. Ce ſont deux Catalogues, qui contiennent les noms de tous les Seigneurs qui accompagnèrent le Roi *Guillaume* dans ſa conquête, & dont la plupart fixèrent avec ce Prince leur établiſſement en Angleterre. La prémiere de ces deux pièces fut tirée peu d'années avant la réformation, de l'Abbayé de *Battel*, où elle ſe conſervoit depuis un tems

tems immémorial, collée sur un Tableau qui paroissoit aussi ancien que cette Abbayé, & qui servoit comme elle de monument à la fameuse Bataille qui ouvrit l'entrée de l'Angleterre & le chemin du Trône à *Guillaume*. La seconde Pièce vient aussi d'Angleterre. On voit à la tête du Catalogue de l'Abbayé de *Battel*, l'Inscription suivante en caractères Saxons.

Dicitur à bello bellum locus hic, quia bello
Angligenæ victi sunt hic in morte relicti:
Martyris in Christi festo cecidere Calixti.
Sexagenus erat sextus millesimus annus
Cum pereunt Angli, Stella monstrante Cometa.

ARTICLE IV.

La SAINTE BIBLE, *ou le* VIEUX *&* *le* NOUVEAU TESTAMENT, avec un COMMENTAIRE LITTERAL composé de NOTES Choisies, & tirées de divers Auteurs ANGLOIS. *Tome* I. *Contenant le prémier Livre de* MOÏSE, *ou la* GENESE. *A la Haye* chez *P. Paupie*, 1742. *Avec Privilège de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise.* C'est un *in quarto* de 416 *pagg.* 156 pour les *Avertissemens, Discours Préliminaire & Préface*; & 22 pour la *Table des Matières.*

VOici le prémier Tome d'un Ouvrage important, dont on avoit bien besoin dans

les Egliſes Réformées, où la Langue Françoiſe eſt un uſage. L'on ne ſauroit donc que louer le deſſein de l'Auteur, qui a voulu conſacrer une partie de ſon tems & de ſes Talens à une compilation ſi pénible. Le travail n'eſt pas la ſeule choſe capable de rebuter dans un Ouvrage de cette nature. Il a fallu ſe procurer tous les Livres, dont on jugeoit pouvoir tirer quelque parti; ce qui ne laiſſe pas d'être une dépenſe conſidérable, qui s'augmente, pour ainſi dire, à meſure que l'on travaille. Quel dégout n'eſt-ce pas encore que d'être obligé de conſulter tant de différens Auteurs ſur une même choſe? Souvent ils n'ont fait que ſe copier les uns les autres; ſouvent ils n'ont pas eu tout le diſcernement néceſſaire pour n'admettre dans leur Ouvrage que des choſes judicieuſes; ſouvent il y a des fautes à corriger; ſouvent ils ſe ſont trompés. Il faut cependant tout voir, tout examiner, tout juger. Ce n'eſt pas tout encore. Il faut faire un bon choix, & ne donner à ſes Lecteurs que des choſes inſtructives; & les leur donner dans un bon ordre & avec netteté. Ceci demande de nouvelles qualités, qui ne ſe rencontrent pas toujours avec l'amour du travail. Il eſt vrai que l'Auteur a eu un avantage, que n'ont pas communément ceux qui travaillent ſur l'Ecriture Sainte. Comme il n'a rien avancé de ſon chef, s'étant borné à nous donner en François les idées des meilleurs Commentateurs Anglois, il ne ſe verra point expoſé aux Criailleries des Théologiens, dont il ne ſuivra pas toujours les explications. Quoiqu'il ne

ſoit

ſoit pas difficile de voir quel eſt le ſentiment de l'Auteur dans les endroits où les Interprètes ſont partagés ; cependant il ne fait que raporter des opinions déja connues, dont il y auroit de l'injuſtice à le rendre reſponſable.

Mais ſi le deſſein eſt ſi louable, l'exécution y répond-elle à tous égards ? L'Auteur auſſi modeſte que judicieux n'oſe pas s'en flatter. „ En „ formant le Projet d'un Commentaire auſſi „ important, auſſi étendu & auſſi pénible, on „ ne s'eſt nullement flatté de l'exécuter d'une „ manière, qui ne laiſſe rien à ſouhaiter aux „ Connoiſſeurs. On n'a que trop ſenti, au contraire, qu'on auroit grand beſoin de leur indulgence, ſoit par raport aux choſes, ſoit par „ raport au ſtyle, & l'on ſe promet bien de „ profiter de leurs avis avec docilité, s'ils daignent les accorder, comme on les en prie. „ Il ſemble qu'un Ouvrage de la nature de celui-ci devroit moins être l'objet d'une Critique amère, que des encouragemens & des „ Conſeils des perſonnes qui aiment la Religion (*a*)."

Pour mettre en état de juger de la nature & du mérite de cet Ouvrage, tâchons d'en donner d'abord une idée générale ; après quoi nous entrerons dans quelque détail. Au prémier égard, nous n'aurons d'autre choſe à faire qu'à tranſcrire ce que l'Auteur lui-même nous en dit dans un *Avertiſſement*.

La *Verſion* de la Bible, qu'on a ſuivie dans

(*a*) Voyez *Avertiſſem.* Parag. XIII.

cet Ouvrage, eſt celle de Mr. *David Martin*. On n'a pas craint cependant de la critiquer quelquefois par des Notes, qui font aſſez appercevoir qu'elle n'eſt rien moins qu'exemte de défauts. L'unique changement, qu'on ſe ſoit permis dans le Texte de cette Verſion, regarde la diſpoſition même: au-lieu de recommencer la ligne à chaque Verſet, on n'a laiſſé d'*alinéa* qu'autant qu'il en falloit, pour répondre à la diviſion des *Chapitres*, telle qu'elle eſt énoncée dans chaque Sommaire.

Les *Parallèles* ſont auſſi tirés de la même Verſion; & on les trouve ici tels qu'ils ſont dans la Bible *in folio* de cet habile Miniſtre.

Comme rien ne contribue davantage à éclaircir la partie Hiſtorique de l'Ecriture Sainte, qu'une connoiſſance préciſe du tems & de la Datte des Evènemens, on a jugé que ce ſeroit rendre ſervice aux Lecteurs, que de tenir perpétuellement ſous leurs yeux au haut des pages l'*Année du Monde* & l'*Année avant J. C.*; qui répondent aux faits mentionnés dans le Texte. L'on a ſuivi la Chronologie du célèbre *Uſſerius*; & l'on s'eſt ſervi, pour l'éclaircir & pour la juſtifier, de Mrs. *Wells* & *Bedford*, de ce dernier ſur-tout.

A la tête de chaque *Chapitre* ſe trouve un *Sommaire*, ou un *Argument*, qui renferme en abrégé le contenu du Chapitre. L'Auteur a cru devoir les compoſer de nouveau, & faire une Analyſe plus exacte & mieux développée, qu'on n'avoit fait jusques ici. Voila la manière dont paroit le *Texte ſacré* dans cet Ouvrage.

vrage. Cette *Disposition*, les *Parallèles* qu'on a ajoutés dessous le Texte, la *Datte* des Evènemens qu'on voit à côté, & les *Argumens* qui se trouvent à la tête de chaque Chapitre, sont déja d'un grand secours pour l'intelligence de ce Livre sacré : mais ce n'est pas assez. Il y a de certaines connoissances générales, qu'il faut absolument avoir pour lire l'Ecriture Sainte avec fruit ; & qu'on ne sauroit cependant placer commodément dans un Commentaire. Le judicieux Auteur de cette compilation a bien senti cela ; c'est ce qui l'a engagé à faire précéder son Commentaire sur la Bible d'un *Discours préliminaire*, qui renfermât en abrégé ce qu'il est nécessaire de savoir avant que d'entreprendre la lecture de chacun des Livres de l'Ecriture Sainte.

Ce *Discours Préliminaire*, nous dit-il lui-même, est composé de deux Pièces différentes, qu'on a cru devoir réunir en un corps. La prémière est une Traduction de la belle Introduction, que Mr. *Stackhouse* a mise à la tête de sa *Nouvelle Histoire de la Bible*, de l'Edition de 1740 en deux Volumes *in folio*. On en a retranché quelques endroits qui ne pouvoient intéresser que des Lecteurs Anglois ; mais on y a ajouté quelques morceaux tirés de l'*Histoire des Juifs* du Dr. *Prideaux*, & des *Antiquités Judaïques* de Mr. *Lewis*. La seconde Pièce est la savante *Préface* dont le célèbre Mr. *Lenfant* avoit enrichi l'Edition de la Bible de Mr. *David Martin*, faite à *Hannover* & à *Leipzig* in 8. en 1728.

L'on ne s'eſt pas borné à ce Discours. L'on a cru devoir entrer dans de plus grands détails ſur chaque Livre de la Bible en particulier. C'eſt ce dont on peut juger par une *Préface* générale ſur le *Pentateuque;* & une *Préface* particulière ſur la *Génèſe*, qu'on trouve dans ce prémier Volume.

Ces deux *Préfaces* ne ſont encore qu'une compilation. Elles ſont tirées de pluſieurs Auteurs. Ceux dont on a fait le plus d'uſage, ſont entr'autres les Drs. *Kidder* & *Parker*. Le prémier publia en 1694, le *Pentateuque* en Anglois, avec de courtes Notes de ſa façon. Le ſecond donna en 1720 un vaſte & ſavant Commentaire ſur la *Génèſe*, ſous le nom de *Bibliothèque de la Bible*, &c. Ces deux Savans avoient mis à la tête de leurs Ouvrages d'amples Introductions deſtinées à défendre l'authenticité du *Pentateuque*, & ſpécialement de la *Génèſe*. Cependant on a été obligé de leur aſſocier d'autres Auteurs pour donner quelque choſe de plus complet ſur cette matière; & Mrs. *Jenkin*, *Prideaux*, *Wells*, *Lewis*, n'y ont pas été les moins utiles. La *Préface* ſur la *Génèſe* eſt terminée par une *Table Chronologique*, exactement dreſſée ſur la Chronologie d'*Uſſerius*.

L'on joindra à cet Ouvrage les Cartes *Géographiques* qui y ſeront néceſſaires. Celles de ce Volume, qui ſont toutes tirées de la *Géographie de l'Ancien Teſtament* du Dr. *Wells*, ſont au nombre de cinq. L'on n'y a rien changé, excepté dans celle du *Paradis Terreſtre*, où l'on a tâché de rendre plus ſenſibles les principaux

Sy-

Syſtêmes des Savans ſur la ſituation de ce Jardin délicieux.

Il nous reſte à préſent à donner une idée générale de la nature des Notes, qui ſe trouvent toujours exactement placées ſous le Texte auquel elles ſervent d'éclairciſſement. Elles ſont tirées des meilleurs Commentateurs Anglois; tels que ſont *Patrick*, *Willet*, *Ainsworth*, la *Bible Angloiſe* avec des Notes de divers Théologiens que le Parlement chargea de cet Ouvrage en 1640, *Polus*, *Kidder*, *Henry*, *Parker*, *Wells*, *Pyle*, *Wall*, & *Stackhouſe*, dans ſa nouvelle Hiſtoire de la Bible. On y ajoutera *Pocock*, *Hammond*, *Lowth*, & quelques autres Interprètes des Livres de l'Ancien Teſtament. Quant à ceux du Nouveau, l'on ſe reſerve d'en faire un choix convenable lorſqu'il en ſera tems.

L'on ne s'eſt pas borné au travail des Commentateurs. Les Ecrivains modernes ont fait diverſes Obſervations critiques propres à répandre du jour, ſoit ſur la Chronologie & ſur l'Hiſtoire, ſoit ſur la Géographie & la Phyſique de l'Ecriture Sainte, ſoit ſur les Uſages dont il y eſt fait mention, & ſur la Lettre des paſſages difficiles qui s'y rencontrent. L'on a eu recours à ces Auteurs particuliers; & l'on citera ſouvent les célèbres *Uſſerius*, *Prideaux*, *Newton*, *Shuckford*, *Bedford*, *Selden*, *Spencer*, *Mede*, *Dougtée*, *Whitby*, *Waterland*; les Théologiens qui ont contribué aux fameuſes Lectures de *Boyle*, *Lewis*, *Delany*, *Chandler*, *Sherlock*, & les judicieux Compilateurs de l'*Hiſtoire Univerſelle*.

Voila les principales ſources dans lesquelles notre Auteur a puiſé. Tantôt il les a traduit presque mot à mot ; & tantôt il s'eſt borné à en rapporter ſeulement la ſubſtance ; mais dans toutes les occaſions il s'eſt aſtreint à citer les Auteurs, & l'endroit de leur Livre, où il puiſe, quand la Remarque n'eſt pas tirée d'un Commentaire. De tous ceux dont on vient de lire la liſte, *Patrick* & les Auteurs de l'*Hiſtoire Univerſelle* ſont ceux qu'on cite le plus fréquemment. Les Notes de *Patrick* ſe trouvent presque ici en entier. On les a conſtamment traduites ; à moins que ſa penſée n'ait été mieux exprimée par d'autres, qu'il n'ait donné dans des rêveries Rabbiniques, ou fait des fautes évidentes.

L'on juge bien que ſi l'on n'a pas obſervé un grand ordre, en rapportant les différentes explications de tant d'Auteurs, il doit y avoir beaucoup de confuſion dans l'Ouvrage & des répétitions en grand nombre ; ce qui groſſiroit le Livre inutilement, & cauſeroit un grand embarras aux Lecteurs. C'eſt ici où le judicieux Compilateur a eu beſoin de faire uſage de tout ſon diſcernement, pour ne pas tomber dans un défaut qui auroit défiguré, & rendu ſon Ouvrage presque inutile. Tranſcrivons ici ce qu'il nous aprend lui-même des règles qu'il a ſuivies à cet égard.

„ En rapportant les différentes explications „ de ces Auteurs, ſoit Interprètes, ſoit autres, „ ſans prétendre les adopter, ou s'en rendre „ reſponſable ; 1. On a eu ſoin de les arranger

„ de

„ de manière que des Lecteurs attentifs pour-
„ ront voir ſans peine quelle eſt celle qu'on
„ préféreroit, ſi l'on étoit appellé à dire ſon
„ ſentiment. 2. Quand la matière demande
„ quelque diſcuſſion, l'on tâche de comprendre
„ ſous des chefs généraux & diſtincts ce qu'on
„ doit principalement y obſerver, & l'ordre
„ qu'on doit y tenir. 3. On évite autant qu'il
„ eſt poſſible, tout ce qui pourroit ſentir la
„ controverſe & écarter du ſens littéral, ſans
„ s'interdire néanmoins les réfléxions Morales
„ qui paroiſſent venir à propos au ſujet. 4. Lors-
„ que l'Auteur, ou les Auteurs, dont on fait
„ uſage, ſe trouvent déja traduits en notre Lan-
„ gue, on ſe ſert de ces Traductions. 5. On
„ eſt de même attentif à indiquer les Editions
„ des Ouvrages & des Traités particuliers dont
„ on a pris quelque Note. 6. Et pour ce qui
„ eſt enfin des Citations faites, ſoit par les Com-
„ mentateurs, ſoit par les autres Auteurs, dont
„ on ſe ſert, quoiqu'on les laiſſe ſur leur comp-
„ te, on s'oblige néanmoins à les vérifier quand
„ on le pourra & qu'on aura les Livres mêmes
„ doit elles ſont tirées".

Ce que nous venons de dire en général de cet Ouvrage ne peut qu'en faire concevoir une idée fort avantageuſe. Nous pourrions même borner ici notre Extrait, en diſant que l'exécution répond à tous égards à l'idée que nous venons d'en donner. Il paroit que l'Anonyme, à qui nous ſommes redevables de ce bel eſſai, n'a pas entrepris un Ouvrage au deſſus de ſes forces; & qu'il ne s'eſt rien propoſé qu'il ne ſoit

bien en état d'exécuter. Le Discernement y accompagne toujours le Savoir; & l'un & l'autre ſont guidés par l'amour de la Religion & par la Piété. C'eſt ce dont il eſt aiſé de ſe convaincre, ſoit qu'on jette les yeux ſur le *Discours préliminaire* & les *Préfaces*, ſoit qu'on les jette ſur les *Argumens* & ſur les *Notes*.

Le *Discours Préliminaire* eſt deſtiné à défendre la Révélation contre les attaques des Incrédules. L'on y établit la vérité & l'autorité, la perfection & l'excellence, l'antiquité & le ſtyle, des Livres qui compoſent l'Ecriture Sainte. L'on en fixe le nombre; & en même tems l'on indique ce qui y eſt contenu. Tout ce que l'on dit ſur cela eſt plein de force & de netteté. Nous n'en raporterons qu'un ſeul exemple: c'eſt la Réponſe à l'objection contre le ſtyle des Ecrivains du V. T.

Voici le Raiſonnement que font les Incrédules là-deſſus. „ Des Gens inſpirés de Dieu auroient-ils compoſé dans un ſi mauvais gout? „ Eſt-ce qu'il y auroit ſi peu d'éloquence dans „ leurs Livres? Eſt-ce que tout y ſeroit ſi trivial, ſi rampant, ſi bas? Certainement le „ Langage le plus pur, le ſtyle le plus parfait, „ la méthode la plus exacte, en un mot, toutes „ les perfections d'un bon Ouvrage doivent ſe „ trouver dans une Pièce, compoſée ou dictée, „ par l'Eſprit de Dieu. Mais des Livres, dans „ leſquels on trouve le contraire de tout cela, „ ne ſauroient être attribués à la Divinité ſans „ une eſpèce d'impiété (*a*).

Pour

(*a*) Voyez *Discours Préliminaire*, pag. 50.

Pour répondre à cette difficulté l'on fait les réfléxions ſuivantes. 1. Il eſt impoſſible de juger pertinemment du ſtyle des Livres ſacrés par une Verſion. Il faut conſulter le Texte Original, dont il n'eſt pas plus facile de rendre toutes les beautés dans une autre Langue, qu'il ne l'eſt de peindre un Diamant ſans lui faire perdre ſon éclat. 2. Il ne faut pas juger de leur Eloquence par l'idée que nous nous formons de cet Art. Nous l'avons emprunté des Grecs & des Latins, qui ſont poſtérieurs aux Ecrivains ſacrés. Il eſt donc ridicule de prétendre que ceux-ci ayent dû former leur Eloquence ſur des Règles, qui n'étoient pas encore en uſage. Il ne faut pas en conclure pour cela que leurs Ecrits en ſoient deſtitués. Ils ſont très éloquens, ſi l'on en juge eu égard aux tems & aux lieux où ils écrivoient. Ce n'eſt pas leur faute ſi nous ne goutons pas leurs hardies Métaphores, leurs figures perpétuelles, leurs ſentences énigmatiques, leur étonnante briéveté dans de certaines rencontres, leurs tranſitions brusques, & en un mot, tout ce qui faiſoit de leur tems la richeſſe du ſtyle ſublime. 3. Cette obſervation ſcrupuleuſe des Règles de l'Art n'étoit point néceſſaire dans le but de Dieu. Il vouloit éclairer notre Entendement, ſoumettre nos paſſions & ſanctifier notre volonté. Qu'importe en quels termes il l'ait fait, pourvu qu'il ſoit arrivé à ſon but? Quand un Prince déclare ſa volonté à ſes Sujets, ſe pique-t-il d'élégance dans le ſtyle? Court-il après les graces de la Diction? 4. L'Eloquence eſt l'*Art de perſuader*; & elle conſiſte

à *inſtruire*, à *plaire*, & à *toucher*. Or, l'on peut dire qu'à ces trois égards il ne manque rien à l'Ecriture pour être éloquente. C'eſt ce que l'on fait voir en détail.

Dans la *Préface* générale ſur le *Pentateuque*, l'on s'attache à prouver que *Moïſe* eſt l'Auteur de ces cinq Livres; & que nous les avons tels, à quelques petits changemens près, qu'ils ſont ſortis des mains de ce Légiſlateur. Pour ce qui eſt de la *Préface* particulière ſur la *Genèſe*, elle eſt fort courte; & ne renferme qu'un petit nombre de réfléxions ſur l'excellence de ce Livre; & une Table Chronologique des principaux évènemens qui y ſont rapportés.

Il nous reſte à préſent à donner un Echantillon de la nature des *Argumens* & des *Notes*, qui ſont la principale partie de cet Ouvrage. Nous prendrons pour cet effet, ſans aucun deſſein particulier, le quatrième *Chapitre* de la *Genèſe*. Voici l'Abrégé qu'on en trouve à la tête.

„ Ce Chapitre contient de nouveaux Monumens des ſuites funeſtes du péché, & de „ l'attention du Ciel à le punir. On y voit I. „ La Naiſſance, les noms, & les occupations „ différentes des deux fils d'Adam, vſ. 1, 2. „ II. Comment l'un & l'autre honoroient par „ leurs Sacrifices le Dieu Créateur, & de quel „ œil ce grand Dieu regarda leurs oblations, „ vſ. 3, 4. III. La jalouſie & le chagrin violent que Caïn conçut, en voyant les Sacrifices de ſon Frère Abel préférés, & les leçons „ que Dieu daigna lui faire pour l'adoucir, vſ. „ 5–7. IV. L'excès affreux auquel Caïn ſe

„ porta

„ porta, en devenant le meurtrier d'Abel, & „ la ſévère, mais juſte punition qui lui fut in- „ fligée, vſ. 8--13. V. L'état déplorable de „ ce malheureux, ſes craintes & ſes frayeurs, „ quand il eut reçu ſa ſentence, & ce que Dieu „ fit de nouveau pour calmer ſes agitations, vſ. „ 14, 15. VI. Le Païs où il ſe retira, la Fa- „ mille qu'il y eut, & la conduite qu'y tint un „ de ſes Deſcendans, vſ. 16--24. VII. Enfin „ la grace que Dieu fit à Adam, en remplaçant „ la perte d'Abel par la naiſſance de Seth, dans „ la Famille duquel le vrai Culte s'affermit pu- „ bliquement, vſ. 25, 26.

Il y a dans ce Chapitre diverſes choſes qui ont aſſez embarraſſé les Interprètes. D'abord, l'on ne ſauroit déterminer avec préciſion le tems dans lequel *Caïn* & *Abel* offrirent leurs Sacrifices. *Patrick* remarque que le Genre-humain devoit déja être fort multiplié, puisque *Caïn* craignoit pour ſa vie. *Stackhouſe* infère de *Genèſe* V. vſ. 3, que ce fut un an avant la naiſſance de *Seth*; &, ſelon le calcul de la plupart des Chronologiſtes, l'an du Monde 129. Enſuite le Sacrifice de ces deux Frères a donné lieu à diverſes queſtions, que le ſavant Anonyme réduit à cinq principales. 1. S'ils l'offrirent par ordre de Dieu, ou s'ils y furent portés par les mouvemens de leur propre conſcience. Ceux qui embraſſent cette dernière opinion, ſe fondent ſur ce qu'on ne trouve nulle part dans l'Ecriture l'inſtitution des Sacrifices. Mais, I. *Moïſe* a bien omis d'autres choſes dans l'Hiſtoire abrégée qu'il nous a donnée de ces tems-là. 2. La Rai-

Raison seule ne sauroit conduire à offrir des Victimes pour l'expiation des Péchés. 3. La Nature ne donne aucun droit à l'Homme sur la vie des Animaux. 4. Il a donc fallu une permission expresse de la Divinité. 5. Ce fut *par la Foi* qu'*Abel* offrit son Sacrifice, *Heb.* XI. vs. 4. Mais que pouvoit être cette *Foi*, sinon une confiance sincère aux Ordres & aux Promesses de Dieu? 6. Enfin cet Acte de Religion fut *accepté* de Dieu; ce qui emporte manifestement que c'étoit lui qui en avoit prescrit l'usage. II. Pourquoi Dieu ordonna-t-il cela? Pour deux raisons. 1. pour tenir sans cesse devant les yeux des Hommes que le péché mérite la mort. 2. pour un Type du Sacrifice de J. C. III. On offroit donc non seulement des Fruits, des Herbes, &c. mais on immoloit aussi des Victimes dès le commencement. Voyez *Gen.* VIII. vs. 20. IX. vs. 3. & VII. vs. 2. IV. *Caïn* & *Abel* offrirent leurs Sacrifices à l'entrée du Jardin d'*Heden*, en vue de la *Schechinah*. On le prouve, parce que le terme Hébreux qu'on rend par celui d'*offrir* n'est jamais employé pour marquer des Sacrifices Domestiques; mais ceux-là seulement qui se faisoient à la Porte du Tabernacle par le Ministère des Prêtres. Voyez *Levit.* IV. vs. 4. & *Lev.* IX. V. Quelques-uns prétendent qu'*Adam* fut le Ministre de ce Sacrifice; mais la manière dont *Moïse* s'exprime n'est guère compatible avec cette idée. Cette longue Note, que nous avons beaucoup abrégée, est tirée de *Patrick*, de *Stackhouse*, Tom. I. pag. 76--81; de *Shuckford*, Tom. I. pag. 77--88; de *Burnet*, *Défense de la Religion*, Tom.

Tom. I. pag. 260; & de *Sherlock*, *Uſage & Fins*, *&c. Diſc.* 3.

Le verſet 7. de ce même Chapitre eſt très difficile à entendre. Nous tranſcrirons ici la Note en entier; afin que l'on puiſſe mieux juger de la nature du travail, dont nous rendons compte.

„ *Si tu fais bien, ne* ſera-t-il *pas reçu*? Nous „ ne ſaurions nous réſoudre à rapporter ici tous „ les ſentimens des Interprètes ſur ce paſſage „ difficile (*a*). Les uns traduiſent, *n'en recevras-tu pas la récompenſe*? Les autres, *ne* „ *ſoutiendras-tu pas ta dignité*? Les autres, *ne* „ *ſeras tu pas pardonné*? Le ſens qui nous paroit le plus ſimple eſt celui-ci: *ſi tu fais bien*, „ *ne ſeras-tu pas reçu*"? Peus-tu douter que tes Sacrifices ne ſoient reçus avec autant de faveur que ceux d'*Abel*, ſi tu les offres dans des diſpoſitions ſemblables aux ſiennes? „ Voici „ une autre explication très naturelle & peut-„ être plus littérale. Comme ces mots, avoir „ *le Viſage abattu*, ſignifient être *affligé*, *piqué*, „ *déſolé*; ceux-ci, au contraire, avoir *le Viſage* „ *élevé*, ſignifient être *content*, *ſatisfait*, *joyeux*, „ Job XI. vſ. 15. On pourroit donc traduire; „ *pourquoi ton Viſage eſt-il abatu*? *Si tu fais* „ *bien, ne ſera-t-il pas élevé*? C'eſt-à-dire", ſi tu imites la Piété d'Abel, tu auras, comme lui, tout ſujet *d'élever ta face*, ou d'être joyeux: „ *Patrick*, *Stackhouſe* Tom. I. pag. 68. & *Shuckford*, Tom. I. pag. 3.

„ *Mais*

(*a*) Voyez *Hackſpan.* Miſc. cap. 4. *Mercerus.* Lib. *de Deus*, *Lightfoot.*

„ *Mais ſi tu ne fais pas bien, le péché*, c'eſt-
„ à-dire, la punition du péché, comme ci-deſ-
„ ſous vſ. 13. XIX. vſ. 15. *eſt à la porte*; elle
„ ne manquera pas de fondre ſur toi. *Patrick*.
„ *Lightfoot* traduit le mot de *Péché*, par *un*
„ *Sacrifice pour le péché*; comme ſi Dieu diſoit à
„ Caïn, que n'offres-tu un *Sacrifice expiatoire*?
„ Dans la ſuite ces Sacrifices s'offroient ordi-
„ nairement à la porte du Sanctuaire; mais cet-
„ te explication nous paroit trop recherchée.
„ *Stackhouſe*, Tom. I. pag. 69. Un Commen-
„ tateur moderne traduit, *le peché eſt* à ta propre
„ *porte*; & ſelon lui ces mots ſignifient, *c'eſt à*
„ *toi ſeul que tu dois l'imputer*. Cet Interprète
„ eſt le Dr. *Wells*. Un autre l'entend ainſi: ſi
„ tu es juſte, ta juſtice te ſauvera; mais ſi tu
„ ne l'es point, qu'as-tu fait pour expier tes
„ Crimes? La peine qu'ils méritent te menace
„ encore; elle te ſerre de près. *Sherlock*.

„ *Or, ſes deſirs* ſe rapportent *à toi, & tu*
„ *as Seigneurie ſur lui*. C'eſt-à-dire, il te ſera
„ toujours ſoumis comme à ſon ainé, *Gén.* III.
„ vſ. 16. Voila donc trois choſes que Dieu a
„ la condeſcendance de repréſenter à Caïn
„ pour l'appaiſer; 1. qu'Abel n'eſt point la cau-
„ ſe que ſon Sacrifice n'a pas été agréé, mais
„ que la faute eſt uniquement en lui, en ce
„ qu'il n'a pas *fait le bien*; 2. que tant qu'il
„ perſévérera dans ſes mauvaiſes diſpoſitions il
„ doit s'attendre, non à recevoir aucun ſigne
„ de ſon amour, mais au contraire des marques
„ ſenſibles de ſon indignation; 3. qu'au reſte,
„ tout ce qui eſt arrivé, ne portant aucune

„ at-

„ atteinte aux droits de sa naissance, il ne doit „ rien appréhender de la part d'Abel, ni par „ conséquent rien entreprendre contre lui. *Patrick*, *Stackhouse*, ibid. *Shuckford*, ibid.

L'on a fait une infinité de conjectures ridicules sur la marque que Dieu mit à *Caïn*. Après en avoir raporté quelques-unes, l'Auteur propose l'explication de Mrs. *Shuckford*, *Stackhouse* & *Pyle*, qui paroit tout-à-fait simple. Le mot que l'on traduit par *marque* signifie aussi un *signe*, un *miracle* (*a*). L'on peut donc traduire, comme ont fait les LXX; *Dieu fit un signe devant Caïn*. Son but en cela étoit de l'assurer que personne ne le tueroit. C'est assez la méthode de Dieu de faire un miracle pour donner des assurances de ses promesses. L'on en trouve plusieurs exemples. Voyez *Exode* X vs. 1. *Isaïe* LXVI vs. 19.

Raportons encore la Note sur le Discours de *Lemec* à ses Femmes. „ Ce passage, dit-on, „ n'a pas médiocrement embarrassé les Interprètes. On n'y voit point de liaison avec ce „ qui précède. A la Vérité *Jaques Cappel* a „ cru (*b*) que *Lemec*, fier des inventions de ses „ Fils, avoit voulu s'en glorifier, en parlant à „ ses Femmes comme Moïse le raporte; & „ dans cette pensée il traduit le Texte au futur „ avec *Aben Ezra*, que notre Version a suivi; „ *je tuerai*, &c. comme s'il disoit", je tuerai un

(*a*) Voyez *Noldius* Conc. part. Heb. pag. 303, 304.
(*b*) *Hist. Sac. & Exot.* ann. 129.

un Homme s'il ose me bleſſer; je ſaurai même me défaire d'un jeune homme ſi je reçois de lui quelque meurtriſſure. „ Mais cette liaiſon „ n'eſt point naturelle; au contraire elle fait vio„ lence au Texte. Il faut donc recourir à une „ autre interprétation. *Patrick.*

„ Comme la Vulgate, le Syriaque & les „ LXX traduiſent au paſſé; *j'ai tué un homme*, „ &c. divers Interprètes ont recours à une „ Tradition Orientale, adoptée par pluſieurs „ Chrétiens au tems de *St. Jerôme* (*a*). Elle „ porte en ſubſtance que *Lemec* étant à la chaſſe „ avec ſon fils *Tubal-Caïn*, & ce dernier l'aiant „ averti qu'il voyoit remuer quelque choſe dans „ un buiſſon, il décocha ſur cet avis une flêche „ qui alla percer le cœur du malheureux *Caïn* „ actuellement caché dans cet endroit-là; qu'enſuite au déſeſpoir de ce coup funeſte, *Le*„ *mec* aſſomma *Tubal-Caïn* dans ſa colère; mais „ que ces deux crimes aiant été involontaires, „ il chercha à s'en conſoler avec ſes Femmes „ par ces réflexions, *j'ai tué un homme en le bleſſant, même un jeune homme en le meurtriſſant*, &c. Mais cette Tradition n'eſt qu'une Fable, indigne d'être refutée. *Patrick.*

„ Il paroitroit plus naturel de ſuppoſer avec „ *Maimonides*, *Calvin*, & divers autres Inter„ prètes, que *Lemec* voyant ſes Femmes, ou „ peu ſoumiſes à ſon autorité, ou tremblantes „ de crainte que quelqu'un ne le punît lui-même de ſa hauteur & de ſa fierté, il voulut „ leur

(*a*) Vide *Hieron.* Epit. ad Damas.

„ leur faire comprendre que soit elles, soit d'au-
„ tres, tous devoient plier devant lui; qu'il ne
„ craignoit rien, quand il *auroit tué un Homme*,
„ &c. il en seroit encore plus vangé que Caïn.
„ *Willet & Henry.*

„ Mais de tous les sentimens des Interprètes
„ sur ce verset & le suivant, nous n'en trouvons
„ point de plus vraisemblable que celui de
„ *Louis de Dieu*, qui, à l'imitation du Paraphraste
„ *Onkelos*, traduit le Texte par voye d'interro-
„ gation; *ai-je tué un homme?* &c. Peut-être
„ que les Femmes de *Lemec* étant effrayées de
„ l'invention des armes, & craignant que quel-
„ qu'un ne s'en servît contre *Lemec* pour lui
„ ôter la vie, ce fut afin de les rassurer qu'il
„ leur parla ainsi". Ne craignez rien pour mes jours. Ai-je tué un homme, que je doive être blessé pour cela, &c.? En cas qu'on ôsât m'attaquer, le Vengeur de *Caïn* ne laisseroit pas ce crime impuni. Si Dieu a bien voulu protéger *Caïn*, coupable d'un meurtre horrible, combien plus châtieroit-il ceux qui attenteroient sur les jours de *Lemec* innocent. *Patrick.*

„ En adoptant cette explication, l'on peut
„ lui donner d'autres fondemens. Il est possi-
„ ble que les Femmes de *Lemec*, craignant qu'on
„ ne le tuât à cause de sa Bigamie, il voulut
„ les rassurer. *Wells.* Ou plutôt, il est possi-
„ ble que les Descendans de *Caïn* appréhendi-
„ rent pendant quelque tems que le reste de la
„ Famille d'*Adam* n'entreprît de venger sur eux
„ la mort d'*Abel*; que pour se mettre à cou-
„ vert de toute violence, *Caïn* bâtit une Ville

„ où il réunit ſes Enfans, & qu'enfin *Lemec*, „ les voyant encore pleins de crainte, & voulant les calmer, tint à ſes Femmes, en préſence du reſte de la Famille aſſemblée, un „ Diſcours, à peu près tel que celui qu'on vient „ de raporter, ou tel que celui-ci, qu'*Onkelos* „ met dans ſa bouche" : Je n'ai pas tué un homme, que le crime m'en ſoit imputé, ni un jeune homme que ma poſtérité doive être retranchée pour cela. „ Les paroles du verſet „ ſuivant s'ajuſtent très bien à cette explication. „ Si *Caïn* meurtrier *eſt vengé ſept fois*..... *Le-* „ *mec* innocent *le* ſera à plus forte raiſon *ſoi-* „ *xante-dix-ſept fois*. *Shuckford*, Tom. I. pag. „ 11, 12. & *Stackhouſe*, Tom. I. pag. 74.

En voila aſſez pour donner une idée de la nature des Notes qui compoſent cet Ouvrage. J'avois d'abord trouvé que les *Parallèles* de *Martin* n'étant pas des plus exacts, il auroit été néceſſaire de les revoir & de leur donner un plus grand dégré de juſteſſe. Mais en liſant l'Ouvrage, je me ſuis apperçu que l'on pouvoit ſe paſſer de ce travail. Les vrais *Parallèles* ſe trouvent toujours dans les Notes. Comme le meilleur moyen de développer le ſens de l'Écriture eſt de l'expliquer par elle-même, l'explication que l'on donne d'un paſſage ſe trouve toujours ſoutenue par ceux qui lui ſont parallèles.

Il me ſembloit auſſi que, dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, une Paraphraſe continuelle, dans le gout de celles de *Hammond* & de *Le Clerc*, auroit été d'une grande utilité. Mais c'eſt

c'eſt-là encore un préjugé, dont je n'ai pas eu de peine à revenir en voyant qu'il n'y a presque aucun verſet, qui ne ſoit accompagné d'une Note, qui en donne une idée auſſi nette que pourroit le faire une Paraphraſe. Souvent même, comme on peut le remarquer dans les exemples que j'ai donnés, l'on paraphraſe ce qui en a beſoin.

Pour achever de faire connoitre cet Ouvrage, il ne nous reſte qu'à dire un mot de la Table des Matières. L'on en mettra une à la fin de chaque Volume; & elle renfermera par ordre Alphabétique tout ce qu'il y a d'important dans les Notes. Ce n'eſt pas un petit ſoulagement pour les Lecteurs. Celle qui ſe trouve dans ce Volume me paroit être dans un bon gout, n'étant ni trop chargée, ni trop ſèche.

Il ne faut pas douter que l'accueil qu'on fera à cet eſſai ne ſoit un puiſſant motif, pour engager l'Auteur à continuer un travail ſi utile. Nous lui ſouhaitons la ſanté & le tems néceſſaires pour le conduire à ſa fin.

ARTICLE V.

HISTOIRE ROMAINE *depuis la Fondation de* Rome *jusqu'à la Bataille d'*Actium : *c'eſt-à-dire, jusqu'à la fin de la République.* Par Mr. ROLLIN, ancien Recteur de l'Univerſité de Paris, Profeſſeur d'Eloquence au Collège Royal, & Aſſocié à l'Académie Royale des

Inſcriptions & Belles-Lettres. TOME VII. In 12. *pagg.* 488, ſans compter la *Table*. A *Amſterdam*, chez *J. Wetſtein*, 1742 (*a*).

ON voit avec plaiſir multiplier le nombre des Volumes de cette Hiſtoire. Pourquoi cela? C'eſt que l'Auteur, en même tems qu'il s'eſt appliqué à inſtruire ſon Lecteur, n'a pas négligé de donner à ſon Ouvrage tous les agrémens dont il étoit ſuſceptible. *Miscuit utile dulci.* Il a ſçu faire un bon choix des Faits qui devoient entrer dans ſon plan, & les a tous placés dans un ordre merveilleux, qui ſoulage la mémoire & en fait voir toute l'enchainure. Quelles difficultés n'a-t-il pas fallu ſurmonter pour donner à chacun de ces évènemens la place qui lui convenoit le plus! Il n'y a que les Auteurs, qui ont mis en œuvre de ſemblables matériaux, qui ſoient en état de juger, comme il faut, d'une entrepriſe de cette nature. C'eſt un labirinthe affreux, où l'on court risque de ſe perdre & de s'égarer, ſi l'on ne joint à beaucoup de courage, de patience & de réſolution, un jugement exquis, un gout vif, beaucoup de pénétration, & un grand diſcernement, qui conduiſent l'Auteur dans la vraie route qu'il doit tenir, & lui faſſent éviter les ſentiers détournés qui ſe préſentent de toutes parts. Au milieu des richeſſes immenſes que nous ont laiſſées les Anciens,

(*a*) Les ſix prémiers Extraits de cette Hiſtoire ſe trouvent dans les *Tomes* XXII, *pag.* 352; XXIV, *pag.* 434; XXV, *pag.* 91; XXVII, *pag.* 203; XXVIII, *pag.* 443; & XXIX, *pag.* 3 de cette Bibliothèque.

ciens, un Auteur qui veut aujourdhui donner une idée juste de l'Histoire Romaine, ne laisse pas de se trouver dans l'indigence. C'est la remarque qu'ont faite les PP. *Catrou* & *Rouillé* (*a*); & Mr. *Rollin* n'étoit pas moins fondé à la faire.

Le Septième Tome que nous annonçons, est dans le même gout que les précédens. On trouve par-tout le même plan, le même ordre dans l'arrangement des faits, le même discernement dans le choix qu'on en fait, la même pureté & clarté de Stile, & enfin la même justesse dans les réflexions. Ce Volume contient les Livres XXII, XXIII, XXIV & XXV. L'Auteur expose dans le XXII Livre tout ce qui s'est passé depuis l'an 555 de Rome jusqu'à l'an 561. On y voit, entre autres évènemens, la guerre contre *Nabis* Tyran de Sparte, le soin que prend *Quintius* de regler les affaires de la Grèce, la guerre contre les Gaulois, les exploits guerriers de *Caton* en Espagne, la dispute excitée à Rome au sujet de la Loi *Oppia*, & enfin les préparatifs & les commencemens de la guerre contre *Antiochus*. On ne fait mention dans le Livre XXIII que des révolutions arrivées pendant les années 561, 562, 563. Il contient la guerre des Romains contre *Antiochus*, terminée par la conquête de l'Asie Mineure, qui mérita à *L. Scipion* le surnom d'*Asiatique*. Le Livre XXIV renferme l'espace d'onze ans, 563-573. On y remarque la fin de la guerre des

(*a*) Auss Auteurs d'une *Histoire Romaine*.

Etoliens, les victoires de *Manlius* sur les Gaulois d'Asie, l'accusation de *Scipion l'Afriquain* & sa retraite à Literne, le fanatisme des Bacchanales découvert & puni, les mécontentemens de *Philippe* Roi de Macédoine contre les Romains, la censure de *Caton*, la mort funeste de *Démétrius* fils de *Philippe*, le caractère & comparaison d'*Annibal* & de *Scipion l'Afriquain*, avec quelques autres évènemens. Le grand objet que l'Auteur se propose dans le Livre XXV, & qui occupe les dix ou douze années suivantes, c'est la guerre des Romains contre *Persée*, dernier Roi de Macédoine, laquelle se termine par la ruine de ce Royaume, & la fin de la Puissance Macédonienne. Comme cet évènement est mêlé dans *Tite Live* de quelques légères expéditions dans l'Espagne, l'Istrie, la Ligurie, la Sardaigne, la Corse, & quelques autres Provinces, Mr. *Rollin* traite d'abord de ces expéditions séparément, & de la manière la plus succincte qu'il lui est possible, sans pourtant rien omettre de ce qui lui a paru digne d'attention. Il en use de même à l'égard des affaires qui concernent en particulier l'intérieur & la police de Rome. De cette sorte la guerre de Macédoine n'étant point interrompue par des évènemens étrangers, pourra être dans la suite exposée avec plus d'ordre & de clarté.

L'idée que je viens de donner des matières principales renfermées dans ce Volume, & de l'ordre qu'on y a suivi pour leur arrangement, me dispense d'entrer dans de longs détails des Faits remarquables que l'Auteur y expose. Je puis même

même m'en exemter avec d'autant plus de raiſon, que le plan général de cet Ouvrage eſt déja ſuffiſamment connu par les Extraits qu'on en a donnés dans ce Journal, & auxquels je viens de renvoyer dans une Note. Je n'extrairai du XXII Livre, par où commence ce Septième Tome, que ce que dit Mr. *Rollin* de la conteſtation qui éclata à Rome au ſujet de la Loi *Oppia*.

Dans l'intervalle entre deux guerres importantes, dont l'une contre *Philippe* étoit à peine terminée, & l'autre contre *Antiochus* étoit ſur le point d'éclater, il ſurvint à Rome, ſous le Conſulat de *Caton*, une querelle ſur un objet aſſez peu important, mais qui ne laiſſa pas d'échauffer beaucoup les eſprits. *M. Fundanius* & *L. Valérius*, Tribuns du Peuple, propoſèrent la caſſation de la Loi *Oppia*. Elle avoit été établie ſous le Conſulat de *Q. Fabius* & de *T. Sempronius*, dans le plus grand feu de la guerre d'*Annibal*, & peu après la bataille de Cannes ſi funeſte à la République. Cette Loi défendoit aux Dames de Rome d'employer plus d'une demi-once d'or à leur uſage; de porter des habits de diverſes couleurs, & de ſe faire voiturer à Rome, ou à mille pas à la ronde, dans un char attelé de chevaux, ſi ce n'étoit à l'occaſion des Sacrifices publics. Deux autres Tribuns du Peuple, de la Famille des *Junius Brutus*, prenoient la défenſe de la Loi, & déclaroient qu'ils ne ſouffriroient pas qu'elle fût abrogée. „ Il eſt „ bon, dit Mr. *Rollin*, pour l'honneur des Da„ mes par raport à la queſtion dont il s'agit ici,

„ de ſe ſouvenir que dès les prémiers tems elles „ avoient un grand zèle pour le Bien public, „ & peu d'attachement à leurs Bijoux, puis- „ qu'elles portèrent tout leur or & tous leurs „ ornemens au Tréſor pour ſervir à l'accom- „ pliſſement d'un vœu fait par *Camille* à l'oc- „ caſion de la priſe de Véiès. Le Sénat ne laiſſa „ point une ſi pieuſe & ſi généreuſe libéralité, „ ſans récompenſe, & accorda aux Dames de „ ſe faire conduire aux Sacrifices dans un char „ diſtingué & plus honorable, *pilento*; &, en „ toute occaſion, jour de Fête ou non, dans „ un char plus commun, *carpento*.

Une autre remarque que fait encore Mr. *Rollin*, c'eſt qu'il y a beaucoup d'apparence que la Loi *Oppia* étoit demeurée ſans exécution, quant au prémier article qui regarde l'or, puiſque quelques années après la bataille de Cannes, dans un tems où la République manquant abſolument de fonds, fit porter au Tréſor public tout l'or & l'argent des Citoiens, elle laiſſa aux Dames une once d'or pour employer à leur parure. Elles n'étoient donc pas alors réduites à l'unique demi-once que la Loi *Oppia* leur permettoit. Après ces obſervations, je reviens avec notre Auteur au récit du fait.

Les Tribuns ne furent pas les ſeuls qui s'engagèrent dans cette dispute. Pluſieurs des Principaux de la Ville ſe joignirent à eux, les uns en faveur de la Loi, les autres pour la faire caſſer. Le Capitole étoit rempli d'une foule de gens du Peuple, partagés de ſentimens auſſi bien que les riches. Les Dames, qui étoient perſonellement

&

& ſi vivement intéreſſées dans cette affaire, ſe répandoient dans les rues, & aſſiégeoient tous les paſſages qui conduiſoient à la Place publique, priant tous ceux qui deſcendoient pour s'y rendre, de vouloir bien, dans un tems où la République rentroit dans ſon prémier état, & où la fortune des particuliers augmentoit de jour en jour, leur permettre de reprendre auſſi leurs anciens ornemens. Elles allèrent juſqu'à s'adreſſer aux Conſuls, aux Préteurs, & aux autres Magiſtrats, pour les conjurer de leur être favorables.

M. Porcius Caton, l'un des Conſuls, inéxorable & ſourd à toutes les prières des Dames, fit à cette occaſion un long Diſcours raporté par *Tite-Live*, & que Mr. *Rollin* a inſéré dans ſon Ouvrage. Il y a dans cette Pièce des traits extrêmement ſatiriques contre les Dames. Le Conſul les y apoſtrofe elles-mêmes, en quelques endroits, de la manière la plus violente & la plus capable de les charger de confuſion. Un Magiſtrat qui parleroit aujourdhui ſur ce ton, dans une cauſe où toutes les Dames du prémier rang ſeroient intéreſſées, & cela au milieu d'une Nation civiliſée, paſſeroit pour l'homme du monde le plus impoli, pour un homme groſſier, ſans éducation, & qui n'a nulle idée des égards que l'on doit avoir pour le Beau-Sexe.

Un petit échantillon de ce Diſcours fera juger du reſte; car il ſeroit trop long de le raporter ici en ſon entier. Voici par où *Caton* débute. „ Si chacun de nous, Meſſieurs, avoit ſçu conſerver ſon autorité dans ſa maiſon, & ſe faire

„ren-

„ rendre par ſa femme le reſpect qui lui eſt dû ;
„ nous ſerions moins embaraſſés aujourdhui à
„ les contenir toutes dans le devoir. Mais, par-
„ ce que nous nous ſommes laiſſés donner la loi
„ chez nous, ce Sexe impérieux veut nous l'im-
„ poſer jusques dans la Place publique. . . . . .
„ Ignorons-nous qu'il n'y a rien de plus dange-
„ reux, que de permettre aux Dames de tenir
„ des Aſſemblées particulières, & de former
„ entre elles des brigues & des cabales? Qu'eſt
„ donc devenue cette ancienne modeſtie & re-
„ tenue qui regnoit parmi le Sexe? Pour moi,
„ je vous avoue que ce n'a pas été ſans rougir
„ que j'ai paſſé à travers cette foule de femmes
„ pour arriver dans la Place publique. Si je
„ n'avois pas été retenu par le reſpect que j'ai
„ pour chacune en particulier plus que pour
„ toutes en général, & que je n'euſſe pas vou-
„ lu leur épargner la honte de ſe voir apoſtrofer
„ par un Conſul, je leur aurois aſſurément a-
„ dreſſé la parole. N'avez-vous point de hon-
„ te, Mesdames, leur aurois-je dit, de courir
„ ainſi de rue en rue, d'aſſiéger les chemins &
„ les paſſages, d'adreſſer vos prières & de faire
„ la cour à des hommes qui ne ſont point vos
„ maris? Cette grace même dont il s'agit, ne
„ pouviez-vous pas la demander à vos maris
„ dans le ſecret de vos maiſons ? Etes-vous
„ donc plus libérales de careſſes en public qu'en
„ particulier, & envers des étrangers, qu'à l'é-
„ gard de ceux, à qui ſeuls vous devez & vo-
„ tre amour, & les marques qui le témoi-
„ gnent. . . . . Ne croyez pas, Meſſieurs,

„ que

„ que leur unique but ſoit de recouvrer les a-
„ vantages que la Loi *Oppia* leur a retranchés.
„ Elles aſpirent à une liberté, ou, pour parler
„ plus juſte, à une licence ſans bornes.

La ſuite du Discours de *Caton* eſt dans le même gout, il outre tout, & ſemble plutôt avoir deſſein de mortifier & d'humilier les Dames, que de chercher le bien & l'avantage de l'Etat. On pourra en juger par la réponſe que lui fit *L. Valérius*. Le Discours que prononça ce Tribun en cette occaſion, eſt charmant, plein de politeſſe, & de bonnes raiſons. Sans trop flatter les Dames, il leur rend la juſtice qu'elles méritoient; &, ſans choquer *Caton*, en faiſant même l'éloge de ſes qualités perſonnelles, il répond avec force aux objections qu'il avoit propoſées. Je ne tranſcrirai ici que le commencement de cette belle Harangue, & cela dans le ſeule vue d'exciter le Lecteur à la lire toute entiere dans l'Auteur même à l'endroit auquel je renvoie ci-deſſous (*a*).

„ S'il ne s'étoit préſenté, répondit *Valérius*,
„ que des particuliers, ſoit pour attaquer, ſoit
„ pour défendre la propoſition que nous faiſons
„ au Peuple, content des raiſons que l'on au-
„ roit aportées de part & d'autre, je me ſerois
„ tu moi-même, & j'aurois tranquilement at-
„ tendu vos ſuffrages. Mais, la voyant atta-
„ quée par un Conſul, homme d'ailleurs infi-
„ niment reſpectable par lui-même, & qui,
„ pour nous combattre, a non ſeulement em-
„ ployé

(*a*) Voyez *pag.* 61—68.

„ployé son autorité, qui seule auroit déja été
„ d'un assez grand poids, mais encore un Dis-
„ cours travaillé & assez long, je me trouve
„ obligé de lui répondre. Après tout, sa vé-
„ hémence s'est exercée beaucoup plus à cen-
„ surer la conduite des Dames, qu'à réfuter
„ notre proposition. Il s'est servi des termes
„ odieux d'intrigue, de cabale, de soulevement,
„ en parlant de la sollicitation & des prières
„ que les Dames emploient pour vous engager
„ à abolir, aujourdhui que nous sommes en
„ pleine paix, & que la République est heu-
„ reuse & florissante, une Loi qu'on a établie
„ contre elles dans les conjonctures les plus
„ tristes d'une guerre dangereuse & sanglante.
„ L'exagération est forte & outrée: mais nous
„ connoissons tous *Caton* pour un Orateur non
„ seulement plein de force, mais quelquefois
„ même dur & outré dans ses expressions,
„ quoique dans le fond il ait l'esprit & le cœur
„ doux & humain. Car enfin, qu'est-ce que
„ les Dames ont fait d'étonnant & d'extraordi-
„ naire, lorsque dans une Cause qui les regar-
„ de, elles ont paru en public pour solliciter
„ leurs Juges? Est-ce donc aujourdhui pour la
„ prémière fois qu'on les y a vu paroître en
„ grand nombre? Je ne veux employer contre
„ vous, *Caton*, que vos Livres des *Origines* (*a*).
„ Vous nous y apprenez vous-même qu'elles
„ l'ont fait plusieurs fois, & toujours pour le
„ bien

(*a*) C'est une Histoire composée par *Caton*, dont les prémiers Livres traitoient de l'Origine & de la Fondation de chaque Ville d'Italie.

„ bien de la République. Je n'en cite point
„ les exemples, ils ſont connus de tout le mon-
„ de, & vous n'en pouvez disconvenir. Mais,
„ dans tous ces cas, me direz-vous, leurs mo-
„ tifs étoient différens. Je le ſai bien; mais il
„ me ſuffit de montrer que la démarche dont
„ on leur fait un crime, n'eſt point une choſe
„ nouvelle. Et qu'ont-elles fait après tout? Il
„ faut certainement que nous ſoyions bien déli-
„ cats & bien dédaigneux, ſi nous nous trou-
„ vons offenſés des prières des Dames les plus
„ diſtinguées de la Ville, pendant que les Mai-
„ tres écoutent patiemment celles de leurs Es-
„ claves.

Après ce beau préambule, *Valérius* paſſe au fait dont il eſt ici queſtion. Il diſtingue deux ſortes de Loix. Il y en a qui ont été établies pour toujours, & pour une utilité perpétuelle & générale. Ces Loix ne doivent jamais être abrogées, à moins que l'expérience ne faſſe connoitre qu'elles ſont défectueuſes, ou que quelque changement arrivé dans l'Etat ne les rende inutiles. Il y a d'autres Loix, auxquelles on n'a eu recours que dans des beſoins particuliers. Ces dernières ſont, pour ainſi dire, mortelles & paſſagères, & doivent ceſſer dès que les raiſons qui les ont exigées, ne ſubſiſtent plus. Souvent la guerre abolit les Loix qui avoient été faites pendant la paix, & la paix annulle celles auxquelles la guerre avoit donné naiſſance. Voila un des principaux fondemens ſur leſquels *Valérius* appuie ſes raiſonnemens, pour faire voir que la Loi *Oppia* pouvoit être abrogée ſans nul in-

inconvénient. Il l'emporta ſur ſon Adverſaire, & cette Loi fut abolie par le ſuffrage de toutes les Tributs.

Ce fameux procès n'eſt pas un des moindres évènemens dont il eſt fait mention dans ce Volume, & c'eſt ce qui m'a déterminé à en expoſer ici les circonſtances les plus remarquables. On en trouvera un plus long détail dans l'Auteur même, qui cite de tems en tems en marge les propres termes de *Tite-Live*, dont il a emprunté presque tout ce qu'il avance ſur cette matière.

Sans m'arrêter davantage à ſuivre mon Auteur dans le récit qu'il fait des autres évènemens que j'ai indiqués ci-deſſus, je paſſerai tout d'un coup au Livre XXIV, dans lequel il a inſéré un morceau extrêmement curieux & intéreſſant, lequel eſt tout entier de ſa façon. Cette Pièce roule entierement ſur le caractère d'*Annibal* & de *Scipion l'Afriquain*, dont il marque les principaux traits dans le beau parallèle qu'il donne de leurs *Vertus militaires*, & de leurs *Vertus morales & civiles*. On pourra juger par-là de la juſteſſe des réfléxions de Mr. *Rollin*, de ſon exactitude à faire remarquer tout ce qui mérite de l'être, & du ſoin qu'il a apporté pour étudier le génie & le caractère des Héros qu'il introduit ſur la ſcène, & qui y jouent les plus grands rôles. Comme les actions d'*Annibal* & de *Scipion* ne ſont pas la partie la moins curieuſe, & la moins intéreſſante de l'Hiſtoire Romaine, & que ces deux Grands-hommes méritent d'être étudiés attentivement & connus à fond,

fond, Mr. *Rollin* a cru ne pouvoir ſe dispenſer de placer ici ce qu'il en avoit dit dans le *Traité des Etudes*, afin de réunir ſous un même point de vue les grandes qualités qui leur ſont communes, & les différences qui ſe rencontrent entre eux. Ce Parallèle eſt diviſé en deux parties. Notre Auteur étale, dans la prémière, les *Vertus militaires* de nos deux Héros; & il traite, dans la ſeconde, de leurs *Vertus morales & civiles*. Je me contenterai d'expoſer ici le précis de quelques-uns de ces *Caractères & Parallèles*, pour donner du moins au Lecteur une idée de leur mérite & de leur utilité.

VERTUS MILITAIRES.

1. *Etendue d'eſprit pour former & exécuter de grands deſſeins.*

Cette qualité fait les Grands-hommes, & a le plus de part au ſuccès des affaires. Elle conſiſte à avoir de grandes vues; à ſe former de loin un plan; à ſe propoſer un but & un deſſein, dont on ne s'écarte jamais; à prendre toutes les meſures, & à préparer tous les moyens néceſſaires pour le faire réuſſir; à ſavoir ſaiſir les momens favorables de l'occaſion; à prévoir tout, & à veiller à tout, ſans ſe troubler ni ſe déconcerter par aucun évènement. Tel fut le caractère d'*Annibal* & de *Scipion*. Tous deux formèrent un projet grand, hardi, ſingulier, d'une vaſte étendue, d'une longue ſuite, capable d'exercer les plus fortes têtes, mais ſeul ſa-

lutaire, & ſeul déciſif. *Annibal*, dès le commencement de la guerre, comprit que le ſeul moyen de vaincre les Romains, étoit d'aller les attaquer dans leur propre Païs. Il diſpoſa tout de loin pour ce grand deſſein. Il prévit toutes les difficultés & tous les obſtacles. On ſait quel fut le ſuccès de ſes entrepriſes. Le deſſein de *Scipion* ne fut guère moins hardi; ce fut d'attaquer l'Afrique dans l'Afrique même. Que d'obſtacles ſembloient s'oppoſer à cette entrepriſe! Cependant elle eut un heureux ſuccès, qui fut dû à la ſageſſe & à l'habileté du Grand-homme qui l'avoit formée.

2. *Profond Secret.*

Le Secret eſt un des moyens les plus néceſſaires pour faire réuſſir une entrepriſe. *Scipion* ne confia qu'à *Lélius* le deſſein de faire le ſiège de Carthagène. Cette entrepriſe eut un heureux ſuccès. Ce fut auſſi par un profond ſecret qu'il réuſſit à brûler de nuit les deux Camps, & à tailler en pièces les deux Armées des Ennemis. Les grands & fréquens ſuccès d'*Annibal* ſont auſſi une preuve du profond ſecret avec lequel il concertoit & exécutoit toutes ſes entrépriſes.

3. *Bien connoître le caractère des Chefs contre qui l'on a à combattre.*

Cette connoiſſance eſt une partie des plus eſſentielles de la Science militaire. *Annibal* la poſſédoit en perfection, & elle lui fit gagner les ba-

batailles de Trébie & de Trasimène, en profitant du caractère vif & bouillant de *Varron*. Jamais *Scipion* n'auroit eu la pensée de mettre le feu au Camp des Ennemis, s'il n'eût été informé du peu de discipline que les Généraux y faisoient observer.

4. *Entretenir dans les Troupes une Discipline exacte.*

Annibal & *Scipion* excellèrent dans cette partie de l'Art militaire; mais notre Auteur prétend & fait voir que le mérite d'*Annibal*, à cet égard, doit paroitre fort supérieur à celui de *Scipion*.

5. *Vivre d'une maniere simple, modeste, frugale, laborieuse.*

Parmi les remarques que fait Mr. *Rollin* sur cet article, il cite un passage de *Tite-Live*, où cet Auteur fait l'éloge d'*Annibal* en ces termes: „ Il n'y avoit point de travail, dit-il, qui pût „ lasser son corps ou abattre son esprit. Il supportoit également le froid & le chaud. C'étoit la nécessité & le besoin, non le plaisir „ qui regloient son boir & son manger. Il n'avoit point d'heure marquée pour dormir: il „ donnoit au sommeil le tems que lui laissoient „ les affaires, & il ne se le procuroit point par „ le silence, ni par la molesse de son lit. On „ le trouvoit souvent couché par terre dans „ une casaque de Soldat parmi les Sentinelles & „ les Corps de garde. Il se distinguoit de ses „ égaux, non par la magnificence de ses habits,

„ mais par la bonté de ſes Chevaux & de ſes „ armes.

Quant à *Scipion*, *Polybe* nous apprend qu'il menoit une vie ſobre & frugale, qui le mettoit en état de donner toute ſon application aux affaires publiques. Il n'étoit pas fort occupé de ſa parure. Elle étoit mâle & militaire, fort convenable à ſa taille, qui étoit grande & majeſtueuſe.

6. Savoir également employer la force & la ruſe.

C'eſt ici qu'excelle *Annibal*. Dans toutes ſes actions, dans toutes ſes entrepriſes, dans toutes les batailles qu'il donna, la ruſe & la fineſſe y eurent toujours la plus grande part. La ſcience des ſtratagèmes n'étoit pas non plus inconnue à *Scipion*. Ce qu'il fit pour bruler les deux Camps des Ennemis en Afrique en eſt une grande preuve.

7. Ne hazarder pas ſa Perſonne ſans néceſſité.

Un Général doit toujours s'éloigner du danger le plus qu'il lui eſt poſſible. On ſait que la bravoure téméraire de *Marcellus* lui couta la vie, & penſa ruiner l'Empire. *Annibal*, qu'on ne ſoupçonnera jamais de timidité, eut toujours ſoin de mettre ſa Perſonne en ſureté. Au ſiège de Carthagène, *Scipion* fut obligé de s'expoſer au danger, mais il le fit avec ſageſſe & circonſpection.

Je paſſe ſous ſilence ce que dit Mr. *Rollin* de l'*art & de l'habileté dans les Combats; du talent de la Parole, & de la ſcience de manier adroitement*

vent les Esprits. Après avoir fait sur tout cela d'excellentes remarques, il finit cette prémière Partie de son Parallèle par une *Conclusion* destinée à examiner, si c'est à *Annibal* ou à *Scipion* que l'on doit donner la préférence pour ce qui regarde les *Vertus militaires.* Il avoue franchement & modestement que cette décision n'est point de son ressort. Il ne laisse cependant pas d'entrer dans cet examen, mais au-lieu de n'exposer que ce qu'il pense lui-même à l'égard de ces deux Grands-hommes, il se contente quelquefois d'alléguer le sentiment de ceux qui n'en ont parlé qu'avec connoissance de cause.

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur les *Vertus morales & civiles* des deux Hétos de notre Auteur, qui paroit d'abord se déclarer entierement en faveur de *Scipion.* „ C'est ici, dit-il, le „ triomphe de *Scipion*, dont on vante, avec rai„ son, la bonté, la douceur, la modération, la „ générosité, la justice, la chasteté même & „ la religion : c'est ici, dis-je, son triomphe, „ ou plutôt celui de la Vertu, infiniment pré„ férable à toutes les victoires, les conquêtes, „ les dignités les plus éclatantes.

Voila, sans doute, un magnifique portrait. Mais voyons celui d'*Annibal.* Il est affreux, du moins si l'on en croit *Tite-Live*, qui ne parle, à cet égard, de ce grand Capitaine que comme d'un monstre. „ De grands vices, dit cet „ Historien après avoir fait son éloge, égaloient „ de si grandes vertus : une cruauté inhumai„ ne, une perfidie plus que Carthaginoise, nul „ égard pour la Vérité ni pour ce qu'il y a de

„ plus ſaint, nulle crainte des Dieux, nul re-
„ ſpect pour les Sermens, nulle Religion (*a*).

Ces affreux traits ne ſeroient-ils pas l'effet de la prévention de *Tite-Live* ? Il y a lieu de le croire. On peut ſoupçonner les Romains, dit notre Auteur, de n'avoir pas rendu aſſez de juſtice à *Annibal*, & d'en avoir dit beaucoup de mal, parce qu'il leur en a beaucoup fait. En effet, ni *Polybe*, ni *Plutarque*, ne lui attribuent aucun des vices horribles que *Tite-Live* lui impute.

Cette réfléxion de Mr. *Rollin* me paroit fort juſte. Quand on connoit les hommes, on ſait jusqu'où ils pouſſent leurs reſſentimens contre leurs Ennemis & leurs Adverſaires. La médiſance, la calomnie, les injures les plus atroces, ont été de tout tems les fruits de ce maudit eſprit de parti qui les aveugle. *Annibal* a fait beaucoup de mal aux Romains, donc c'étoit un ſcélérat, un homme ſans Religion. *Tite-Live* étoit-il fondé à tirer cette concluſion? Mais, dans ces ſortes de cas, qui ne ſont que trop fréquens, ce n'eſt plus la raiſon qui agit, ce n'eſt plus elle qui parle; elle eſt ſous le joug & ſous l'empire de la paſſion qui nous domine, & de cet eſprit de vengeance qui nous porte à peindre nos Ennemis avec les couleurs les plus noires. Tout le monde ſait avec quel déchainement, avec quelle rage & quelle fureur, les Chré-

(*a*) *Has tantas Viri virtutes ingentia vitia æquabant: inhumana crudelitas, perfidia plusquam Punica, nihil veri, nihil ſancti: nullus Deûm metus, nullum jusjurandum, nulla religio.* Liv. XXI. 4.

Chrétiens traitèrent autrefois l'Empereur *Julien*, Prince brave & pieux, tout plein d'eſprit & d'humanité, & ſupérieur en modération & en ſageſſe à la plupart de ſes prédéceſſeurs (*a*). Ils en firent un monſtre. Quel mal leur avoit-il donc fait ce bon Prince? Aucun; mais il n'étoit plus de leur Religion, c'étoit là tout ſon crime.

J'ai déja fait remarquer, dans un des Extraits de ce Journal (*b*), les traits violens & infamans lancés contre *Louïs* XIV, par un Auteur (*c*) qui paroit d'ailleurs très eſtimable, & dégagé même de la plupart des préjugés qui aveuglent les hommes. Qui l'engageoit à faire de ce Prince un portrait ſi affreux? Une raiſon ſemblable à celle qui a porté *Tite-Live* à noircir *Annibal*, paroit avoir été le motif de la haine de Mr. *Gordon* contre ce Prince. *Louïs* XIV avoit été longtems en guerre, non ſeulement avec l'Angleterre, mais encore avec la plupart des autres Etats de l'Europe. Voila apparemment ce qui a ſi fort excité ſa bile. Mais ſuppoſons qu'il y ait eu de l'injuſtice de la part du Roi de France, dans cette longue & meurtrière guerre qui a ſi longtems déſolé l'Europe, falloit-il pour cela attribuer à ce Prince des vices qu'il n'a jamais eus?

L'état

(*a*) Voyez l'éloge, que fait de ce Prince, l'excellent Auteur des *Penſées libres ſur la Religion*, &c. Tom. I. Chap. VII. *pag.* m. 198, *& ſuiv.*

(*b*) Biblioth. Raiſ. *Tom.* XXVIII. *Part.* II. *pagg.* 390, 391, 396.

(*c*) Mr. *Gordon*, Auteur des *Diſcours Hiſtoriques*, &c. ſur *Tacite*.

L'état déplorable, où ſe trouve aujourdhui l'Europe, vient encore de faire revivre cet eſprit d'animoſité; & il ne paroit que trop que le monde, en vieilliſſant, n'en devient pas beaucoup plus ſage. Il n'y a que peu de tems qu'un Miniſtre d'un puiſſant Roi étoit loué, vanté, adoré même: on faiſoit par-tout ſon éloge, on ne parloit que de ſes vertus, de ſes grand talens. Une ſeule démarche, qu'on lui attribue, a fait évanouir toutes ſes belles qualités, & une partie de ceux qui l'ont tant vanté, ne reconnoiſſent plus en lui ni mérite, ni vertus. Qu'il faut ſouvent peu de choſe pour faire perdre aux plus Grands-hommes l'eſtime & l'approbation du Public! Un évènement fâcheux, que toute la prudence humaine ne ſauroit prévoir, peut leur ravir en un inſtant tout le mérite d'une longue ſuite de belles actions. Mais y a-t-il de l'équité dans ces ſortes de jugemens? Un ſeul défaut, qui peut-être n'eſt pas capital, doit-il l'emporter contre cent vertus éclatantes qu'on lui oppoſe?

ARTICLE VI.

HISTOIRE *du* MONT VESUVE, *avec l'explication des Phénomènes qui ont coutume d'accompagner les embraſemens de cette Montagne.* Le tout traduit de l'Italien de l'ACADEMIE *des* SCIENCES *de* NAPLES. Par Mr. DUPERRON DE CASTERA. In 12. *pagg.* 361, ſans compter les *Préfaces* & l'explication des *Figures*. A *Paris* chez *Nyon*, Fils, 1741.

On

ON ne ſauroit faire un éloge trop magnifique de cet excellent petit Ouvrage. Tout en eſt beau, charmant, curieux, intéreſſant. Le ſtyle, l'ordre, les penſées, l'importance du ſujet; les phénomènes rares, ſinguliers, & ſurprenans qu'on y expoſe; les explications claires, nettes & préciſes qu'on en donne; l'exactitude & la fidélité des deſcriptions; tout, en un mot, invite à le lire, à le méditer, à l'étudier, parce que l'eſprit y rencontre par-tout des charmes toujours nouveaux, accompagnés des peintures les plus vives & les plus frapantes.

Si nous avions ſur toutes les parties de la Phyſique & de l'Hiſtoire Naturelle des Traités auſſi exacts, & auſſi bien détaillés que l'eſt celui-ci, où l'on étale avec pompe le ſpectacle des phénomènes étonnans du *Véſuve* & des autres Volcans, on ſe trouveroit bientôt en état de réduire la Phyſique en Syſtême, & la Nature commençant à ſe dévoiler à nos yeux, ne paroitroit plus enveloppée de ces ténèbres épaiſſes, au milieu desquelles elle ſemble avoir pris plaiſir à ſe cacher depuis tant de ſiècles. On eſt maintenant ſur les voies; après bien des tentatives, bien des détours, on a enfin découvert la ſeule & véritable route qui conduit ſurement, quoiqu'à travers mille difficultés, au Sanctuaire de la Vérité. Tout s'éclaircit & ſe développe inſenſiblement; &, ſi le Monde dure encore quelques milliers d'années, nos Deſcendans, qui pourront joindre à leurs propres découvertes toutes celles qui ſe feront pendant ce long intervalle, auront des lumières infiniment ſupé-

rieures aux nôtres; &, plus ils en auront, plus ils trouveront de facilité à dévoiler ce qu'il y a de plus ſecret & de plus caché dans la Nature.

L'Ame humaine, cet Etre ſi myſtérieux; celle des Animaux, & les prémiers Principes de ce nombre prodigieux de Corps organiſés répandus ſur toute la ſurface de la Terre & dans le ſein de la Mer, ſeront apparemment les derniers à être connus, parce qu'ils ſont tous hors de la portée de nos foibles organes, & que notre Eſprit ne trouve en lui-même nul moien, nulle reſſource, pour les ſoumettre à ſon examen & à ſes réfléxions. A l'égard de mon Ame, j'ai bien un ſentiment intérieur de ſon exiſtence: je vois ſes allures, ſes démarches, ſes opérations; mais ſa nature eſt pour moi un myſtère impénétrable. Quant à mon Corps, qui eſt une Machine faite avec un art merveilleux, & dont les différens reſſorts qui le font agir ſont presque infinis, je ne ſaurois ni appercevoir le point d'où il part, ni concevoir que cette eſpèce de *Monade*, ou portion de matière d'une petiteſſe ſi énorme, dont il tire ſon origine, ait pu renfermer, concentrée comme elle a dû l'être avant le prémier inſtant de ſon développement, tant de parties, tant d'organes, dont je le vois maintenant compoſé.

Il n'en eſt pas des effets & des phénomènes de la Nature comme de l'Origine & des Principes des Corps. Ces phénomènes ſe manifeſtent, en grande partie, à nos ſens, & indiquent ſouvent d'eux-mêmes à l'Eſprit la route qu'il doit ſuivre pour en découvrir la cauſe. D'éxactes re-

recherches & de bonnes obſervations ſuffiſent pour parvenir à cette découverte. C'eſt auſſi la route qu'ont ſuivie les illuſtres Auteurs (*a*) de cette *Hiſtoire du Véſuve*. „ On nous y donne, „ dit leur fidèle Interprète (*b*), un tréſor d'ob- „ ſervations faites avec ſoin, avec méthode, „ avec ſagacité : ce ne ſont point là des Dis- „ cours jettés au hazard par des Voyageurs, qui „ ſouvent n'ont éxaminé les choſes que d'un „ œil louche ; ce ne ſont point des Rélations „ populaires, où la foibleſſe d'eſprit, l'amour „ du merveilleux, & l'illuſion des ſens amènent „ presque toujours le menſonge ; c'eſt l'ouvra- „ ge d'une Académie formée ſous les yeux d'un „ grand Roi, qui n'eſt pas moins cher aux „ François qu'aux Napolitains ; c'eſt le raport „ d'une Compagnie de Savans éclairés, qui ont „ pénétré dans le Sanctuaire de la Nature pen- „ dant l'Eruption de 1737.

Comme cet Ouvrage eſt ſuivi, raiſonné, & que presque toutes ſes parties ſont tellement liées, qu'elles ont entre elles un raport réciproque, enſorte que l'intelligence de l'une dépend néceſſairement de l'intelligence de l'autre, nous ne nous écarterons point dans cet Extrait du plan que nos Auteurs ont ſuivi, afin de donner au Lecteur une plus juſte idée de leur travail & du ſuccès de leur entrepriſe.

La prémière choſe que nos Académiciens font con-

(*a*) Les Membres de l'Académie des Sciences de Naples.

(*b*) Mr. *Duperron de Caſtéra*, Traducteur de l'Ouvrage, dans ſon *Avis au Lecteur*, *pag.* xj.

considérer, c'est la nature & la constitution du terrain du Royaume de Naples. On y trouve par-tout une prodigieuse quantité de Minéraux très vifs, principalement de ceux qui sont les plus propres à s'enflammer, & à conserver l'activité du feu, lorsqu'il s'en est une fois rendu le maitre. Tels sont entr'autres le Soufre, le Bitume, le Nitre, l'Alun, le Vitriol, & quantité d'autres Sels de toute espèce. Il est donc aisé d'imaginer comment tant de matières inflammables, répandues & cachées sous le Sol de ce Païs, ont pu s'amasser & s'augmenter par dégrés dans quelque Canton; comment ensuite, par le secours d'une motion intérieure, elles ont pris feu; enfin comment ce feu a fait créver la Terre, pour lancer l'Incendie au dehors, avec tous les ravages, avec tous les phénomènes, qui accompagnent les éruptions des Volcans.

C'est en imitant cette opération de la Nature, que les Chymistes ont fabriqué l'*Or* qu'on appelle *Fulminant* (*a*). Non seulement il s'allume au plus léger contact de quelque matière chaude, mais il éclate, il tonne, il rompt les vaisseaux où on le tient, & produit d'autres violens effets, qui lui ont fait donner un nom si terrible. Par la même voie, ayant fait une pâte avec deux portions égales de soufre & de limaille de fer, détrempée dans un peu d'eau, & l'ayant enfouie sous terre à une juste profondeur, Mr. *Lémery* (*b*) montre une image des Volcans; car, au

(*a*) Gassendi, *Lib.* II de Meteor. *Cap.* 5. Lémery, *Cours de Chymie*, Part. I. Chap. 1.

(*b*) Hist. de l'Acad. des Scienc. an. 1700.

au bout de huit ou neuf heures, la terre se gonfla & s'entrouvrit en divers endroits, d'où l'on vit s'élever des vapeurs chaudes & sulfureuses; l'instant d'après amena un tourbillon de flammes. Comme on voit encore aujourdhui sur les Collines qui s'élèvent autour de Naples, quantité de cendres & d'autres choses marquées de l'empreinte du feu, divers Auteurs pensent (*a*) qu'anciennement ces mêmes endroits ont souffert quelque *accension*, dont l'injure des tems aura effacé le souvenir (*b*).

Les environs de Pouzzol & l'Isle d'*Iselna*, lieux très voisins de Naples, nous offrent encore des vestiges d'embrasemens naturels, que l'on trouve attestés par d'anciens Ecrivains. Dans le Canton de Pouzzol, combien de Sources d'eau thermales des plus cuisantes! combien d'Etuves d'une efficacité singulière! quelle quantité de Minéraux propres à la génération du feu! On y trouve des Montagnes rongées, démantelées, réduites en forme d'Amphithéatres (*c*). Tels sont le Mont *Barbaro*, dit anciennement *Gaurus*, les *Champs Léboriens*, nommés par les Grecs *Champs brulés*, & la *Solfatare*, qu'ils appelloient le *Marché de Vulcain*, où le feu brilloit encore

(*a*) Voyez *Thomas Cornelio*, dans son *Progymnasme* posthume *de Sensibus*, pag. 50.

(*b*) Ces matières brulées peuvent aussi avoir été jettées là par le Vésuve même, ou par quelqu'un des Volcans qui bruloient autrefois dans le Territoire de Pouzzol.

(*c*) Voyez *Camille Pellegrin*, dans sa Descript. de la Campanie, *Disc.* 2. Chap. 17, 18, 19.

encore du tems de *Strabon* (*a*). Presque tous ces endroits n'exhalent maintenant que des vapeurs très chaudes, avec une épaisse fumée.

Il y a encore le Mont fameux, qui est situé au bord du *Lac d'Averne*, & que l'on appelle *Nouveau*, parce qu'en 1538, après un Incendie aussi soudain que violent, on le vit naître tout d'un coup; la Terre se souleva, les Rochers & les Cendres lancées par l'impétuosité du feu s'accumulèrent en retombant, & la Plaine demeura chargée d'une Montagne (*b*). L'Isle d'*Enarie*, à présent nommée *Ischia*, offre les mêmes spectacles: quantité de Fontaines chaudes & d'Etuves, beaucoup de Minéraux de toute espèce, beaucoup de Cantons, qu'on appelle *Terres brulées* (*c*), pour éterniser la mémoire de quelque grand embrasement. *Strabon*, en parlant de cette Isle (*d*), raporte que les *Erétriésiens* furent obligés de l'abandonner, parce que les soudaines éruptions de Feu & d'Eaux Thermales, jointes avec d'autres accidens pareils, leur en rendoient le séjour trop incommode. *Timée*, cité par le même *Strabon*, témoigne qu'un peu avant le tems auquel il vivoit,

(*a*) *Forum Vulcani, Campus circumquaque incluſus ſuperciliis ignitis, quæ paſſim tamquam è Caminis Incendium magno cum fremitu expirant.* Strabo. *Lib.* V. *pag.* 377.

(*b*) Voyez le *Saint-Felix, de origine & ſitu Campaniæ*, pag. 11.

(*c*) Dans le Païs on appelle ces Cantons, *le Cremate*. Voyez le *Jaſolin* dans ſon Traité des *Remèdes d'Iſchia*, Lib. I.

(*d*) Lib. V. *Geograph.* pag. 379.

voit, un Monticule qu'on nommoit *Epopée* (*a*), & qui s'élevoit au milieu de l'Iſle, jetta du feu & des flammes après un grand tremblement de Terre. On voit encore dans les Oeuvres de *Jean Villani* (*b*), qu'en 1302 cette Iſle fut ravagée par une formidable *accenſion*, qui fit périr quantité de monde & de Beſtiaux, & qui gâta d'une manière prodigieuſe la face du Païs. On y trouve même (*c*), en pluſieurs endroits, des reſtes de ces Torrens, que l'on appelle vulgairement des *Lavanges*, Torrens de pierres liquefiées par l'ardeur du feu, & conſolidées enſuite par le froid de l'air, telles qu'on les rencontre aux pieds du Véſuve & de l'Ethna.

Après ces préliminaires, nos Auteurs ſe raprochent du Véſuve, dont ils nous donnent une magnifique deſcription. Nous n'en extrairons que ce qui mérite le plus d'être connu, & qui a le plus de raport avec les remarques que nous expoſerons dans la ſuite.

Le *Véſuve*, iſolé & ſéparé de la chaine du Mont Apennin, s'élève ſur le bord du baſſin de Naples vers l'Orient de la Ville. Les plaines d'alentour forment un charmant Païſage, où l'air eſt ſi bon qu'on ne ſauroit en trouver de meilleur. Par-tout des Arbres fruitiers de différentes eſpèces, par-tout des Vignobles, dont on recueille d'excellens Vins. Le pied de la Montagne

(*a*) C'eſt ainſi que *Caſaubon* corrige le mot *Epomée*, qu'on trouve dans le Texte de *Strabon*, Lib. V. *pag.* 380.

(*b*) Dans les *Hiſt. Florent.* Lib. VIII. Cap. 53.

(*c*) Suivant l'obſervation du *Macrino*, de Veſuv. *Cap.* V. *pag.* 41, 42.

tagne n'eſt pas moins fertile : on célébroit autrefois, & l'on célèbre encore la fécondité de ſes Côteaux. Lorſqu'on monte plus haut, du côté qui regarde le Midi & le Couchant, les choſes changent de face ; on trouve un Terrain, qui ſemble fait exprès pour inſpirer de l'horreur. Ce ne ſont que cendres, que pierres-ponces, & pierres brulées ; la moindre verdure n'oſeroit y croître, tant s'en faut qu'on y voie des Arbres fruitiers ou des Vignobles.

Dans l'endroit où le Terrain prend cet aſpect terrible, une portion de la Montagne ſe détache d'avec l'autre ; il reſte ſur les devants une chaîne de Côteaux, qui s'étendent vers l'Orient & verd le Nord ; la face qu'ils montrent aux Champs voiſins eſt toute parée de verdure, l'autre n'offre que des Roches deſſéchées par le feu, & coupées en précipices. Au Midi, derrière cette file de Côteaux, s'élève un Sommet iſolé, terminé par lui-même, & fait en forme de Cône ; il n'eſt compoſé que d'un amas de pierres, de cendres, & de ſable ſtérile. C'eſt-là ce qui porte proprement le nom de *Veſuve* ; l'extrémité de ſa pointe vomit de tems en tems du feu, & presque toujours de la fumée. Vers le Septentrion s'élève une autre Pointe, qui diſpute de hauteur avec la prémière, dont on vient de tracer le plan. Cette Pointe Septentrionale s'appelle préciſément le *Mont de Somma*, ſoit qu'elle prenne ſon nom d'une Ville ſituée au bas de la Montagne, entre l'Orient & le Nord ; ſoit qu'elle le donne à cette même Ville, dont la bonté de l'air & l'excellence des Fruits font un ſéjour délicieux.

Il

Il paroit, par cette courte description du *Vésuve*; que sa masse inférieure forme comme un pied-d'estal commun entre les deux Sommets. Delà nait leur séparation mutuelle. L'union de leur base, & la division de leurs pointes les font prendre de loin, non pour une Montagne seule, mais pour deux Montagnes liées jusqu'à certain dégré de hauteur, & détachées ensuite l'une d'avec l'autre. Telle est à présent la construction du *Vésuve*; mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait eu le même aspect dans les tems les plus reculés. Pour le prouver, nos Auteurs entrent dans un examen exact & fort recherché des transfigurations qu'il a dû essuier en divers tems. Voici à quoi se réduit le précis de cet examen.

Cette disjonction, qu'on voit entre les deux Sommets de la Montagne, doit passer pour un accident nouveau, & il y a tout lieu de croire que, du pied jusqu'à la cime, le *Vésuve* ne faisoit autrefois qu'un seul corps pyramidal. C'est ce qu'on peut inférer du témoignage des anciens Auteurs, qui nous le peignent dans cet état d'unité. *Strabon* dit (*a*) que le *Mont Vésuve est de toutes parts environné de Campagnes très fertiles, si l'on en excepte le Sommet.* Nos Auteurs citent un autre passage de *Dion* (*b*), qui s'exprime encore d'une façon bien plus claire sur cet article. Nous y renvoyons le Lecteur.

Les

(*a*) Lib. V. pag. 378.
(*b*) In *Tito.*

Les torrens de pierres liquéfiées, que la Montagne vomit, lorsqu'elle déploie sa fureur, fournissent aussi un argument très fort pour constater cette opinion. En effet, on trouve quelques-uns de ces torrens dans des endroits, où jamais ils n'auroient pu parvenir, si autrefois le Vésuve n'avoit pas été borné à une seule pointe. On en a un exemple récent. Il y a quelques années que les Pères Dominicains faisoient faire un puits dans leur Couvent de *Notre-Dame de l'Arc*; on découvrit, à la profondeur de plus de cent palmes, un torrent de l'espèce en question; l'ayant rompu, on continua de creuser la terre; un autre torrent pareil arrêta bientôt les Ouvriers, ensuite un troisième; enfin, dans moins de trois cens palmes, on en trouva quatre couches, qui ressembloient parfaitement aux *Lavanges* endurcies, que l'on voit tous les jours sur les racines méridionales du *Vésuve*. En réfléchissant sur la situation de ce Couvent, on juge d'abord qu'il n'est nullement possible d'imaginer le cours des *Lavanges* vers cet endroit, sans supposer qu'autrefois le Vésuve n'avoit qu'une seule pointe. C'est ce que prétendent nos Auteurs, & ils en donnent des preuves qu'il seroit trop long de raporter ici.

Autrefois les racines du *Vesuve* occupoient moins d'espace qu'à présent; il faut bien qu'elles se soient amplifiées par l'éruption continuelle des cendres & des pierres, & sur-tout par l'affluence des matières fondues, qui, dans leur congélation, prennent la dureté du Rocher.

Avec

Avec le tems toutes ces choſes ont dû gonfler & dilater le pied de la Montagne. Pour preuve de cette vérité, il ſuffit de creuſer aux environs, particulierement vers le Midi; car on y rencontre trois & quatre épaiſſes couches de torrens pétrifiés, de la terre, & d'autres matières qui s'y ſont entremêlées ſouvent juſqu'à la hauteur de pluſieurs dixaines de palmes. En ſuivant cette idée, on conçoit que les flancs du *Véſuve* ſont maintenant moins rapides qu'ils ne l'étoient autrefois. Quant à ſon ancienne hauteur, elle nous reſte marquée par la pointe des Côtes Septentrionales, qui forment préciſément le *Mont de Somma*.

Après avoir ainſi conçu en gros la baſe & la hauteur du *Véſuve*, on concevra non ſeulement la grandeur de ſa maſſe entière, mais encore l'étendue de ſon Sommet. Du tems de *Strabon* le Sommet paroiſſoit déja eſplanade; &, au tems de *Dion*, le milieu s'étoit abaiſſé par la force des éruptions continuelles, pendant que les flancs demeuroient ſains & ſaufs. C'eſt pour lors que le *Véſuve* prit la reſſemblance d'un Amphithéatre. Depuis cette époque il dut commencer à changer d'une façon prodigieuſe, par les embraſemens, les tremblemens de Terre, & les goufres qui naiſſoient dans ſon ſein. Cette ruine, cet abaiſſement put fort bien gagner juſqu'aux bords de l'endroit où l'on voit ce Volcan ſéparé d'avec les Côteaux qui l'entourent; & voila un nouvel aſpect du Véſuve, dont on ne ſauroit aporter d'autres preuves qu'une con-

jecture plauſible, parce que les Auteurs contemporains n'en ont peut-être point fait mention, peut-être auſſi parce que leurs Ouvrages ſont perdus.

Tout le monde ſait que le Véſuve eſt fait en manière de Pyramide. On demande ſur cela par quelles voies ce Volcan a pu aquérir cette figure. Nos Auteurs ſatisfont à cette demande par une comparaiſon qui rend leur opinion tout-à-fait vraiſemblable. „ Que notre *Mont* „ *de feu*, diſent-ils, ſoit l'ouvrage des vio„ lentes *accenſions*, qu'il ait été formé de l'amas „ des Rochers, des Cendres, & d'autres ma„ tériaux jettés au-dehors; l'on peut juger, par „ cela ſeul, qu'on voit qu'il garde exactement „ la figure conique: telle que la retient le mon„ ceau de terre ſoulevée par une Taupe; telle „ encore que la conſerveroit un petit tas de Sa„ ble ou de Bled, ou d'autres choſes menues & „ ſeches, qu'on laiſſeroit tomber conſtamment „ à plomb ſuivant la même ligne.

Nos Auteurs regardent comme une vanité de vouloir approfondir ſi le *Véſuve* jetta du feu dès la naiſſance du Monde, parce qu'on ne peut dire ſur cela que des conjectures aſſez mal-fondées. Une choſe, dont on ne peut douter, c'eſt que ce Volcan s'alluma & jetta des flammes longtems avant *Strabon*, qui floriſſoit entre l'âge d'*Auguſte* & de *Tibère*. Les Ecrivains qu'ils citent en font foi. Le prémier des embraſemens mémorables, dont on ait une deſcription fidèle, arriva ſous le règne de *Titus*, l'an

l'an 79 de *Jesus-Christ* (*a*). *Pline* le Jeune (*b*), *Dion*, & quelques Poëtes (*c*) en ont parlé d'une façon très énergique. Depuis cet embrasement jusqu'à nos jours il en a paru plusieurs, dont quelques Ecrivains modernes nous ont laissé des Mémoires (*d*). Point de correspondance entre ces éruptions diverses, leurs saisons, leurs intervalles, leur force & leur durée n'ont pour toute règle que le caprice de la Nature.

L'Incendie de 1631 fut des plus épouvantables. Il en est resté des monumens si funestes, que les Peuples en gémissent encore. Les pierres que le Volcan lancoit rouges de feu, le mirent aux arbres, aux maisons des Païsans, & à d'autres Edifices voisins. Sept Villes furent presque entierement détruites par le torrent des matières liquéfiées, & près de dix mille (*e*) hommes trouvèrent la mort dans les ruines ou dans les flammes. L'Incendie arrivé vers la fin de Mars 1730 mérite cependant d'être raporté parmi les autres, non qu'il ait été des plus cruels, mais parce qu'il changea sensiblement le Sommet de la Montagne, car une grande quantité de matières vitrifiées & de pierres s'entassa sur la pointe, & la rendit beaucoup plus aigue & plus

(*a*) Suivant le calcul de *Tillemont*. Voyez sa quatrième Note sur la Vie de *Titus*.

(*b*) Epist. 6 & 20. *Lib. 6.*

(*c*) *Stace*, *Martial*, & d'autres.

(*d*) Entr'autres le P. *Jules César Récupito*.

(*e*) Selon le raport du *Carafa*, *de Conflagratione Vesuvian.* Mais le P. *Récupito* prétend que cette perte n'alla qu'environ à 5000 hommes.

plus haute qu'elle ne l'étoit auparavant. Une autre particularité qu'on remarqua dans cette éruption, c'eſt que les flammes en étoient plus vives, plus lumineuſes qu'à l'ordinaire, & qu'elles s'élevoient jusqu'à une hauteur démeſurée.

Nos Auteurs ne s'étendent pas beaucoup ſur tous ces Incendies, pour avoir occaſion de parler plus amplement de celui qui fait le principal ſujet de leur Ouvrage, & dont ils virent eux-mêmes avec effroi les progrès & les phénomènes qui l'accompagnèrent. Ce terrible Incendie, dont il faut donner du moins quelque idée au Lecteur, eſt celui de 1737.

L'éruption du feu commença vers la fin d'Avril. Le 16 de Mai le Volcan jetta des pierres toutes rouges de feu, & on vit en même tems deſcendre de ſon Sommet quelques matières liquéfiées. Le 19 l'Incendie augmenta conſidérablement : la fumée formoit de vaſtes tourbillons qui s'élevoient de plus en plus : la Montagne frémiſſoit, ſon frémiſſement faiſoit retentir les lieux circonvoiſins. Pour lors l'épouvante ſe jetta dans le cœur du Peuple, elle s'accrut jusqu'au ſoir par dégrés. C'étoit effectivement un ſpectacle affreux, que de voir entre cette fumée ſi épaiſſe des pierres, qui, lancées en l'air toutes rouges de feu, retomboient d'aſſez haut, & roulòient quelque tems avec fracas le long des flancs du Sommet.

Cette grêle de pierres fut encore plus vive le lendemain ; & l'*accenſion* devint ſi furieuſe, que, malgré l'éclat du grand jour, on voyoit briller les flammes dans le ſein même des tourbillons d'une

d'une fumée très noire, dont le feu étoit presque entierement enveloppé. Sur le ſoir la tempête redoubla; c'étoit un déluge de pierres brulées, de pierres ponces & de cendres. En même tems le feu de la cime s'élargiſſoit, chaque inſtant lui livroit quelque nouvelle portion d'eſpace. Pénétrés d'horreur, & craignant le ſort le plus terrible, les Peuples d'alentour commencèrent pour lors à ſe ſauver. Vers les deux heures après midi on entendit une détonation épouvantable. Une nouvelle crévaſſe de la Montagne en étoit la cauſe. Elle s'étoit faite au flanc du Véſuve, entre le Midi & le Couchant; ſa prémière expédition fut de jetter des flammes, lors même que le feu de la bouche ſupérieure paroiſſoit le plus animé. Alors le frémiſſement du Volcan n'étoit pas moins horrible que continuel. Vers les huit heures vingt-deux minutes du ſoir, il s'éleva ſur toute la Montagne un brouillard très ſombre, mais éclairé de tems en tems par des foudres, qui traçoient des ſillons de flammes au milieu de la cendre & de la fumée. Bientôt un torrent embraſé déboucha par la nouvelle crévaſſe: on le voyoit deſcendre le long du Talus avec une impétuoſité ſenſible, & il menaçoit d'aller ſe jetter ſur le Bourg de Réſina. Mais, vers les neuf heures vingt-deux minutes de la même ſoirée, ce torrent parut s'amortir, il perdit ſon cours, & l'éclat de ſa couleur enflammée. Cependant les pierres, les flammes & les tourbillons de fumée, que la flamme vomiſſoit, ne diminuoient pas,

le rétentiſſement ne ceſſoit point, & l'air mugiſſoit toujours avec la même fureur.

A onze heures vingt-deux minutes du ſoir, la nouvelle crévaſſe redevint féconde tout à coup. On en vit ſortir plus de fumée & plus de flammes qu'auparavant; elle enfanta une prodigieuſe quantité de foudres, elle jetta même des pierres, ce qu'elle n'avoit point fait dans ſa prémière éruption. En même tems le torrent, qui partoit de cette crévaſſe, reprit ſon cours avec plus de rapidité. Toute la Montagne paroiſſoit en feu. Dans cette ſituation, on l'entendit éclater avec autant de fracas que ſi elle fût tombée en ruine, & pendant quelque tems elle tonna de la ſorte ſans discontinuer. Les ſecouſſes de la terre étoient auſſi épouvantables que fréquentes. Tous ceux, qui jusqu'alors s'étoient obſtinés à reſter dans leurs maiſons, en furent arrachés par la fraieur: chacun fuioit, l'un d'un côté, l'autre d'un autre. Tout de ſuite le torrent occupa une grande portion de cette eſpèce de *Terreplain*, qui s'étend immédiatement au-deſſous de la nouvelle crévaſſe, & que nos Auteurs appellent le *prémier plan du Véſuve*. Là le même torrent inonda une aire longue d'environ 500 pas, & large de 300, & s'y entretint depuis onze heures vingt-deux minutes du ſoir, jusqu'à trois heures du matin ſuivant, ou peu s'en falloit.

En même tems, quelques Roches enflammées tombèrent ſur des Genets, dont la croupe de la Montagne étoit revêtue au-deſſous du *Terreplain* qu'occupoit le torrent. Les Genets s'allumèr

lumèrent d'abord, & leur feu donna un ſpectacle, qui ne ſervoit qu'à fomenter l'illuſion, le trouble & l'horreur dans l'ame de la multitude. Le 21 du même mois commençoit à peine, que le dernier torrent qui jailliſſoit de la crévaſſe nouvelle, continuellement pouſſé, & talonné par d'autres éruptions de ſemblables matières que ſa ſource lui prêtoit, ſe jetta dans de petits Vallons, & s'y partagea en différens Ruiſſeaux, ſelon que l'éxigeoit l'aſſiete des lieux. Formé par cette diviſion, le prémier Ruiſſeau couloit vers Réfina; mais en chemin il tomba dans une Vallée voiſine, où quelques Cantons cultivés & plantés d'arbres furent la proie de l'embraſement qu'il trainoit avec lui. De l'extrémité de ce Ruiſſeau ſe détacha un filet de torrent, qui endommagea pluſieurs biens dans un autre Vallon. Un autre Ruiſſeau pénétra dans une Vallée, où il marcha tout en corps jusqu'au lieu nommé *le Foſſé blanc*. Dans cet endroit ſa diviſion forma deux bras; le droit brula quelques terres cultivées, le gaucha ne fit que peu de chemin & peu de ravage. Le mardi, deuxième du mois, ce ſecond Ruiſſeau alla bruler quelques vignes, & forma dans leur enceinte une eſpèce de petit Lac. Il continua de s'avancer, endommagea des terres, ruina des maiſons de campagne, & fit encore pluſieurs autres ravages, dont nos Auteurs donnent un détail circonſtancié.

Pendant tout ce tems jusqu'au 23, l'ancienne bouche du Véſuve jetta des flammes très violentes, avec quantité de cendres & de pierres.

Ces flammes diminuèrent les jours ſuivans. Quant au feu du torrent il conſerva ſa vivacité jusqu'au 25 de Mai, après avoir exhalé une vapeur ſulfureuſe, qui infecta un terrain d'environ 600 pas à la ronde, où elle endommagea les feuilles des arbres & leurs fruits. Enſuite les dehors expoſés au grand air s'amortirent peu à peu, toute l'ardeur ſe concentra dans le ſein de la Lavange, au point qu'après plus d'un mois, lorsqu'on y creuſoit à la profondeur d'une palme & demie, & qu'on enfonçoit un bâton dans le trou, le bâton s'allumoit encore aſſez facilement.

Après la deſcription de ce terrible Incendie, nos Auteurs examinent en detail les circonſtances particulières qui peuvent le plus intéreſſer le Lecteur. Le prémier phénomène qu'ils examinent, eſt cet écoulement de matières liquéfiées, auxquelles ils donnent le nom de *Lavanges*. Ils font voir d'abord que les Anciens n'ont point décrit ces *Lavanges*, & que peut-être ils ne les ont point connues, quoique d'ailleurs *Virgile* & *Strabon* aient parlé très clairement ſur le même ſujet à l'égard du Mont *Etna*. Voici ce qu'en dit le prémier.

Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvere
ſaxa (a).

Le paſſage de *Strabon* n'eſt pas moins expreſſif.

(a) *Georg.* Lib. 1. & *Æneid.* 3. verſ. 576.

preſſif (*a*). Mais un de ceux qui ſe ſont expliqués le plus nettement ſur les *Lavanges Véſuviennes*, c'eſt *Procope*, qui, après avoir fait mention des autres phénomènes que le *Véſuve* nous offre dans ſes fureurs, ajoute ce qui ſuit: „ Outre cela, du ſommet de la même Mon-„ tagne, ainſi que du ſommet de l'Etna, jail-„ liſſent ordinairement des matières embraſées „ que leur fluidité fait deſcendre juſques dans „ la Plaine; elles s'avancent comme un Fleuve, „ elles portent dans leur cours le ravage & la „ deſtruction (*b*).

Voici quelques remarques aſſez curieuſes qui roulent abſolument ſur les *Lavanges* ou *Torrens Véſuviens*, & qui en font connoître les qualités les plus palpables. Ordinairement on reconnoit d'aſſez loin les *Lavanges* nouvelles, mais plutôt par leur couleur de feu, que par leur élévation au-deſſus du terrain d'alentour, car cette élévation n'eſt pas bien ſenſible en tous lieux; on ne l'apperçoit qu'à peine dans les Vallées, même en y regardant de près. Diverſes bandes ferrugineuſes paroiſſent tirer du haut en bas ſur le dos de la Montagne, ce ſont-là les Torrens pétrifiés. Plus l'œil approche de leur ſource, plus il leur voit une teinte ſombre & noirâtre, mais avec le tems cette teinte s'apauvrit, elle s'efface peu à peu; deſorte qu'après certain nombre d'années on

(*a*) Le voici. *Lapide in crateribus colliquato, ac deinde ſurſum egeſto, humor vertici ſuperfuſus canum eſt nigrum per Montem deorſum fluens: deinde ubi concrevit, lapis fit molaris.* Lib. VI. *pag.* 413.

(*b*) Lib. III. *de Bello Gothor.*

on ne ſauroit diſcerner une *Lavange* d'un endroit, d'où on ne diſcernera point ſon élévation. Par cette inégalité de couleur, par ces teintes toujours dégradées, à proportion du tems écoulé, on pourra prononcer ſans peine ſur le plus ou moins de vieilleſſe des Torrens, dont la croupe de la Montagne eſt chargée; & les plus anciens ſeront ceux, dont l'écorce ayant dépoſé ſa noirceur natale, ne reſſemblera qu'à de la terre commune: métamorphoſe cauſée, moitié par l'action de l'air & des pluies, moitié par l'irruption de la pouſſière & des cendres, que dans un long intervalle de tems les vents & les pluies mêmes ne manquent jamais d'amaſſer ſur la face extérieure des *Lavanges*.

Suivant nos Auteurs, l'image la plus propre pour bien peindre l'aſpect que donnent au *Véſuve* les Torrens pétrifiés, qui l'ont inondé en différens tems, c'eſt l'exemple d'un Canton, dont quelques parties ont été labourées en ſens divers, l'un plutôt, l'autre plus tard. Les portions fraichement remuées montreront une couleur noirâtre au gré de l'humeur dont elles ſeront encore pleines; d'autres, ſuivant leur culture moins nouvelle, paroitront d'un bis moins foncé; d'autres enfin n'annonceront l'effet de la Charrue, que par le briſement de la terre, par les ſillons, & par les mottes qu'on y verra. Non ſeulement cet exemple fait concevoir avec juſteſſe la couleur des Torrens vomis par le *Véſuve* en diverſes occaſions; mais il dépeint encore l'état de la Montagne, quant aux Scabroſités de ſa ſuperficie. Car, de même qu'en labourant un

un Champ, l'on voit s'élever mille & mille morceaux de terre tous différens par leur groſſeur & par leur figure, une motte ſe ſoutenir ſur un côté, l'autre ſur un autre, celle-ci demeurer poſée à plat, celle-là démontrer par quelque autre ſituation biſarre la force du Soc qui l'a bouleverſée ſans aucune loi certaine; ainſi s'offre aux yeux l'écorce des Lavanges.

Une autre qualité des *Matières Véſuviennes*, c'eſt leur fluidité, leur molleſſe, que l'on peut comparer juſtement avec la fluidité du Bitume fondu, ou mieux encore avec celle du Verre liquéfié. Tout ce que nos Auteurs avancent ſur cette fluidité eſt très curieux & digne d'attention; mais le détail dans lequel ils entrent ſur cet article ne nous permet ni de les ſuivre, ni de faire remarquer la juſteſſe de leurs réflexions.

Encore une propriété des *Lavanges* tout-à-fait étonnante, c'eſt leur chaleur, ou plutôt leur ardeur exceſſive. Ce phénomène eſt trop remarquable pour n'en pas dire ici quelque choſe. Pour en donner du moins une idee générale, nous allons raporter une expérience faite par quelques-uns de nos Académiciens à la *Tour du Grec*. Elle ſe fit cette expérience, le cinq de Juin, quinze jours après le jailliſſement des matières. La matinée ne venoit que de commencer, l'air paroiſſoit encore un peu ſombre. On s'approcha de la Lavange, en examinant avec ſoin tout ce qu'elle offroit aux yeux. Un objet digne d'attention attira bientôt tous les regards.

Non

Non loin du Couvent des Carmes, on découvrit sur le Torrent un enfoncement d'environ deux palmes de profondeur. C'étoit l'intervalle de quelques cailloux mal assemblés; au fond de ce creux l'on voyoit une Fournaise qui bruloit avec tant d'éclat, que les pierres y ressembloient au feu le plus rouge. On fit tant, qu'on tira delà quelques pierres ignifiées, on les frappa à grands coups de marteau pour voir jusqu'où pouvoit aller leur solidité dans cette inflammation. Au-lieu de plier sous le coup, elles se brisèrent en mille & mille morceaux étincelans, preuve de leur endurcissement aussi promt qu'extrême.

On tâcha de faire ensuite par diverses comparaisons l'essai de la force du feu qui restoit alors dans le Torrent. Pour cet effet, ayant posé sur les pierres rouges un morceau de plomb de figure conique, pesant deux onces, nos Académiciens observèrent qu'après deux minutes & demie de tems il commençoit à s'amollir; l'autre minute d'après, il étoit totalement fondu, desorte que s'écoulant en-bas, il alla se perdre dans les interstices des cailloux. Un autre morceau de plomb, parfaitement semblable, tant pour la figure que pour le poids, fut mis sur une pêle toute rouge, & cette pêle jusqu'à la fin de l'expérience demeura sur des charbons bien allumés. Ils remarquèrent que six minutes & demie se passèrent sans que le plomb eût donné aucun signe de liquéfaction; & il ne fondit entierement que la minute d'après, encore ne fut-ce qu'avec peine. Ayant fait refroidir

cette

cette masse de plomb, & lui laissant la figure écrasée qu'elle venoit de prendre, ils la jettèrent sur les pierres rouges, & ils la virent toute liquéfiée en une minute & demie. De plus ils posèrent sur cette Fournaise, que le Torrent leur offroit, un vaisseau de cuivre avec une certaine quantité d'eau froide. On observa qu'à la troisième minute, l'eau commençoit à frémir sourdement, & qu'elle bouilloit très fort dès la quatrième. Quelque tems après on mit le même vase avec une égale quantité d'eau sur des charbons rouges, qui, par leur disposition & par leur ardeur, sembloient imiter la Fournaise. L'eau frémit au bout de quatre minutes; au bout de cinq elle bouillonnoit violemment.

On peut juger, par ces expériences, de l'excessive chaleur du Torrent. Cette chaleur, telle que nos Académiciens l'employèrent pour lors, surmontoit d'un dégré notable & l'ardeur des charbons les mieux embrasés, & l'ardeur du fer rouge. Or, tout le monde sait que le charbon & le fer sont un feu, qu'on doit ranger dans la classe des feux les plus puissans, dont on ait coutume de se servir. Mais si ce feu des *Lavanges*, sur lequel nos Académiciens ont travaillé, est si violent, quelle doit être la violence de celui qui règne dans leur sein, lorsqu'en sortant du goufre elles font craindre leur dangereuse fluidité? Sans en déterminer précisément le dégré, on pourra en juger par les observations suivantes.

La Fournaise d'auprès des Carmes brilloit dans le Torrent à deux palmes de profondeur, &

& assez loin de la source, quoiqu'il se fût écoulé quinze jours depuis l'éruption des matières. Plus d'un mois après on voulut, par ordre du Roi, dégager le grand chemin, que le Torrent avoit chargé d'une masse embarassante ; mais les Journaliers furent bientôt contraints d'abandonner l'entreprise, parce qu'ils trouvoient la moelle du même Torrent si embrasée, qu'elle amolissoit les instrumens de fer dont ils avoient besoin pour cette espèce de travail. Les nuages de fumée chaude, que le Torrent lançoit sans discontinuer, même quatre mois après l'*accension*, nous fournissent encore une autre preuve de la grande violence de ce feu. D'entre ces nuages de fumée, il y en avoit quelques-uns de très considérables, tant par la rapidité que par la densité des vapeurs, qu'on voyoit souvent s'élever jusqu'à la hauteur de quinze & vingt palmes dans l'air.

Dans ce terrible Incendie, une chose jetta universellement tous les spectateurs dans la plus profonde surprise. On voyoit qu'au Couvent des Carmes la croute supérieure du Torrent étoit parvenue jusqu'à toucher, & presque jusqu'à heurter le vitrage d'une fenêtre pratiquée pour éclairer l'escalier qui menoit au Dortoir, & que néanmoins cette même croute n'avoit nullement endommagé les vitres. Autre singularité plus frapante encore. Ces feuilles de plomb cannelé qu'on met aux fenêtres pour faire la jonction des losanges de vitre, n'avoient été offensées ni par la proximité, ni par le contact du Torrent, qui coula le long du Monastère.

Subti-

Subtiles & déliées, comme elles le ſont ordinairement ces feuilles de plomb ne laiſſèrent pas de braver la chaleur, quoique le Torrent qui les toucha s'étant jetté par des portes & par d'autres fenêtres dans le Réfectoire & dans la Sacriſtie, y conſuma & mit en cendres tous les meubles de bois. Encore faut-il remarquer que le Torrent ne frappa point ces meubles; il n'en approcha qu'à quelque diſtance: leur deſtruction fut l'ouvrage de la chaleur qu'il exhaloit. Dans le Réfectoire cette chaleur fut ſi terrible, qu'elle alla jusqu'à diſſoudre des gobelets de verre qui étoient ſur les tables; elle n'en faiſoit que des maſſes informes, qui ont paſſé longtems de main en main au gré de la curioſité des uns & des autres.

Pourquoi, dira-t-on, cette chaleur des *Lavanges* paroit-elle moins efficace dans quelques endroits que dans d'autres? Cela ne provient, ſuivant nos Auteurs, d'aucune propriété ſpéciale qui rende tels & tels corps capables de lui réſiſter. C'eſt dans le Torrent même qu'il faut chercher la ſource des inégalités merveilleuſes que l'action de ſon feu nous fait voir. Elles proviennent peut-être, ces inégalités, d'une rencontre fortuite de telle ou telle matière, dans telle ou telle portion du Torrent.

Nous n'avons garde de ſuivre nos Auteurs dans tout le détail où ils entrent d'une infinité d'autres phénomènes ſurprenans, & de quantité de belles obſervations qu'ils font ſur ces Torrens du Véſuve. Nous en avons dit aſſez pour donner une juſte idée de l'excellence de leur *Hiſtoi-*

re du Mont Véſuve, & en même tems de leur grande capacité & de la juſteſſe de leurs réflexions. A en juger par cet Ouvrage, le Public ne doit s'attendre qu'à des chefs-d'œuvre de la part d'une ſi Illuſtre Compagnie. Les Philoſophes, ſeuls juges compétens du vrai mérite de ces ſortes de productions, ne payeront jamais trop, par leurs éloges les plus magnifiques, des recherches faites avec tant de ſoin, tant d'exactitude, & où la belle érudition ne règne pas moins que le bon gout.

ARTICLE VII.

SYNONYMES FRANÇOIS, *leurs différentes ſignifications, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec juſteſſe.* Par Mr. l'Abbé GIRARD, S. I. D. R. Et *Traité de la* PROSODIE FRANÇOISE. Par Mr. l'Abbé D'OLIVET. Nouvelle Edition. *In* 12. *pagg.* 347, ſans compter la *Préface* & la *Table alphabétique des Synonymes.* A *Amſterdam*, chez *J. Wetſtein*, 1742.

LE Public a déja reconnu tout le mérite de la prémière Partie de cet Ouvrage, qui eſt une production de Mr. l'Abbé *Girard.* Les ſecours infinis que fournit cet excellent petit Traité ne pouvoient guère manquer de lui gagner les ſuffrages des perſonnes de bon gout, & qui font cas de ce qu'il y a de plus fin & de plus déli-

délicat dans la Langue Françoise. Ceux qui ne le connoissent pas encore, demanderont peut-être quel est le but que s'est proposé l'Auteur en faisant part au Public des observations qu'il contient.

Voici la réponse que fait sur cela l'Abbé lui-même. „ Ces observations, dit-il (*a*), n'ont „ pour objet ni les règles de Grammaire, ni la „ pureté de l'Usage, mais uniquement la différence délicate des *Synonymes*; c'est-à-dire, le „ caractère singulier de ces mots, qui, se ressemblant comme frères par une idée commune, sont néanmoins distingués l'un de l'autre „ par quelque idée accessoire & particulière à „ chacun d'eux: d'où naît, dans beaucoup „ d'occasions, une nécessité de choix, pour les „ placer à propos & parler avec justesse, qualité aussi rare qu'aimable, dont le goût est „ capable de faire briller le vrai, & de donner „ de la solidité au brillant. Tout-à-fait éloignée du verbiage, elle apprend à dire des „ choses; ennemie de l'abus des termes, elle rend le langage intelligible: judicieuse dans „ l'emploi des mots, elle met du fin & même „ de l'éloquence dans l'expression: exacte, elle bannit les images vagues & tous les *à peu-près*, dont les esprits superficiels & paresseux se contentent dans leur façon de concevoir, „ comme dans celle de s'expliquer: antagoniste „ du confus, elle empêche de s'égarer dans l'étude des Sciences: enfin, j'ôse le dire, l'esprit

„ de

(*a*) Préface, *pag.* IX.

„ de juſteſſe & de diſtinction eſt par-tout la „ vraie lumière qui éclaire; &, dans le Dis- „ cours, il eſt le trait qui diſtingue l'homme „ délicat de l'homme vulgaire.

Voila une idée juſte & bien claire de l'objet de ces obſervations. L'Auteur, ſans y penſer, a fait ſon éloge, & s'eſt attiré des louanges qu'on ne ſauroit guère lui refuſer. Comment cela, me direz-vous? Comment? Le voici. C'eſt que tous les talens & toutes les belles qualités qu'il donne à ceux qui ſavent faire un choix juſte & judicieux de leurs termes & de leurs expreſſions, doivent néceſſairement appartenir à celui qui a toute la capacité requiſe pour donner des leçons ſur cette matière, & conduire lui-même les autres dans une carrière ſi brillante. Il y auroit là dequoi s'applaudir & ſe glorifier. Ce n'eſt pas, en effet, une petite prérogative que de ſervir de guide & de preſcrire des règles aux Savans du prémier ordre, aux Beaux-eſprits, à ceux qui ſe piquent de parler & d'écrire élegamment, avec force & juſteſſe, ou, pour me ſervir des propres termes de l'Auteur, à tous ceux *dont le gout eſt capable de faire briller le vrai, & de donner de la ſolidité au brillant.*

Quoique cet Ouvrage ne ſoit pas fort étendu, & qu'il ne forme qu'un Volume d'une groſſeur médiocre, il ne laiſſe cependant pas de renfermer une infinité de remarques, toutes curieuſes, & capables de contenter un eſprit qui aime le beau, le ſolide & l'agréable. Joignez à cet avantage celui de la nouveauté. „ A l'égard de

„ mon

„ mon travail, dit l'Abbé *Girard* (*a*), je dirai „ ſimplement, ſans vanité, ni modeſtie affec- „ tée, que je n'ai copié perſonne ; que je ne „ crois pas même qu'il y ait encore eu perſon- „ ne à copier ſur cette matière : deſorte que ſi „ cet Ouvrage n'a pas le mérite de la perfection, „ il a du moins celui de la nouveauté.

Il eſt encore recommandable par un autre endroit, par ſa grande variété. On rencontre presque à chaque page des ſujets différens & entierement indépendans de ceux qui précèdent & qui ſuivent, quoique de la même eſpèce. „ Jamais Livre ne fut en même tems plus uni- „ forme & plus diverſifié : il n'exige point d'ê- „ tre lu de ſuite, ni par ordre : il n'y a qu'à „ l'ouvrir au hazard, on tombera toujours ſur „ quelque choſe d'entier, capable de ſatisfaire „ la curioſité, s'il ne contente l'eſprit : auſſi „ bon pour remplir un quart-d'heure, que pour „ occuper une journée, on peut le prendre & „ le laiſſer à tout moment (*b*).

Telle eſt l'idée que s'en forme l'Auteur même, & cette idée paroitra toujours bien fondée à toute perſonne qui voudra en juger avec impartialité. Pour preuve de ce qu'on avance, il n'eſt queſtion que de produire quelques exemples de ces Synonymes, en détachant du corps de l'Ouvrage un petit nombre d'articles, à l'aide desquels on puiſſe du moins conjecturer de quelle manière on en a traité & éclairci une infinité d'autres, qui ne méritroient pas moins

(*a*) Ibid. *pag.* XVIII.
(*b*) Ibid. *pag.* XIX.

d'être tirés de la foule pour servir ici d'exemples, mais que l'on supprime à dessein, de peur de dérober aux Extraits qui suivront celui-ci quelque portion du terrain qui leur est destiné. J'abrégerai les Articles qui seroit un peu longs, & je donnerai en entier ceux qui ne contiendront que quelques lignes.

Bataille. Combat.

La *Bataille* est une action plus générale, & ordinairement précédée de quelque préparation. Le *Combat* semble être une action plus particulière, & souvent imprévue. Ainsi les actions, qui se sont passées à Cannes entre les Carthaginois & les Romains, à Pharsale entre *César* & *Pompée*, sont des *Batailles*. Mais l'action où les *Horaces* & les *Curiaces* décidèrent du sort de Rome & d'Albe, celle du passage du Rhin, la défaite d'un Convoi ou d'un Parti, sont des *Combats*. La *Bataille* d'Almanza fut une action décisive entre *Philippe de France* & *Charles d'Autriche*, dans la concurrence au trône d'Espagne. L'action de Crémone ne doit être regardée que comme un *Combat*. Le mot de *Combat* a plus de raport à l'action même de se battre que n'en a le mot de *Bataille*; mais celui-ci a des graces particulières, lorsqu'il n'est question que de dénommer l'action. C'est ce que notre Auteur rend sensible par des exemples qu'il seroit trop long de raporter ici.

Ne-

Négoce. Commerce. Trafic.

„ Le *Négoce* regarde les affaires de Banque & de
„ Marchandises. Le *Commerce* & le *Trafic* ne regar-
„ dent que celles de Marchandises, avec cette différé-
„ rence, ce me semble, que le *Commerce* se fait plus
„ par vente & par achat, & le *Trafic* par échanges.

Revenir. Retourner.

„ On *revient* au lieu d'où l'on étoit parti. On
„ *retourne* au lieu où l'on étoit allé. On *revient*
„ dans sa Patrie. On *retourne* dans son exil. On
„ dit aussi *revenir* à la vertu, *retourner* au crime.

Harangue. Discours. Oraison.

Le dernier de ces mots suppose toujours quelque appareil ou quelque circonstance éclatante. Les deux autres n'expriment ni n'excluent l'éclat; la *Harangue* pouvant avoir sa place dans une occasion pressée & peu connue, & le *Discours* étant souvent préparé pour des occasions publiques & brillantes. Quelques Critiques ont opposé à notre Auteur que c'est dans cette idée d'appareil que consiste la différence qui se trouve entre la *Harangue* & le *Discours*. La réponse qu'il leur fait paroit solide. Il dit que les *Discours*, qu'on prononce aux réceptions des Académiciens, dans les Chaires, & en cent autres occasions, peuvent avoir l'appareil le plus éclatans sans être ni *Harangues* ni *Oraisons*; & que, dans une conversation secrette ou dans un tête-

à-tête, on peut *haranguer* au-lieu de *discourir*. La *Harangue* en veut proprement au cœur; elle a pour but de persuader & d'émouvoir; sa beauté consiste à être vive, forte & touchante. Le *Discours* s'adresse directement à l'esprit; il se propose d'expliquer & d'instruire; sa beauté est d'être clair, juste & élegant. L'*Oraison* travaille à prévenir l'imagination; son plan roule ordinairement sur la louange ou sur la critique; sa beauté consiste à être noble, délicate & brillante. Le Capitaine fait à ses Soldats une Harangue, pour les animer au combat. L'Académicien prononce un *Discours*, pour développer ou pour soutenir un Système. L'Orateur prononce une *Oraison* funèbre, pour donner à l'Assemblée une grande idée de son Héros. Voila tout ce que cet Article contient de plus remarquable.

Idée. Pensée. Imagination.

L'*Idée* représente l'objet; la *Pensée* le considère; l'*Imagination* le forme. La prémière peint; la seconde examine; la troisième séduit. On est sûr de plaire dans la conversation quand on a des *Idées* justes, des *Pensées* fines, & des *Imaginations* brillantes. Tout cela est éclairci par quelques exemples.

Larron. Fripon. Filou. Voleur.

Une courte explication de ces termes en fera d'abord connoitre la véritable signification. Voici celle qu'en donne notre Auteur. Le *Larron* prend

prend en cachette; il dérobe. Le *Fripon* prend par fineſſe; il trompe. Le *Filou* prend avec adreſſe & ſubtilité; il eſcamote. Le *Voleur* prend de toutes manières, & même de force & avec violence. Le *Larron* craint d'être découvert; le *Fripon* d'être reconnu; le *Filou* d'être ſurpris; & le *Voleur* d'être pris.

Amour. Galanterie.

Notre Auteur dit une infinité de belles choſes & fait bien des remarques curieuſes, à l'occaſion de ces deux mots; mais, pour abréger, je n'en raporterai que quelques-unes.

L'*Amour* eſt plus vif que la *Galanterie*: il a pour objet la Perſonne; il fait qu'on cherche à lui plaire dans la vue de la poſſéder, & qu'on l'aime autant pour elle-même que pour ſoi: il s'empare brusquement du cœur; il doit ſa naiſſance à un je ne ſai quoi d'indéfiniſſable, qui entraine les ſentimens, & arrache l'eſtime avant tout examen & ſans aucune information. La *Galanterie* eſt une paſſion plus voluptueuſe que l'*Amour*: elle a pour objet le Sexe; fait qu'on noue des intrigues, dans le deſſein de jouir, & qu'on aime plus pour ſa propre ſatisfaction que pour celle de ſa Maitreſſe. L'*Amour* nous attache uniquement à une Perſonne, & lui livre notre cœur ſans aucune reſerve; enſorte qu'elle le remplit entierement, & qu'il ne nous reſte que de l'indifférence pour toutes les autres, quelque beauté & quelque mérite qu'elles ayent. La *Galanterie* nous entraine généralement vers toutes

les Perſonnes qui ont de la beauté ou de l'agrément, & nous unit à celles qui répondent à nos empreſſemens & à nos deſirs ; de façon cependant qu'il nous reſte encore du gout pour les autres. Il ſemble que l'*Amour* ſe plaiſe dans les difficultés : bien loin que les obſtacles l'affoibliſſent, ils ne ſervent d'ordinaire qu'à l'augmenter. Pour la *Galanterie*, elle ne veut qu'abréger les formalités : le facile l'emporte ſouvent chez elle ſur le difficile : elle ne ſert quelquefois que d'amuſement. Il y a toujours de la bonne foi dans l'*Amour* ; mais il eſt gênant & capricieux. Il entre quelquefois un peu de friponnerie dans la *Galanterie* ; mais elle eſt libre & enjouée. L'*Amour* grave dans l'imagination l'idée flateuſe d'un bonheur éternel, dans l'entière & conſtante poſſeſſion de l'objet qu'on aime : la *Galanterie* ne manque pas d'y peindre l'image agréable d'un plaiſir ſinguliér, dans la jouiſſance de l'objet qu'on pourſuit ; mais ni l'un ni l'autre ne peint alors d'après nature ; & l'expérience fait voir que leurs couleurs, quoique gracieuſes, ſont également trompeuſes. Lorſqu'on eſt trop tourmenté par les caprices de l'Amour, on travaille à ſe détacher, & l'on devient indifférent. Quand on eſt trop fatigué par les exercices de la *Galanterie*, on prend le parti de ſe repoſer ; & l'on devient ſobre. L'excès fait dégénérer l'*Amour* en jalouſie, & la *Galanterie* en libertinage. L'*Amour* ne meſſied pas aux filles, mais la *Galanterie* ne leur convient nullement ; parce que le monde ne leur permet que de s'attacher, & non de ſe ſatisfaire. Il n'en eſt pas ainſi à l'égard des fem-

femmes; on leur passe la *Galanterie*, mais l'*Amour* leur donne du ridicule.

On peut voir par cet échantillon, & on le verra encore mieux en consultant l'Ouvrage, que Mr. l'Abbé *Girard* parle fort savamment de l'*Amour* & de la *Galanterie*; il paroit même en quelque sorte tout pénétré de ce qu'il dit. Quoiqu'on soit Abbé, on peut bien sentir ce que c'est que l'*Amour*, & ne pas ignorer ce que c'est que la *Galanterie*. Un simple titre ne sauroit anéantir les sentimens de la Nature. Ce que je dis ici n'est pas en vue de censurer un si galant homme. Tant s'en faut. Aimer & estimer ce qu'il y a de plus aimable & de plus estimable dans la Nature, est une preuve qu'on est ce qu'on doit être dans l'état de perfection; & n'avoir sur cet article ni gout ni sentiment, prouve au contraire qu'on n'est pas fort éloigné de ressembler à de purs Automates. La perfection de notre Etre dépend en grande partie de la grande sensibilité de les organes, & du gout vif que l'on a pour tous les plaisirs. C'est à la Raison à en fixer les bornes, lorsque la Nature veut trop s'émanciper.

Tout ce que je viens d'exposer, doit suffire pour faire connoitre les grands avantages qu'on peut retirer du travail de l'Auteur. Si l'on me demande à qui cet Ouvrage convient, je répondrai, à toute sorte de personnes. Je n'en excepte absolument que ceux qui occupent le dernier rang dans la Société, la Populace, à qui on ne s'avise guère de prescrire des règles que pour ce

qui

qui regarde la Religion & la conduite de la vie pour être bon Citoyen.

Il ne me reſte plus qu'à donner une idée du *Traité de la Proſodie Françoiſe* dont Mr. l'Abbé *D'Olivet* eſt l'Auteur, & qui fait la dernière Partie de cet Ouvrage. Ce Traité eſt diviſé en cinq Articles, dont le prémier eſt employé à éclaircir des Queſtions Préliminaires. On traite, dans le ſecond, des Accens; dans le troiſième, de l'Aſpiration; dans le quatrième, de la Quantité; &, dans le cinquième, on fait voir à quoi peut ſervir la connoiſſance de la Proſodie Françoiſe. Voici à quoi ſe réduit tout ce qu'il y a de plus remarquable dans chacun de ces Articles.

I. *Queſtions Préliminaires.*

Notre Auteur examine d'abord ce que c'eſt que *Proſodie*, & voici la définition qu'il en donne. *Par ce mot*, Proſodie, *on entend la maniére de prononcer chaque Syllabe régulierement, c'eſt-à-dire, ſuivant ce qu'exige chaque Syllabe priſe à part, & conſidérée dans ſes trois propriétés, qui ſont l'Accent, l'Aſpiration, & la Quantité.* Après avoir enſuite examiné ces trois propriétés, il répond à une queſtion que l'on fait aſſez ſouvent ſur les Principes de la Proſodie. *Sont-ils fixes, ces Principes, ou ſont-ils arbitraires?* La réponſe, que fait notre Abbé à cette queſtion, me paroit fort judicieuſe. „ Pour moi, *dit il*, „ généralement parlant, je ſuis porté à les croire „ arbitraires dans deux ſortes de Langues: dans „ celles qui ſont encore trop récentes, & dans „ cel-

„ celles qui n'ont cours que parmi un Peuple
„ groſſier. Mais, par la même raiſon, je les
„ crois fixes dans les Langues qui ont une cer-
„ taine ancienneté, & qui ſont dans la bouche
„ d'une Nation polie.

La ſeconde Queſtion, agitée par notre Auteur, eſt celle-ci. *A-t-on connu autrefois notre Proſodie, & juſques à quel point?* Les remarques qu'il fait ſur cette Queſtion ſont curieuſes & intéreſſantes. C'eſt au règne de François I. qu'il fixe l'époque de cette ſcience. Les ſavans hommes & les Beaux-eſprits, dont il fit l'ornement de ſa Cour, donnèrent à notre Langue *un caractère d'Elégance & de Doctrine* (*a*), qu'elle n'avoit point auparavant. Ce grand Roi, qui a été, non pas le reſtaurateur, mais le père des Beaux Arts en France, transmit ſon gout aux héritiers de ſa Couronne. Jamais la Poëſie ne fut ſi en honneur que ſous *Charles* IX. En un mot, l'Hiſtoire nous prouve que les fondemens, ſur leſquels les bons Ecrivains François ont bâti ſous le règne de *Louis* XIV, furent tracés, & même poſés en partie, dès le ſiècle précédent. Ainſi c'eſt dans les monumens de ce tems-là qu'il faut chercher les prémiers veſtiges de la Proſodie Françoiſe, & on y trouvera plus de lumières ſur ce ſujet, qu'il ne s'en trouve, peut-être, dans toutes les Grammaires & dans toutes les Rhétoriques imprimées de nos jours.

Pour prouver cette thèſe, Mr. l'Abbé *D'Olivet* a recours à des faits, qui rendent la choſe ſen-

(*a*) *Entretiens d'Ariſte & d'Eugène*; quatrième Edition, *Cramoiſy*, pag. 149.

ſenſible & entierement hors de doute, du moins par rapport à la *Quantité*, qui eſt le point capital de la Proſodie. Voici en peu de mots à quoi ſe réduiſent ces preuves hiſtoriques. *Jodelle*, l'un des Poëtes qui compoſoient la Pléiade fameuſe ſous *Henri* II, mit à la tête des Poëſies d'*Olivier de Magny*, imprimées en 1553, un Diſtique meſuré par Dactyles & par Spondées, à la maniere des Grecs & des Latins. Donc notre *Quantité* étoit dès lors bien connue & bien établie, puiſque cette ſorte de Verſification en ſuppoſe la connoiſſance.

Voici encore d'autres monumens qui ſervent au même but, & qui ne ſont pas moins autentiques que le précédent. *Pasquier* nous apprend (*a*) qu'en l'année 1555, le Comte d'*Alcinois* (*b*) fit des Vers Hendécaſyllabes à la louange d'un Poëme, dont lui *Pasquier* étoit l'Auteur. Il ajoute qu'en 1559, à la priere de *Ramus*, *perſonnage de ſinguliere recommandation, mais auſſi grandement deſireux de nouveauté*, il fit en ce genre un Eſſai *de plus longue haleine* que les deux précédens, qui étoient ce Diſtique de *Jodelle*, & ces Hendécaſyllabes du Comte d'*Alcinois*. Pasquier raporte enſuite (*c*) ſon Eſſai, qu'il croit quelque choſe de merveilleux, & qui conſiſte dans une Elégie de vingt-huit Vers. On ne tarda pas à réunir ces deux ſortes d'agrémens, la Quantité & la Rime. Pasquier attribue l'invention des Vers meſurés & rimés tout enſemble, à *Mare-*

(*a*) Voyez ſes *Recherches*.

(*b*) C'eſt-à-dire, *Nicolas Denisot*, qui déguiſoit ainſi ſon nom.

(*c*) *Recherches*, Liv. VII. Chap. 12.

Marc-Claude de Buttet, dont les Poëſies parurent en 1561. Cette nouveauté donna lieu à un Etabliſſement Littéraire, dont le ſouvenir mérite bien d'être conſervé. Je parle d'une Académie, qui fut établie ſur la fin de l'année 1570, *pour travailler à l'avancement du Langage François, & à remettre ſus, tant la façon de la Poëſie, que la meſure & reglement de la Muſique anciennement uſitée par les Grecs & Romains* (*a*). *Jean-Antoine de Baïf*, & *Joachim Thibault de Courville*, Muſicien, furent les promoteurs de cet Etabliſſement. Cette Compagnie naiſſante fut dérangée bientôt après par les Guerres Civiles, & par la mort de *Baïf*, arrivée en 1591. *Paſſerat*, *Desportes*, *Rapin*, & *Scévole de Sainte-Marthe*, ne laiſſèrent pas de continuer à faire des Vers meſurés. „ Perſonne, que je ſache, dit notre Auteur, n'en a fait depuis. „ C'eſt dommage qu'aucun d'eux n'ait enſeigné „ la théorie des Accens & de la Quantité. *Henri Etienne* (*b*), le plus célèbre Grammairien du ſeizième ſiècle, n'en a parlé que ſuperficiellement. „ *Théodore de Bèze*, dans ſon Traité (*c*) *de la bonne Prononciation du François*, eſt le ſeul „ Auteur de ma connoiſſance, qui ait un peu „ approfondi cette matière.

De

(*a*) On trouve les Lettres Patentes, raportées tout au long, avec les Statuts de cette Académie, dans l'*Hiſtoire de l'Univerſité de Paris*. Tom. VI. p. 714, & ſuiv.

(*b*) Voyez ſa *Prælalence du Langage François*, pag. 12, 13, 14, & ſes *Hypomneſes de Gallica Lingua*, pag. 6, 9, 33, 75.

(*c*) *De Francica Linguæ recta Pronuntiatione Tractatus*. Genevæ, 1584.

De tous ces monumens, & de quelques autres que je passe ici sous silence, notre Auteur conclut que nos Ancêtres ont cru avoir des principes fixes sur la Prosodie, & que c'est par conséquent à nous à examiner ce qui nous en reste.

Mais, dit l'Abbé *D'Olivet*, *puisque notre Prosodie fut autrefois si connue, pourquoi l'est-elle aujourdhui si peu?* Il en donne trois raisons, que je me contenterai d'indiquer, en supprimant les détails & les éclaircissemens qui les accompagnent. La prémière de ces raisons est fondée sur le peu de besoin qu'on croit avoir de la Prosodie. La seconde, c'est que ceux qui seroient le plus en état d'en approfondir les règles, sont précisément ceux qui aportent à cette étude le plus de préjugés. Enfin la troisième & dernière raison, c'est qu'on a introduit de très grands changemens dans l'Orthographe depuis soixante ans.

II. *Des Accens.*

Suivant notre Auteur, rien n'est plus difficile à expliquer que les Accens. Pour y réussir il faut bien distinguer les divers sens qu'on attache quelquefois à ce mot. On peut, en l'accompagnant d'une épithète, sauver l'équivoque. C'est pour cela qu'il distingue cinq sortes d'Accens, qui sont l'Accent *prosodique*, l'Accent *oratoire*, l'Accent *musical*, l'Accent *national*, & l'Accent *imprimé*. Par l'Accent *prosodique* on entend une inflexion de la voix, qui s'élève, ou qui s'abaisse. Quelquefois aussi, & l'on élève d'abord, &

l'on

l'on rabaiſſe enſuite la voix, ſur une même Syllabe. Voila ce qui forme trois Accens, que les Grammairiens appellent l'*Aigu*, le *Grave* & le *Circonflexe*; l'Aigu, qui élève la voix; le Grave, qui l'abaiſſe; & le Circonflexe, qui étant compoſé de tous les deux ſert à l'élever d'abord, & à la rabaiſſer enſuite, ſur une même Syllabe. On trouvera dans l'Ouvrage même la manière de marquer ces Accens.

Je me bornerai à ces remarques, pour ce qui concerne l'Accent *proſodique*. Quant aux autres Accens, voici l'explication qu'en donne l'Auteur. L'Accent, qu'il nomme *oratoire*, n'eſt, à ce qu'il prétend, qu'une inflexion de voix, qui réſulte, non pas de la Syllabe matérielle que nous prononçons, mais du ſens qu'elle ſert à former dans la phraſe où elle ſe trouve. On interroge, on répond, on raconte, on fait un reproche, on querelle, on ſe plaint: il y a pour tout cela des tons différens; & la voix humaine eſt ſi flexible, qu'elle prend naturellement, & ſans effort, toutes les formes propres à caractériſer la penſée ou le ſentiment. L'Accent *muſical* conſiſte, ainſi que les précédens, à élever la voix, ou à la baiſſer; mais avec cette différence eſſentielle, qu'il en ſubordonne l'abaiſſement, ou l'élevation, à des intervalles certains, & qui ſont tellement meſurés, que, s'en départir le moins du monde, c'eſt enfraindre les loix de la Muſique. On entend aſſez ce que c'eſt que l'Accent *national* ou *provincial*. Accent, pris en ce ſens, embraſſe tout ce qui a raport à la prononciation; & par conſéquent, outre les diverſes inflexions

de la voix, il embraſſe la Quantité. Ainſi l'Accent Gaſcon, outre qu'il élève la voix où il ne faut pas, abrège beaucoup de Syllabes longues; & l'Accent Normand, outre qu'il baiſſe ſouvent la voix où il ne faut pas, allonge beaucoup de Syllabes brèves. „ Pour les fautes qui regardent „ la Quantité, j'eſpère, dit notre Auteur, qu'un „ homme de Province trouvera quelque ſecours „ dans le quatrième Article de ce Traité. Pour „ la manière de gouverner ſa voix, en quoi conſiſte proprement l'Accent, elle ne s'enſeigne „ point par écrit. On peut envoyer un Opéra „ en Canada, & il ſera chanté à Quebec, note „ pour note, ſur le même ton qu'à Paris. Mais „ on ne ſauroit envoyer une phraſe de converſation à Montpellier, ou à Bordeaux, & faire „ qu'elle y ſoit prononcée, ſyllabe pour ſyllabe, „ comme à la Cour.

Tout ce que dit l'Auteur dans la ſuite de ce ſecond Article, roule entierement ſur l'Accent *imprimé*, & ſur l'Accent *proſodique*, auquel il eſt obligé de revenir, parce que c'eſt ſur celui-là, à ce qu'il prétend, que roulent toutes les difficultés. Il fait voir, à cette occaſion, que l'Accent *imprimé* ne ſuffit pas pour fixer l'élévation, ou l'abaiſſement de la voix; qu'il ne répond point à l'Accent *proſodique*, & que, quoiqu'il ſe marque de même, il n'en fait point l'office. Il rend tout cela ſenſible par un aſſez grand nombre d'exemples qu'il ſeroit trop long de raporter ici.

III. *De l'Aſpiration.*

On trouvera dans cet Article d'excellentes remarques ſur l'Aſpiration. D'abord l'Auteur nous donne une liſte exacte des mots qui s'aſpirent, au commencement, au milieu, ou à la fin. Delà il paſſe aux mots où ſe trouve l'équivalent d'une Aſpiration, quoiqu'elle n'y ſoit pas marquée. Quant aux mots douteux, c'eſt-à-dire, ſur leſquels on pourroit croire l'uſage partagé, il les expoſe, avec de courts éclairciſſemens. Pour ne rien oublier de ce qui a raport à l'Aſpiration, il parle enſuite de l'effet que font certaines terminaiſons *ſourdes* ou *nazales*, lorſqu'elles ſe trouvent devant un mot qui commence par une voyelle. Cette dernière obſervation ne regarde point ceux qui écrivent en proſe, puiſque la proſe ſouffre les *hiatus*, pourvu qu'ils ne ſoient ni trop rudes, ni trop fréquens. Les remarques qu'il fait à ce ſujet, ſont fondées ſur l'autorité de l'Abbé *Regnier*, & de l'Abbé *de Dangeau*, excellent Académicien.

IV. *De la Quantité.*

Cet Article eſt très inſtructif & des plus importans. Vous y apprenez d'abord la différence qu'il y a entre *Quantité* & *Accent*, & ce que c'eſt que la Proſodie appellée *un tems*. L'Auteur vous y fait voir enſuite, en parlant des Syllabes, qu'il y a des longues plus longues, & des brèves plus brèves les unes que les autres; qu'il y en a enfin de douteuſes, c'eſt-à-dire, qui ne ſont par

elles-mêmes, ni longues, ni brèves, mais qui deviennent l'un des deux, ou arbitrairement ou néceſſairement. Tout cela bien établi & bien prouvé, il en fait l'application conformément au génie de la Langue Françoiſe. C'eſt aſſez que j'indique ici de quoi il eſt queſtion dans cet Article, ſans entrer dans les longs détails qu'il renferme.

V. *Utilité de la Proſodie.*

Il y a encore dans ce cinquième & dernier Article bien des remarques qui ont leur mérite. En voici une qui ne ſauroit que flatter les Dames, puiſqu'elle leur donne une prérogative qu'elles peuvent faire valoir dans une infinité d'occaſions. L'Auteur examine pourquoi *les Femmes, ordinairement, parlent mieux que les hommes.* La raiſon qu'il en donne, du moins *pour celles de la Cour & de Paris, c'eſt qu'elles ont les organes plus délicats que nous, & plus d'habitude à diſcerner ce qui plait, ou ne plait point.* Cet aveu, dans la bouche d'un homme de Cour, pourroit paſſer pour une ſimple politeſſe, pour un compliment, ou une galanterie; mais, dans la bouche d'un Abbé, il y a tout lieu de croire que c'eſt la Vérité qui parle ſans aucun déguiſement. Ce ſeroit donc choquer non ſeulement la politeſſe, mais la Vérité même, que de ne pas reconnoître qu'il rend ici juſtice aux belles qualités naturelles & aquiſes des Dames.

ARTICLE VIII.

HISTOIRE UNIVERSELLE, *depuis le commencement du Monde jusqu'à préſent, traduite de l'Anglois, d'une* SOCIETE' *de* GENS *de* LETTRES. Tome II (*a*).

NOus avons déja donné une idée aſſez étendue du beau & magnifique plan que nos Auteurs ſe ſont formé pour parcourir la longue & vaſte carrière où ils ſe ſont engagés, malgré les difficultés immenſes qui ſe rencontrent dans l'éxécution d'une ſi grande entrepriſe. Le Lecteur a pu juger, par l'Extrait du prémier Tome, de ſon vrai mérite, de ſes beautés, de la profonde érudition qu'on y a étalée, du bon gout qui y règne, du bel ordre qu'on y a obſervé, de la grande variété qui s'y fait remarquer, en un mot de l'utilité & des grands avantages que chacun peut retirer de tant de veilles, de tant de travaux, & de tant de recherches pénibles qu'il a fallu faire pour expoſer au grand jour les prémiers évènemens que nous offre l'Hiſtoire générale du Monde. Ce prémier Tome, que je regarde comme un coup d'eſſai, ou comme l'entrée d'un ſuperbe Bâtiment dont il doit faire par-

(*a*) On trouvera l'Extrait du Tome I de cet Ouvrage à la page 111 de la Partie précédente de cette Bibliothèque.

partie, n'eſt peut-être point ſans défauts; & cependant il eſt digne des éloges de ceux qui ſavent regler la juſte valeur de ces ſortes de productions; il y a même tout lieu de croire qu'il ſe les attirera, du moins de la part de ceux qui voudront bien en juger impartialement.

Il ne faut pas s'imaginer qu'un Livre n'eſt pas bon, parce qu'un Journaliſte l'a critiqué, ſoit en découvrant en effet quelques erreurs où l'Auteur eſt tombé, ou en indiquant le foible d'un faux raiſonnement, où en faiſant voir qu'en tels & tels endroits on auroit pu ſuivre une meilleure route. Ceux qui jugent ainſi ſi légerement du mérite d'un Ouvrage ſont injuſtes. Toutes les productions, celles mêmes des plus Grands-hommes & des plus beaux génies, ont des défauts, des imperfections, il n'y en a point de parfaites à tous égards. Lorsque, dans mon prémier Extrait, j'ai relevé quelques fautes où j'ai cru que nos Auteurs étoient tombés, je n'ai point prétendu donner atteinte à la gloire qui leur eſt due, ni diminuer en aucune manière l'idée avantageuſe qu'on doit s'en former. D'ailleurs, en propoſant mes réfléxions, mes doutes, mes objections, je ne prétens point que la raiſon ſoit abſolument de mon côté. Qui ſait ſi mes Auteurs n'ont rien à repliquer, & ſi ce qu'ils ont à alléguer pour leur juſtification, n'eſt pas plus ſolide, mieux fondé, ou du moins plus vraiſemblable que ce que je leur ai oppoſé. Ce n'eſt pas à moi à juger de ce différend; &, quoique je croie avoir raiſon, je n'affirme & ne nie cependant rien que par proviſion. Je penſe qu'on ne doit

doit jamais se déclarer en faveur d'aucun sentiment, quelque bien fondé qu'il paroisse, sans être disposé à l'abandonner dès que l'on trouve qu'on s'est trompé. Si l'on me démontroit que *le tout n'est pas plus grand que sa partie*, je devrois le croire, & je le croirois en effet. Pourquoi cela ? C'est que le poids des raisons doit être le seul motif de nos opinions.

Je prie donc le Lecteur de se rappeller tout ce que je viens de dire, lorsqu'il lira les nouvelles objections que j'ai cru devoir proposer dans l'Extrait du Second Tome, dont je vai maintenant rendre compte. Ce Second Volume est partagé en trois Chapitres, qui sont le V, le VI & le VII. Le CHAPITRE V, qui renferme l'*Histoire des anciens Syriens*, est partagé en quatre Sections, dans la prémière desquelles on donne la *description de la Syrie*. La Section II expose l'*Antiquité*, le *Gouvernement*, les *Loix*, la *Religion*, les *Coutumes*, les *Arts*, les *Sciences*, & le *Commerce des Syriens*. La Section III renferme la *Chronologie des anciens Syriens*. On trouve dans la Section IV les *Règnes des Rois des anciens Syriens*; qui sont les Rois de *Zobah* ou *Sophene*; ceux de *Damas*; ceux de *Hamath*, & ceux de *Geshur*. Le CHAPITRE VI comprend l'*Histoire des Phéniciens*, & est divisé en V Sections. La Section I contient la *Description de la Phénicie*. On traite dans la Section II de l'*Antiquité*, du *Gouvernement*, des *Loix*, de la *Religion*, des *Coutumes*, des *Arts*, des *Sciences*, & du *Commerce des Phéniciens*. On trouve dans la Section III la *Chronologie des Phéniciens*. On traite dans

la Section IV des *Rois Phéniciens*, *ſuivant l'ancienne Hiſtoire fabuleuſe des Grecs*. On expoſe dans la Section V les *Règnes des Rois de Phénicie*, ſavoir des Rois de *Sidon*; des Rois & Juges de *Tyr*, & des Rois d'*Arad* ou *Aradus*. Le CHAPITRE VI contient l'*Hiſtoire des Juifs depuis* Abraham *jusqu'à la Captivité de Babylone*. Ce Chapitre renferme ſept Sections, dans la I desquelles on expoſe l'*Hiſtoire des Juifs depuis* Abraham *juſqu'à* Moïſe. La Section II comprend l'*Hiſtoire des Juifs depuis leur Eſclavage en Egypte juſqu'à leur entrée dans le Païs de Canaan*. On trouve dans la Section III leur *Hiſtoire ſous* Joſué. On expoſe dans la Section IV la *Deſcription du Païs de Promiſſion*. La Section V traite du *Gouvernement*, de la *Religion*, des *Loix*, des *Coutumes*, des *Sciences*, des *Arts*, & du *Commerce des Juifs*. On donne dans la Section VI la *Chronologie Judaïque depuis la Vocation d'*Abraham *jusqu'à la Captivité de Babylone*. Enfin la VII & dernière Section traite de l'*Hiſtoire des Juges d'*Iſraël *depuis la mort de* Joſué *juſqu'à* Saül.

Voila un champ bien vaſte pour un Journaliſte, & même un champ tout ſemé de belles fleurs, où l'on peut choiſir à diſcrétion. On ne ſauroit tout prendre, il faut en laiſſer. Ainſi nous nous bornerons à faire choix, parmi une ſi grande variété de faits hiſtoriques & de Remarques rares, importantes & curieuſes, de ce qui pourra donner du moins quelque idée du mérite de ce ſecond Tome & des richeſſes qu'il renferme.

La

La deſcription que donnent nos Auteurs du Temple de la grande Déeſſe de Syrie, que l'on voyoit autrefois à Hiérapolis, eſt un endroit de l'Ouvrage très agréable à lire; mais comme il eſt trop long pour être placé en entier dans un Extrait, je n'en raporterai qu'autant qu'il faut pour exciter la curioſité du Lecteur, & lui faire admirer un des beaux monumens de l'Antiquité.

Ce Temple étoit ſitué ſur une éminence au milieu de la Ville, environné d'une double muraille, dont l'une étoit vieille & l'autre neuve. Au côté ſeptentrional de ce Temple étoit une Cour, de cinq ou ſix cens pieds de circonférence, dans laquelle ſe trouvoient des Colonnes obſcènes, ou Priapes, hautes de trois cens braſſes ou de trois cens coudées. La façade du Temple étoit tournée vers l'Orient, & tout devant étoit une Tour élevée ſur une terraſſe, de la hauteur d'environ huit pieds. Ce Temple étoit bâti à la manière des Temples Ioniens. Le Porche étoit orné de portes dorées; l'or même éclatoit en pluſieurs endroits du Temple, & principalement au Dôme. L'air qu'on y reſpiroit, étoit des plus agréables, & parfumoit les habits de ceux qui le viſitoient. On voyoit dans l'intérieur du Sanctuaire les Statues de *Jupiter* & de *Junon*. Ces Statues étoient d'or. *Junon* étoit placée ſur des Lions, & Jupiter ſur des Taureaux. Une grande quantité de pierreries ſervoient d'ornement à *Junon*. Entre *Jupiter* & *Junon* il y avoit une autre Statue d'or, qui s'appelloit le *Signe*, & qui avoit une Colombe d'or ſur la tête. Deux fois par an on la menoit en

procession vers la Mer. On voyoit encore dans ce Temple plusieurs autres Statues, comme celles d'*Apollon*, d'*Atlas*, de *Mercure*, de *Lucine*, &c. On gardoit dans les enclos de ce Temple, des Bœufs, des Chevaux, des Lions, des Ours, des Aigles; Animaux qui étoient tous apprivoisés & sacrés. Tout près du Temple étoit un Lac, où des Poissons sacrés étoient conservés & nourris. Il y avoit au milieu du Lac un Autel, qui paroissoit flotter sur l'eau. Un grand Autel de bronze, & un nombre prodigieux de Statues de Rois & de Prêtres, étoient hors du Temple.

Rien n'est plus remarquable que l'Oracle qui étoit dans le Temple. On y voyoit des Images qui marchoient, qui suoient, qui rendoient des Oracles; & l'on entendoit souvent du bruit dans le Temple, quoique les portes en fussent fermées. L'Oracle d'*Apollon* étoit le principal de tous, il rendoit ses réponses lui-même, & il étoit le seul Dieu qui fût couvert d'habits, afin sans doute qu'on pût mieux se cacher sous cette enveloppe, lorsqu'il seroit question de rendre des Oracles. Cet *Apollon*, lorsqu'il daignoit répondre à quelqu'un qui le consultoit, commençoit par faire quelque mouvement; sur quoi les Prêtres accouroient incontinent pour le lever en haut; car, s'ils tardoient à venir à son secours, il suoit d'angoisse, & se démenoit comme un possédé. Cependant, il traitoit assez mal les Prêtres qui l'assistoient, les poussant avec violence, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, jusqu'à ce que le Grand Prêtre fût venu à lui, & lui eût proposé sa question. Si la question

lui

lui déplaiſoit, il ſe retiroit; ſinon, il pouſſoit les porteurs en avant.

Jugez par-là de l'habileté de tous ces Prêtres dans leur profeſſion. Mais qui ne s'apperçoit cependant, malgré toute leur habileté, qu'ils étoient de maitres fourbes. On pourroit aujourdhui imiter tout ce qu'ils faiſoient, & même aller beaucoup au-delà : peut-être tenteroit-on de le faire, ſi le ſiècle où nous vivons étoit moins éclairé. On trouveroit encore des Dupes & des Impoſteurs; mais il y a trop de Philoſophes & de gens éclairés, d'ailleurs la Superſtition s'eſt fixée ſur d'autres objets. „ Il n'eſt „ pas ſurprenant, dit un Auteur tout plein de „ fines & de judicieuſes penſées (*a*), que les ef„ fets de la Nature donnent bien de la peine „ aux Philoſophes. Les principes en ſont ſi ca„ chés, que la Raiſon humaine ne peut presque „ ſans témérité ſonger à les découvrir; mais „ quand il n'eſt queſtion que de ſavoir ſi les Ora„ cles ont pu être un jeu & un artifice des Prê„ tres Payens, où peut être la difficulté? Nous, „ qui ſommes hommes, ne ſavons-nous pas bien „ juſqu'à quel point d'autres hommes ont pu „ être ou Impoſteurs ou Dupes "?

Nous avons remarqué ci-deſſus que cet Ouvrage eſt rempli d'un grand nombre de ſavantes Notes. Ces Notes roulent ſur toutes ſortes de ſujets; & il paroit, par leur prodigieuſe variété, que nos Auteurs ont fouillé presque par-tout, pour ramaſſer les excellens matériaux qui devoient

(*a*) Mr. de Fontenelle, *Hiſtoire des Oracles.*

voient entrer dans les Notes dont ils ont orné leur Hiſtoire. Pour donner un exemple de ces Notes, nous choiſirons celles qu'ils font, dans l'Hiſtoire des Juifs ſous *Joſué*, ſur la *Grêle* qui tua une partie ſi conſidérable de l'Armée des Cananéens. Ils prétendent qu'il eſt clair, pour ceux qui entendent l'Hébreu, que ce furent des *Pierres* proprement dites, qui tombèrent ſur ces Peuples. Il y a dans l'Original, *& l'Eternel fit tomber de grandes Pierres ſur eux, & un plus grand nombre mourut par* אבני חברד, *Abrahabarad, les Pierres de grêle, que par l'épée.*

Cette dernière expreſſion a engagé les Septante, & après eux *Joſephe* (*a*) & l'Auteur de l'Eccléſiaſtique (*b*) à croire qu'il tomba ſeulement à cette occaſion une Grêle d'une groſſeur extraordinaire, ce qui s'accorde aſſez avec le génie de la Langue Sainte. „ Mais, d'un autre côté, „ diſent nos Auteurs, il eſt certain que tant s'en „ faut que ce ſoit là le ſens naturel du Texte, „ qu'à notre avis le mot de *Grêle* n'eſt employé „ ici que pour marquer la viteſſe, la quantité, „ & la groſſeur des Pierres; & l'expreſſion de „ tomber comme Grêle eſt non ſeulement commune à tous les Anciens, mais a auſſi été conſervée dans la plupart des Langues modernes: „ conſidérations qui ont porté pluſieurs Savans à „ aſſurer qu'une pluie miraculeuſe de Pierres „ réelles fourniſſoit l'explication la plus naturelle des termes de l'Original (*c*) ". La raiſon qui

(*a*) Ant. L. V. C. 1.
(*b*) Eccleſ. XLVI. 6.
(*c*) H. Grotius, Maſius, Bonfrer. Ger. Voſſius, Jun. Munſt. & pluſieurs autres.

qui a porté *Grotius* à croire que c'étoient des Pierres réelles, c'eſt qu'il a trouvé pluſieurs exemples parallèles dans l'Hiſtoire profane. Mr. *Le Clerc* a ôſé affirmer que ce n'étoit qu'un grand Orage de Grêle, & traite d'impoſtures les pluies de Pierres, dont quelques Hiſtoriens font mention, & de folie les efforts que pluſieurs Auteurs ont faits pour expliquer ce phénomène d'une manière naturelle.

Pour faire voir que Mr. *Le Clerc* eſt dans l'erreur, nos Auteurs examinent d'abord les témoignages que l'Hiſtoire leur fournit ſur le ſujet en queſtion, & enſuite les argumens qui ont été produits en faveur de la poſſibilité de ces ſortes d'évènemens. A l'égard du prémier article, ils nous apprennent que ſous le règne de *Tullus Hoſtilius*, ſucceſſeur de *Numa Pompilius*, il tomba du Ciel ſur le Mont Albe des Pierres, de la même manière que la Grêle quand elle eſt chaſſée par le vent (*a*). Les Romains refuſèrent d'ajouter foi à un évènement ſi extraordinaire, jusqu'à ce que la choſe leur eût été confirmée par ceux qu'ils envoyèrent ſur les lieux pour vérifier le fait. Une autre pluie de Pierres tomba encore dans la ſuite ſur la même Montagne, & dura deux jours entiers (*b*). La même choſe arriva à Rome, à Capoue, & en pluſieurs autres endroits d'Italie (*c*). Ces Pierres étoient quelquefois chaudes, quelquefois froides, quelquefois comme de

(*a*) T. Liv. *Lib.* I. *Dec.* I.
(*b*) Idem, *Lib.* XXV, XXX, XXXIV.
(*c*) Voyez encore *de Bell. Afric.* c. 47. Aman. *Bell. Civil.* L. IV. Auguſt. *de Civit.* L. CXI. c. 32. &c.

de dures mottes de terre, & quelquefois comme de la poussière ou du sable.

Joignez à ces exemples un fait que nos Auteurs donnent pour certain, savoir que des Pierres ont été soutenues en l'air pendant un tems considérable, & sont ensuite retombées avec une grande force à terre. Telle étoit cette Pierre qui, au raport de *Plutarque* (*a*), tomba en Thrace dans la rivière d'Argos, qu'*Anaxagore* crut être venue du Soleil (*b*), & que l'Auteur dont Plutarque a tiré ce fait nous assure (*c*) avoir flotté en l'air comme une Nuée lumineuse pendant soixante & quinze jours, durant lesquels plusieurs morceaux s'en détachèrent, à peu près comme ce qu'on nomme folets. La Pierre même étoit d'une si prodigieuse grosseur, que *Pythagore* ne voulut jamais croire, avec *Aristote* (*d*), qu'elle avoit été emportée de quelque rocher, & élevée en l'air par quelque vent véhément, parce qu'il auroit été impossible qu'elle s'y fût si longtems soutenue que *Damachus* affirme qu'elle fit. *Pline* assure qu'on la conservoit encore soigneusement de son tems, & dit qu'elle étoit de la grandeur d'un chariot à quatre roues (*magnitudine Vehis*), & d'une couleur obscure. Telle étoit encore celle qui tomba en Alsace, au milieu d'un Orage de Grêle, le 29 de Novembre 1630 (*e*). Cette Pierre, que l'on

(*a*) Vit. Lisand.
(*b*) Voyez Diog. *in Anax.* & *Not.* Menag. *in Laert.*
(*c*) Damachus *ap.* Plut. *ubi supra.*
(*d*) Metereolog. *L.* I. *c.* 7.
(*e*) Gesner & Ans. de Boot. *Hist. Lapid. & Gem.*

l'on conserve encore dans une Eglise, pèse près de trois cens livres. Telles étoient enfin les Pierres que le Comte *Marcellin* affirme être tombées en Thrace l'an 1452, & plusieurs autres dont il seroit superflu de faire mention.

Ce n'est pas encore tout. Nos Auteurs rapportent des exemples de quelques autres sortes de pluies de Pierres, qui sont plus naturelles que les précédentes, comme étant causées par de violens Ouragans, par des Tremblemens de terre, ou par des Feux souterrains. De la prémière sorte étoit celle qui tomba sur les Perses, lorsqu'ils allèrent pour piller le Temple de Delphes (*a*); phènomène que quelques Voyageurs assurent être très ordinaire dans quelques endroits de l'Amérique (*b*). Celle, qui tomba sur les Gaulois, lorsqu'ils tentèrent la même entreprise, est attribuée à un violent Ouragan par *Pausanias*, & par *Justin* à un Tremblement de terre (*c*). La dernière sorte est celle, qui est causée par des Feux souterrains, & dont nos Auteurs se contentent de produire un seul exemple remarquable de nouvelle date, savoir, de celle qui précéda l'étonnante émersion de l'Isle de Santorino hors de l'Archipel, l'an 1707, dont voici quelques circonstances. Un bruit terrible semblable à celui que font de grosses pièces d'artillerie, ou le Tonnère, se fit entendre pendant plusieurs jours, durant lesquels on vit s'élever hors de la Mer, comme autant de fusées, une quantité prodigieuse de Pier-

(*a*) Diod. Sicul. Bibl. L. XI.
(*b*) Voyages de *Corsal*, &c.
(*c*) Pausan. L. I. Just. L. XXIV, vers la fin.

Pierres, qui allèrent retomber à cinq milles de l'endroit d'où elles étoient parties. Pendant ce tems, l'air étoit rempli d'une fumée épaiſſe & ſulfureuſe, mêlée de cendres, qui tombèrent en telle abondance, que les Païs voiſins en furent couverts. Quelque choſe de pareil arriva l'an 1538 en Italie (*a*), près du Village de Tripergola, d'où, après pluſieurs ſecouſſes, & un Tremblement de Terre, qui dura deux jours, pendant leſquels l'air fut rempli d'une épaiſſe pouſſière, mêlée de Pierres, qui tomboient du Ciel, on vit une Montagne, qui s'étoit formée au milieu du Lac de Lucréno.

Reſte à prouver la poſſibilité de la formation de ces Pierres en l'air. Rien n'eſt plus facile, ſuivant nos Auteurs; &, à l'aide d'une ſuppoſition bien ſimple, ils vont rendre raiſon de tout. Voici comment. „ Que de la pouſſière, du „ ſable, de la terre, & d'autres matériaux, „ puiſſent être tranſportés dans l'air à une conſi„ dérable hauteur par un tourbillon de vent, eſt „ un phénomène très ordinaire; ainſi tout ce „ que nous avons à ſuppoſer ici eſt, que ces „ matières ſe ſont mêlées avec des exhalaiſons „ ſulfureuſes, bitumineuſes, ou huileuſes, & „ avec l'humidité des Nuées, ſe ſont durcies „ enſemble par leur propre peſanteur & par la „ preſſion de l'air & des Nuées, & ſont enſuite tombées quand elles ne pouvoient plus être „ ſoutenues ". Pour donner plus de poids à cette explication, & faire voir qu'elle n'a rien de

(*a*) Montfaucon, dans ſon *Voy. d'Italie*.

de forcé, on raporte ici dans une Note un fait tiré d'un Auteur (*a*) que l'on dit être très croyable, lequel assure qu'il tomba dans le voisinage d'Abdone douze cens Pierres, de couleur de fer rouillé, unies, dures, d'une couleur sulfureuse, & à tous égards assez semblables à celles qu'on nomme communément Pierres de Tonnère. Ces Pierres tombèrent du milieu d'un Tourbillon, qui parut comme une atmosphère de feu, & il y en eut parmi de si grandes, qu'une d'elles pesoit soixante, & une autre cent & vingt livres. Tout ce que nos Auteurs concluent de ces évènemens & de la possibilité de la formation de ces Pierres en l'air, c'est qu'il n'y a rien là que de naturel, & qui n'ait parfaitement pu arriver durant la défaite des Cananéens; que, par conséquent, il n'est nullement nécessaire d'avoir recours à l'Allégorie afin d'échaper à l'obligation d'avouer que le fait étoit miraculeux, ni à l'assistance des bons ou des mauvais Esprits, pour prouver la possibilité du prétendu Miracle, comme ont fait quelques Auteurs (*b*); *puisque tout ce qu'il y avoit de surnaturel dans cet évènement étoit simplement d'avoir dirigé la tempête d'une manière à la faire tomber sur les Cananéens.*

Que le Lecteur juge à présent, par tout ce que je viens de raporter, & dont une bonne partie est renfermé dans les Notes, de la prodigieuse & agréable varieté qui se trouve dans cet Ouvrage; des recherches immenses qu'ont dû faire

(*a*) Cardan. *de Variet.* Lib. XIV. c. 72.
(*b*) Masius, Bonfrer. & autres.

faire nos Auteurs pour recueillir les matériaux propres à orner & embellir un si superbe & si vaste édifice ; & des grands avantages que le Public, & sur-tout les Savans de tout ordre peuvent retirer de ce travail. Ces Notes, dont il est chargé, ou plutôt, dont on l'a enrichi & orné, sont souvent autant de Dissertations, dans lesquelles on a rassemblé avec art presque tout ce que l'on pouvoit dire & alléguer sur les points contestés, ou que l'on veut éclaircir. Quoiqu'il y ait quelques endroits qui méritent d'être critiqués, ou qui soient même défectueux, on ne doit pas croire pour cela que l'Ouvrage ne soit toujours très digne de l'approbation & de l'estime du Public, puisqu'il est comme impossible de remplir un plan si vaste & si difficile à exécuter, sans tomber quelquefois dans l'erreur, tantôt faute d'attention, tantôt parce qu'on suit de mauvais guides, ou bien parce qu'on est imbu de préjugés, qui n'empêchent que trop souvent les plus Grands-hommes de discerner le vrai d'avec le faux.

Je doute, par exemple, que le sentiment que nos Auteurs paroissent avoir adopté, touchant cette *Grêle de Pierres* qui tomba sur les Cananéens, doive trouver un grand nombre de Sectateurs, sur-tout parmi ceux qui ajoutent moins de foi à des faits peu avérés, qu'à ce qui est comme démontré en Physique. Quant à moi, il me semble que ce sentiment, de la manière qu'ils l'exposent, n'est point appuié de bonnes preuves, & que la plupart des faits qu'ils allèguent en leur faveur, sont ou incertains, ou chimériques

ques & manifeſtement faux, ou entierement contraires au cours ordinaire de la Nature.

Quoique mon deſſein ne ſoit nullement de m'arrêter ici beaucoup ſur cette queſtion de Phyſique, je crois cependant que, ſans ſortir des bornes d'un Extrait, je puis bien expoſer quelques-unes des difficultés qui ſe préſentent à mon eſprit, dût-on me reprocher que je fais un écart. Il n'y a point de Loi qui oblige un Journaliſte d'être muet; & il l'eſt en quelque ſorte lorsque, dans un Extrait, il ne fait que ſuivre ſon Auteur, ſans rien produire de ſon fonds. Après tout, un peu de critique anime & reveille les eſprits endormis, elle répand du jour ſur les matières conteſtées, elle fait enviſager le ſujet que l'on traite de plus de manières, & fait presque toujours plaiſir au Lecteur, qui aime à voir le fort & le foible, le pour & le contre d'une Hypothèſe. Mais, me dira-t-on, vous allez vous attirer à dos tous les Auteurs de cet Ouvrage, ils forment une petite Societé bien aſſortie, bien unie, & par conſéquent redoutable; & vous pourriez bien ſuccomber ſous leurs coups. Je ne crois pas avoir rien de tout cela à craindre. Ces Meſſieurs ſont gens d'eſprit, nullement entêtés de leurs ſentimens, & tout diſpoſés à changer d'idées, lorſqu'ils croiront s'être trompés. Voici donc les objections que j'ai à leur faire; s'ils y répondent, & que leurs raiſons me paroiſſent plus ſolides que les miennes, je changerai de ſentiment. Voilà tout le risque que je cours.

1. Presque tous ces faits de pluies de Pierres,

du moins de celles qui ſont d'une groſſeur un peu conſidérable, doivent être regardés comme impoſſibles, & comme contraires à toutes les Loix de la peſanteur, qui nous apprennent qu'un corps peſant, maſſif, dur, & d'un volume conſidérable, ne ſauroit jamais être longtems ſuſpendu en l'air ſans retomber par ſon propre poids vers le centre de la Terre, où il tend, & où il eſt comme attiré, à moins qu'il n'y ſoit ſoutenu & arrêté par un obſtacle capable de réſiſter à cette force qui le porte & le pouſſe continuellement en embas. Telle eſt la Loi de la Gravité, & cette Loi ne ſouffre aucune exception. Jettez un Corps peſant en enhaut, il montera; mais vous le verrez bientôt redeſcendre avec impétuoſité, lorsque la Gravité lui aura fait perdre le mouvement qui lui avoit été imprimé pour monter.

2. Vous me direz que l'air peut faire réſiſtance aux Pierres, dont il eſt ici queſtion, & que cette réſiſtance leur tenant lieu d'appui & de ſoutien, s'oppoſe à leur chute, & même d'autant plus qu'elles ont plus de volume. Je conviens de cette réſiſtance de l'air ſur les corps qui tombent; mais cette réſiſtance doit être très peu de choſe, & presque inſenſible, ſur des Pierres telles que celles qu'on allègue ici pour exemples, puisque leur maſſe l'emporte infiniment ſur la réſiſtance de l'air. Des corps fort poreux, comme du bois de Liège, par exemple, tomberont, je l'avoue plus lentement que d'autres corps moins poreux, comme des morceaux de bois de Sapin ou de Chene, parce que ces corps extrême-

ment poreux ont plus de volume ou de ſuperficie, & moins de maſſe; mais cependant ils ne laiſſeront pas de tomber, malgré leur grand nombre de pores, & vous ne verrez jamais un morceau de Liège ſe ſoutenir longtems en l'air, s'il ne trouve d'autre réſiſtance que ce même air. Or comparez, je vous prie, la peſanteur ſpécifique du bois de Liège avec celle de la plupart des Pierres que l'on ſuppoſe être tombées avec l'orage, & vous verrez quelle différence il y a entre ces deux peſanteurs; celle des Pierres eſt certainement bien plus conſidérable que celle du Liège. Si donc du Liège, tout poreux qu'il eſt, force & ſurmonte en très peu de tems la réſiſtance de l'air, comment voulez-vous que des Pierres dures, maſſives, & très peu poreuſes, en comparaiſon du Liège, puiſſent non ſeulement s'y ſoutenir longtems, mais même s'y promener & y planer, en quelque ſorte, comme font les Oiſeaux.

3. Appliquons ces Principes aux faits ſurprenans & extraordinaires allégués par nos Auteurs. Que doit-on penſer de cette Pierre dont parle *Plutarque* (*a*) qui flotta en l'air pendant ſoixante & quinze jours, & qui étoit de la grandeur d'un Chariot à quatre roues. En bonne foi, peut-on regarder comme *certain* un fait de cette nature. Une maſſe énorme, comme celle-là, a-t-elle pu ſe ſoutenir ſi longtems en l'air? Le croira qui voudra. Pour moi, j'aimerois autant croire que le Prophète *Elie* monta aux Cieux ſans mi-

(*a*) Voyez ci-deſſus, pag. 398.

racle, & ſans une force ſurnaturelle qui l'y éleva.

4. Cette autre Pierre, qui tomba en Alſace en 1630 (*a*), au milieu d'un Orage, & que l'on conſerve encore dans une Egliſe, ne nous offre-t-elle pas un phénomène auſſi incroiable que le précédent? Qui a vu tomber cette Pierre, ſont-ce des gens dignes de foi? Cette Pierre pèſe, dit-on, près de trois cens livres. Soit. Mais ſi elle pèſe autant, elle ne peut avoir été formée dans l'air, comme on le ſuppoſe ici, à moins qu'on ne ſuppoſe en même tems une prodigieuſe réſiſtance de l'air pendant tout le tems de ſa formation, pour s'oppoſer à ſa chute. Quelle devra être cette réſiſtance? Je vous le demande à vous, Meſſieurs les Phyſiciens. Que nos Auteurs ne diſent-ils plutôt que cette Pierre étoit ſoutenue en l'air par un Aiman. Mais ils n'éluderoient pas par-là la force de l'objection. Eh! Meſſieurs, leur repliqueroit-on, qui ſoutenoit cet Aiman?

5. Voila donc des faits, qui certainement ſont fabuleux, & contraires à toutes les Loix de la Gravité établies par l'Auteur de la Nature dans notre Atmoſphère. Cependant on les donne pour naturels, pour certains, & cela ſur la foi de gens crédules, peut-être ſuperſtitieux, & qui aimoient le merveilleux.

6. Vous êtes plaiſant, me diront mes Auteurs, & en même tems bien incrédule. Si nous vous faiſons voir que ces Pierres ont réellement pu ſe for-

(*a*) Voyez ci-deſſus, pag. 398, 399.

former dans l'air, nous croirez-vous? Oh! pour cela, oui, Meſſieurs, je vous croirai. Prouvez-le ſeulement. „ De la pouſſière, *dites-vous*; „ (*a*) du ſable, de la terre, & d'autres matériaux ont pu être tranſportés dans l'air par un „ Tourbillon; ils ont pu s'y mêler avec des „ exhalaiſons ſulfureuſes, &c. s'y durcir, & „ retomber enſuite quand ils n'ont pu plus être „ ſoutenus ". Je vous accorde tout cela, Meſſieurs, & peut-être eſt-ce trop vous accorder. Mais n'importe, je veux bien, ne pas vous priver de votre meilleur argument, pour qu'on ne puiſſe pas dire que vous vous êtes battus ſans armes. Je n'ai qu'une ſeule queſtion à vous faire. Quel volume, quelle groſſeur, doivent avoir ces Pierres, pour tomber du haut de l'Atmoſphère, où elles ſe ſont ainſi formées: & combien de tems y peuvent-elles être ſuſpendues? Si vous me diſiez que ces Pierres n'ont peſé qu'une ou deux livres, qu'elles ont été formées dans un inſtant par la réunion ſubite des particules qui les compoſent, & qu'elles ſont tombées ſur le champ, on pourroit regarder ce phénomène comme poſſible, & vous dépouilleriez du moins votre Hypothèſe de ce qu'elle a de plus rebutant. Mais non, vous ne vous bornez pas à cela, vous rendez le fait infiniment plus merveilleux; & d'un phénomène que vous ſuppoſez naturel, vous en faites, ſans y penſer, un miracle étonnant. Les Pierres que vous alléguez en preuves ſont des maſſes énormes. L'une

(*a*) Ibid. pag. 400.

ne eſt de la grandeur d'un *Chariot à quatre roues*, & l'autre pèſe *près de trois cens livres*. La première s'eſt promenée dans l'air l'eſpace de *ſoixante & quinze jours*, & la ſeconde eſt tombée au milieu d'un Orage, ſans que l'on puiſſe ſavoir ſi elle s'y ſoutint longtems.

7. Le fait que vous alleguez enſuite (*a*), pour faire voir la poſſibilité de la formation de ces Pierres, ne prouve rien de plus que ceux que je viens de réfuter. Il augmente bien la liſte de vos preuves, mais ces preuves, que vous portez en compte, ſe réduiſent toutes à une ſeule, puiſqu'on les détruit toutes du même coup. Je veux parler de ces douze cens Pierres, que vous prétendez être tombées dans le voiſinage d'Abdone, dont une peſoit *ſoixante*, & une autre *cent & vingt livres*. Pourquoi ne tomboient elles pas, ces deux dernières Pierres, avant que d'être parvenues à une peſanteur ſi conſidérable? Dites-moi ſi l'air, en aucun lieu de la Terre, peut réſiſter à la chute d'une Pierre de cinq ou ſix livres, que l'on y ſuppoſeroit ſuſpendue, & vous voulez que celles-ci n'aient forcé la réſiſtance de l'air, qu'après avoir aquis une peſanteur infiniment plus grande.

8. Tenez, Meſſieurs, vous n'aviez beſoin que d'une ſeule preuve, & vos Adverſaires vous auroient tenus quitte pour tout le reſte. Il ne falloit qu'un ſeul fait de la nature de ceux que vous aportez; mais ce fait devoit être bien prouvé, bien avéré. On voudroit ſavoir, avant tout, ſi

(*a*) Ibid. pag. 400, 401.

ſi ces faits ſont vrais. Produiſez quelques bons témoins oculaires, très dignes de foi, à qui des apparences trompeuſes ne puiſſent en impoſer, & on vous donnera gain de cauſe. Mais, me direz-vous, la Pierre tombée en Alſace ſe conſerve encore dans une Egliſe, chacun peut la voir, & c'eſt un fait que bien des Voyageurs ne révoquent point en doute. Allons doucement. Je conviens de l'exiſtance de cette Pierre. Mais prouvez-moi qu'elle ſe ſoit formée dans l'air, & qu'elle en ſoit tombée. Voila le point de notre queſtion. Il y a quelques années que l'on gardoit en Champagne, dans une Egliſe, le *Prépuce* de *Jéſus-Chriſt*; c'étoit une Relique que l'on conſervoit précieuſement. Les Prêtres & le Peuple ne doutoient point que ce curieux morceau ne fût une pièce autentique. Un bon Huguenot, peu crédule, qui ſeroit venu leur demander des preuves de la véracité d'un fait ſi peu croyable, ſe ſeroit-il contenté de l'exhibition de cette pièce? Je ne doute point de l'éxiſtance de votre Relique, auroit-il dit, mais prouvez-moi que ce ſoit réellement le *Prépuce* de *Jéſus-Chriſt*.

9. Je ſuis aſſez ſurpris, Meſſieurs, qu'une partie du même évènement paſſe chez vous pour quelque choſe de naturel, tandis que vous regardez le reſte comme miraculeux & ſurnaturel. Ne croyez pas que mon deſſein ſoit de vous critiquer mal à propos; tout ce que j'ai à vous oppoſer dans cette neuvième Remarque eſt entierement fondé ſur ce que vous avancez clairement & en termes bien formels. Lorſque vous parlez de la formation de ces Pierres en l'air, &

de leur chute, vous dites qu'*il n'y a rien en tout ceci que de naturel, & qui n'ait parfaitement pu arriver dans la défaite des Cananéens; & que par conséquent, il n'est nullement nécessaire d'avoir recours à l'Allégorie, afin d'échapper à l'obligation d'avouer que le fait étoit miraculeux*, comme le fait Le Clerc, *ni à l'assistance des bons ou des mauvais Esprits pour prouver la possibilité du prétendu Miracle, comme ont fait d'autres.* Voilà la prémière partie de l'évènement, celle-là même que vous regardez comme naturelle. Voyons maintenant la seconde partie, la miraculeuse & surnaturelle. La voici, de la manière que vous vous exprimez vous-mêmes. *Tout ce qu'il y avoit*, dites-vous, *de surnaturel dans cet évènement étoit simplement d'avoir dirigé la tempête d'une manière à la faire tomber sur les Cananéens.*

Vous m'allez peut-être demander, d'où me vient cette surprise & mon étonnement. Voici ma réponse. Cette surprise me vient de ce que vous voulez que l'on trouve du miraculeux dans ce qui n'a rien d'extraordinaire, & que vous en mettiez dans ce qui paroit tout-à-fait surnaturel, & contre toutes les Loix connues de la pesanteur. Je crois vous avoir prouvé, dans mes Remarques précédentes, l'impossibilité de la formation de ces Pierres, telle que vous la supposez; ainsi, si le fait est vrai, s'il est réellement tombé de telles Pierres du haut de l'Atmosphère, ce phénomène doit passer pour miraculeux. Reste à vous prouver que la seconde partie de l'évènement, que vous prétendez être *surnaturelle*,

velle, n'a rien au contraire de miraculeux, & qui ne puiſſe arriver très naturellement.

Pour rendre la choſe ſenſible, il eſt néceſſaire de raporter auparavant le Texte de l'Ecriture, parce que l'explication de cet évènement doit être fondée ſur les circonſtances mêmes qui l'accompagnèrent. Le fait eſt expoſé dans le Chapitre X de *Joſué*, en ces termes. *Joſué donc vint promtement à eux, & monta de Guilgal toute la nuit* (*a*). *Et l'Eternel les mit en déroute devant Iſraël, qui en fit un grand carnage près de Gabaon; & les pourſuivit par le chemin de la Montagne de Beth-horon, & les battit juſqu'à Hazeka, & juſqu'à Makkeda* (*b*). *Et, comme ils s'enfuioient de devant Iſraël, & qu'ils étoient à la deſcente de Beth-horon, l'Eternel jetta des Cieux ſur eux de groſſes Pierres juſqu'à Hazeka, dont ils moururent; & il y en eut encore plus de ceux qui moururent des Pierres de Grêle, que de ceux que les enfans d'Iſraël tuèrent avec l'épée* (*c*).

Remarquez bien, je vous prie, l'inſtant de la chute de ces Pierres ou de cette Grêle. Elles tombèrent, ces Pierres, dans le moment même que les Cananéens étoient en déroute, & qu'ils prenoient la fuite avec le plus de précipitation. Cette déroute d'une Armée entière, cette fuite précipitée, ne pouvoit que cauſer dans l'air une agitation extraordinaire. La Nuée flottoit alors ſur la tête de ces Troupes en déſordre. Agitée, & ébranlée par les ſecouſſes continuelles & violentes qu'elle reçoit de l'air inférieur, elle ſe rompt,

(*a*) Verſ. 9. (*b*) Verſ. 10. (*c*) Verſ. 11.

rompt, elle se desunit, & ne pouvant plus se soutenir, elle fend l'air à l'endroit où elle rencontre le moins de résistance, & tombe impétueusement sur les Cananéens.

Voila de quelle manière j'explique, sans être Théologien, cet endroit de l'Ecriture. Faisons voir maintenant que cette explication n'a rien que de très conforme à la nature de l'évènement en question, & qu'elle s'accorde parfaitement avec les observations qui ont été faites sur ces sortes de phénomènes par des Philosophes qui ont examiné de près, & avec le plus de sagacité, les effets les plus surprenans.

La prémière de ces Observations est de Mr. *Parent*, Membre de l'Académie des Sciences, & c'est Mr. *de Fontenelle* qui en a fait part au Public dans son Histoire de cette même Académie. Voici la rélation de cet évènement, tel que Mr. *de Fontenelle* le raporte. „ Le 15 de „ Mai il tomba aux environs d'Iliers une quan„ tité prodigieuse d'une Grêle, qui étoit prodi„ gieuse aussi par la grosseur. La moindre étoit „ grosse comme les deux pouces, la plus grosse „ l'étoit comme le poing, & pesoit cinq quar„ terons, & la moyenne étoit de la grosseur des „ œufs de Poule, & en plus grande quantité. Il „ en tomba en plusieurs endroits de la hauteur „ d'un pied. Il y eut 30 Paroisses, dont les „ Blés furent coupés, comme si on y eût passé „ la faucille. Les Habitans d'Iliers voyant ce „ ravage eurent recours à leurs Cloches, qu'ils „ sonnèrent avec tant de vigueur, que la Nuée „ se fendit au-dessus de leur Paroisse en deux

„ par-

„ parties qui s'écarterent chacune de leur côté, „ enſorte que cette ſeule Paroiſſe au milieu de „ 30 autres qui n'avoient pas de ſi bonnes Clo„ ches, n'a presque pas été endommagée, „ &c. (*a*).

Cette prémière Obſervation, qui paroit être contraire à l'explication que je viens de donner, ne la détruit nullement, comme je le ferai voir ci-deſſous, & comme le prouve en effet une autre Obſervation que voici. „ Il y eut en „ Baſſe Bretagne, la nuit du 14 au 15 Avril „ 1718, un Tonnère extraordinaire, dont Mr. „ *Deslandes*, qui étoit alors à Breſt, a donné l'hiſ„ toire à l'Académie. Il fut précédé par des o„ rages & des pluies, qui avoient duré presque „ ſans interruption pendant pluſieurs jours; enfin „ vint cette nuit du 14 au 15, qui ſe paſſa pres„ que toute en éclairs très vifs, très fréquens, „ & presque ſans intervalles. Des Matelots, qui „ étoient partis de Landerneau dans une petite „ Barque, éblouis par ces feux continuels, & „ ne pouvant plus gouverner, ſe laiſſèrent aller „ au hazard ſur un endroit de la Côte, qui, par „ bonheur, ſe trouva ſaine. A quatre heures „ du matin il fit trois coups de Tonnère ſi hor„ ribles, que les plus hardis frémirent. Environ „ à cette même heure, & dans l'eſpace de Cô„ te, qui s'étend depuis Landerneau jusqu'à St. „ *Paul de Léon*, le Tonnère tomba ſur 24 Egli„ ſes, & préciſément ſur des Egliſes où l'on ſon„ noit pour l'écarter. Des Egliſes voiſines, où l'on

(*a*) Hiſt. de l'Acad. An. 1703. *pag.* 25.

„ l'on ne sonnoit point, furent épargnées. Le „ Peuple s'en prenoit à ce que ce jour-là étoit „ celui du Vendredi Saint, où il n'est pas per„ mis de sonner. Mr. *Deslandes* en conclut que „ les Cloches, qui peuvent écarter un Tonnè„ re éloigné, facilitent la chute de celui qui est „ proche & à peu près vertical, parce que l'é„ branlement qu'elles communiquent à l'air dis„ pose la Nué à s'ouvrir.

Je me bornerai à ces deux Observations pour ne pas donner trop d'étendue à mes Remarques. Elles prouvent l'une & l'autre que l'air agité par le son des Cloches peut rompre une Nuée & la faire ensuite tomber, ou à quelque distance delà, ou sur l'endroit même d'où vient l'agitation de l'air. Tout cela dépend de bien des circonstances, d'un Vent, par exemple, qui dirige & détermine en même tems la Nuée plutôt d'un côté que de l'autre, du plus ou du moins de résistance que fait la Nuée même contre les prémières secousses qu'elle reçoit. On a observé que les coups de Canon produisoient le même effet que le son des Cloches, ils sont même plus efficaces. *Ils dispersent les parties de la matière de la Foudre, en rompant les traînées qu'elle forme, soit qu'elles ne fassent que commencer à s'élever dans l'air, ou qu'elles s'y trouvent déja suspendues* (*a*).

Appliquons cela à l'évènement en question. Dans le tems que les Cananéens *s'enfuivoient de devant Israël, & qu'ils étoient à la descente de Beth-*

(*a*) Voyez sur cela Mr. *Musschenbroek*, dans son *Essai de Physique*, pag. 876.

Beth-horon, l'Eternel jetta des Cieux sur eux de grosses Pierres jusqu'à Hazeka. L'idée que donne par-là l'Auteur sacré, c'est que la Nuée se rompit & tomba, au moment même que les Cananéens prenoient la fuite. Le mouvement impétueux de toute une Armée qui est en déroute, ne peut que causer dans l'air une violente agitation, & des espèces d'Ondes qui partant brusquement de la surface de la terre, & se succédant les unes aux autres, vont porter le desordre à plus ou moins de hauteur de l'Atmosphère, suivant le plus ou moins de force & de mouvement communiqué à ces Ondes. Une petite pierre jettée légèrement dans l'eau peut vous donner une idée claire de ce qui se passe dans l'air. Dans l'instant de sa chute vous voyez dans l'eau une infinité d'Ondes qui se succèdent régulierement, & vont s'étendre beaucoup au-delà du centre d'où elles partent. Ces Ondes se font plus facilement dans l'air, & s'y propagent davantage, parce que l'air fait moins de résistance que l'eau.

Après cette explication, qui est claire, nette & précise, je demande au Lecteur s'il trouve du *surnaturel* dans l'évènement dont nous parlons. S'il y en a, il faut en supposer & en mettre dans tous les cas où une Nuée vient à se rompre, & à briser, détruire ou écraser les corps qu'elle rencontre dans sa chute. Je vous avoue que je ne vois dans tout cela ni miracle, ni rien d'extraordinaire. C'est à nos Auteurs à répondre à ce que je viens d'alléguer. Tout ce que je crains, c'est que le Lecteur ne se plaigne de m'être trop étendu sur cet article. J'ai trouvé le

sujet

ſujet beau, curieux, important; & j'ai cru que les Philoſophes, & les Théologiens mêmes, me ſauroient gré de l'avoir préféré à une infinité d'autres qui n'ont beſoin d'aucun éclairciſſement.

Les autres matières, renfermées dans ce Volume, ſont en trop grand nombre, pour les parcourir toutes dans un Extrait. Parmi les articles qui paroiſſent les plus curieux, celui où nos Auteurs donnent la *Deſcription du Païs de Promiſſion*, mérite peut-être le plus d'être connu, tant à cauſe de ſa grande variété, que parce qu'il ne ſauroit manquer d'intéreſſer la plupart des Lecteurs. Nos Auteurs ſemblent avoir fouillé par-tout, pour ne rien omettre de ce qui pouvoit contribuer à rendre cette *Deſcription* parfaite & complète. Comme le champ eſt trop vaſte pour nous arrêter ſur toutes les particularités qui méritent d'être raportées, nous nous bornerons à ne donner de cette Pièce qu'une idée générale qui en faſſe connoître & le plan & le contenu.

Ce fameux Païs connu ſous le nom de *Canaan*, ou *Chanaan*, a été ſucceſſivement déſigné par divers autres noms, dont nos Auteurs donnent la liſte, & dont ils font voir en même tems la véritable origine & l'étymologie. Après avoir donné une idée de ſa Situation, de ſes Limites, & de ſa Diviſion, ils entament ce qu'il y a de plus eſſentiel & qui mérite le plus d'être détaillé, ſavoir, la Deſcription des principales parties du Païs. Les Montagnes, dont ils font d'abord mention, & qu'ils décrivent d'après les plus célèbres Voyageurs, ſont le Liban, le Mont Hermon,

mon, le Mont Carmel, le Thabor, & la Montagne des Oliviers. Voici, en peu de mots, ce qu'ils nous apprennent de cette dernière.

La Montagne des Oliviers eſt éloignée environ d'un mille de Jéruſalem, & commande la plus grande partie de cette Ville. Il faut cependant remarquer que, comme Jéruſalem eſt elle-même fort élevée, la Montagne des Oliviers, vue de cette Ville, ne paroit nullement haute (*a*); & c'eſt ce qui a fait qu'un Poëte (*b*) la déſigne ſimplement par le nom de Colline. On prétend qu'elle a été quelquefois le ſéjour du *Shekinah* (*c*). Ceux qui l'ont placée ſur les confins de la Galilée, ſe ſont certainement trompés (*d*). Elle a été en réputation, & mérite de l'être encore, pour ſa fertilité. Voici la deſcription qu'en fait un Auteur du ſeptième ſiècle (*e*). „ On n'y trouve preſque aucun arbre que des „ Oliviers, ſuivant le témoignage d'*Acculfus*: „ cependant comme le terrain y eſt fort fertile, „ il produit auſſi des Vignes, du Froment & de „ l'Orge ". Le côté occidental eſt, comme nous l'apprend un autre Auteur (*f*) „ couvert „ d'Oliviers, d'Amandiers, de Figuiers, & de „ Palmiers: la terre, qui y eſt d'une fécondité „ admirable, ſemble, en produiſant moins qu'el-

„ le

(*a*) Phoc. in *Deſcript. Loc. Terr. Sanct.*
(*b*) Perdic. Epheſ. in *Deſcript. Hieroſolym.*
(*c*) Idem, ibid.
(*d*) Nos Auteurs le prouvent dans une Note.
(*e*) Adamnan de *Loco Sanct.* Lib. I. apud Reland. *Paleſt. illuſt.*
(*f*) Sandys, *Trav.* Lib. III.

„ ne pourroit faire, reprocher aux Rabbins
„ leur négligence à la cultiver.

Cette Montagne eſt extrêmement fréquentée par les Pélerins, qui viſitent Jéruſalem. Pour ce qui regarde les Voyageurs, qui ont parcouru ces quartiers, ils ne manquent pas de faire l'énumération de tous les Sanctuaires, qui ſe trouvent ſur cette hauteur. „ On nous y mena, dit un
„ d'eux (*a*), environ aux deux tiers du chemin,
„ des Grottes, qui alloient en ſerpentant ſous
„ terre, & qui s'appellent les *Grottes des Prophètes*. Un peu plus haut nous vîmes douze
„ Voutes en arcade ſous terre, l'une à côté de
„ l'autre, leſquelles avoient été bâties, diſoit-on,
„ en mémoire des douze Apôtres, qui avoient
„ compilé en cet endroit leur confeſſion de foi.
„ Soixante pas plus haut, on arrive à un en-
„ droit, où *Jéſus-Chriſt*, ſuivant une tradition
„ du Pays, prédit la deſtruction de Jéruſalem
„ (*b*). Un peu plus haut, à la main droite, eſt
„ le lieu où *Jéſus-Chriſt* dîna, pour la ſeconde
„ fois, à ſes Diſciples, l'Oraiſon Dominicale
„ (*c*). Un peu au-deſſus eſt la Caverne de Ste
„ *Pélagie*. En continuant à monter, on trouve
„ une Colonne qui marque le lieu, où un Ange
„ annonça la Ste Vierge qu'elle n'avoit plus que
„ trois jours à vivre. Enfin, au ſommet même
„ de la Montagne eſt la place, d'où notre Sau-
„ veur monta au Ciel. Ici étoit autrefois une
„ grande Egliſe bâtie à l'honneur de ce glorieux
„ triom-

(*a*) Maund. *Journal from Aleppo to Jeruſ.* p. 105.
(*b*) Matth. II. 4.
(*c*) Luc. XI. 1, 2.

» triomphe. Mais, tout ce qui en reſte à préſent eſt ſeulement un Dôme octogone, qui » peut avoir huit verges de diamètre, & qui eſt » poſé, dit-on, au deſſus de l'endroit où les » pieds de *Jéſus-Chriſt*, (d'un desquels on prétend encore diſcerner l'empreinte), touchèrent pour la dernière fois la terre. L'empreinte de l'autre pied y étoit auſſi autrefois; mais » les Turcs l'ont transportée dans une grande » Mosquée qu'ils ont au haut de la Montagne » de *Moriah*. . . . . A deux ſtades de cet endroit, vers le Nord, eſt la partie la plus élevée » de la Montagne des Oliviers, & ſur laquelle » étoit autrefois une Tour. . . . . appellée *Viri Galilei*. Cet ancien monument ſubſiſtoit encore il y a deux ans, mais il fut démoli par » un Turc, qui avoit acheté le champ où cette » Tour étoit ſituée.

Les Turcs affectent d'avoir tant de vénération pour le Dôme, qui couvre l'empreinte du pied de notre Sauveur, qu'ils défendent quelquefois aux Chrétiens d'y entrer, leur permettant ſimplement de ſe tenir à la porte, pour y faire leurs dévotions, & regarder la pierre où eſt l'empreinte, à la diſtance d'environ quatre coudées (*a*). Cette défenſe ne peut être attribuée qu'à l'humeur ſevère du Gouverneur, rien de pareil n'ayant été pratiqué ni avant (*b*), ni après (*c*). Il ſe pourroit auſſi que cette prétendue vénération

(*a*) Radziv. *Peregrin. Jeroſolym.* pag. 74.
(*b*) Idem, ibid.
(*c*) Sandys, *ubi ſupra.*

tion des Turcs (*a*) ne fût qu'une fineſſe pour faire payer aux Chrétiens la permiſſion de contenter leur curioſité.

Telle eſt la deſcription que nous donnent nos Auteurs de la Montagne des Oliviers, & on peut juger par-là du plan qu'ils ont ſuivi, dans la deſcription des autres Lieux dont ils font mention. Quoique ce morceau ſoit rempli d'une profonde érudition, il paroit cependant qu'ils ont omis quelques particularités aſſez remarquables, qu'un des plus habiles Géographes de ce ſiècle a cru devoir inſérer dans celui de ſes Ouvrages qui a le plus augmenté ſa réputation (*b*).

Après avoir parlé des Montagnes, des Plaines, des Vallées, des Solitudes & de la Fertilité du Païs de Promiſſion, nos Auteurs paſſent aux *Raretés* qui s'y trouvent, & qu'ils diviſent en Raretés *Naturelles* & *Artificielles*: diviſion, diſent-ils, à laquelle on en pourroit ajouter une autre, en les partageant en *Fauſſes*, en *Douteuſes*, & en *Certaines*; mais ils laiſſent cette diſtinction à faire à leurs Lecteurs. Nous nous contenterons d'indiquer ici quelques-unes de ces principales Raretés, dont le détail occupe environ 17 pages, toutes chargées de Notes & de Remarques curieuſes & importantes.

Parmi les *Raretés Naturelles* nos Auteurs placent des Melons, des Olives, & d'autres fruits de pierre, que l'on trouve ſur le Mont Carmel, & qui ſont exactement ſemblables aux fruits mêmes

(*a*) Maund. *ubi ſupra.*

(*b*) Mr. *Bruzen la Martiniere*, dans ſon *Dictionnaire Géographique*, à l'Article *Oliviers* (la Montagne des).

mes, tant en dehors qu'en dedans. Les Melons en particulier, lorsqu'on les ouvre, répandent une odeur fort agréable. On trouve au même endroit une ſorte d'Huitres, & des grappes de Raiſin du même genre (*a*). *Nous ne déciderons pas*, diſent nos Auteurs, *ſi ce ſont des jeux de la Nature ou bien des Pétrifications* (*b*). On trouve dans la Plaine de Jérico des fleurs connues ſous le nom de *Roſes de Jérico*, auxquelles on attribue des propriétés bien extraordinaires. Les uns diſent qu'elles facilitent les accouchemens (*c*), & qu'elles ne fleuriſſent que la veille de Noël (*d*); d'autres prétendent (*e*) qu'elles fleuriſſent tous les jours de Fête de Notre-Dame. Rien de plus fabuleux que tout cela. Nos Auteurs remarquent fort bien que ces fleurs s'ouvrent & s'épanouiſſent en toute ſaiſon & à toute heure, pourvu qu'on les mette dans l'eau. D'ailleurs, elles ne ſont point particulières à la Plaine de Jérico, puiſqu'on en trouve en d'autres endroits, & particulierement dans les Déſerts aux environs du Mont Sinaï (*f*).

Dans une Vallée, qui eſt entre Bethléhem & le Couvent de St. Jean Baptiſte, on voit un Vil-

la-

(*a*) Le Brun, *Voy. au Levant*, Vol. IV. p. 231. *in* 4.

(*b*) On explique ce que c'eſt dans un Ouvrage qui vient de paroître à la Haye chez *J. Neaulme*, & qui eſt intitulé, *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des Pétrifications*. Nous donnerons ci-après un Extrait de ces Mémoires, où l'on trouve d'excellentes choſes.

(*c*) Radzivil, *ubi ſupra*, p. 98.

(*d*) Thevenot *Voyage au Levant*, Part. I. L. I. c. 41. Le Brun, *Voyage au Levant*, Vol. I. p. 277. *in* 4.

(*e*) Thevenot, *ubi ſupra*.

(*f*) Thevenot, *ibid.* Part. I. L. XI. c. 41.

lage nommé Bootes hellad, auquel on attribue l'étrange propriété, qu'aucun Mahométan n'y ſauroit vivre plus de deux ans (*a*). Quand la force manque, diſent les Chrétiens du Païs, il faut avoir recours à la fineſſe. Delà cette fable, qui a peut-être fait aſſez d'impreſſion ſur les Turcs, pour les engager à quitter ce Village (*b*). *Sandys* dit (*c*) que cet endroit ſe nomme *Bezec*, & ajoute que les Chrétiens ont le bonheur de le poſſéder tout entier, l'air en ayant été mortel aux Mahométans, qui ont voulu s'y établir: ce qui ſemble donner lieu de douter, ſi les Turcs ont pris l'épouvante d'eux-mêmes, ou ſi les Chrétiens ont eu l'habileté de la leur inſpirer. *Thevenot* l'appelle (*d*) *Boticelle*, & raporte avoir ouï dire qu'un Turc n'y pouvoit pas vivre au-delà de huit jours. *Radzivil* (*e*), qui nomme l'endroit *Bathagil*, renchérit encore ſur le Miracle, en faiſant mourir en cet endroit tout circoncis la troiſième nuit: prodige qui lui fut atteſté par deux Arabes, qui ſavoient presque la choſe par expérience. La prémière nuit, diſent-ils, que nous y fumes, nous nous ſentimes attaqués d'un violent mal de tête: la ſeconde, leur corps enfla tellement, que, pour prévenir une mort prochaine, ils ſe firent tranſporter ailleurs; ce qui n'empêcha pas que l'un d'eux ne fût quatre mois, & l'autre ſix, avant que de pouvoir ſe remettre. Notre Voyageur ajoute que, quand il

(*a*) Maund. *ubi ſupra*, p. 92.
(*b*) Idem, *ibid.* pag. 91.
(*c*) Dans ſes Voyages, p. 142.
(*d*) *Voyage au Levant*, Part. I. L. XI. c. 47.
(*e*) In *Peregrin. Jeroſolym.* pag. 88.

il vint en cet endroit, aucun des Mahométans, qui étoient avec lui, n'ôsa y entrer. Pour confirmer un phénomène si merveilleux, *Radzivil* attribue la même qualité meurtrière à un Couvent de Religieuses, éloigné de trois milles de Damas: le tout par une faveur singulière de Dieu, pour garantir ces chastes Vierges des attentats des Payens & des Infidèles.

En voila assez sur les *Curiosités* ou *Raretés Naturelles* du Païs de Promission. Il seroit à souhaiter que nos Auteurs n'eussent pas inséré dans cette liste un si grand nombre de faits fabuleux, ridicules, & qui bien loin d'orner leur Histoire, ne peuvent que la défigurer entierement. Je conviens que dans leurs Notes ils font remarquer ou la fausseté ou la bizarrerie de ce qu'ils allèguent dans le Texte, sur la foi de quelques Voyageurs crédules, ignorans, & superstitieux; mais tout cela ne les sauve pas du reproche qu'on pourra toujours leur faire, d'avoir donné place dans un Ouvrage, où doit régner le bon gout, à quantité de contes absurdes, qui ne méritoient nullement d'être tirés du bourbier où on les a puisés.

L'article qui concerne les *Raretés Artificielles* l'emporte infiniment sur le précédent. On y apprend quelque chose de réel, de mieux prouvé, de mieux constaté, & par conséquent de plus satisfaisant pour les personnes judicieuses. J'en extrairai quelque chose pour en donner une idée au Lecteur.

Rien n'est plus digne de l'attention des curieux que les Ruines de Ptolemaïde, ou de St.

Jean d'Acre. Elles ſemblent donner lieu de ſuppoſer que la Ville n'étoit compoſée que de Palais; elle avoit deux murailles bien fortifiées de baſtions, chacune desquelles avoit un foſſé revêtu de pierres, & pluſieurs fauſſes portes; mais le tout eſt tourné préſentement ſens deſſus deſſous (*a*). Dans les champs, qui ſont aux environs de ces maſures, ſe trouvent pluſieurs grands Globes de pierre, de treize ou quatorze pouces de diamètre, qui ont été employés au ſiège de la Ville, l'uſage des Canons n'étant pas encore connu en ce tems-là (*b*). Les Ruines les plus remarquables, qu'on voit dans l'enceinte des murailles, ſont: 1. La Cathédrale dédiée à St. *André*, pas loin de la Mer, & ſurpaſſant en hauteur tous les autres bâtimens; 2. L'Egliſe de St. *Jean*, Patron de cette Ville; 3. Le Couvent des Hoſpitaliers, qui doit avoir été très beau, à en juger par les débris; 4. Le Palais du Grand-Maitre de l'Ordre, dont il reſte encore un bel Eſcalier, & une partie d'une Egliſe; 5. Quelques débris d'une grande Egliſe appartenant autrefois à un Couvent de Religieuſes (*c*). On y voit auſſi, diſent nos Auteurs, *les Ruines d'un Palais, dont notre Roi* Richard *a été le fondateur, à ce qu'on peut juger par ſes armes qu'on y apperçoit encore* (*d*).

Ce qui mérite encore d'être remarqué, ce ſont, ſuivant *Thevenot* (*e*), les reſtes d'environ trente

(*a*) Sandys, Lib. III. p. 159.
(*b*) Maund. *Journ. from. Alepto Jeruſ.* p. 54.
(*c*) Idem, *ibid.*
(*d*) Sandys, *ubi ſupra*, p. 160.
(*e*) Thevenot, *Voyage au Levant*, L. II. c. 53.

trente Egliſes, & particuliement d'une, où les Chevaliers avoient un Tréſor, lequel ne fut tranſporté delà que depuis quelques années, dans un Vaiſſeau qui s'étoit rendu à Acre, ſous prétexte d'y être attiré par des raiſons de commerce. *Sandys* raporte (*a*) que ce Tréſor étoit dans une Voute de la même Egliſe, ce qui étant ſçu des ſucceſſeurs desdits Chevaliers, on envoya, dit-il, environ quarante ans avant ſon tems quelques Galères de Malthe qui enlevèrent ſans peine ce Tréſor, les Habitans s'étant enfuis en les voyant arriver. Il paroit par *Maundrell* (*b*) que cette Egliſe étoit la Cathédrale même de St. *André*.

Un ſecond exemple de ces *Raretés Artificielles*, dont nos Auteurs donnent le détail, ſuffira pour faire juger de la manière dont ils ont décrit les autres. Un Livre comme celui-ci demande qu'on en détache quelques morceaux, pour en donner une plus juſte idée au Lecteur, qui ſe défie ſouvent d'un Extrait, où l'on ſe borne à louer ou à critiquer un Ouvrage, ſans expoſer du moins quelques-unes des principales pièces qui le compoſent. C'eſt ſur-tout à l'égard des Ouvrages de prix que le Public eſt fondé à exiger cela d'un Journaliſte.

Les fameuſes Grottes, auxquelles on a donné le nom de *Sepulcres des Rois*, ſeront le ſecond & dernier exemple que nous citerons pour faire connoitre ces *Raretés*; & nous finirons même par-là cet Extrait, qui paroitra peut-être un peu long, ſi l'on ſe rappelle le plan général de ce

(*a*) *Trav.* L. III. p. 160.
(*b*) *Journ. from. Alepto Jeruſ.* p. 55.

Journal, mais qu'on trouvera cependant extrêmement court, si l'on considere d'un côté l'importance de l'Ouvrage, & de l'autre la grande abondance des matieres qu'il renferme. Rien n'eſt plus difficile que de déterminer pour quels Rois ces Grottes ont été deſtinées. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt qu'elles ont ſervi de Tombeaux, comme il paroit par les Cercueils qu'on y trouve. Le Prince *Radzivil* affirme, que c'eſt en ce lieu qu'ont été enterrés les Rois de *Juda*: lieu, dit-il, qui étoit autrefois dans l'enceinte des murailles de la Ville, quoiqu'il ſoit préſentement dehors (*a*). D'autres Voyageurs (*b*) tombent dans la même erreur; tandis que *Maundrell* (*c*), qui a examiné la choſe avec plus de ſoin, conclut, comme une choſe certaine, qu'aucun des Rois d'Iſraël ou de Juda n'a été enterré ici, à moins que ce ne ſoit *Ezéchias*. Il ſe pourroit bien auſſi que ces Sepulcres fuſſent ceux des Fils de *David*, dont il eſt fait mention dans l'Ecriture (*d*).

Le tout eſt un Ouvrage d'un prodigieux travail & d'une exceſſive dépenſe, étant entierement taillé dans le Roc. Au midi de l'entrée, qui peut avoir quarante pas en quarré, eſt un Portique, qui a neuf pas en longueur, & quatre de largeur. Au devant de ce Portique eſt une eſpèce d'Architrave autrefois ornée de fruits & de fleurs, que le tems a détruits ou effacés, & c'eſt à la gauche de ce Portique qu'on deſcend vers

(*a*) *Peregrin. Joroſol.* p. 104.
(*b*) Voyez *Le Brun*, *Thevenot*, &c.
(*c*) *Journal from Aleppo Jeruſ.* p. 76.
(*d*) 2 *Chron.* XXXII. 33.

vers les Sepulcres. D'abord on entre dans une grande Chambre de ſept ou huit verges en quarré, taillée dans une ſeule pièce de marbre. Cette Chambre a communication avec cinq ou ſix autres, dont les deux dernières ſont plus profondes que le reſte, d'un eſcalier de ſix ou ſept dégrés, par lequel on y deſcend. Dans chacune de ces Chambres, hormis la prémière, ſont des Cercueils de pierre, placés dans des niches, & autrefois embellis de quelques ornemens de Sculpture, mais à préſent briſés en pièces, au moins la plupart. *Maundrell* (*a*) paroit inſinuer que pluſieurs de ces Cercueils étoient encore entiers, & *Radzivil* (*b*) atteſte auſſi avoir vu des os dans quelques-uns, ce qui ſemble donner droit de conclurre que, briſés ou entiers, il y en avoit un bon nombre; & cependant *Le Brun* (*c*) ne fait mention que de trois, dont un étoit en pièces, & les deux autres entiers. *Radzivil* (*d*) calcule que quarante & quelques Corps peuvent avoir été dépoſés dans les Niches de ces Chambres, chaque Niche contenant deux Cercueils. *Le Brun* (*e*) en fait monter le nombre juſqu'à cinquante; mais, comme dans des lieux obſcurs, comme ceux-là, on n'eſt pas fort à ſon aiſe, & que, malgré la curioſité dont on eſt animé, on ne demande pas mieux que d'en ſortir, il eſt naturel que les Voyageurs ne s'accordent

(*a*) Ubi ſupra, p. 77.
(*b*) Ubi ſupra.
(*c*) *Voy. au Lev.* Vol. II. p. 195. *in* 4.
(*d*) Ubi ſupra.
(*e*) Ubi ſupra.

dent pas exactement entre eux, dans ce qu'ils racontent de ces sortes de lieux.

Ce qui surprend le plus, est l'art avec lequel sont construites les portes de ces Apartemens, toutes étant taillées dans le même Roc que le reste, & tournant sur des Gonds aussi taillés dans le Roc (*a*); singularité qu'on a d'abord de la peine à comprendre, mais qui a été très bien expliquée, quelque extraordinaire qu'elle paroisse en elle-même. *Maundrell* (*b*) prit garde que la seule porte, qui étoit encore dans ses Gonds, ne touchoit pas son linteau, à deux pouces près, & observe, à cette occasion, qu'on auroit pu aisément l'ôter des Gonds, & que les portes, qui avoient été jettées à bas, avoient les Gonds d'en-haut deux fois plus longs que ceux d'en-bas, ce qui découvre tout l'artifice.

En voila bien assez pour cette fois. J'avois promis, dans la Partie précédente de cette Bibliothèque, de donner dans celle-ci l'Extrait des Tomes II & III de cette Histoire. Je n'ai pourtant pas tenu ma parole. Pourquoi cela, me direz-vous, & quelle nécessité y avoit-il de promettre une chose que vous n'aviez pas dessein de faire? Voici tout ce que j'ai à alléguer pour ma justification; & si après cela on me trouve encore coupable, je veux bien me condamner moi-même, & courir les risques des reproches qu'on pourra me faire. Je croiois réellement alors pouvoir donner dans un seul Extrait une idée assez étendue de ces deux Tomes; je me

suis

(*a*) Voyez *Radzivil. Le Brun, Maund*, &c.
(*b*) Ubi supra, p. 76.

ſuis trompé: en faiſant cette promeſſe, je n'enviſageois qu'en gros les matières que j'avois à parcourir: je conjecturois, à vue de païs, que je pourrois remplir ma tâche entière, en me renfermant dans de juſtes bornes; enfin je n'avois pas compté devoir m'engager avec mes ſavans Auteurs dans un examen philoſophique de ces fameuſes Pierres lancées du haut des Cieux, & précipitées du milieu d'une Nuée, pour étourdir, renverſer, écraſer, & faire périr les miſérables Cananéens. Le meilleur parti à prendre pour un homme qui s'eſt trompé, c'eſt de reconnoître qu'il s'eſt effectivement trompé, & de profiter de ſes fautes paſſées pour mieux faire à l'avenir. *Nemo noſtrùm non peccat, Homines ſumus, non Dii.*

ARTICLE IX.

LETTRE *ſur la* COMETE *de* 1742.

QUoique ce petit Ouvrage ne porte point le nom de ſon Auteur, ni du lieu où il a été imprimé, on ſait pourtant qu'il eſt d'un des ſavans Mathématiciens de Paris, qui joint aux ſciences abſtraites les agrémens d'un Eſprit cultivé & orné (*a*).

Il

(*a*) Mr. *de Maupertuis* de l'Académie des Sciences de Paris, ſi connu par ſon Voyage au Nord pour déterminer la Figure de la Terre,

Il en eſt des Phénomènes Phyſiques comme des Evènemens Hiſtoriques; lorſqu'il en arrive, tout le monde en parle pendant un certain tems, c'eſt le ſujet de toutes les converſations, où le nombre des ignorans étant infiniment plus grand que celui des Gens éclairés, on eſt toujours dans l'erreur, ſi quelqu'un bien au fait de la nouvelle courante, ne rectifie ce que l'on a dit de vague & même d'abſolument faux. C'eſt ce que Mr. de *Maupertuis* a fait dans la petite Lettre dont il eſt queſtion, qu'il écrit d'abord à une Dame pour égayer ſon ſujet.

„ Peu curieux de rechercher quelles influences aura cette Comète, puiſqu'un autre Aſtre „ décide de tous les évènemens de la vie ", Mr. de *Maupertuis* entre en matière en diſant „ que les „ Comètes après avoir été ſi longtems la terreur „ du monde, ſont tombées dans un tel discré„ dit, qu'on ne les croit plus capables que de „ cauſer des rumeurs; (*a*) la révélation, la raiſon, „ ni l'expérience ne nous ont fait connoître leur „ influence ſur les évènemens moraux; ainſi laiſſant à part tout ce qu'on a dit des malheurs que l'on prétend toujours ſuivre les Comètes, dont on les a injuſtement accuſées, Mr. de *Maupertuis* paſſe aux différentes opinions que l'on a eues ſur la nature des Aſtres. (*b*) Sénèque eſt un de ceux qui a le plus approché de la Vérité, croiant, ſur le rapport des Chaldéens, qu'elles étoient des Aſtres durables, dont on diſoit que ces Peuples avoient calculé le cours, mais que Sénèque dit que

(*a*) Pag. 4. (*b*) Pag. 16.

que l'on ne connoîtra parfaitement que par une longue suite d'observations.

Les Comètes (*a*), selon *Mr. de Maupertuis*, sont de la nature des Planètes, auxquelles elles ressemblent en tout: *Kepler* a le premier découvert les loix du mouvement des Planètes, dont *Newton* (*b*) a expliqué la cause, à laquelle ce grand Philosophe a donné le nom d'attraction. Cette attraction est une force qui tire continuellement les Planètes vers le Soleil; sans cela, au-lieu de décrire une ligne courbe, chacune décriroit une ligne droite, & s'éloigneroit du Soleil à l'infini; ces courbes ne sont point des cercles, mais des Ellipses à un des foyers desquelles est le Soleil.

Les Ellipses des Planètes sont fort peu allongées, ce qui fait qu'elles paroissent décrire une ligne circulaire. Il n'en est pas de même des Comètes, qui décrivent des Ellipses extrêmement allongées, d'où il résulte qu'elles sont quelquefois à des distances immenses du Soleil, & quelquefois elles en sont très près, (*a*) la Comète de 1680 n'ayant été dans son *Périhélie* éloignée du Soleil que de la 6 partie de son Diamètre.

L'allongement de ces Ellipses fait que les Comètes (*c*) emploient beaucoup plus de tems que les Planètes à achever leurs révolutions autour du Soleil, la plus promte des Comètes y mettant vraisemblablement 75 ans, ce qui fait que les voyons peu de tems, & le reste de leur course

se

(*a*) Pag. 19. (*b*) Pag. 30. (*c*) Pag. 32.
(*d*) Pag. 40.

ſe dérobant à notre vue, pour s'achever dans les dernières Régions du Ciel, on n'en peut calculer le tems que par des recherches ſur celles qui ont déja paru, & dont le cours a été à peu-près ſemble à celui de la Comète que l'on examine. Cependant, lorsqu'une Comète a marqué ſon orbite dans le Ciel par quelques points fixes où elle a été obſervée, on achève par la Théorie d'en déterminer le cours; & l'évènement, dit Mr. de *Maupertuis* a répondu à l'attente & au calcul, auſſi longtems & auſſi loin que notre vue a pu le ſuivre.

Les calculs de Mr. *Halley* (*b*) lui ont fait trouver que les Comètes ſe meuvent en tout ſens autour du Soleil, ce qui eſt bien contraire au ſyſtême des Tourbillons contrédit par la différence des plans des Planètes, & encore plus des Comètes, dont quelques-unes ont un mouvement tout-à-fait rétrograde, & abſolument oppoſé au mouvement de Tourbillon.

Suivant ce principe, ſi une Comète s'approchoit fort près de la Terre, il en réſulteroit de grands inconvéniens (*c*), ou par l'attraction réciproque de ces deux corps, ou par quelque fluide qui ſeroit reſſerré entr'eux, le moindre de ces mouvemens n'iroit à rien moins qu'à changer la ſituation de l'Axe & des Poles de la Terre.

La queue de la Comète cauſeroit encore d'autres dangers. L'opinion la plus probable eſt que cette

(*a*) Pag. 47. (*b*) Pag. 58. (*c*) Pag. 66.

cette queue n'eſt qu'un amas immenſe d'exhalaiſons & de vapeurs que l'ardeur du Soleil en fait ſortir; nous ſerions noyés dans ces vapeurs ou brulés par ces exhalaiſons.

Le Deluge univerſel, dont l'Ecriture nous parle, n'eſt, ſelon un ingénieux Auteur (*a*), que l'effet d'une Comète qui paſſant près de la Terre l'inonda de ſa queue, & cauſa une pluie de 40 jours. Ce qui rend cette explication d'autant plus vraiſemblable, c'eſt que ſon Auteur remontant depuis 1680, trouve que tous les 575 ans, il y a une Comète (*b*) pareille & que la 7 période tombe dans l'année du Deluge.

Ces maux ne ſont pas les ſeuls que nous puiſſe cauſer une Comète, qui paſſeroit trop près de la Terre, elle l'entraineroit avec elle, & lui feroit décrire la même Ellipſe qu'elle décrit, ce qui expoſeroit la Terre aux plus grandes viciſſitudes par ſes différens éloignemens du Soleil. Elle pourroit même, choquant la Terre, la briſer en mille pièces (*c*).

Suivant cette Théorie, une Comète peut porter ſes attentats jusqu'au Soleil. Mr. *Newton* nous raſſure contre ce danger, trouvant par l'analogie qu'il y a entre les Comètes & les Planètes, que les plus petites Comètes ſont celles qui ſont les plus proches du Soleil, & que les plus groſſes en ſont les plus éloignées (*d*).

Après avoir dit tous les maux que nous avons à craindre des Comètes, il eſt juſte de dire le bien

(*a*) *Whiſton*, Auteur Anglois.
(*b*) Pag. 72. (*c*) Pag. 82. (*d*) Pag. 88.

bien qu'elles peuvent nous faire. Un petit mouvement qu'une Comète causeroit à la Terre en releveroit l'Axe, & fixeroit les Saisons à un Printems continuel; un léger déplacement lui feroit décrire une orbite plus circulaire autour du Soleil, & dans laquelle elle se trouveroit toujours à la même distance de cet Astre. Enfin une Comète pourroit servir de Lune; celle que nous avons à présent n'a peut-être été, dans son origine, qu'une Comète qui s'est trouvée engagée dans le Tourbillon de la Terre, ce que l'on peut aussi conjecturer des Satellites de Jupiter.

Mr. *Newton* leur donne encore un autre emploi, qui est de réparer les pertes continuelles que le Soleil fait; une Comète passant assez près du Soleil, pour entrer dans son Atmosphère, en est absorbée, & lui sert d'aliment, ainsi que par la même raison elle en peut servir aux Etoiles fixes. Tel est le précis de cet Ouvrage sur la Comète qui y a donné lieu, & qui, selon Mr. de *Maupertuis*, est une des plus petites qui ayent paru.

Il y a eu quelques Critiques de cette Lettre dans un Journal dont on sait que les Auteurs sont Antinewtoniens. Quelques ingénieuses, en effet, que soient les solutions que *Newton* donne de plusieurs Problèmes Astronomiques, ces solutions sont si sublimes, qu'elles sont à la portée de trop peu de personnes pour être généralement reçues; de plus, en examinant plusieurs de ces solutions, on trouve que si elles sont soumises au calcul, on ne peut quelquefois les accorder avec ce que nous voions des usages de la Nature. C'est pour ne se point brouiller avec les Newtoniens qu'on

se

ſe ſert du mot, *uſage de la Nature*, parce qu'ils n'en reconnoiſſent d'autres loix que celles que la ſublime Géométrie de leur Maître leur a révélées; ces uſages ſi conſtans, ſi uniformes, ſi utiles aux hommes, nous procurent tous les biens dont nous jouiſſons.

Suppoſons les choſes arrangées ſuivant les Syſtêmes des Philoſophes, eſt-il à croire que ces Syſtêmes puiſſent approcher, le moins du monde, de la perfection de ce que nous voions, ſans en ſavoir les cauſes.

Au reſte cette Lettre, dans laquelle on trouve en abrégé tout ce que l'on peut dire ſur les Comètes, fait honneur aux talens & à l'eſprit de ſon Auteur, indépendamment du Sujet & du Stile. On a encore un vrai plaiſir à la lire par la beauté de l'impreſſion.

ARTICLE X.

ELOGE DE MR. ROLLIN, *Par Mr.* DE BOZE *Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Lu dans l'Aſſemblée publique de cette Académie le* 14. *Novembre* 1741.

CHARLES ROLLIN, ſecond fils de *Pierre Rollin*, Maître Coutelier à Paris, y naquit le 30 Janvier 1661, & fut deſtiné, comme ſon frère aîné, à ſuivre la profeſſion du père, qui leur fit

avoir à l'un & à l'autre des Lettres de Maîtriſe dès leur plus tendre jeuneſſe.

Un Bénédictin des Blancs-manteaux, dont il alloit ſouvent entendre ou ſervir la Meſſe, parce que leur Egliſe étoit dans le voiſinage, fut le prémier qui aperçut en lui de grandes diſpoſitions pour les Lettres. Il connoiſſoit la mère, qui étoit, en ſon genre, une femme de mérite: il lui parla, & lui dit qu'il falloit abſolument qu'elle le fît étudier. Un ſentiment intérieur lui en diſoit bien auſſi quelque choſe: mais des raiſons plus fortes en aparence s'y oppoſoient toujours. Elle étoit devenue veuve, ſans nulle reſſource du côté de la fortune, que la continuation du commerce de ſon mari. Ses enfans pouvoient ſeuls l'aider à le ſoutenir, & elle ſe trouvoit hors d'état de faire pour aucun d'eux les fraix d'une autre éducation.

Le bon Religieux, bien loin de ſe rebuter, continua ſes inſtances: & le principal obſtacle aiant été levé par l'obtention d'une Bourſe du Collège des XVIII, le ſort du jeune *Rollin* fut décidé en conſéquence, & dès-lors il parut tout autre, même aux yeux de ſa mère.

Elle commença par trouver plus d'eſprit & plus de délicateſſe dans les marques de ſon reſpect & de ſa ſoumiſſion. Elle fut enſuite ſenſible à ſes progrès, qu'on lui annonçoit de toutes parts, & dont on ne lui parloit qu'avec une ſorte d'étonnement: & ce qui ne la flatta pas moins, ſans doute, ce fut de voir les parens de ſes compagnons d'étude, les plus diſtingués par leur naiſſance, ou par le rang qu'ils tenoient dans le mon-

monde, envoyer ou venir eux-mêmes la prier de trouver bon que ſon fils paſſât avec eux les jours de congé, & fût aſſocié à leurs plaiſirs, comme à leurs exercices.

A la tête de ces Parens illuſtres étoit Mr. le *Péletier* le Miniſtre, dont les deux fils aînés avoient trouvé un redoutable concurrent dans ce nouveau venu. Leur père, qui connoiſſoit mieux qu'un autre les avantages de l'émulation, ne chercha qu'à l'augmenter. Quand le jeune Bourſier étoit Empereur, ce qui lui arrivoit ſouvent, il lui envoyoit la même gratification qu'il avoit coutume de donner à ſes fils, & ceux-ci l'aimoient, quoique leur rival: ils l'amenoient chez eux dans leur caroſſe, ils le deſcendoient chez ſa mère quand il y avoit affaire, ils l'y attendoient: & un jour qu'elle remarqua qu'il prenoit ſans façon la prémière place, elle voulut lui en faire une forte réprimande, comme d'un manque de ſavoir-vivre; mais le Précepteur répondit humblement, que Mr. le *Péletier* avoit reglé qu'on ſe rangeroit toujours dans le caroſſe ſuivant l'ordre de la claſſe.

Cet échantillon du ſuccès des études de Mr. *Rollin* devroit ſuffire, & nous en ſupprimerions d'autant plus volontiers les autres détails, qu'à quelques petites différences près, ces détails ne ſont que trop ſouvent ramenés dans l'éloge hiſtorique des Sujets que la mort enlève à l'Académie. Mais nous ne pouvons nous diſpenſer de dire encore, qu'étudiant en Rhétorique au Pleſſis, ſous le célèbre Mr. *Herſan*, qui redoubloit volontiers l'ardeur de ſes Diſciples par d'honora-

bles épithètes, Mr. *Herſan* diſoit publiquement qu'il n'en trouvoit point qui diſtinguât aſſez le jeune *Rollin*, qu'il étoit quelquefois tenté de le qualifier de DIVIN. Il lui renvoyoit presque tous ceux qui lui demandoient des Pièces de Vers, ou de Proſe: *Addreſſez-vous à lui*, leur diſoit-il, *il fera encore mieux que moi.*

A quelque tems delà, un Miniſtre à qui on ne pouvoit rien refuſer, Mr. *de Louvois*, engagea Mr. *Herſan* à quitter le Collège du Pleſſis, pour s'attacher à Mr. l'Abbé *de Louvois* ſon fils, qu'il faiſoit élever avec ſoin, & qui de lui-même donnoit de grandes eſpérances. Mr. *Rollin* n'avoit alors que 22 à 23 ans, & déjà on le regardoit dans l'Univerſité comme digne de ſuccéder à Mr. *Herſan*. Il fut le ſeul qui penſât différemment, & ce ne fut pas ſans lui faire violence, qu'on le détermina à être Profeſſeur de Seconde, comme Mr. *Herſan* l'avoit été avant que de paſſer à la Chaire de Rhétorique, qu'il eut auſſi, comme lui, quelques années après; & ce qui acheva de rendre la conformité parfaite, c'eſt que Mr. *Herſan* qui avoit de plus la ſurvivance d'une Chaire d'Eloquence au Collège Royal, s'en (*a*) démit encore, avec l'agrément du Roi, en faveur de Mr. *Rollin*.

La néceſſité de compoſer des Tragédies pour la diſtribution des Prix, à la fin de chaque année, étoit l'unique choſe qui embaraſſoit un peu Mr. *Rollin*. Quelque ſenſible qu'il fût d'ailleurs aux beautés des anciens Poëtes Dramatiques, il étoit trop

(*a*) *En* 1688.

trop persuadé que ces sortes de représentations ne convenoient point dans les Collèges, où elles faisoient seulement perdre un tems précieux aux Maîtres & aux Ecoliers: & on le rapella, à ce sujet, que Mr. le *Pelletier* en ayant voulu faire représenter chez lui par Messieurs ses fils, & les jeunes gens qu'il avoit associés à leurs études, Mr. *Rollin* étoit le seul qu'on ne put jamais y charger d'aucun rôle. Un certain fonds d'ingénuité, attaché à toutes les parties de son caractère, l'empêchoit de se revêtir un instant du moindre personnage étranger.

A cet article près, aucun Professeur n'exerçoit ses fonctions d'une manière plus brillante. Il faisoit souvent des Harangues Latines, où il célébroit les évènemens du tems, tels que les prémières victoires de Monseigneur, la prise de Philipsbourg & les Campagnes suivantes. Mais le Grec lui sembla toujours mériter une sorte de préférence. On commençoit à le négliger dans les Ecoles de l'Université: il en ranima l'étude, & il en fut, pour ainsi dire, le véritable Restaurateur. Il regrettoit fort qu'on eût abandonné l'usage de soutenir des Thèses en Grec. Mr. *Boivin* le cadet & lui en avoient donné le dernier exemple: & n'aiant pas assez d'autorité pour rétablir cet usage, il en introduisit un autre encore plus utile, celui des Exercices publics sur des anciens Auteurs Grecs & Latins. Il choisit les plus jeunes des fils de Mr. le *Pelletier* pour le prémier de ces Exercices; & les aplaudissemens qu'ils reçurent, excitèrent dans les autres Collèges une émulation, qui s'y soutient encore. Mr.

Rollin en augmentoit ordinairement l'éclat par des Pièces de Vers qu'il adreſſoit, tantôt à ceux-mêmes qui faiſoient ces Exercices, tantôt à leurs Parens; & pluſieurs de ces Pièces ſont imprimées. Mr. le *Péletier* conſervoit précieuſement l'original de celle que Mr. *Rollin* lui avoit adreſſée ſur l'exercice de Meſſieurs ſes fils. Il en compoſa trois ſur ceux de Mr. l'Abbé de *Louvois*: & la troiſième a cela de ſingulier, qu'elle explique avec une netteté & des graces inimitables, l'Eſtampe de cette Thèſe fameuſe, que Mr. le Marquis de *Louvois* ſon père lui fit dédier au Roi à ſon retour de la priſe de Mons. Il joignoit à ces talens un zèle infatigable, & un tel diſcernement des eſprits, qu'il voyoit tout d'un coup ce dont ils pouvoient être capables, & la route qui devoit les y conduire. Habile à réprimer l'impétuoſité & à élever le courage, à ménager la délicateſſe & à domter l'indolence, c'eſt ainſi qu'il a formé quantité de gens de Lettres, d'excellens Profeſſeurs, & qu'il a donné au Clergé, à la Magiſtrature, au métier même des Armes, des Sujets d'un grand mérite. Mr. le Prémier Préſident *Portail* ſe plaiſoit quelquefois à faire ſemblant de lui reprocher qu'il l'avoit excédé de travail; & Mr. *Rollin* lui répondoit ſérieuſement: „ Il vous ſied bien, Monſieur, de „ vous en plaindre! C'eſt cette habitude au tra„ vail qui vous a diſtingué dans la place d'Avo„ cat Général, qui vous a élevé à celle de Pré„ mier Préſident: vous me devez votre for„ tune.

Après avoir profeſſé huit ou dix années de ſuite

suite au Plessis, Mr. *Rollin* en sortit pour se livrer entièrement à l'étude de l'Histoire Ancienne, ne retenant de ses fonctions publiques que celle de la Chaire d'Eloquence du Collège Royal, qu'il n'exerçoit encore qu'à titre de survivance, sans aucun émolument: mais il avoit 6 à 700 liv. de rente, & il se croioit extrêmement riche.

L'Université, qui sentit le vuide qu'y laissoit la retraite de Mr. *Rollin*, ne fut pas longtems sans le rappeller. Elle le nomma Recteur à la fin de 1694, & elle le continua deux ans, ce qui étoit alors une grande distinction. En cette qualité, il fit deux fois, aux Ecoles de Sorbonne, le Panégyrique du Roi, que la Ville venoit de fonder. On n'y vit jamais un Auditoire plus nombreux & plus choisi. Ces deux Discours furent regardés comme autant de Chefs-d'œuvre; le dernier sur-tout, qui avoit pour objet l'établissement des Invalides. Et cependant, comme cet objet n'avoit pas rempli toute la fécondité du génie de Mr. *Rollin*, il fit distribuer le même jour, dans l'Assemblée, une Ode sur les autres embellissemens de Paris. La description de ses portes en Arcs de triomphe, formoit seule dans cette Ode un nouveau Panégyrique encore plus digne du Héros.

C'est au même tems qu'il faut rapporter ce que l'on trouve dans les Mémoires du Sr. *Amelot de la Houssaye*, à l'article des Préséances. Il y marque qu'*à une Thèse de Droit, le Recteur Charles Rollin ne souffrit jamais que l'Archevêque de Sens (Fortin de la Hoguette) prît le pas sur*

lui. Il n'eſt pas néceſſaire d'ajouter qu'en tout autre tems, & en toute autre occaſion, il ne l'auroit jamais diſputé à perſonne.

La fin du Rectorat de Mr. *Rollin* ne lui rendit pas toute ſa liberté. Mr. le Cardinal de *Noailles* l'engagea à ſe charger de l'inſpection des études de Meſſieurs ſes neveux, qui étoient au Collège de Laon: & il s'en occupoit avec plaiſir, quand Mr. *Vittement* appellé à l'éducation des enfans de France, ſouhaita avant tout pouvoir lui remettre ſa Coadjutorerie de la Principalité du Collège de Beauvais. Mr. *Rollin* eut toutes les peines du monde à l'accepter: & il paroît par quelques Lettres imprimées de Mr. l'Abbé *Duguet*, que ce fut lui qui l'y détermina.

Le Collège de Beauvais, aujourd'hui ſi floriſſant, étoit alors une eſpèce de déſert, où il n'y avoit que très peu d'Ecoliers, & point du tout de diſcipline; &, ce qui ſembloit ôter l'eſpérance de pouvoir jamais y rétablir l'ordre & le travail, c'eſt qu'il étoit uni à un autre Collège de même nature. Nous ne dirons point comment Mr. Rollin vint à bout de le mettre en honneur & de le peupler, preſque au delà de ce qu'il peut contenir. On s'imagine bien qu'il fallut y employer tous les talens qu'il exige lui-même d'un bon Principal, dans ſon Traité des Etudes. C'eſt aſſez la coutume des grands Maîtres de ne preſcrire les véritables devoirs d'un état qu'en décrivant, ſans y penſer, la manière dont ils ont rempli les leurs.

Auſſi

Auſſi rien n'égaloit la confiance qu'on avoit en lui. Un homme de Province, homme riche, & qui ne le connoiſſoit que de réputation, lui amena ſon fils pour être Penſionnaire à Beauvais, ne croiant pas que cela pût ſouffrir quelque difficulté. Mr. *Rollin* ſe défendit de le recevoir, ſur ce qu'il n'avoit pas un pouce de terrain qui ne fût occupé; &, pour l'en convaincre, il lui fit parcourir tous les logemens. Ce père au déſeſpoir, ne chercha point à l'exprimer par de vaines exclamations. *Je ſuis venu*, lui dit-il, *exprès à Paris; je partirai demain: je vous enverrai mon fils avec un lit. Je n'ai que lui: vous le mettrez dans la cour, à la cave ſi vous voulez: mais il ſera dans votre Collège, & de ce moment-là je n'en aurai aucune inquiétude.* Il le fit comme il l'avoit dit. Mr. *Rollin* fut obligé de recueillir le jeune homme, & de l'établir dans ſon propre cabinet, juſqu'à ce qu'il lui eût ménagé une place ordinaire.

En 1712, il quitta la Principalité de Beauvais pour reprendre plus tranquillement le prémier projet de ſes études. Il commença par travailler ſur Quintilien, dont il faiſoit grand cas, & dont il voioit avec peine qu'on faiſoit trop peu d'uſage. Il en retrancha tout ce qu'il y trouva d'inutile pour former des Orateurs ou des gens de bien: il expoſa ſa méthode & ſes vues dans une élégante Préface: il mit des Sommaires raiſonnés à la tête des Chapitres: il accompagna le Texte de petites notes choiſies: & l'édition parut en deux Volumes in 12, au commencement de 1715.

L'Uni-

L'Univerſité, à qui il étoit ainſi toujours cher & toujours utile, le chargea, en 1719, d'une Harangue ſolennelle en forme d'actions de graces, pour l'Inſtruction gratuite que le Roi venoit d'y établir. Le ſujet étoit grand : il l'égala par la nobleſſe & la magnificence des expreſſions: il y parla en maitre conſommé, de l'ordre, du choix, & du goût des études; & ce qu'il en dit fit naître le plus ardent deſir d'avoir quelque jour ſur cette matière un Traité complet de ſa façon.

L'Univerſité jugeant auſſi que ſes anciens Statuts avoient beſoin de quelques changemens à cet égard, & que perſonne n'étoit plus capable de les bien rédiger que Mr. *Rollin*, elle le nomma encore Recteur en 1720. Mais des circonſtances particulières abrégèrent tellement ce ſecond Rectorat, qu'il ne fut plus queſtion des Statuts, & qu'il eut tout le tems de compoſer ſon Traité de la Manière d'étudier & d'enſeigner les Belles-Lettres. Il le diviſa en 4 Vol. dont il publia les deux prémiers en 1726, & les deux derniers en 1728.

Encouragé par le ſuccès de cet Ouvrage, il en entreprit un autre beaucoup plus étendu, & qui en étoit cependant comme une ſuite néceſſaire: ce fut l'Hiſtoire Ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Aſſyriens, des Babyloniens, des Mèdes & des Perſes, des Macédoniens & des Grecs. Il avoit d'abord eſpéré pouvoir la réduire à ſix ou ſept Volumes, mais elle le conduiſit inſenſiblement jusqu'au treizième.

Ils ont tous paru dans l'intervalle de 1730 à 1738, que donnant les deux derniers Volumes

de

de cette Hiſtoire Ancienne, Mr. *Rollin* donna encore le prémier Volume d'une Hiſtoire Romaine, qui en a déja cinq: le ſixième & le ſeptième ſont même imprimés, & n'attendent pour paroitre que les Cartes Géographiques qui doivent les accompagner. Le huitième & partie du neuvième ſont faits, & vont jusques après la guerre contre les Cimbres, qui n'a précédé que d'environ LXX ans la bataille d'Actium, où ſe terminoit le projet de Mr. *Rollin*. Ses Illuſtres Diſciples, qu'il commençoit à appeller ſes maîtres, ne ſauroient laiſſer ſon Ouvrage imparfait en aucun ſens.

Le Public leur demandera peut-être encore les Harangues Latines de Mr. *Rollin*, parce qu'il n'y en a aucune d'imprimée, & probablement aucune qui ne mérite de l'être. Si nous nous étions aſſujettis à indiquer dans l'ordre des tems toutes celles qui ſont venues à notre connoiſſance, ou dont le ſouvenir s'eſt plus heureuſement conſervé, il y en a une entre autres que nous n'aurions pas oubliée; celle qu'il prononça en 1701, deux ans après ſon entrée au Collège de Beauvais, ſur l'avènement de *Philippe* V à la Couronne d'Eſpagne. On a eu un peu plus de ſoin de ſes Poëſies: on les inſéra, en 1727, dans un Recueil de Pièces choiſies; & outre celles dont nous avons déja fait mention, il y en a un grand nombre d'autres de la même force & de la même beauté. Si on étoit tenté d'adjuger la préférence à quelqu'une, ſa traduction Latine de l'Ode de Mr. *Deſpreaux* ſur la priſe de Namur ne manqueroit pas de ſuffrages.

Il

Il y a auſſi pluſieurs Epigrammes, qui ont presque toutes leur ſingularité. Il ſeroit difficile, par exemple, d'en trouver une plus propre à juſtifier la qualité de DEVINS qu'on attribue aſſez communément aux Poëtes, que celle qu'il envoya en 1695, la prémière année de ſon Rectorat, au Petit-fils de Mr. le *Péletier*, qui n'avoit encore que cinq à ſix ans. Il lui fit porter le jour de la Chandeleur, au nom de l'Univerſité, un Cierge ſemblable à celui qu'elle a coutume de préſenter aux Prémiers Préſidens; & lui écrivit qu'il falloit qu'il s'accoutumât à recevoir cet honneur, qu'il ſe diſpoſât ſur-tout à s'en rendre digne, parce que la Prémière Préſidence étoit une place que Thémis elle-même lui deſtinoit ſûrement, après qu'elle en auroit revêtu Mr. ſon *Père*.

Te manet hæc ſedes : ſummum Themis ipſa Tribunal,
Vera cano, Patri deſtinat, inde tibi.

Ils en étoient alors fort éloignés l'un & l'autre; cependant le père fut Prémier Préſident douze ans après; & le fils l'eſt aujourdhui. Dans une autre Epigramme Mr. *Rollin* fait la plus ingénieuſe alluſion à ſon prémier métier. Il envoie un couteau pour étrennes à un de ſes amis, & lui mande que ſi ce préſent lui ſemble venir plutôt de la part de Vulcain que de celle des Muſes, il ne doit point s'en étonner, parce que c'eſt de l'antre des Cyclopes qu'il a commencé à diriger ſes pas vers le Parnaſſe.

On

On a imprimé séparément deux autres Pièces de Mr. *Rollin*: des Hendécasyllabes adressés, en 1691, au Père *Jouvency*, sur ce qu'à l'occasion de la prise de Montmélian, il venoit de donner à Paris, sous le nom d'un de ses Ecoliers, la même Pièce de Vers, qu'il avoit autrefois publiée à Caen sous son propre nom, sur la prise de Maestrich en 1673. La seconde est le *Santolius Pœnitens*, qui fit beaucoup de bruit quand il parut, & dont la traduction Françoise, attribuée d'abord à Mr. *Racine*, se trouva dans la suite être de Mr. *Boivin* le cadet. L'Epitaphe de Santeuil gravée dans le Cloître Saint Victor, est aussi de Mr. *Rollin*: & il est certain que si sa modestie lui eût permis d'estimer ses Oeuvres Latines autant qu'elles le méritent, ce recueil auroit terminé agréablement la nouvelle édition de son Traité des Etudes & de son Histoire Ancienne.

Nous n'avons rien dit du succès qu'ont eu ses Ouvrages, parce que tout en retentit encore, & dans les Pais étrangers comme en France. Le Duc de Cumberland & les Princesses ses sœurs en avoient toujours les prémiers Exemplaires: c'étoit à qui les auroit plutôt lus, & à qui en rendroit le meilleur compte. Le Prince disoit: *Je ne sai comment fait Mr.* Rollin; *par-tout ailleurs les réflexions m'ennuient, & je les saute à pieds joints; elles me charment dans son Livre, & je n'en perds pas un mot.*

La Reine leur mère, peu de tems avant qu'elle mourût, s'étoit proposée d'entrer en commerce de Lettres avec lui, & elle lui avoit fait dire

à

à ce ſujet les choſes du monde les plus flateuſes. Les Lettres du Prince Royal, aujourdhui Roi de Pruſſe, mettoient le comble à ce tribut d'eſtime. Mais quand à ſon avènement au Trône, il eut la bonté de lui en faire part, comme à quelques autres Savans du prémier ordre, Mr. *Rollin* lui marqua qu'il reſpecteroit déſormais ſes grandes occupations, & que n'aiant plus de conſeils à prendre que de ſa propre gloire, il n'auroit plus l'honneur de lui écrire.

L'exemple des Princes eſt ſéduiſant. Un Poëte fameux par ſes Ouvrages, & plus encore par ſes disgraces, le célèbre *Rouſſeau*, voulut auſſi être en liaiſon avec Mr. *Rollin*. Il lui écrivit pluſieurs Lettres; il lui adreſſa des Epitres en Vers: & Mr. *Rollin* ne crut pas devoir ſe refuſer à un commerce où il eſpéroit placer utilement des traits de Chriſtianisme & de piété. D'heureux préliminaires l'enhardirent à faire tenir au Poëte une partie des Oeuvres de Mr. l'Abbé *Duguet*, & le Poëte lui envoya en échange ſes Poëſies de l'édition d'Amſterdam, mais ſans le Supplément, dont il craignoit que l'auſtère Morale de Mr. *Rollin* ne fût allarmée. Enfin, il vint lui-même à Paris dans le plus grand *incognito*. Il y vit preſque tous les jours Mr. *Rollin*, & ne voulut *pas* repartir ſans lui avoir fait la lecture de ſon Teſtament. Il y deſavouoit, dans les termes les plus forts, ces monſtrueux Couplets qui furent l'origine de ſes malheurs, & continuoit de les attribuer à celui qu'il avoit d'abord accuſé de les avoir faits. Mr. *Rollin* l'arrêta tout court à cet endroit;

droit: il lui repréſenta vivement que le témoignage de ſa conſcience ſuffiſoit pour le diſculper; mais que ne pouvant avoir aucune preuve équivalente pour en charger nommément qui que ce ſoit autre, il ſe rendroit dès-lors coupable d'un jugement téméraire au-moins, & peut-être d'une calomnie affreuſe. Le Poëte n'eut rien à répondre, & Mr. *Rollin* ſe ſçut grand gré de lui avoir fait effacer cet article.

Le Roi l'avoit nommé à une place d'Aſſocié dans cette Académie lors du renouvellement de 1701; & comme il n'avoit pas encore eu le tems de rendre célèbre le Collège de Beauvais, peu fréquenté avant lui, il ne prévoyoit pas que quand il le ſeroit, il s'y trouveroit abſorbé par tant de ſoins différens, qu'il ne pourroit plus remplir à ſon gré les fonctions d'Académicien. Dès qu'il le reconnut, il demanda la vétérance: elle lui fut accordée avec toute la diſtinction qu'il méritoit, & il n'en aima pas moins nos exercices. Il ſe rendoit ici le plus ſouvent qu'il lui étoit poſſible, aux Aſſemblées publiques ſurtout; non ſeulement, diſoit-il, parce qu'on y liſoit plus de choſes dont il pouvoit profiter, mais encore parce que c'étoit de ſa part un hommage plus marqué. Quand il entreprit ſon Hiſtoire Ancienne, il en expoſa le plan à l'Académie; lui demanda la permiſſion d'y faire entrer librement tout ce qu'il trouveroit à ſon uſage dans nos Mémoires imprimés, & la communication de ceux qui ne l'étoient pas encore. Il demanda en même tems à Mr. le *Chancelier* un Académicien pour Cenſeur, & cet Académicien

se trouva être un de ses anciens Elèves. Enfin ce n'étoit qu'après qu'on avoit reçu ici un Exemplaire de chaque Volume de son Ouvrage, qu'on aprenoit dans le monde qu'il étoit fini: & quand il ne pouvoit le présenter lui-même, il en faisoit faire les plus grandes excuses. Le cinquième Tome de son Histoire Romaine, qui vient de paroître, ne fut aporté ainsi pour l'Académie, trois ou quatre jours seulement avant sa mort.

Tant de Volumes donnés coup sur coup achevèrent de montrer quelle étoit la facilité de *Mr. Rollin*. On n'en doutoit pas: on savoit qu'il étoit né extrêmement laborieux, & que l'amour du Bien public pouvoit tout sur lui. Mais pendant un très long tems il n'avoit écrit qu'en Latin: c'étoit, ce semble, sa langue naturelle: on doutoit presque qu'il en eût une autre, & il avoit plus de soixante ans, quand il commença à écrire en François. L'élégance & la pureté de son stile furent donc un nouveau spectacle auquel on ne s'attendoit point: il sembloit les avoir aquises dans le moment, par la seule envie d'être plus utile. L'Académie Françoise elle-même en a souvent rendu témoignage. Mais il pensoit si modestement de lui-même, qu'il ne cessoit de s'étonner de ce qu'il étoit devenu Auteur: & loin d'avoir jamais rien tiré de ses Ouvrages, dont le prodigieux débit auroit fait la fortune de tout autre, il ne s'étoit embarassé, en les donnant au Libraire, que de la manière dont il le dédommageroit, s'ils n'avoient pas assez de cours.

Cette façon de penser s'étendoit à tout ce qui avoit

avoit quelque raport à lui. Propre ſur ſa perſonne, plus par habitude & par raiſon, que par la moindre recherche, il avoit en mourant le même meuble qu'il avoit fait faire en entrant Profeſſeur au Collège du Pleſſis en 1683; & retiré dans le quartier de Paris le plus éloigné, il y occupoit une maiſon ſi petite, que la plupart des Etrangers que ſa réputation y attiroit, auroient voulu en ſortant écrire ſur ſa porte, comme ſur celle d'Eraſme, *Voila une petite maiſon qui renferme un Grand-homme.* Sa piété étoit vive, tendre, ſincère: & tout ce qu'il nous convient d'en dire, c'eſt que rien ne lui paroiſſoit petit dans la Religion, & que hors d'elle il ne trouvoit rien de grand.

Il mourut le 14 Septembre dernier, âgé de quatre-vingts ans, ſept mois & quelques jours.

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

QUoique le parti des Théologiens Rationaux faſſe tous les jours de nouveaux progrès, on ne laiſſe pas de voir paroître de tems en tems quelque Ecrit en faveur de la bonne ancienne Théologie. Tel eſt le ſuivant intitulé, *Chriſtianity not founded on Argument*, &c. C'eſt-à-dire: *Que le Chriſtianisme n'eſt pas fondé ſur le Raiſonnement: & les véritables preuves de la Vérité de l'E-*

vangile, expoſées dans une Lettre à un jeune Savant d'Oxford. In 8. Cet Auteur ne veut pas qu'on renonce abſolument à la Raiſon, & ne dit pas qu'elle eſt aveugle & corrompue: il prétend ſeulement qu'il ne lui convient point de juger des matières de Religion, qu'elles ne ſont point de ſon reſſort, & que la créance que nous donnons aux Vérités révélées ne doit pas être fondée ſur des ſpéculations, mais ſur la *conviction de notre entendement.* Si vous entreprenez d'examiner tout, dit-il à ſon ami, vous ne vous aſſurerez jamais de rien. Si une fois vous vous donnez la liberté d'examiner, où pourrez-vous vous arrêter? où trouverez-vous un point fixe pour terminer vos recherches? La foi n'eſt-elle pas un don de Dieu, & ne ſommes-nous pas exhortés à prier l'Etre ſuprême de nous l'augmenter & la fortifier? Comment pouvons-nous donc prétendre à y parvenir de nous-mêmes, & ſans ſon ſecours?

Cet Ouvrage n'avoit garde d'avoir l'aprobation des Rationaux, & ils y ont fait une Réponſe aſſez vive. *The Oxford Young Gentleman's reply*, &c. C'eſt-à-dire: *Réponſe du jeune Savant d'Oxford, au Livre où l'on s'attache à faire voir que le Chriſtianiſme n'eſt pas fondé ſur le raiſonnement.* In 8.

The Ax laid to the root of Chriſtian-Prieſt-Craft, in four Diſcourſes. By a Layman. C'eſt-à-dire: *la Coignée miſe à la racine de la fourberie des Prêtres Chrétiens, en quatre Diſcours. Par un Laïque.* In 8. Il ne paroît pas que l'Auteur en veuille à la Religion même; cependant il n'épargne point le Clergé, il en fait un portrait hideux, mais qui n'eſt peut-être que trop reſſemblant. Dans le prémier Diſcours il fait voir comment le Clergé eſt parvenu à la Grandeur dont il jouït: Dans le ſecond, il marque l'artifice dont il s'eſt ſervi pour s'em-

s'emparer des Dixmes. Le troisième Discours traite du pouvoir qu'il a usurpé, & qui le rend redoutable aux plus grands Princes: enfin, le quatrième découvre les moyens qu'il a employés pour asservir les Laïques. Tout cela est accompagné de plusieurs traits d'histoire curieux & intéressans, & de plusieurs réfléxions judicieuses, mais un peu mordantes.

Mr. *Milward*, Docteur en Médecine, & Membre de la Société Royale, a publié, avec une Préface de sa façon, trois Harangues de *Jaques Drake* sur la Fièvre intermittente, la petite Vérole & la Rougeole, & la Pharmacie moderne: *Jacobi Drakei celeberrimi Anthropologiæ Auctoris, Orationes tres; de Febre intermittente, de Variolis & Morbillis, & de Pharmacia hodierna. In lucem edidit, & Præfationem adjecit* Edvardus Milward, *Medicinæ Doctor, & Societatis Regiæ Londinensis Socius.* In 4.

Mr. *Mac-Laurin*, Professeur en Mathématique dans l'Université d'Edinbourg, & Membre de la Société Royale, a enfin publié son *Traité des Fluxions*, en deux Tomes in 4. Il y répond à Mr. *Berkeley*, à présent Evêque de Cloyne en Irlande, qui avoit attaqué la doctrine des *Fluxions* dans une Brochure publiée à Londres en 1734, intitulée l'*Analyste*, & prétendu que ce calcul si admiré des plus grands Mathématiciens, n'est fondé que sur des Paralogismes, & que Mr. *Newton*, qui en est l'inventeur, l'a exprimé d'une manière si obscure qu'on ne sauroit l'entendre. Son but étoit de faire voir que l'obscurité des Mystères de la Religion n'est pas une raison de les rejetter, puisque dans les Mathématiques mêmes il y avoit des choses qu'on ne pouvoit pas comprendre (*a*). On attendoit

(*a*) Voyez le Tome XII de cette *Bibliothèque*, p. 476.

cette réponse avec beaucoup d'impatience, & il y a lieu de croire qu'elle sera digne de l'attente du Public.

Mr. *Lockman* nous va donner un choix de ce qu'il y a de plus intéressant dans les *Lettres curieuses & édifiantes* des Missions étrangères. Ces Lettres comprennent plus de vingt Volumes, que Mr. *Lockman* réduira à quatre en retranchant les détails longs & ennuieux des Conversions, des Miracles, &c: mais le Public sera amplement dédommagé de ces retranchemens nécessaires par les Notes dont il accompagnera sa Traduction; & qui contiendront plusieurs particularités qu'on ne trouve point dans ces Lettres, & qui leur peuvent servir de supplément.

Mr. *Philippe Francis*, Ministre, a publié *Proposals*, &c. C'est-à-dire: *Projet pour imprimer par souscription une Edition correcte des Odes, des Epodes, & de l'Ode Séculaire d'Horace, avec une Traduction en Vers & des Notes Critiques, tirées de ses meilleurs Commentateurs Latins & François.* Cet Ouvrage contiendra deux Volumes in 8. & les Souscripteurs payeront dix Shillings pour chaque exemplaire; cinq en souscrivant, & trente sous en recevant chaque Volume.

Le Docteur *Middleton* vient de nous donner *The Epistles of M. T. Cicero to M. Brutus*, &c. C'est-à-dire, *les Lettres de Cicéron à Brutus & de Brutus à Cicéron, avec le Texte Latin vis-à-vis de la Traduction Angloise & des Remarques sur chaque Lettre. A quoi l'on a joint une Dissertation Préliminaire où l'on défend l'autorité de ces Lettres, & on réfute toutes les Objections de Mr.* Tunstal. In 8.

Mr. *Fielding*, Ecuyer, & Mr. *Young* Ministre, ont entrepris une Traduction Angloise d'*Aristophane*, & nous ont donné le *Plutus* comme un échantillon

zillon de leur travail. Ils y joindront d'amples Notes Historiques & Critiques, & n'oublieront rien de ce qui peut contribuer à embellir & perfectionner cet Ouvrage. On le mettra sous la presse dès qu'on aura un nombre suffisant de souscriptions.

La Lettre que Mr. *Martin* publia il y a environ deux ans pour défendre les Quakers contre les fausſetés & les mauvaises plaisanteries de Mr. *Voltaire* (*a*), a été si bien reçue qu'il s'en est fait une seconde Edition. *A Letter from one of the people call'd Quakers*, &c.

The Elements of Algebra, &c. C'est-à-dire: *les Elémens d'Algèbre, réduits à une Méthode nouvelle & aisée, avec leur usage & leur application dans la solution d'une grande variété de Questions Arithmétiques & Géométriques*, &c. Par Mr. *Nathaniel Hammond*. In 8.

Mr. *Jean Marchant* publie par brochures un Livre intitulé : *An exposition of the Books of the New Testament*, &c. C'est-à-dire; *Exposition des Livres du Nouveau Testament, tirée des Ecrits des meilleurs Auteurs, anciens & modernes; dans laquelle les textes difficiles sont expliqués; plusieurs Traductions défectueuses sont rectifiées; & les Contradictions apparentes sont conciliées. Ouvrage très utile à toute sorte de personnes, de quelque Religion & de quelque capacité qu'elles soient, pour s'avancer dans la connoissance des Ecritures, & dans la pratique d'une Vertu & d'une piété sincère.* L'Auteur compte que cette exposition fera deux cent feuilles d'impression. On en publiera toutes les semaines une brochure de deux feuilles in folio pour trois sous, jusqu'à ce qu'on ait distribué le tout.

(*a*) Voyez cette *Bibliothèque*, Tom. XXVI. p. 231, 232.

On a fait une nouvelle Edition de l'Hiſtoire des Colonies Angloiſes en Amérique. *The British Empire in America*, &c. C'eſt-à-dire: „ les Domaines de la Grande Bretagne en Amérique; où l'on „ marque l'établiſſement de ſes Colonies dans le „ Continent & dans les Iſles de l'Amérique. Avec „ une deſcription du Climat, du Terroir, des Productions & du Commerce de Terre-neuve, de „ la Nouvelle Angleterre, de la Nouvelle Ecoſſe, „ de la Nouvelle York, de la Nouvelle Jerſey, de „ la Penſylvanie, du Maryland, de la Virginie, „ de la Caroline, de la Georgie, de la Baye „ de Hudſon, des Barbades, de Sainte Lucie, „ d'Antigue, de Monſerrat, de St. Chriſtophle, „ de St. Vincent, des Bermudes, de la Jamaïque, &c. " Cette nouvelle Edition eſt à pluſieurs égards préférable à la prémière; car, ſans compter qu'elle eſt mieux imprimée, on a indiqué les changemens qui ſont arrivés dans ces Colonies, depuis l'année 1710 que la prémière Edition parut, jusqu'à préſent. In 8. 2 Voll.

The Hiſtory, Procedings, Debates, and Proteſts of the Houſe of Lords, &c. C'eſt-à-dire: *l'Hiſtoire, les Procédures, les Débats, & les Proteſts de la Chambre des Seigneurs, depuis la Reſtoration jusqu'à la fin du dernier Parlement en* 1741. *Comparés avec les Procédures de la Chambre des Communes, & liés avec l'Hiſtoire du tems. Avec des Tables à chaque Volume.* In 8. 7 Voll.

The Annals of Europe for the Year 1740, &c. C'eſt-à-dire: *Annales de l'Europe pour l'année* 1740. In 8. La continuation de cet Ouvrage eſt une bonne preuve de l'approbation du Pubiic (*a*).

The

(*a*) Voyez Tom. XXV. p. 466, 467. & Tom. XXVII. p. 220, 221.

The Microſcope made eaſy, &c. C'eſt-à-dire: *Le Microſcope rendu facile & commode*, „ où 1. la „ nature, les uſages, & la propriété de groſſir qui „ ſe voit dans les meilleurs Microſcopes, eſt décri- „ te, calculée, & expliquée, pour l'inſtruction „ particulièrement de ceux qui veulent examiner „ les merveilles des plus petits objets de la Na- „ ture, quoiqu'ils ne ſachent point d'Optique; a- „ vec des règles ſûres pour préparer, appliquer, „ examiner, & conſerver toute ſorte d'objets, & „ les précautions qu'il faut prendre en les regar- „ dant; 2. & où l'on fait l'hiſtoire des ſurprénan- „ tes découvertes qui ont déja été faites par le Mi- „ croſcope, accompagnées de refléxions utiles; „ & une grande variété de nouvelles expériences „ & d'Obſervations, propoſant pluſieurs ſujets peu „ connus à l'examen des Curieux. Par *Henry Ba- „ ker*, Membre de la Société Royale & de celle „ des Antiquaires de Londres. Avec pluſieurs „ tailles douces ". *In* 4. Le Microſcope de Mr. *Baker* a été examiné & aprouvé par la Société Royale, comme une excellente pièce.

DE LEIPSIC.

On a publié ici un Eſſai ſur l'Art Poëtique pour l'uſage des Allemans, par Monſieur *Gottſched* ſous ce Titre: *Verſuch einer Critiſchen Dichtkunſt vor die Teutſchen.*

Mr. *Gottſched* avoit donné dans cet Ouvrage la Mécanique de la Poëſie, les eſpèces différentes de Vers, les figures ſi célébrées dans les Ecoles, & ſi négligées dans le ſiècle où nous vivons, & tout ce qui a du raport au Diſcours rimé, entant qu'il diffère du Diſcours ſans rime. Il y avoit ajouté par-tout des Exemples de ſa façon, & une Tra-

dation de la Poëtique d'Horace, bien différente de la sienne pour le Plan. D'un autre côté Mrs. *Bodmer* & *Breitinguer*, Professeurs à Zurich, avoient donné depuis l'an 1727, cinq ou six Volumes de Critique, où ils avoient parlé de la Poësie, entant qu'elle s'élève au dessus de la Prose. Ils y traitoient de l'imagination, de la Peinture Poëtique, de l'usage des comparaisons, du sublime, & ils écrivoient sur toutes ces choses avec beaucoup de savoir, de pénétration, & de liberté. Peu à peu il s'alluma une Dispute entre les Auteurs de la Poëtique Grammaticale, & les Auteurs de la Poëtique Raisonnée. Cette contestation a donné occasion à deux Journaux qui se publient à Leipsic & à Zurich, où l'on combat d'un côté pour la pureté de la Langue, & de l'autre pour le Bon-sens, & le Pathétique. Ne pourroit-on pas terminer ce différend? Ne sauroit-on estimer un de ces avantages sans mépriser l'autre? *Virgile* ne les a-t-il pas unis? Quoiqu'il en soit, Mr. *Gottsched* s'est fâché tout de bon, & dans sa Poëtique nouvelle & dans le Journal qui s'imprime sous sa direction. Il maltraite vivement les Partisans de la Raison, & tous leurs adhérans, même Mr. *König* célèbre Poëte & Successeur de *Besler* à Dresde. Il paroit pourtant que, dans le fond, Mr. *Gottsched* ne desapprouve pas entièrement les Critiques des Suisses. Il a ôté de son Livre presque tous les exemples tirés de ses propres Ouvrages, pour en mettre d'autres à la place, tirés des meilleurs Poëtes de sa Langue.

Le défi que Mr. *Gottsched* a fait dans la Préface du Second Volume de sa Traduction de *Bayle*, lui a encore attiré un autre adversaire en la personne de Mr. *Liscov*, qui s'est rendu redoutable à tous les prétendus Beaux-Esprits de l'Allemagne, par une Ironie très forte & qui tient beaucoup du génie

nie

me du Dr. *Swift*. C'eſt dans la Préface d'une Traduction Allemande de *Longin* ſur le Sublime par Mr. *Heineken* (*a*), imprimé à Dresde, qu'il prend occaſion de ſe déchaîner contre les Savans de Leipſic, & de les fronder avec ſa vigueur ordinaire, en leur refuſant juſqu'à la connoiſſance du Langage, pendant que Mrs. *Bodmer* & *Breitinger* n'en vouloient qu'à leur manque d'Art, de feu, & de véritable Poëtique. Voila ce qui en arrive quand on provoque tout le monde. Quoiqu'il en ſoit, les querelles de cette nature méritent d'être rapportées : ordinairement c'eſt une marque de l'état floriſſant d'une Science, quand on s'intéreſſe ſi fort en ſa faveur. Dans le XIV ſiècle on s'eſt diſputé ſur des Cathégories & des Abſtractions. Dans le XV on s'eſt querellé ſur le Latin & ſur le Grec. Le XVI a abondé en controverſes de Religions. Dans le XVII on s'eſt fait la guerre ſur la Philoſophie de *Deſcartes*, ſur la Phyſique & les Mathématiques. Le XVIII a fourni, du moins en Allemagne, un déluge d'Ecrits litigieux ſur la Métaphyſique : qu'on y prenne garde, les Sciences ont toujours fleuri lorſqu'elles ont fait naître les diſputes les plus vives & les plus animées. Cela forme un préjugé favorable pour l'état préſent de la Poëſie & du Bel-Eſprit en Allemagne. Auſſi a-t-on vivement relancé à Leipſic & *Boubours* & l'Auteur des Lettres Saxonnes ; & l'on a ſoutenu aux Etrangers que l'Allemagne a fourni dans les différens genres de la Poëſie, un bon nombre de grands Originaux. Malheureuſement les Etrangers n'entendent ni les Poëtes, ni ceux qui diſputent à leur occaſion. La Langue Allemande,

(*a*) Longin *vom erhabenen, Griechiſch und Teutſch mit einer neuen Vorrede von einem ungenannten.*

de, la plus ancienne, & la plus originale des Langues de l'Europe, a manqué de puiſſant protecteur, & il auroit fallu pour la mettre plus en vogue & la faire briller avec plus d'éclat, que quelque grand Monarque ſe fût déclaré pour elle. Elle ne s'eſt presque point étendue, & elle cède partout le pas à ſa Cadette, ſi heureuſe pour avoir eu un Louis XIV.

Parmi les Ouvrages nouveaux les plus intéreſſans qu'on voit paroitre ici, on doit compter le *Muſæum Richterianum, ſiſtens Foſſilia Metallica, Lapides, Conchyliorum, Inſectorum, Piſcium & Plantarum Marinarum enarrationem, cum Præfatione Hebenſtreit.* Il eſt enrichi de belles Planches & d'un Catalogue fort inſtructif de la Collection des Curioſités naturelles du Conſeiller *Fritſch.* Mr. *Hebenſtreit*, le même qui a fait le Voyage d'Afrique, a donné dans la Préface un précis de l'Hiſtoire Naturelle, & Mr. *Chriſt* une Deſcription des Agathes & autre Pierres précieuſes de ce riche Cabinet.

Voici le Titre d'un Ouvrage, dans un autre genre, mais non moins intéreſſant pour tous ceux qui ſouhaitent de connoitre à fond l'Hiſtoire du moyen Age de l'Empire: *Codex Diplomaticus exhibens Anecdota, ab Anno* 1381 *ad* 1700, *Moguntiaca, edidit* Valent. Ferd. de Gudenus *Aſſeſſor Cameræ Imperialis, Gottingæ* 1742.

Rien ne peut être plus exact que ces Diplomes. Ceux qui par étude ou par curioſité ſont portés à s'engager dans des tems plus reculés encore, trouveront à ſe ſatisfaire dans l'Ouvrage de Mr. *Weſtphalen*, qui fera 3 Vol. in fol. dont on a déja publié deux. Le troiſième Volume, à ce qu'on promet, paroitra dans peu: le Titre en eſt, *Monumenta inedita Rerum Germanicarum, præcipue Cimbricarum*

rum & Megapolenſium, quibus varia Antiquitatum, Hiſtoriarum, Legum, Juriumque Germaniæ, ſpecialim Holſatiæ & Megapoleos, vicinarumque Regionum Argumenta illuſtrantur, ſupplentur, & ſtabiliuntur, e Codicibus Manuſcriptis, Membranis & Chartis Authenticis erui ſtuduit, Notulasque adjecit & cum Præfatione inſtruxit E. J. de Weſtphalen *Eques*, &c. Ce Livre eſt enrichi d'un grand nombre de figures, qui repréſentent ce que le tems nous a conſervé de plus intéreſſant pour illuſtrer & vérifier des faits & des monumens ſi anciens.

Le Spécifique de Mad. *Stephens*, qui a fait tant de bien au Public, prouvé par l'exemple de pluſieurs perſonnes guéries par ſon remède, a excité par ſa réputation grand nombre de Savans de la Nation à en examiner au plus juſte la vertu. Les expériences qu'en a faites entre autres Mr. *Lobb*, vont à un détail prodigieux, dans ſon Traité qui porte le Titre ſuivant: *Theoph. Lobb Tractatus de Diſſolventibus Calculos ac Curatione Calculi & Podagræ, ope Alimentorum*, &c. Selon lui c'eſt l'Ail, l'Oignon le ſuc des Limons, & quelques autres Végétaux, qui ont remporté le prix, en diſſolvant la Pierre avec le plus de ſuccès. Mr. *Staehelin* donne quelques expériences faites avec l'Eau d'une Fontaine où il avoit vu beaucoup de Coquilles ſe diſſoudre & ſe réduire en pouſſière. Quel bonheur pour le Genre-humain, ſi un remède auſſi doux pouvoit nous délivrer d'un mal auſſi cruel que la Pierre, & d'une Opération auſſi rédoutable que la Taille!

D'AMSTERDAM.

Wetſtein donnera dans peu une Edition nouvelle, & plus correcte que la précédente, de *l'Expoſition Anatomique de la ſtructure du Corps Humain*,

main, *par Mr.* Winslow, *Membre de l'Académie Royale, ancien Professeur en Anatomie, & en Chirurgie, de l'Université de Paris*, &c. en IV Volumes *in* 12. enrichie de figures. Il donnera aussi le Tome cinquième de *Titus Livius ex Editione & Commentariis Drakenburgi* 4. Les Tomes sixième & septième, qui seront les derniers, paroîtront à la fois, & on les achevera le plutôt qu'il sera possible, afin de contenter l'empressement des Savans pour un Ouvrage si nécessaire. On sait d'ailleurs que les Amateurs des belles Editions de tous les Auteurs Latins, & ceux qui se sont formé des Bibliothèques, attendent avec impatience une production de cette importance, qui doit tenir le premier rang dans leur Collection. On doit porter le même jugement de l'Edition magnifique de *Diodore de Sicile*, en Grec & en Latin, sur des Collations excellentes & avec des Notes du Professeur *Wesseling*. fol. 2 Voll.; de celle de *Virgile* avec les Notes de *Heinsius* & de *Burman* 4. IV Voll.; de celle des Oeuvres de *Lucien*, en Grec & en Latin, avec une Traduction nouvelle, & enrichie de nouveaux & savans Commentaires de Mrs. du *Soul*, *Hemsterhuis*, *Gesner*, *La Croze*, *Reitz*, &c. 4. III Voll.; & enfin de l'Ouvrage du fameux *Mozell*, sur les Médailles des XII prémiers Empereurs, lequel formera III Volumes in folio.

Comme ce Libraire s'est chargé seul de toutes ces belles Editions, & qu'il n'a épargné ni soins ni dépenses pour les rendre aussi parfaites qu'il est possible, le Public ne sauroit que lui être redevable du riche présent qu'il va lui offrir. Il débite à présent la belle & correcte Edition qu'il avoit promise des Oeuvres d'*Homère*, Grec & Latin, par *Samuel Clarke*, dans un format très commode de petit *in* 12. Il donne aussi les Oeuvres d'*Horace*

race en Latin, en petit format de 24. Ce dernier Ouvrage est enrichi des Variantes de *Bentlei* & de *Sanadon*, avec un Indice Alphabétique de toutes les pièces d'*Horace*, & une Table contenant le nouvel arrangement que le Père *Sanadon* a fait des Pièces de ce Poëte: le *Carmen Seculare*, dont il a fait une nouvelle distribution, s'y trouve aussi entièrement de sa façon, à la fin du Livre.

On trouve encore, chez ce même Libraire, un Ouvrage sans contredit des mieux travaillé, & le plus grand que notre siècle ait produit sur une matière aussi universelle & aussi intéressante que l'Histoire Ecclésiastique. La manière dont il est exécuté répond parfaitement à l'importance de cette entreprise, que nous devons à Mr. *Venturini*, fameux Marchand Libraire à Lucque, qui ayant formé le noble dessein de donner l'Histoire Ecclésiastique aussi complette qu'il est possible, a engagé Mr. *Dominique George* & le P. *Jean Dominique Mans* à l'exécuter, & à le mettre dans le meilleur ordre. On a pris pour Texte les *Annales de Baronius*, mais on a eu soin de mettre toujours au bas de la page la *Critique du P. Pagi*, qui y avoit du rapport, afin qu'on pût voir l'un & l'autre d'un coup d'œil. Il y a encore au bas de la Critique du P. *Pagi* de courtes Notes Chronologiques de la façon de Mr. *George*, pour rectifier les dattes, & principalement les *Fastes Consulaires* jusqu'à l'an 565, sur la foi des Monumens écrits ou gravés qu'on a déterrés depuis la mort du Cardinal *Baronius* & du P. *Pagi*. A la fin de *Baronius* on ajoutera son Continuateur *Oderic Raynauld*, avec des Notes plus amples du P. *Mans*, qui commenceront au Huitième Siècle; on y trouvera entre autres environ soixante Conciles, dont il n'avoit pas été fait mention auparavant dans les Collections des

Con-

Conciles, &c. On a eu ſoin de ne rapporter dans les Notes que des faits bien atteſtés, ſans s'amuſer à faire des conjectures ou de longs raiſonnemens, qui auroient trop groſſi l'Ouvrage ſans le rendre plus parfait. La Dédicace qui eſt adreſſée au Roi de Portugal, a été très bien reçue. Le prémier Tome ſortit de la preſſe l'an 1740; il contient l'*Apparat*. Dans la *Préface Générale* on fait l'Eloge du Cardinal *Baronius* & du P. *Pagi*; on y fait mention de toutes les Editions qui ont été faites des *Annales* & de la *Critique*; de l'occaſion qu'ils ont eu d'écrire; des Proteſtans contre leſquels *Baronius* a écrit, & de ceux qui ont écrit contre lui, &c. On trouve après la *Diſſertation Hypatique du P.* Pagi, *l'Epitre Conſulaire du Card.* Noris; *l'Apologie pour les Conſuls Céſaréens par le P.* Pagi; la Collation de la Chronique de *Proſper* avec un MS. du Vatican par Mr. *George*; les *Epitres Paſchales de Denys le Petit*, avec des Notes; *la Préface du P.* Pagi *ſur la Critique de Baronius*; ſa *Lettre à l'Abbé Nicaiſe*; ſa *Diſſertion de la Période Grecque & Romaine*; *dix Catalogues des anciens Papes*; *le Calendrier Romain*; *l'Apparat Chronologique du P. Pagi*; *l'Appendice aux Notes ſur le quatrième Siècle*; la *Préface générale* de *Baronius*, & les Préfaces *particulières* qu'il avoit miſes devant chaque Tome de ſes Annales; enfin l'*Apparat de Baronius*. Le onzième Tome de cette Collection renferme le huitième de *Baronius*, & finit avec le ſeptième ſiècle.

Les Notes, quoique courtes, ont couté un travail infini. Mr. *George* a été obligé de conſulter tous ceux qui ont écrit ſur les *Faſtes Conſulaires*, outre les MSS. & les Inſcriptions antiques qu'il a vus lui-même. Le P. *Mans* a lu, pour cet effet, les Oeuvres mêlées de *Baluze*, les Anecdotes des PP. *Mar-*

Martène & *Durand*, la Collection des vieux Monumens en neuf Tomes *in folio*, les *Ecrivains Historiques* publiés par *Muratorius* en 27 Volumes *in folio*, les *Antiquités Italiques du moyen âge*, les Collections d'*Eccard*, de *Menken* & de *Ludewig*, la *Gaule Chrétienne*, l'*Italia sainte*, & plusieurs autres Pièces & Monumens. A juger des Notes du dernier par celles du prémier, elles seront faites avec goût & jugement, & elles nous apprendront quantité de choses intéressantes, que nous n'aurions pas trouvées nous-mêmes, ou que nous n'aurions trouvées que par des recherches très longues & très pénibles. C'est ainsi, par exemple, qu'il nous apprend en deux mots, sur la foi d'un ancien *Calendrier* gravé sur un marbre, placé présentement au Vatican, que la fameuse bataille de Céſar & de Pompée s'est donnée dans les champs de *Pharsale le neuvième de Juin*, & que la mort de *Caius*, Petit-fils d'Auguſte étoit arrivée *le* 19 *d'Août*; époques sur lesquelles les Savans avoient été fort partagés & fort embarassés auparavant. Cette excellente Collection, qui renfermera trente Volumes *in fol.* au moins, se donne par voye de souscription à raison de 10. flor. de Hollande le Volume, en papier ordinaire, & *f.* 12: 10. le grand papier: ceux qui ne souscriront point seront obligés de payer pour le Volume, en papier ordinaire, *f.* 12; & *f.* 15: pour le grand papier. On peut en avoir déja les XII prémiers Volumes chez ce Libraire, qui est le seul avec qui Mr. *Venturini* a voulu entrer en des engagemens, pour empêcher qu'un Ouvrage de cette importance ne perde rien de son prix, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, s'il se trouvoit entre les mains de plusieurs. C'est en effet le sort qu'ont eu tant d'excellens Livres, & même

des Livres qui ont couté de groſſes ſommes aux Libraires, & qui cependant ſe ſont donnés & ſe donnent encore beaucoup au deſſous de leur valeur, pour avoir un trop grand nombre de Maitres. *Weſtſtein* s'engage envers ceux qui prendront ces prémiers Volumes, d'en fournir toute la ſuite, qui doit paroitre en moins de deux années, aux conditions marquées ci-deſſus, à meſure qu'il la recevra d'Italie; ce qui n'eſt pas un petit avantage pour les ſouſcripteurs, ſi l'on conſidère les fraix & les risques du tranſport, fraix qui ſont conſidérables, & qui ſont pour le compte de ce Libraire.

Pierre Humbert a imprimé & débite un *nouveau Volume* des *Sermons* de feu Mr. *de Superville* in 8. Ce *Volume* contient *douze Sermons*. Il débite auſſi un *nouveau Volume* des *Sermons* du célèbre *Tillotſon*, traduits de l'Anglois. Ce Volume contient *dix-ſept Sermons*, dont il y en a quatre ſur l'*Immortalité de l'Ame*, cinq ſur le *Jugement dernier*, deux ſur la *Réſurrection*, deux ſur le *Bonheur des gens de Bien dans la Vie à venir*, & quatre ſur d'autres matières auſſi fort intéreſſantes.

ARTICLE XII.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

PARIS.

Liſte des Profeſſeurs du Collège Royal.

PROFESSEURS POUR L'HEBREU.

Meſſieurs *L'Abbé Sallier.*
L'Abbé Henry.

PRO-

PROFESSEURS POUR LE GREC.

Meſſieurs *L'Abbé Capperonnier.*
L'Abbé Vatry. Il eſt auſſi Inſpecteur du Collège.

PROFESSEURS POUR LES MATHEMATIQUES.

Meſſieurs *De Cury.*
De Montcarville.

PROFESSEURS POUR LA PHILOSOPHIE GREQUE ET LATINE.

Meſſieurs *L'Abbé Terraſſon.*
L'Abbé du Gua de Malvès.

PROFESSEURS POUR LA MEDECINE, LA CHIRURGIE, LA PHARMACIE ET LA BOTANIQUE.

Meſſieurs *Burette.*
Aſtruc.
Du Bois.

PROFESSEURS POUR LA LANGUE ARABE.

Meſſieurs *De Fiennes.*
Fourmont l'Aîné.

PROFESSEURS POUR LE DROIT CANON.

Meſſieurs *Capon.*
Le Merre.

PROFESSEUR POUR LA LANGUE SYRIAQUE.

Monsieur *l'Abbé Fourmont*.

Le Père *Massillon*, connu par ses Prédications, & Evêque de Clermont en Auvergne depuis 1717, étant mort, sa place à l'Académie Françoise a été donnée à Mr. le Duc de *Nivernois*.

Mr. l'Abbé *Houtteville*, Auteur de la Religion Chrétienne, prouvée par les faits, & Sécrétaire de l'Académie Françoise, étant mort aussi depuis peu, le Sécrétariat a été donné à Mr. de *Mirabaud* Auteur des Traductions du *Tasse* & de l'*Arioste*. Sa place d'Académicien n'est pas encore donnée.

Mr. de *Boze*, Sécrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, aiant demandé sa démission, à cause de ses infirmités, l'Académie a élu Mr. *Fréret* si connu par sa profonde Erudition.

DE LEIPSIC.

Liste des autres Professeurs de l'Université de Leipsic (a).

PROFESSEURS EXTRAORDINAIRES EN THEOLOGIE.

Messieurs *Jean-Chrétien Habenstreit*, Docteur en Théologie, Professeur Ordinaire pour l'Hébreu.

Mes-

(a) Voyez la *Bibliothèque Raisonnée*, Tom. XXVII. p. 411.

Meſſieurs *Chrétien Weiſſ*, Docteur en Théologie & Archi-Diacre de l'Egliſe St. Nicolas.

Jean-Chrétien Clodius, Profeſſeur pour l'Arabe.

PROFESSEURS EN DROIT.

Meſſieurs *Gottlieb-Guillaume Dinckler*, Docteur en Droit & Profeſſeur Ordinaire du Droit Saxon.

Jean-Frédéric Hoeckner, Docteur en Droit & Profeſſeur Ordinaire du Droit de la Nature & des Gens.

Jean-Gottlieb Siegel, Docteur en Droit & Profeſſeur Ordinaire du Droit Féodal.

Abraham Kaeſtner, Docteur en Droit & Profeſſeur Extraordinaire.

Chrétien Schoen, Docteur en Droit.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Meſſieurs *Adam-Frédéric Pezoldt*, Profeſſeur Ordinaire en Chimie.

Juſte-Godefroi Gunz, Profeſſeur Extraordinaire en Anatomie & en Chirurgie.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Meſſieurs *Charles-Gunther Ludovici*, Profeſſeur Ordinaire en Philoſophie.

Chrétien Beyer, Profeſſeur Extraordinaire en Philoſophie.

Messieurs *Jean-Auguſte Erneſti*, Profeſſeur Extraordinaire des Humanités & Recteur de l'Ecôle de St. Thomas.

Jean-Rudolf Kieſling, Profeſſeur en Philologie Sacrée.

Mr. *Erneſti* a commencé ſa Profeſſion Extraordinaire des Humanités par un Programme : *de Gloſſariorum Græcorum vera indole & recto uſu in interpretatione.* L'Oraiſon Inaugurale qu'il a publiée, a pour Titre : *To. Aug. Erneſti Oratio Lipſiæ a. d.* IX April. A. CIↃIↃCCXXXXII *Profeſſionis Humaniorum Litterarum Extraordinariæ adeundæ cauſſa recitata.*

La Chaire de Mr. le Docteur *Olearius*, qui étoit Profeſſeur en Langues Greque & Latine, a été remplie par Mr. *Jean-Henri Winckler*, ci-devant Profeſſeur Extraordinaire en Philoſophie. Il a commencé ſa Profeſſion par un Programme de deux feuilles *de ſtudio Ciceronis in Græcis.*

Mr. *George-Frédéric Richter*, Profeſſeur en Morale & en Politique, Collégiat du Collège Mineur des Princes, & Bibliothécaire de l'Univerſité, étant mort le 23 Juin, ſa Chaire a été donnée à Mr. *Jean-Frédéric May*, Maitre en Philoſophie & Profeſſeur Extraordinaire de la même Faculté.

DE

DE FRANCFORT SUR L'ODER.

Liſte des Profeſſeurs de l'Univerſité de Francfort ſur l'Oder.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Meſſieurs *Jean-David Grillo*, Docteur en Théologie.
Paul-Erneſt Jablonski, Docteur en Théologie.
Tileman-Henri Siegel, Prédicateur de la Cour de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe.
Paul Gyöngyoſſi, Docteur en Théologie.

PROFESSEURS EN DROIT.

Meſſieurs *Jean-Wolfgang Trier*, Docteur en Droit, & Prémier Profeſſeur de ſa Faculté.
Jean-Laurent Fleiſcher, Docteur en Droit.
Jean-Chriſtoſle Peſter, Docteur en Droit.
Jean-Gottlieb de Hockeman, Profeſſeur des Inſtitutes de Juſtinien.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Meſſieurs *André-Ottomar Goelicke*, Docteur en Médecine.

Meſſieurs *Charles-Auguſte à Bergen*, Docteur en Médecine.

Jean-Frédéric Cartheuſer, Docteur en Médecine.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Meſſieurs *Nicolas Hieſerman*, Profeſſeur en Eloquence.

Jean-Frédéric Pfaff, Docteur en Droit & Profeſſeur en Mathématique.

Alexandre-Gottlieb Baumgarten, Profeſſeur en Philoſophie.

Wolf-Baltaſar-Adolf de Steinwehr, Profeſſeur en Droit Naturel & des Gens, en Hiſtoire & en Antiquités.

Chrétien Deutſch, Profeſſeur en Théologie Evangélique-Luthérienne.

Martin Diterich, Docteur en Théologie & Profeſſeur en Théologie Evangélique-Luthérienne, Paſteur & Inſpecteur Adjoint.

D'AMSTERDAM.

Monſieur PIERRE BURMAN, ci-devant Profeſſeur en Hiſtoire & en Belles-Lettres, commença ſes Leçons le 10 Septembre, par une Harangue ſur l'*Enthouſiaſme Poétique*. Il avoit remarqué que tous les Auteurs, qui ont traité cette matière, n'en avoient écrit qu'en Proſe, il crut qu'il convenoit mieux d'en compoſer un Poëme. Il propoſa cette Queſtion,

si c'est l'inspiration, ou un heureux naturel, ou l'étude, qui fait les grands Poëtes; & il donne la préférence à la prémière, sans exclure pourtant des deux autres, ni les choses qui préparent à recevoir cette Inspiration & qui l'aident, comme la Musique, le Vin, l'Amour, avec les autres Passions, la lecture des bons Poëtes, les Bocages, les Rivières. Tout cela est prouvé par une liste de Poëtes anciens & Modernes ainsi inspirés.

Ici notre Poëte fut saisi du sommeil, pendant lequel il eut un songe. Les songes, quoiqu'ils soient ordinairement occasionnés par des pensées qu'on a eues pendant la veille, ne les représentent pas exactement, ni ne les continuent avec la dernière régularité: celui-ci fut de la même nature. Calliopé montra les récompenses des bons Poëtes, & les peines des mauvais dans l'autre Monde. A la gauche elle fit voir les Poëtes Plagiaires écorchés; les Pédans condamnés à garder les Pourceaux & les Ânes, les Médisans convertis en Chiens enchaînés; les Parasites en Corbeaux; les Obscènes en Hupes, &c. A la droite étoient sur le Parnasse, Homère, Hésiode, Virgile, Valérius Flaccus, Horace, Ovide, Catulle, Tibulle, Properce, & plusieurs autres anciens Poëtes. Les Poëtes nés en Hollande, qui avoient composé des Vers, soit en Latin soit en Langue du Païs, se trouvèrent distingués parmi les Modernes. Le songe finit par l'Apothéose de feu Mr. *Pierre Burman*, Professeur à Leide.

Comme la récitation de ce Poëme a été accompagnée & suivie d'un applaudissement général de la part des Auditeurs, il n'y a pas lieu de douter qu'on ne le lise & relise toujours avec beaucoup

de plaiſir & de ſatisfaction; ce qui engagera Mr. *Burman*, comme nous l'eſpérons & le ſouhaitons, à nous donner de tems en tems des productions ſemblables de ſon eſprit également heureux & fertile.

Le même Monſieur *Pierre Burman*, dont nous venons d'annoncer la Harangue, après avoir été Profeſſeur à *Franequer*, remplit actuellement ici la Chaire qu'occupoit Monſieur *Jaques-Philippe d'Orville*, Profeſſeur en Hiſtoire, en Eloquence & en Langue Greque, lequel conſerve néanmoins toujours les mêmes Titres & Honneurs qu'il avoit auparavant.

Les autres Profeſſeurs de nôtre Ecole Illuſtre ſont:

Meſſieurs *Corneille Sieben*, Profeſſeur en Droit.
Corneille-Hugues Vonk, Profeſſeur en Langues Orientales & Antiquités.

Autres Profeſſeurs qui ne ſont point de l'Ecole Illuſtre.

Meſſieurs *Guillaume Roël*, Profeſſeur en Anatomie.
Jean Burman, Profeſſeur en Botanique.

TABLE

TABLE
DES
ARTICLES.

I. ECLAIRCISSEMENT *sur l'Imitation de* JESUS-CHRIST, *& sur celle de* DIEU *lui-même que nous prescrit l'Evangile.* Pag. 243

II. CATALOGUE METHODIQUE *des* PLANTES, *qui naissent sans culture en Suisse*, par le D. ALBERT HALLER. 265

III. HISTOIRE *de* GUILLAUME *le* CONQUERANT, par Mr. l'Abbé P * * * 277

IV. *La* SAINTE BIBLE, *ou le* VIEUX *& le* NOUVEAU TESTAMENT, *avec un* COMMENTAIRE LITTERAL, &c. 305

V. HISTOIRE ROMAINE *depuis la Fondation de* ROME *jusqu'à la* BATAILLE *d'*ACTIUM, &c. Tome VII. 325

VI. HISTOIRE *du* MONT VESUVE, &c. 344

VII. SYNONYMES FRANÇOIS, &c. par Mr. l'Abbé GIRARD, avec le TRAITE' *de la* PROSODIE FRANÇOISE par Mr. l'Abbé D'OLIVET. 370

VIII. HISTOIRE UNIVERSELLE, *depuis le commencement du Monde jusqu'à présent*, &c. Tome II. 389

IX. LETTRE *sur la* COMETE de 1742. 429

X. ELOGE *de Mr.* ROLLIN, *par Mr. de* BOZE, &c. 435

XI. NOUVELLES LITTERAIRES. 451

XII. NOUVELLES ACADEMIQUES. 466

TABLE

TABLE
DES
MATIERES.

A.

AMBRE JAUNE (l') ne doit pas son origine à la Mer; elle vient de la Terre. 85

Ame. Si les Ames de tous les Hommes ont été créées à la fois avec celle d'*Adam*. 143, *& suiv.* Nature de l'Ame. 201, *& suiv.* 224

Ane de Vérone, Relique ainsi nommée, qu'on promène par la Ville, & qu'on honore. 85

Annibal. Victoire qu'il remporte près de la Ville d'Herdonnée. 6. Son entretien avec *Scipion*. 28. Son caractère & son parallèle avec *Scipion*. 337, *& suiv.*

Anfaldus. Extrait de son Ouvrage intitulé, *de la Tradition des Principes de la Loi Naturelle*. 177

Apollinaire (*la Dent de St.*). Relique honorée d'une Chapelle particulière à Vienne. 37

Asiapa. Comment les habitans de cette Ville avoient irrité les Romains. 20. Cruautés qu'ils exercèrent sur eux-mêmes pour ne pas tomber entre les mains des Romains qui les assiégeoient. *ibid. & suiv.*

B.

BACON (*Roger*) est un des premiers qui s'appliquèrent à la Science Hermétique. 47

Baker (Mr. *Henri*). Son *Microscope rendu facile*, &c. 457

Bayle a mal entendu le Syſtême de *Spinoſa*. 131, 143

Bernard (St.). Maux qu'il a cauſés. 107. Regardé comme un faux Prophète. *ibid.*

Bible (*La Ste.*), *ou le Vieux & le Nouveau Teſtament, avec un Commentaire Littéral*, &c. Extrait du Tome I. de cet Ouvrage. 305

Blanchini (*Joſeph*). Ouvrage qu'il publie. 60. Idée qu'on donne de ſa Logique, ou manière de raiſonner. 63, *& ſuiv.*

Boulainvilliers (le Comte de) prétend qu'on n'a pas encore réfuté, comme il faut, le Syſtême de *Spinoſa*. 130, 131

Boze (Mr. *de*), Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Son *Eloge* de Mr. *Rollin*. 435, *& ſuiv.*

Bragance (le Duc de), depuis Roi de Portugal. Son grand crédit excite la jalouſie des Eſpagnols qui cherchent à le perdre. 17. Les Portugais lui offrent la Couronne. 18

Burman (Mr. *Pierre*), Profeſſeur en Hiſtoire & en Belles-Lettres à Amſterdam, publie le *Recueil de* Nicolas Heinſius. Extrait de cet Ouvrage. 73

C.

CASTERA (Mr. *Duperron de*), Auteur de la Traduction de l'*Hiſtoire du Mont Veſuve*. 344

Caſuiſtes. Faits qui font voir combien l'eſprit des Caſuiſtes flatteurs eſt mépriſable. 94, *& ſuiv.*

Caton. Lieu de ſa naiſſance. 9. Comment il paſſa ſa jeuneſſe. *ibid.* Sa Famille. 11. Comment il chercha à ſe rendre recommandable. *ibid.* Il fait

fait sa prémière Compagne. *ibid.* Il sert en Sicile, en qualité de Tribun Légionaire. *ibid.* Comment il vivoit à l'Armée. *ibid.*

Charles IX, Roi de France. Vices qui regnoient à sa Cour. 101

Chemins. Colonne milliaire qui étoit le centre de tous les grands Chemins. 56

Chrétiens (les) regardés comme Persécuteurs & Intolérans. 103, *& suiv.*

Christianisme. Ouvrage où l'on fait voir que le Christianisme n'est pas fondé sur le Raisonnement. 451. Réponse à cet Ouvrage. *ibid.*

Caur (*Jaques*). Particularités de sa vie. 49. Est protégé par la belle *Agnès Sorel. ibid.* Amasse des richesses immenses, & par quelles voies. *ibid.* Amende à laquelle il est condamné; il se retire dans le Royaume de Chypre. *ibid. & suiv.*

Comète. Extrait d'une *Lettre sur la Comète de* 1742. 429. A quels dangers notre Globe seroit exposé si une Comète s'en approchoit de trop près. 432

Création du Monde. Voyez *Monde.*

Croisades (les) regardées comme de folles & de bisarres entreprises. Jugement qu'on en porte. 105, *& suiv.*

Cuivre qui végétoit par les trous & les pores d'une vieille poutre. 40

Cunigonde. Miracle attribué au Manteau de cette Impératrice. 38

D.

D'ANVILLE (Mr.), Géographe ordinaire du Roi. 55. Auteur des *Eclairciſſemens Géographiques ſur l'Ancienne Gaule*, &c. *ibid.* Extrait de cet Ouvrage. *ibid.*
Déluge Univerſel. Quelle peut avoir été la cauſe de celui dont l'Ecriture nous parle. 433
Deſcartes. Si ſa ſuppoſition, que *tout eſt plein*, eſt fauſſe. 135, 136
Deslandes (Mr.). Obſervation de cet Auteur. 413
Dieu. Réfutation de ceux qui prétendent que Dieu reſteroit oiſif, s'il n'étoit occupé à créer chaque jour de nouvelles Ames. 144
Droit Naturel. Si les Hommes en ont une idée innée. 155, *& ſuiv.* 190, *& ſuiv.*

E.

ECCLESIASTIQUES (les). Comment on doit les conſidérer. 87
Edouard II, Roi d'Angleterre. Traits violens contre ce Prince. 98
Edouard III, Roi d'Angleterre. Belles qualités de ce Prince. 99
Elizabeth, Reine d'Angleterre. Belles qualités de cette Princeſſe. 92, 100
Eugène (le Prince) fut ſur le point de réſigner ſes Charges en 1719. 38

F.

FABIUS. Histoire de la conduite qu'il tint à l'égard de *Scipion*. 93, *& suiv.* Cette conduite fait naître contre lui de violens soupçons de jalousie & d'envie. 97

Flavius (*C. Valerius*). Déréglemens de sa jeunesse. 6. Il renonce à ses anciennes habitudes, & prend une Charge de Prêtre de *Jupiter*. 7. Réflexion sur cet évènement. *ibid. & suiv.*

Fontenelle (Mr. *de*). Belle Définition qu'il donne de l'*Histoire* en général. 112. Cité sur *l'accord des deux Loix de* Képler *dans le Système des Tourbillons*. 137. Eloge qu'il fait de Mr. *Varignon* & de l'Abbé de *St. Pierre*. 149

Francis (Mr. *Philippe*). Ouvrage de ce Ministre. 454

Fulvius (le Proconsul *Cn.*) est tué dans un Combat que lui livre *Annibal*. 6

G.

GENERATION des Animaux. Question sur cette matière. 138, *& suiv.*

Géographie, Extrait des *Eclaircissemens Géographiques sur l'Ancienne Gaule*, &c. 55

Girard (Mr. l'Abbé). Extrait de ses *Synonymes François*. 370

Gloire (l'amour de la) est un des plus grands mobiles des actions des hommes. 8. Exemple qu'on en donne. *ibid.*

Gordon (Mr. *Th.*). Extrait du Tome Second de ses *Discours Historiques*, &c. sur *Tacite*. 86

Gottsched (Mr.). Son *Essai sur l'Art Poëtique*. 457. Ennemis qu'il s'attire. 458

Grêle. Si les *Pierres de Grêle*, qui tombèrent sur les Cananéens, étoient réellement des *Pierres* ou de la *Grêle*. 395, *& suiv.* Raisons de ceux qui prétendent que c'étoient effectivement des Pierres. 397, *& suiv.* Objections contre ce sentiment. 403, *& suiv.*

Grotte de Pirmont (la) est un exemple nouveau d'une vapeur spécifiquement légère, & par-là même mortelle aux Animaux. 34

Grotte aux Chiens. Explication des phénomènes qui la rendent célèbre. 33, 34

Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie & Roi d'Angleterre. Extrait de son *Histoire*. 277

H.

HALLER (Mr. le Docteur *Albert*), Professeur en Médecine, &c. Extrait de son *Catalogue méthodique des Plantes qui naissent sans culture en Suisse*, &c. 265

Hammond (Mr. *Nathaniel*). Ouvrage de cet Auteur. 455

Heinsius (*Nicolas de*). Extrait de son *Recueil*. 73. Raisons du retardement de l'Edition de cet Ouvrage. 74. Histoire de la Vie de cet Auteur. 76, *& suiv.* Ses Ouvrages. 85

Henri II, Roi de France, fait une paix honteuse avec l'Empereur, dans le dessein de faire la guerre à ses Sujets. 104

Henri III, Roi de France. Pourquoi personne ne vouloit se fier à lui. 101. Régardé comme un grand dissipateur. 91. Ses autres mauvaises qualités. 104, *& suiv.*

Henri IV, Roi de France. Belles maximes de ce Prince. 96, *& suiv.* 100

Hiſtoire Univerſelle depuis le commencement du Monde juſqu'à preſent. Premier Extrait de cet Ouvrage. 111. Second Extrait. 389
Hongrie. Riches Mines de la Haute Hongrie, 89. Inquiſition de Hongrie, & comment on y tourmente les Proteſtans. 41. Perſonnes qui y ont été brulées. *ibid.*
Hongrois. Comment traités par la Maiſon d'*Autriche*. 19. Services qu'ils rendent aujourdhui à cette Maiſon. *ibid.*

I.

JANVIER (le Miracle de St.) à Naples. Comment on l'explique tout naturellement. 33. Liqueur qui fait le même effet. *ibid.*
Jaques V, Roi d'Ecoſſe. Particularité concernant ce Prince. 108, *& ſuiv.*
Jean XXII (le Pape) a écrit ſur la Science Hermétique. 48
Jeannin (le Préſident). Ses belles qualités. 100
Jéſus-Chriſt. Eclairciſſement ſur l'Imitation de Jéſus-Chriſt, & ſur celle de Dieu lui-même que nous preſcrit l'Evangile. 243, *& ſuiv.*
Indibilis, un des plus puiſſans Princes d'Eſpagne, perd ſon Royaume, & pourquoi. 19. Son Diſcours à *Scipion. ibid. & ſuiv.* Voyez *Scipion.*

K.

KEMPFER. Continuation de l'Extrait de ſes *Voyages.* 30

L. LEN-

L.

LENGLET *du Fresnoy* (Mr. l'Abbé), Auteur de l'*Hiſtoire de la Philoſophie Hermétique*. Extrait de cet Ouvrage. 43. Critiqué. 44, *& ſuiv.*
Lieue Gauloiſe. Ce que c'eſt. 58
Lobb (Mr. *Theoph.*). Son Traité touchant les *Diſſolvans de la Pierre*, &c. 461
Locke prétend que nous n'avons aucune idée innée du Droit naturel. 159, *& ſuiv.*
Lockman (Mr.). Ouvrage qu'il va publier. 454
Loeres. Révolution arrivée dans cette Ville. 23, *& ſuiv.*
Louis XIII, Roi de France, traité avec peu de ménagement. 98, *& ſuiv.*
Louis XIV. Ses grandes dépenſes. 93, *& ſuiv.* Ne devoit pas prêter l'oreille aux inſinuations du Marquis de *Louvois*, & pourquoi. 108
Lulle (*Raimond*). Particularités touchant ce Philoſophe Hermétique. 48

M.

MAC-LAURIN (Mr.). Son *Traité des Fluxions*. 453
Marcellus. Ses conquêtes. 5, 6
Marchant (Mr. *Jean*). Ouvrage de cet Auteur. 455
Marſigli (le Comte de). Ingratitude dont on a uſé à ſon égard. 34
Marſh (Mr.). Nouvelle Edition de ſa *Lettre* pour défendre les *Quakers* contre Mr. de *Voltaire*. 455

Middleton (le Docteur). Ouvrage qu'il publie. 454

Mille. Quelle eſt la longueur d'un Mille Romain. 56, *& ſuiv.*

Milward (Mr.), Docteur en Médecine. Ouvrage qu'il publie. 453

Miſſon (Mr.) inſulté mal-à-propos au ſujet de l'*Ane de Vérone.* 35

Molières (Mr. *de*) a expliqué mécaniquement dans le Syſtême du *Plein* les Loix Aſtronomiques des Viteſſes dans leurs Orbes. 136

Monde. Différentes opinions ſur la Création du Monde. 124, *& ſuiv.*

Moules vivantes qu'on trouve enfermées dans des blocs de Marbre. 36

Muſſchenbroek (Mr.). Idée qu'il donne de l'*Eſpace.* 187. Preuve qu'il donne de l'Immatérialité de l'Ame. 203

N.

NAPLES. Combien les Femmes publiques y cauſent de desordres. 31, 32

Neal (l'Evêque). Mauvais conſeil qu'il donna à *Jaques* I, Roi d'Angleterre. 95, 96

Népomuc (*Jean de*), fameux Saint en Bohême. 41. Médaille gravée à Rome ſur ſa Canoniſation. *ibid.*

Neumann (Mr.), de Berlin. Liqueur de ſon invention qui feroit en cas de beſoin, le même Miracle que *St. Janvier* à Naples. 33

Nuée. Cauſe de la chute des Nuées & du Tonnère. 412, *& ſuiv.*

O.

OLIVAREZ (le Duc *d'*). De quelle manière il vouloit qu'on traitât les Portugais. 14
Olivet (l'Abbé *d'*). Extrait de ſon Traité de la *Proſodie Françoiſe*. 370

P.

PAÏS *de Promiſſion*. Sa deſcription. 416
Paradis. Plaiſirs qu'on y goutera. 174, *& ſuiv.*
Parent (Mr.). Obſervation de cet Auteur. 412
Paſcal. Idée de la manière de raiſonner de ce Philoſophe. 170
Philippe II, Roi d'Eſpagne. Conduite qu'il auroit dû tenir pour conſerver les Païs-Bas. 19
Philoſophie Hermétique (*Hiſtoire de la*). Extrait de cet Ouvrage. 43
Pié Grec. Quelle eſt ſa longueur. 57
Pierre (l'Abbé de *St.*). Extrait du XV Tome de ſes *Ouvrages de Politique*, &c. 147. Fait qui prouve ſa grande généroſité. 149. Examen de ſon ſentiment, que *tous les Hommes ont naturellement l'idée d'une action juſte, quoiqu'il n'y ait aucune Loi poſitive qui ſoit commune entre eux.* 155, *& ſuiv.*
Pierres. Leur Végétation. Voyez *Végétation*.
Pierres à Champignons. Ce que c'eſt. 30
Pléminius (le Propréteur *Q.*) eſt chargé par *Scipion* de reprendre la Ville de Locres. 23. Inhumanité avec laquelle il en traite les habitans. 24. Mauvais traitemens qu'il reçoit. 25. Autres exemples de ſa cruauté. *ibid.* Il eſt chargé de chaines, & conduit à Rhège. 26. Conjec-

tures sur la manière dont il termina sa vie. 27
Polignac (le Cardinal de). Son Eloge. 204, *& suiv.* Idée de son *Antilucrèce.* 219
Polybe. Réflexion de cet Auteur. 14
Porto-Ré, Port ainsi nommé que l'Empereur *Charles* VI fit bâtir pour la sureté de sa Flotte, 36. Moules vivantes qu'on y trouve, enfermées dans des blocs d'un Marbre de couleur brune. 36
Portugal. Histoire abrégée de la grande Révolution arrivée dans ce Royaume sous le règne de *Philippe* IV Roi d'Espagne. 16
Possessions du Diable regardées comme des maladies populaires. 172, *& suiv.*
Prague. Particularités touchant cette Ville. 42
Prosodie Françoise. Extrait de cet Ouvrage, 370
Puffendorff (*Esaie de*). Mémoire dans lequel il donne à la Cour de Suède une idée exacte du Ministère Impérial, tel qu'il étoit en 1675. 39. Son sentiment sur la *Loi Naturelle*, 199, 200

R.

RAISON. Quel est le plus haut dégré où elle soit arrivée en 1749. 176. Ouvrage où l'on fait voir qu'il ne convient point à la Raison de juger des matières de Religion, 452. Réponse à cet Ouvrage. *ibid.*
Richard II, Roi d'Angleterre. Traits violens contre ce Prince. 98
Rollin (Mr.). Extrait du Tome VI de son *Histoire Romaine.* 3. Réflexions de cet Auteur. 7, 14, 27. Extrait du Tome VII. 325. Son *Eloge* par Mr. *de Boze.* 435
Rousseau (le Poëte) veut être en liaison avec Mr. *Rollin.* 448. Il se rend *incognito* à Paris. *ibid.*

Il desavoue les monstrueux *Couplets* qui furent l'origine de ses malheurs. *ibid.*

S.

SAVOIE (*Marguerite de*), Duchesse de Mantoue, gouverne le Portugal en qualité de Vicereine. 17

Schemnitz (les Mines de). Combien on y emploie d'Ouvriers. 39

Scipion. Réponse qu'il fait au Discours d'*Indibilis*. 13. (Voyez *Indibilis*). Sa mesintelligence avec *Fabius*. 23. (Voyez *Fabius*). Jugement sur le Discours qu'il tint à *Annibal*, dans une entrevue qu'eurent ces deux Généraux avant la bataille de Zama. 28, *& suiv.* Son caractère, & son parallèle avec *Annibal*. 337, *& suiv.*

Gravesande (Mr. de). Son éloge. 201, 202. Sa preuve de l'Immatérialité de l'Ame. *ibid.*

Soie. Espèce de Soie brune qu'on trouve attachée à une Coquille. 30. Ce qu'on en fait. *ibid.*

Spinosa. Exposition du Systême de ce Philosophe. 129, 183. N'a pas encore été bien réfuté. 130, 184

Stade. Quelle est la longueur du Stade que les Historiens emploient souvent pour marquer des distances. 57

Superstition. Pourquoi la Superstition est si dangereuse dans un Prince foible. 102, *& suiv.* Exemples qui font voir que c'est à la Superstition qu'on doit attribuer tant de cruelles guerres qui ont désolé l'Europe. 103

Synonimes François, &c. Extrait de cet Ouvrage. 370

T.

THEOLOGIENS (les). Jugement sur la liberté qu'ils prennent d'éxiger des autres hommes une exacte conformité à l'égard des sentimens sur la Religion. 89. Reproches qu'on leur fait, d'être divisés, de contester avec aigreur, &c. *ibid. & suiv.*

Tocai. Etendue de ce fameux Vignoble. 40. Grains d'Or trouvés dans les Ceps & les Raisins de Tocai. *ibid.*

Tonnère. Voyez *Nuée.*

Tophania. Eau dont se servoit cette Empoisonneuse pour détruire un homme à l'heure marquée. 31

Trevisan (*Bernard*). Lieu de sa naissance. 48. A travaillé pendant 60 ans à la recherche de la Pierre Philosophale. *ibid.*

Tronchin (Mr. *Théodore*). Eloge de ce Médecin. 196, 197. Son sentiment sur la *Loi de Nature.* *ibid.*

V.

VASCONCELLOS (*Michel*), Sécrétaire d'Etat en Portugal: son grand pouvoir. 17. Ses intrigues pour faire naitre des haines & des inimitiés entre les Grands du Royaume. *ibid.* Sa mort tragique. 18

Végétation. Fait qui concerne la Végétation des Pierres. 40

Vésuve. Les pierres que jette ce Volcan contiennent des particules de fer. 31. D'autres se couvrent d'une croute vitriolique. *ibid.* Extrait de l'*Hif-*

l'*Hiſtoire du Mont Véſuve.* 344
Vienne. Idée avantageuſe qu'on donne de cette Ville. 37. Reliques & Images miraculeuſes qui s'y trouvent. *ibid. & ſuiv.* Pourquoi cette Cour ne ſauroit figurer dans le Monde. 39
Villénas (*Donna Philippe de*). Héroiſme de cette Femme Portugaiſe. 18
Voltaire (Mr. *de*), cité. 86, 87. A entrepris de réfuter *Paſcal.* 170. Abandonne le parti de *Locke*, & ſur quoi. 200. Attaqué au ſujet de ce qu'il a dit des *Quakers.* 455
Urbain (le Père). Son deſintéreſſement. 35

FIN DE LA TABLE.

CATALOGUE

Des nouveaux Livres François, qui se trouvent chez WETSTEIN.

Amuſemens de la Chaſſe & de la Pêche, où l'on enſeigne la manière de prendre toutes ſortes d'Oiſeaux & d'Animaux à quatre Pieds, avec nombre de Figures 12. 2 *voll.*

L'Antipamela ou la fauſſe Innocence découverte dans les Avantures de Syrene. 12.

Bible qui contient le Vieux & le Nouveau Teſtament avec un Commentaire Littéral compoſé de Notes Choiſies tirées de divers Auteurs Anglois, le Tome prémier, contenant le prémier Livre de Moyſe. 4.

Bibliothèque de Campagne ou Amuſemens de l'Eſprit & du Cœur, Tome XI & XII. 12.

Campagnes Philoſophiques ou Mémoires de Mr. de Montcal, Aide-de-Camp de Mr. le Maréchal de Schomberg, contenant l'Hiſtoire de la Guerre d'Irlande, par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité. 12. 2 *voll.*

Cauſes Célèbres & Intéreſſantes, avec les Jugemens qui les ont décidées, 8. *les Tomes XIV-XVIII.*

Hiſtoire Céleſte ou Recueil de toutes les Obſervations Aſtronomiques faites par ordre du Roi, avec un Diſcours Préliminaire, par Mr. le Monnier. 4. *Paris. Enrichie de figures.*

——— *de France, par le P. Daniel. N. Ed.* 12. *XVI voll.*

——— *Générale & Particulière du Viſa fait en France pour l'Extinction de tous les Papiers Royaux & des Actions, &c. que le Syſtême des Finances avoit enfantés.* 12. 4 *voll.*

Hiſ-

Hiſtoire Univerſelle de Diodore de Sicile, traduite en François, par Mr. l'Abbé Terraſſon. Tomes 3. & 4. 12.

Inſtitutions Phyſiques de Madame la Marquiſe du Chaſtelet. 8. 2 voll. Enrichies de figures.

Labat, Nouveau Voyage aux Iles de l'Amérique. 12. Paris, Nouv. Ed. VIII voll. avec figures.

Lenglet du Fresnoy, Méthode pour étudier la Géographie, où l'on donne une Deſcription exacte de l'Univers; formée ſur les Obſervations de l'Académie Royale; troiſième & nouvelle Edition, Paris, 8 voll. enrichie de Cartes Géographiques 12.

*Lettres de Critique, de Littérature, d'Hiſtoire, &c. écrites à divers Savans de l'Europe, par feu Monſieur Gisbert Cuper, Bourguemaitre de la Ville de Deventer, Député des Etats, &c. publiées ſur les Originaux, par Monſieur de B*** 4. enrichies de figures.*

——— *Mémoires & Négociations de Mr. le Comte d'Eſtrades. Nouv. Edition, dans laquelle on a rétabli tout ce qui avoit été ſupprimé dans les précédentes. 12. IX voll.*

——— *Egyptiennes & Angloiſes, ou Correſpondance Hiſtorique, Philoſophique, Critique & Littéraire ſur des Sujets peu communs entre un Sage Egyptien, & un Savant Anglois. 8.*

Oeuvres de Mr. Néricault Deſtouches, Nouv. Edition, conſidérablement augmentée. 12. 4 voll.

Ozanam Trigonometrie Rectiligne & Sphérique, avec les Tables des Sinus, &c. Nouv. Edit. Paris.

——— *Récréations Mathématiques, Nouv. Edit. 8. Paris, 4 voll. avec figures.*

Paméla ou la Vertu récompenſée, traduit de l'Anglois,